


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

TRAVAUX & MÉMOIRES

DE

L'UNIVERSITÉ DE LILLE

TOME VII



LILLE
AU SIÈGE DE L'UNIVERSITÉ, RUE JEAN BART

1899-1900

TRAVAUX & MÉMOIRES

DE

L'UNIVERSITÉ DE LILLE

TOME VII



LILLE
AU SIÈGE DE L'UNIVERSITÉ, RUE JEAN BART

1899-1900

22

TRAVAUX & MÉMOIRES

DE

L'UNIVERSITÉ DE LILLE

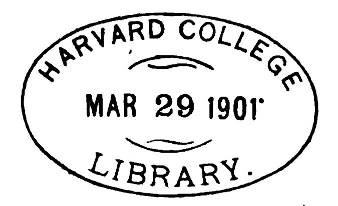
TOME VII. — Mémoire N° 22.

C. QUEVA. — Contributions a l'anatomie des Monocotylédonées.



LILLE
AU SIÈGE DE L'UNIVERSITÉ, RUE JEAN-BART

1899



Le Conseil de l'Université de Lille a ordonné l'impression de ce mémoire le 30 Novembre 1898.

L'impression a été achevée, chez Le Bigot Frères, *le 1er Septembre 1899.*

CONTRIBUTIONS

A

L'ANATOMIE DES MONOCOTYLÉDONÉES

PAR

Charles
C. QUEVA

TRAVAUX ET MÉMOIRES DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE
TOME VII. — MÉMOIRE N° 22.



LILLE
AU SIÈGE DE L'UNIVERSITÉ, RUE JEAN-BART
1899

CONTRIBUTIONS

A

L'ANATOMIE DES MONOCOTYLÉDONÉES

I. LES UVULARIÉES TUBÉREUSES

PAR C. QUEVA

DOCTEUR ÈS-SCIENCES, MAÎTRE DE CONFÉRENCES DE BOTANIQUE
A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE LILLE

INTRODUCTION

Ce travail est une Monographie de l'appareil végétatif des Uvulariées appartenant aux genres *Gloriosa* et *Littonia*. Ces plantes sont remarquables par leurs tiges dressées, grêles, peu ramifiées, par leurs feuilles dont la pointe se prolonge en une vrille qui leur permet de s'attacher aux plantes voisines, et par leurs tubercules fourchus qui sont annuels.

Les *Gloriosa*, cultivés dans les serres pour leurs belles fleurs, ont attiré depuis longtemps l'attention des botanistes. Dès 1863, Th. Irmisch publiait un travail (1) dans lequel il étudie la formation du tubercule chez le *Gloriosa (Methonica) virescens*. Irmisch reconnaît que le premier tubercule de cette plante n'est qu'un renflement de la région inférieure du 3e

(1) *Beiträge zur vergleichenden Morphologie der Pflanzen*. 4 Abth. — Halle. 1863.

entrenœud de la tige principale. Deux branches formées sur ce renflement s'enfoncent dans le sol par leur pointe, elles portent à leur extrémité l'une le bourgeon axillaire de la seconde feuille, l'autre celui de la 3e feuille. Ce dernier bourgeon est invaginé au fond d'un canal qui se continue jusqu'à la pointe de la seconde branche du tubercule. Irmisch a vu aussi que le second tubercule a une valeur analogue, et qu'il se forme à la base du 3e entrenœud de la tige aérienne. Dans ce Mémoire, Irmisch traite encore de la Morphologie de la tige et de l'inflorescence du *Gloriosa superba*.

En ce qui concerne la formation du tubercule du *Gloriosa superba*, il y avait donc lieu d'étudier les divers stades du développement de la jeune plante depuis l'embryon dans la graine jusqu'à l'état adulte, et de décrire la structure de la plante à ses divers âges. Ayant pu disposer d'un grand nombre de jeunes plantes de *Gloriosa superba*, j'ai essayé de compléter les observations d'Irmisch. Au cours de cette analyse, j'ai rencontré quelques faits remarquables; ainsi j'ai trouvé une insertion très particulière de la racine principale. Son faisceau réduit le nombre de ses pôles à son attache sur le système libéro-ligneux de l'axe hypocotylé. J'ai de même observé une zone cambiale donnant des éléments libéro-ligneux secondaires dans les faisceaux primaires du tubercule du *Gloriosa superba*. C'est le seul exemple connu de cette formation chez les Monocotylédonées.

J'ai ajouté à cette étude la description de la structure de la tige, de la feuille et de la racine. La tige des *Gloriosa* avec ses nombreux petits faisceaux périphériques situés en arrière d'un cercle régulier de grands faisceaux semble tout d'abord représenter une transition entre les tiges réduites des Dioscorées à faisceaux placés sur deux rangs et les Monocotylédonées à faisceaux très nombreux. L'étude de la tige principale et des tiges successives de la plante nous a montré chez les *Gloriosa* deux systèmes distincts de faisceaux réparateurs, un système

intérieur émettant les faisceaux foliaires principaux, et un système périphérique dont partent des foliaires supplémentaires ; la trace foliaire est donc très complexe. L'étude anatomique de l'insertion des pédoncules floraux nous a fourni un exemple intéressant de mise en rapport des faisceaux d'un rameau axillaire avec les faisceaux de la tige support dans le cas où ce rameau se développe très tôt. Cette étude nous a montré aussi des anastomoses de faisceaux unipolaires offrant la structure des faisceaux dits concentriques. Au début de la différenciation des faisceaux de la tige, nous avons trouvé une formation de cloisonnements tangentiels rappelant une zone cambiale.

Le *Gloriosa virescens* produit parfois des tubercules à trois branches et des tiges à feuilles verticillées. Ces particularités que l'on ne rencontre que rarement chez *Gloriosa virescens* se retrouveront fixées chez *Littonia modesta* dont le tubercule présente normalement trois ou quatre branches, et dont les tiges ont des feuilles verticillées dans la région placée sous l'inflorescence. L'anatomie du *Littonia* n'avait jamais été faite.

Il eût été intéressant d'étendre ces recherches aux autres Uvulariées tubéreuses, mais je n'ai pu me procurer d'échantillons des genres *Sandersonia* et *Walleria*.

L'étude des Uvulariées pourvues de rhizomes fera l'objet d'un travail ultérieur.

Cette Monographie des *Gloriosa* et *Littonia* nous permettra de différencier par l'anatomie les deux genres l'un de l'autre. Les documents que ce travail met en œuvre contribueront d'autre part à faire mieux connaître l'anatomie des Liliacées. En étendant ces recherches nous arriverons sans doute plus tard à caractériser les diverses tribus des Liliacées, à préciser leurs affinités relatives et à dégager leur diagnose.

Dans la grande famille de Liliacées telle qu'elle est limitée par Bentham et Hooker, les Uvulariées sont rangées à côté des Narthéciées, des Vératrées et des Colchicées, c'est-à-dire dans

l'ancienne famille des Mélanthacées. Tandis que les Narthéciées semblent être les formes les plus inférieures de cet ensemble, les Vératrées qui montrent une première indication d'inférovarie représentent les plantes les plus élevées. Chez les Colchicées, le périanthe se compose de lames pétaloïdes plus ou moins longuement soudées en tube, les filets staminaux adhérant avec ce tube ; le tubercule est annuel, il est formé aux dépens d'une portion restreinte de la base de la tige. Ces plantes nous offrent donc une autre différenciation dans cette série des Mélanthacées. Les Uvulariées marquent une transition entre les formes les plus inférieures et les Colchicées ; tandis que certaines Uvulariées possèdent un rhizome plus ou moins allongé, d'autres forment des tubercules annuels par le renflement d'une portion très limitée de la base de la tige aérienne. Cette réduction du rhizome des Uvulariées conduit à la forme du tubercule des Colchicées.

Il faut donc considérer les Uvulariées comme des Liliacées relativement élevées marquant un passage des formes les plus inférieures à rhizome allongé vers les formes les plus élevées dont le réservoir nutritif annuel se différencie aux dépens d'une région restreinte de la tige. Les Uvulariées tubéreuses ayant des tiges grimpantes représentent une adaptation particulière de ce type de Liliacées. Lorsque l'anatomie comparée des diverses tribus des Liliacées sera mieux connue, nous pourrons apprécier à leur juste valeur les caractères des Uvulariées et assigner à cette tribu la place qu'elle doit occuper dans la famille.

En terminant cette Introduction, j'adresserai mes remerciements à l'Association Française pour l'avancement des Sciences pour la subvention qu'elle a bien voulu m'accorder au cours de ces recherches.

CHAPITRE I

GLORIOSA SUPERBA L. [1]

§ 1. — MODE DE VÉGÉTATION.

Au moment de l'hibernation, le *Gloriosa superba L.* se compose uniquement de tubercules souterrains fourchus (fig. 1, pl. I) dont les deux branches inégales peuvent être irrégulièrement renflées. Ce tubercule est annuel.

Lorsque la plante reprend sa végétation, une tige se développe à la pointe inférieure de chacune des ramifications du tubercule. Il peut arriver, surtout dans les premières années, qu'une seule des deux branches du tubercule développe une tige (2). Chez la plante adulte, au contraire, le tubercule produit une tige à l'extrémité de chacune de ses branches.

A la base de chaque tige nouvelle on voit se former un nouveau tubercule bifurqué. Il se produit donc deux tubercules sur un tubercule ancien, et le nombre des tiges aériennes d'une plante est doublé chaque année. Le vieux tubercule se vide et se détruit à mesure que les tiges et les nouveaux tubercules se développent et la plante réalise ainsi sa dissémination; les

(1) Pour chacune des espèces étudiées, nous adopterons l'ordre suivant :
§ 1. — Mode de végétation.
§ 2. — Étude morphologique et anatomique des divers stades de la plante, jusqu'à la forme adulte. — Conclusion : valeur morphologique du tubercule.
§ 3. — La tige. La feuille. La racine.

(2) C'est un fait analogue à ce que j'ai signalé déjà pour les bulbilles de l'*Helmia bulbifera*, où un seul, parfois deux des trois bourgeons, se développent à la germination de la bulbille.

deux nouveaux tubercules deviennent indépendants à la fin de la période de végétation (1).

L'apparition des tiges nouvelles à la pointe inférieure de chaque branche du tubercule a pour résultat d'enterrer la plante de plus en plus; et, à l'état sauvage, la tige doit s'enfoncer graduellement au-dessous de la surface. Il y a cependant une limite à cet enfouissement, car, avec l'âge, les tubercules, après avoir passé par un maximum de longueur, deviennent plus courts, de sorte que les tiges nouvelles sont insérées à une faible profondeur au-dessous des tiges de l'année précédente (2).

§ 2. — LE TUBERCULE. — ÉTUDE DES DIVERS STADES DE LA JEUNE PLANTE JUSQU'A LA FORME ADULTE.

Pour déterminer la valeur morphologique du premier tubercule du *Gloriosa superba*, nous étudierons le développement et la structure de la jeune plante depuis l'embryon tel que nous le présente la graine mûre jusqu'à la fin de la première période de végétation.

1. *L'embryon dans la graine.*

La graine du *Gloriosa superba* est à peu près sphérique. Le tégument recouvre un albumen chargé d'aleurone. L'em-

(1) Si l'on retire de terre les tubercules pendant la période d'hibernation, pour procéder au rempotage par exemple, il arrive souvent que les deux branches d'un même tubercule fourchu se séparent, leur attache étant très fragile.

(2) Cet enfouissement graduel du *Gloriosa superba* est tout-à-fait comparable à celui que j'ai décrit (*a*) chez le *Tacca pinnatifida*. Chez cette plante, l'enfouissement devient moins profond à l'âge adulte, par suite de la diminution de longueur du pédoncule qui rattache le nouveau tubercule à l'ancien. — On peut voir aussi chez *Gloriosa superba* des tubercules à branches très courtes chez des plantes déjà âgées.

(*a*) C. Queva, *Recherches sur l'Anatomie de l'appareil végétatif des Taccacées et des Dioscorées*, p. 34.

bryon, de forme cylindrique, est plongé dans cet albumen (1). Il mesure $1^{mm},2$ de longueur sur $0^{mm},4$ de largeur. La gemmule, légèrement saillante, ne porte pas de feuilles. Il n'y a pas trace de tubercule.

Les cellules de l'albumen ont des parois fortement épaissies, portant de larges ponctuations (fig. 3, pl. I). Le contenu cellulaire est de l'aleurone (*p*, fig. 3); cette substance n'occupe qu'une partie de la cavité cellulaire dans la graine mûre et sèche.

2. *La plante au stade I.*

Morphologie.

A la germination, l'axe hypocotylé perce le tégument, puis la première racine sort de l'extrémité inférieure de cet axe. Aussitôt après, la gemmule, complètement enveloppée par la gaîne cotylédonaire, se dégage aussi de la graine. Un suçoir dépendant du cotylédon reste inclus dans l'albumen dont il absorbe les réserves; le pédoncule de ce suçoir, très court, s'insère sur la base de la gaîne cotylédonaire. Celle-ci atteint une hauteur de 1 à 2 ctm.; son bord supérieur s'élève obliquement et présente sa plus grande hauteur du côté de l'insertion du suçoir (fig. 4 et 5, pl. I).

Une première feuille F_1 sort de la gaîne cotylédonaire, elle est opposée au cotylédon et se compose d'une gaîne de 4 à 5 ctm. de longueur portant un limbe ovale, terminé en pointe à son sommet (fig. 6, pl. I).

La seconde feuille sort de la gaîne de la première feuille. Elle a la même forme que celle-ci. Cette seconde feuille est opposée à la première, par conséquent superposée au cotylédon (fig. 7, pl. I).

(1) Irmisch a représenté (fig. 3, pl. III du travail cité) et décrit la position de l'embryon dans la graine.

Au stade I, la plante ne comprend dans sa portion souterraine que l'axe hypocotylé très court, le cotylédon inclus dans la graine et la première racine. La portion aérienne comprend la tige principale encore très courte portant seulement les deux premières feuilles (fig. 7, pl. I).

Il n'y a pas trace du tubercule à ce stade.

Anatomie. — DESCRIPTION DES PRINCIPALES SECTIONS TRANSVERSALES DE LA PLANTE AU STADE I.

Pour la clarté de cette description, il est nécessaire de prendre un certain nombre de repères que nous définissons de la manière suivante. Il sera facile de comparer entre elles les sections homologues pratiquées dans des plantes de plus en plus développées.

Niveau I. — Fond de l'aisselle de la feuille F_3.
Niveau II. — Fond de l'aisselle de la feuille F_2. — Nœud 2.
Niveau III. — Fond de l'aisselle de la feuille F_1. — Nœud 1.
Niveau IV. — Nœud cotylédonaire.
Niveau V. — Axe hypocotylé.
Niveau VI. — Base de la Racine principale.

Niveau I. — Fond de l'aisselle de la feuille F_3.

Dans une plante telle que la montre la figure 7, pl. I, le fond de l'aisselle de la troisième feuille se prolonge très bas au-dessous du nœud apparent de cette feuille, par un canal aplati bordé d'un épiderme et situé en avant du faisceau médian de la feuille F_3 (*Cax*, fig. 8, pl. I).

Section fig. 9, pl. I. — Cette section, passant par le Niveau I, rencontre trois gaînes successives entourant la tige principale; ce sont, en partant de l'extérieur : 1° la gaîne cotylédonaire *Gc;* 2° la gaîne de la première feuille; 3° la gaîne de la seconde feuille. Cette dernière touche, par son bord interne, le contour de la tige principale Tg_1.

La section de la gaîne cotylédonaire est plus épaisse du côté antérieur. On y voit dans le tissu fondamental quatre faisceaux dont un plus fort et bilobé dans la moitié gauche (1), et trois dans la moitié droite. La surface de symétrie de la gaîne cotylédonaire passe à égale distance du faisceau bilobé et du groupe formé par les trois faisceaux de la moitié droite. La gaîne de la feuille F_1 renferme un faisceau médian M_1 et dans chacune de ses moitiés trois faisceaux latéraux. — La gaîne de la deuxième feuille présente un même nombre de faisceaux semblablement placés. — Le faisceau médian de la feuille F_1 est diamétralement opposé à celui de F_2. — La surface de symétrie de la gaîne cotylédonaire ne coïncide pas exactement avec celle des deux premières feuilles. Il y a souvent une légère déviation de cette surface.

La section transversale de la tige Tg_1 présente cinq faisceaux principaux autour de sa région centrale et quatre petits faisceaux périphériques. L'un de ceux-ci (M_3, fig. 9, pl. I) est différencié en bois et en liber, de même que les cinq faisceaux voisins du centre, tandis que les autres faisceaux périphériques sont au stade procambial. En avant du faisceau M_3, qui est le faisceau médian de la troisième feuille, on voit une double lame épidermique bordant un canal aplati très réduit qui représente le prolongement de l'aisselle de la feuille F_3. — Il n'y a pas de bourgeon à ce stade dans l'aisselle de la feuille F_3.

Niveau II. — Fond de l'aisselle de la feuille F_2. (Section fig. 10, pl. I).

A ce niveau, la gaîne cotylédonaire renferme dans sa moitié gauche une masse libéro-ligneuse trilobée, dans sa moitié

(1) Dans d'autres exemples on pourra trouver trois faisceaux dans chaque moitié, mais on voit assez fréquemment les faisceaux se comporter différemment dans les deux moitiés de la gaîne au même niveau.

droite un faisceau simple et une masse bilobée résultant de la réunion de deux faisceaux du niveau précédent.

La feuille F_1 n'a pas subi de changement, elle est encore coupée dans sa gaîne. La gaîne de F_2 n'est plus distincte que sur une partie de son pourtour. Les faisceaux de F_2, sauf le médian, sont au stade procambial.

Dans la tige principale on trouve au centre six faisceaux libéro-ligneux, ce sont les cinq faisceaux du niveau I, auxquels est venu se joindre le faisceau M_3. Sept autres petits faisceaux tous au stade procambial forment un cercle extérieur par rapport aux faisceaux précédents.

Il n'y a pas de bourgeon dans l'aisselle de la feuille F_2.

Niveau III. — Fond de l'aisselle de la feuille F_1.

Ce niveau est très-voisin du niveau II, l'entrenœud intercalé entre les feuilles F_1 et F_2 étant excessivement court, o ^{mm},3.

Dans la section fig. 11, pl. I, qui passe par ce niveau, la gaîne cotylédonaire n'a pas varié par rapport au niveau précédent. Les faisceaux de la feuille F_1 se rapprochent du bord interne de la gaîne pour rentrer dans la tige. Il n'y a pas de bourgeon dans l'aisselle de F_1. — Les faisceaux de la feuille F_2 se sont réunis aux faisceaux intérieurs de la tige principale.

Dans *l'entrenœud I*, à o ^{mm}, 2 au-dessous de la coupe précédente (fig. 12, pl. I), les faisceaux de la feuille F_1 se réunissent à leur tour aux faisceaux de la tige principale, mais le faisceau médian M_1 et les deux latéraux voisins sont encore distincts.

Dans la gaîne cotylédonaire, la masse libéro-ligneuse de la moitié gauche s'est partagée en un faisceau simple antérieur et une masse bilobée postérieure; il n'y a pas eu de changement dans la moitié droite. De la sorte, la gaîne cotylédonaire renferme à ce niveau deux faisceaux simples antérieurs et deux masses libéro-ligneuses bilobées postérieures.

Niveau IV. — Nœud cotylédonaire.

Il n'y a pas de bourgeon dans l'aisselle du cotylédon.

Au niveau du nœud cotylédonaire (fig. 13, pl. I), les faisceaux de la tige principale se sont rapprochés l'un de l'autre. Ils forment, par leur anastomose latérale, deux masses libéro-ligneuses situées l'une à droite, l'autre à gauche de la surface de symétrie du cotylédon. Le faisceau M_1, qui fait partie de la masse gauche, est encore reconnaissable. — Les faisceaux cotylédonaires antérieurs φc se rapprochent du centre de figure de la tige, et l'un d'eux est déjà relié au massif libéro-ligneux de la tige située du même côté que lui ; le faisceau cotylédonaire symétrique se comportera de même un peu plus bas.

A ce niveau, le tissu de la gaîne cotylédonaire n'est distinct de la tige que du côté dorsal (1).

Niveau V. — Axe hypocotylé.

A ce niveau (fig. 15, pl. I), du côté dorsal, la gaîne cotylédonaire est encore distincte des tissus de l'axe hypocotylé ; un espace en forme de croissant se trouve bordé du côté extérieur par l'épiderme de l'axe, de l'autre par l'épiderme de la gaîne.

La masse libéro-ligneuse de l'axe hypocotylé (fig. 14, pl. I) occupe une position un peu excentrique, elle est plus rapprochée de la face dorsale. En section transversale elle a la forme d'une ellipse à grand axe transversal. Le liber est représenté par deux masses qui occupent les extrémités du grand axe ; en avant de chaque groupe libérien les éléments ligneux épaissis (trachées et vaisseaux) forment une bande antéro-postérieure discontinue. Dans la région centrale du massif, entre les deux bandes ligneuses se trouvent des fibres primitives.

(1) J'appelle côté dorsal ou *face dorsale*, la région de la tige située du côté du faisceau médian de la première feuille ; la *face ventrale* est située du côté du cotylédon.

Les deux extrémités du petit axe de l'ellipse sont occupées par un groupe trachéen. Ce groupe dorsal πF_1 est composé de deux trachées, tandis que l'autre en présente sept. Ces deux groupes trachéens représentent les pôles du faisceau de la première racine. La différenciation s'effectue pour chacun d'eux vers le centre de figure de la masse libéro-ligneuse totale. Ces pôles ne sont pas en contact à ce niveau avec le bois des faisceaux propres de l'axe hypocotylé, ils sont séparés l'un de l'autre par les fibres primitives qui occupent la région axiale du massif.

Entre la masse libéro-ligneuse de l'axe hypocotylé et l'espace en forme de croissant qui limite la face dorsale de cet axe on voit une masse méristématique elliptique (*Me* fig. 15, pl. I); c'est le point de végétation d'une racine de second ordre qui s'insère plus haut sur l'axe hypocotylé.

Les deux masses libéro-ligneuses du cotylédon φ *Cot* placées entre le système des faisceaux de l'axe hypocotylé et la face ventrale, sont plus nettement bilobées qu'au niveau précédent. La bilobation s'accentue donc en descendant. — Chacune de ces masses a la valeur d'un faisceau unipolaire en voie de division, sur le point de fournir deux faisceaux unipolaires distincts (fig. 21, pl. I).

Section fig. 17, pl. I. — Cette section intéresse l'axe hypocotylé à 1^{mm},5 au-dessous de la précédente. Le contour est irrégulièrement elliptique. On y voit la grande masse libéro-ligneuse φ *AH* de l'axe hypocotylé et les deux faisceaux cotylédonaires postérieurs.

Les faisceaux cotylédonaires s'écartent de la région centrale. Leur structure est la même qu'au niveau de la coupe décrite ci-dessus.

La masse libéro-ligneuse de l'axe hypocotylé (fig. 16, pl. I) a une section transversale presque circulaire. Sa structure est celle d'un faisceau bipolaire dont la ligne des pôles est antéro-

postérieure. Le pôle postérieur πF_1 est occupé par une file de trois trachées. Le pôle antérieur ou cotylédonaire π *Cot* a ses trachées en contact, vers la droite, avec des vaisseaux ligneux représentant le prolongement inférieur du bois de la tige. Les deux pôles du faisceau bipolaire sont reliés l'un à l'autre par deux grands vaisseaux ligneux qui occupent le centre du massif. D'autres vaisseaux ligneux, entremêlés de fibres primitives, forment deux lames parallèles à la bande ligneuse du faisceau bipolaire. L'un de ces vaisseaux touche un des grands vaisseaux du centre. Ces deux lames ligneuses latérales sont la terminaison inférieure du bois des faisceaux de la tige. — Deux grands massifs libériens, situés au-delà de ces éléments ligneux à droite et à gauche, sont formés de cellules grillagées accompagnées de cellules annexes *Ca*. Le massif libéro-ligneux est entouré par une gaîne protectrice formée d'éléments présentant, pour la plupart, des épaississements sur leurs parois internes et latérales.

En somme, *la masse libéro-ligneuse de l'axe hypocotylé représente un faisceau bipolaire de racine insérant ses éléments sur la terminaison inférieure des faisceaux de la tige principale et du cotylédon.*

Section fig. 23, pl. II. — Cette section passe par l'attache de la graine sur l'axe hypocotylé. Une portion du cotylédon jouant le rôle de suçoir reste enfermée dans la graine pour en absorber les réserves. Les deux faisceaux cotylédonaires φs, sont coupés obliquement dans leur course vers le suçoir.

La masse libéro-ligneuse de l'axe hypocotylé (fig. 22, pl. I), a la structure d'un faisceau bipolaire dont la lame ligneuse antéro-postérieure est très-large. La file radiale de trachées qui occupe chacun des deux pôles du faisceau est bordée des deux côtés par des vaisseaux ligneux qui sont dans le prolongement des éléments ligneux de la tige.

La surface de l'organe est occupée par un épiderme bien caractérisé.

Dans le suçoir chacun des faisceaux cotylédonaires se ramifie de sorte qu'en section transversale on a dans chaque moitié de cet organe au moins deux faisceaux libéro-ligneux (fig. 19, pl. I). Le tissu fondamental du suçoir est formé par de grandes cellules à parois minces, et l'épiderme par de petites cellules remplies d'un protoplasme très riche en granules (fig. 20, pl. I).

Section fig. 24, pl. II. — Cette section pratiquée à $0^{mm},8$ au-dessous de la coupe précédente correspond à l'extrémité inférieure de l'axe hypocotylé.

La surface est encore un épiderme; la région corticale est formée par un tissu parenchymateux à méats intercellulaires qui a tous les caractères d'un tissu fondamental primaire.

Il n'y a plus qu'une masse libéro-ligneuse dont la valeur est celle d'un faisceau bipolaire. La bande ligneuse qui relie les deux pôles est renforcée, vers les pôles surtout, par des vaisseaux ligneux qui prolongent jusqu'à ce niveau le bois de la tige. Les deux masses libériennes sont un peu moins importantes qu'au niveau de la coupe précédemment décrite. Le massif libéro-ligneux est entouré par une gaîne protectrice dont les cellules présentent des épaississements localisés sur les faces radiales.

Niveau VI. — Base de la racine principale.

Au niveau de la base de la racine principale (fig. 25, pl. II), le faisceau libéro-ligneux a une section circulaire; il présente deux pôles trachéens principaux, ce sont les deux pôles signalés plus haut. L'un est antérieur (cotylédonaire), il s'insère sur l'axe hypocotylé du côté du cotylédon, l'autre est postérieur, il s'insère du côté de la première feuille (1).

(1) Ces pôles sont placés à droite et à gauche dans la fig. 25, pl. II.

Ces deux pôles sont reliés l'un à l'autre par de grands vaisseaux ligneux. Deux autres pôles situés à peu près à égale distance de chacun des deux autres sont marqués par une ou deux trachées. Le liber forme quatre masses alternant avec les pôles ligneux. Le faisceau est entouré par une gaîne casparyenne.

La région corticale est formée par deux grandes cellules à parois minces avec méats angulaires. L'assise subéreuse se compose de grandes cellules dont les parois radiales sont légèrement épaissies. Elle est recouverte par l'assise pilifère, dont les cellules ne sont pas prolongées en poils.

En résumé, la jeune plante *au stade I* présente les caractères suivants :

Le cotylédon se compose d'une gaîne très allongée et d'un suçoir qui reste enfermé dans la graine. Le suçoir s'attache par un court pédoncule à la base de la gaîne cotylédonaire.

Les deux premières feuilles, disposées suivant le cycle 1/2, sont longuement engaînantes. Leur limbe, de forme ovale, ne présente pas de prolongement en vrille comme les feuilles de la planche adulte.

Les deux premiers entrenœuds de la tige principale (entrenœuds 1 et 2) sont très courts.

Il n'y a pas trace de bourgeon dans l'aisselle du cotylédon ni dans celles des deux premières feuilles.

Le cotylédon reçoit de l'axe hypocotylé deux faisceaux symétriques, un dans chaque moitié. En montant vers la gaîne chacun de ces faisceaux se réunit à un autre faisceau venu du suçoir pour constituer le massif libéro-ligneux bilobé qui va se diviser dans la gaîne cotylédonaire. De même, chacun des faisceaux du suçoir se divise à plusieurs reprises dans cet organe (fig. 18, pl. I).

Chacune des deux premières feuilles reçoit de la tige un faisceau médian et six faisceaux latéraux, trois dans chaque moitié.

L'axe hypocotylé est peu allongé, il a en moyenne 2 millimètres de long.

Les faisceaux de la tige principale se réunissent latéralement avant d'entrer dans l'axe hypocotylé pour constituer deux massifs, l'un à droite, l'autre à gauche du plan de symétrie principal (antéro-postérieur). En haut de l'axe hypocotylé, les pôles de la racine principale sont marqués par deux cordons trachéens situés l'un en avant du côté du cotylédon, l'autre en arrière du côté de la première feuille. Ces deux cordons s'étendent dans toute la longueur de l'axe hypocotylé. Au-dessous du nœud cotylédonaire, ils sont séparés l'un de l'autre par des fibres primitives, ils sont aussi séparés des éléments ligneux représentant le prolongement des faisceaux de la tige par des éléments parenchymateux. — Plus bas, ces cordons polaires sont reliés l'un à l'autre par des vaisseaux ligneux, et la bande ligneuse, ainsi formée, prend contact avec le bois qui prolonge dans l'axe hypocotylé les faisceaux de la tige. — Dans cette mise en rapport, l'un de ces pôles, situé en arrière, est plus particulièrement en relation avec les éléments ligneux du faisceau médian de la première feuille; le pôle antérieur touche les éléments ligneux venus des faisceaux cotylédonaires. Mais cette insertion ne remonte pas assez haut pour se faire sur ces faisceaux alors qu'ils sont encore distincts.

La racine principale qui a deux pôles dans sa région d'insertion prend plus bas deux autres pôles situés à 45° de chacun des deux premiers. C'est là un exemple remarquable d'une racine qui réduit le nombre des pôles de son faisceau dans sa région d'insertion, alors que généralement ce faisceau s'élargit à ce niveau.

3. *La plante au stade II.*

Morphologie.

Au stade II, la plante (fig. 26 et 27, pl. II) montre le début du tubercule. Elle a développé une seconde racine R_2. La tige principale s'est allongée, elle porte cinq feuilles développées. Les deux premières feuilles ont une très longue gaîne de 6 à 8 centimètres, les feuilles suivantes F_3, F_4, F_5, ont une gaîne d'un centimètre de longueur.

Les tissus corticaux de la base de la racine principale sont fendus sur une certaine hauteur et la seconde racine sort de cette fente à 1 ou 2 ctm. au-dessous de l'axe hypocotylé. Le tubercule apparaît comme un renflement sous lequel s'insère la racine secondaire. Il est entouré par les gaînes des feuilles F_1 et F_2. La région comprenant les deux premiers nœuds de la tige principale (région inférieure du tubercule) se trouve à ce stade II descendue à 2 ctm. environ au-dessous du niveau où la graine s'attache sur la gaîne cotylédonaire. Ce résultat est dû à ce que la tige principale et l'axe hypocotylé se sont enfoncés comme si la seconde racine R_2 s'était raccourcie après sa fixation au sol, tirant la plante vers le bas. Cependant une partie de la plante en forme de manchon formé par la gaîne cotylédonaire, et par la région superficielle de l'axe hypocotylé et de la première racine ne subit pas cet enfoncement. Ce manchon est retenu en place par la graine. Celle-ci, fixée en bas de la gaîne cotylédonaire, fait obstacle à la descente dans le sol.

Le faisceau de la racine principale, toujours attaché à l'extrémité inférieure de l'axe hypocotylé sous le renflement du tubercule, se sépare des tissus corticaux de la racine pour suivre la descente de son point d'attache. La partie ainsi détachée du faisceau de la racine φR_1 relie l'extrémité inférieure du tubercule à la partie du faisceau restée adhérente aux tissus corticaux (fig. 27, pl. II).

Anatomie. — DESCRIPTION DES PRINCIPALES SECTIONS TRANSVERSALES DE LA PLANTE AU STADE II.

Pour l'étude de la tige principale dans toute son étendue, je renverrai au chapitre spécial consacré à la tige et je n'en étudierai ici que la région inférieure à partir de la base du troisième entrenœud.

Pour montrer la composition du manchon complexe dans lequel se trouve la base de la jeune plante à ce stade, il est nécessaire de décrire un certain nombre de sections pratiquées dans la plante au-dessus du niveau I, distingué au stade précédent.

Une section transversale faite dans la plante au niveau de la partie supérieure de la gaîne cotylédonaire (fig. 28, pl. II) rencontre d'abord cette gaîne, puis successivement la gaîne de la première feuille, celle de la seconde feuille et la tige principale.

La gaîne cotylédonaire est ouverte à ce niveau, elle présente quatre faisceaux libéro-ligneux, deux dans chaque moitié. Il n'y a donc pas de faisceau médian dans la gaîne cotylédonaire. Les gaînes des deux premières feuilles sont des couronnes fermées présentant chacune un faisceau médian et six ou huit faisceaux latéraux. La tige principale montre en tout dix faisceaux : trois gros faisceaux formant un rang interne, et sept petits faisceaux extérieurs. L'un de ces derniers est le faisceau médian M_3 de la troisième feuille. De même qu'au stade I, le fond de l'aisselle de la feuille F_3 se prolonge dans la tige bien au-dessous de l'insertion de cette feuille, sous la forme d'un canal aplati bordé par un épiderme (fig. 8, pl. I). Ce canal est situé en avant, du faisceau M_3.

Une section transversale faite au niveau du point d'attache de la graine (fig. 29, pl. II), montre dans la gaîne cotylédo-

naire deux faisceaux antérieurs φc, ce sont ceux qui descendent vers l'axe hypocotylé, et deux faisceaux postérieurs φs coupés obliquement dans leur course vers le suçoir.

La tige principale et les gaînes des feuilles F_1 et F_2 n'ont pas changé par rapport à la coupe précédemment décrite.

La section fig. 30, pl. II passe au niveau du bas de la gaîne cotylédonaire ; on ne voit plus dans cette gaîne que deux faisceaux très rapprochés du bord interne. C'est immédiatement au-dessous de ce niveau que la gaîne cotylédonaire s'attachait sur l'axe hypocotylé. Nous avons vu que cette attache se trouve détruite par suite de la descente de la plante tirée vers le bas par la seconde racine.

La section fig. 31, pl. II passe par la base de la première racine, mais cette racine n'est plus représentée à ce niveau au stade II que par ses tissus corticaux $E R_1$ formant un manchon qui fait suite à la gaîne cotylédonaire. Le faisceau de la racine détaché de l'écorce par la descente de son point d'insertion n'existe plus à ce niveau. Les gaînes des feuilles F_1 et F_2 et la tige principale n'ont pas subi de changements par rapport à la section précédemment décrite.

Au niveau de la section suivante (fig. 32, pl. II) le faisceau de la racine reparaît, coupé obliquement au sommet de l'anse qu'il forme.

Plus bas, chaque coupe (fig. 33, pl. II) rencontre deux fois le faisceau de la première racine, une première fois à l'état de faisceau en place adhérent aux tissus corticaux, et une seconde fois comme faisceau détaché situé entre le manchon cortical et la gaîne de la première feuille.

Niveau 1. — Fond de l'aisselle de la feuille F_3. Nœud 3.

La section fig. 34, pl. II passe par ce niveau. La tige principale recouverte par les gaînes des feuilles F_1 et F_2 est entourée par

l'étui cortical de la première racine (la section de cet étui n'est pas représentée dans la figure). Le diamètre de la tige principale s'est beaucoup accru, mais les faisceaux sont encore au nombre de dix. Tandis que les trois faisceaux intérieurs ont conservé à peu près leurs positions, les faisceaux extérieurs se sont rapprochés du centre de la tige de sorte qu'ils sont placés presque sur le rang des faisceaux internes.

Le canal aplati bordé d'un épiderme *Cax*, qui se trouve en avant du faisceau M_3, a la forme d'un croissant à concavité tournée vers le centre de la tige. Contre la face interne de ce canal se trouve une masse méristématique *Mér*, représentant un point de végétation axillaire de la feuille F_3.

Les cellules du tissu fondamental de la tige principale contiennent, à ce niveau, une abondante réserve d'amidon. Cette substance se trouve à l'état de grains simples ou de grains composés résultant de l'accolement de quelques grains élémentaires (fig. 54, pl. III). La tige principale commence à se renfler à ce stade à 2^{mm} environ au-dessus de la coupe qui nous occupe.

Ce niveau diffère du même niveau du stade I par l'apparition d'un point de végétation méristématique dans l'aisselle de la feuille F_3, par l'élargissement de la tige et par l'accumulation d'amidon dans son tissu fondamental.

Niveau II. — Fond de l'aisselle de la feuille F_2. Nœud 2.

La section passant par ce niveau (fig. 35, pl. II) comprend à l'extérieur le manchon formé par les tissus corticaux de la racine principale, comme le représente la fig. 33, pl. II (cette partie n'est pas représentée dans la fig. 35, pl. II). La section rencontre en outre les gaînes des feuilles F_1 et F_2 et la tige principale. La gaîne de la feuille F_1 n'a pas changé. La gaîne de la feuille F_2 est réunie à la tige du côté de son faisceau médian, mais les faisceaux de cette feuille sont encore distincts

et n'ont pas pénétré dans la tige. Les faisceaux de la tige principale sont moins nombreux par suite de la réunion de quelques petits faisceaux extérieurs aux faisceaux internes. En un point diamétralement opposé au point de végétation $MérB_3$, on voit une masse méristématique $MérB_2$ représentant le bourgeon axillaire de la feuille F_2. Cette masse méristématique est reliée aux faisceaux de la tige par des cordons procambiaux. Il est à remarquer que le bourgeon axillaire de la feuille F_2 ne se trouve pas exactement dans la surface de symétrie de cette feuille. Il est rejeté un peu à droite.

Le faisceau M_3 occupe toujours la même situation voisine de la périphérie de la tige.

Nous voyons donc apparaître à ce stade II *un point de végétation dans l'aisselle de chacune des feuilles F_2 et F_3*. Les bourgeons axillaires qui n'étaient pas indiqués au stade I, apparaissent donc relativement tard dans le développement du *Gloriosa superba*.

Niveau III. — Fond de l'aisselle de la feuille F_1. Nœud I.

La section fig. 36, pl. II qui passe par ce niveau correspond à la section fig. 11, pl. I du stade I, dont elle diffère par la plus grande largeur de la tige principale. Comme au stade I, nous voyons que les faisceaux de la tige se sont élargis et que plusieurs d'entre eux se touchent latéralement. Le faisceau M_3 est encore distinct et placé un peu en arrière des faisceaux de la tige. La gaîne de la feuille F_1 est encore distincte de la tige dans sa moité gauche. Les foliaires latéraux de la moitié droite de cette feuille se rapprochent déjà des faisceaux de la tige.

La section fig. 36, pl. II était entourée encore par le manchon (fendu à ce niveau) des tissus corticaux de la racine. Le faisceau de la racine était rencontré deux fois par la coupe, comme nous l'avons vu plus haut.

Niveau IV. — **Nœud cotylédonaire.**

Nous savons d'après ce qui précède que la gaîne cotylédonaire n'est plus représentée à ce niveau. La section fig. 37, pl. III qui passe par ce niveau présente du côté ventral une surface déchirée non recouverte par un épiderme, c'est la région par laquelle la gaîne cotylédonaire adhérait à la tige.

Les faisceaux sont rassemblés en une couronne ouverte du côté ventral. Le faisceau médian M_1 de la feuille F_1 a son pôle saillant vers l'intérieur de la couronne libéro-ligneuse. Les deux faisceaux cotylédonaires (φc fig. 37, pl. III) s'attachent sur les bords libres de cette couronne vers la face ventrale.

En somme nous voyons qu'à ce niveau il n'y a pas de changement par rapport au stade I. L'élargissement de la tige pour donner le tubercule cesse à ce niveau.

Il n'y a pas de bourgeon dans l'aisselle du cotylédon.

Les niveaux V et VI, c'est-à-dire l'axe hypocotylé et la base de la racine principale n'ont pas changé comme structure depuis le stade I. L'axe hypocotylé est resté très court et étroit. La racine principale présente son faisceau détaché des tissus corticaux par suite de l'enfoncement de l'axe hypocotylé dans le sol.

A ce stade II, l'extrémité inférieure de l'axe hypocotylé, à un niveau où le faisceau de la première racine est déjà caractérisé, donne insertion au faisceau d'une forte racine, qui présente de trois à cinq pôles ligneux. Ordinairement cette racine ne perce pas la région corticale de la racine principale, mais reste incluse dans celle-ci et s'accroît en longeant son faisceau sur une hauteur variable, généralement 2 à 3 centimètres (fig. 38, pl. III). Plus bas seulement, l'étui cortical de la première racine se déchire longitudinalement et la pointe de la racine secondaire sort par l'ouverture ainsi

produite, à quelques centimètres au-dessous de la base de la première racine.

. En résumé, l'étude du *Gloriosa superba* arrivé au stade II de son développement nous a montré un curieux *enfoncement de la plante qui descend, comme tirée par la seconde racine, dans un manchon formé par la gaîne cotylédonaire, et par la région corticale de l'axe hypocotylé et de la racine principale.* — L'adhérence de la gaîne cotylédonaire avec l'axe hypocotylé se rompt au début de l'enfoncement; de même le faisceau de la première racine, inséré à l'extrémité inférieure de l'axe hypocotylé, se sépare des tissus corticaux.

Le renflement qui représente à ce stade *le début du tubercule correspond à la région inférieure du troisième entrenœud de la tige principale;* il commence dans cette tige un peu au-dessus de la terminaison inférieure du canal axillaire de la feuille F_3, il se continue jusqu'au nœud 2. La région inférieure de la tige comprenant les régions nodales des feuilles F_2 et F_1 et les entrenœuds intercalés, ne s'épaissit pas, les entrenœuds restent très-courts. L'axe hypocotylé ne subit pas de changement. Une forte racine s'insère sur l'extrémité inférieure de l'axe hypocotylé et reste enfermée sur une certaine longueur dans l'étui cortical de la première racine.

On trouve au stade II *dans l'aisselle de chacune des feuilles F_2 et F_3 un bourgeon axillaire indiqué seulement par une plage méristématique*, reliée ou non aux faisceaux de la tige par des cordons procambiaux.

4. *La plante au stade III.*

Morphologie.

Au stade III (fig. 39, pl. III) le tubercule a grossi et de nouvelles racines se sont formées près de l'insertion

des deux premières. Le tubercule présente latéralement une pointe obtuse *p* située ordinairement du même côté que la graine. Tandis qu'au stade précédent le renflement était encore presque complètement enfermé dans l'étui cortical de la racine principale, il en est maintenant sorti, et cet étui, rejeté sur le côté et fendu, a la forme d'un ruban qui se continue vers le haut et vers le bas avec les tissus de la première racine.

Le tubercule est entièrement recouvert par les gaînes des feuilles F_1 et F_2.

La tige aérienne s'est allongée. Elle a produit de nouvelles feuilles dont la pointe, plus ou moins effilée, ne joue pas le rôle de vrille.

Anatomie. — DESCRIPTION DES PRINCIPALES SECTIONS TRANSVERSALES DE LA PLANTE AU STADE III.

Niveau I. — Fond de l'aisselle de la feuille F_3.

Par rapport au stade précédent, la tige principale (fig. 43, pl. III) s'est considérablement élargie à ce niveau, son diamètre a doublé. Toutes les cellules du tissu fondamental contiennent de l'amidon. Dans la région centrale de la tige, cinq faisceaux forment un cercle intérieur; un certain nombre de petits faisceaux sont répartis dans la région périphérique. Parmi ces derniers, le faisceau M_3 est le plus voisin de la surface. En avant de ce faisceau on voit la section du canal axillaire de la feuille F_3 sous la forme d'un croissant à concavité intérieure *Cax*. Contre le bord interne concave du canal axillaire se trouve une plage méristématique représentant le bourgeon axillaire de la feuille F_3 ; cette plage n'est pas encore reliée aux faisceaux intérieurs.

Les gaînes des feuilles F_1 et F_2 renferment les mêmes faisceaux qu'au stade II. Pour suivre l'accroissement de la tige

qu'elles recouvrent, ces gaînes se sont graduellement élargies. Leur tissu fondamental renferme de l'amidon.

Cette région diffère de la même région au stade II par le grand diamètre de la tige principale qui accumule de l'amidon et forme le tubercule.

La tige présente à ce niveau son maximum de largeur.

Niveau II. — Fond de l'aisselle de la feuille F_2. Nœud 2.

La section (fig. 44, pl. III) qui passe par ce niveau présente un diamètre moindre que la coupe passant par le niveau I.

La gaîne de la feuille F_2 est réunie à la tige sauf du côté du faisceau médian. Les faisceaux de cette feuille se dirigent vers le centre de la tige, sauf le faisceau médian qui se trouve encore dans la gaîne.

La gaîne de la feuille F_1 n'a pas changé par rapport au niveau I.

Les petits faisceaux périphériques se sont réunis aux faisceaux intérieurs de sorte que les massifs libéro-ligneux que nous avons vus dans la tige au niveau I se trouvent tous réunis au niveau II sur un cercle intérieur.

Dans l'aisselle de la feuille F_2, en avant de la région qui contient le faisceau médian, nous trouvons le bourgeon axillaire de cette feuille. Ce bourgeon Bg_2 qui était uniquement représenté au stade précédent par une masse méristématique recouverte d'un dermatogène est maintenant plus compliqué, il comprend un dôme axial et deux écailles en forme de calottes coiffant ce dôme et le protégeant. Les écailles ne renferment pas de faisceaux ; des traces procambiales relient le bourgeon aux faisceaux intérieurs.

Le bourgeon axillaire de la feuille F_2 a donc continué son développement depuis le stade II, il forme à la surface du tubercule une saillie qui correspond à la pointe *p*, signalée dans la description de la jeune plante au stade III (fig. 39, pl. III).

Niveau III. — Fond de l'aisselle de la feuille F_1.

A ce niveau, la tige n'a pas changé par rapport au stade II : le tissu fondamental renferme une certaine quantité d'amidon, mais le diamètre de la tige, les rapports des faisceaux n'ont pas varié. La formation du renflement qui doit donner le tubercule ne descend donc pas jusqu'à ce niveau.

Il n'y a pas de bourgeon axillaire dans l'aisselle de la feuille F_1.

Les niveaux suivants n'ont pas subi de variations par rapport au stade II, sauf à l'extrémité inférieure de l'axe hypocotylé où de nouvelles racines s'insèrent sur la couronne des faisceaux.

La plante au stade III est donc caractérisée par le grand développement du renflement chargé d'amidon qui formera le tubercule. Cet organe est surtout accusé au niveau I, c'est-à-dire *dans la région inférieure de l'entrenœud 3 ;* il porte un bourgeon saillant placé dans l'aisselle de la seconde feuille.

5. *La plante au stade IV.*

Morphologie.

Au stade IV, le tubercule a grossi, surtout du côté où se trouvait la pointe *p* au stade III (fig. 39, pl. III), de sorte que l'organe présente une excroissance très accusée en forme de pointe obtuse sur la face ventrale (fig. 40, pl. III); cette excroissance s'est développée horizontalement. Nous pourrons l'appeler *branche antérieure.* Du côté opposé à cette première formation, c'est-à-dire sur la face dorsale, il s'en produit généralement une autre qui se développe de la même façon. A cause de son apparition tardive, celle-ci est toujours moins forte que la première. Elle est à peine visible de l'extérieur à ce stade (*p*' fig. 40, pl. III).

Le tubercule est recouvert par les gaînes des feuilles F_1 et F_2.

La tige principale s'est allongée. Elle a formé un certain nombre de nouvelles feuilles dont les pointes sont de plus en plus effilées.

Dans l'étui cortical de la première racine, on trouve souvent à ce stade deux racines incluses. La plante possède cinq ou six racines en plus de sa première racine.

Anatomie. — DESCRIPTION DES PRINCIPALES SECTIONS DE LA PLANTE PARVENUE AU STADE IV.

Niveau I. — Fond de l'aisselle de la feuille F_3.

Le fond de l'aisselle de la troisième feuille F_3 renferme le bourgeon axillaire de cette feuille et se trouve situé à peu près vers le tiers supérieur de la hauteur du tubercule (Bg_3, fig. 46, pl. III). Une coupe horizontale faite à ce niveau (*ab*, fig. 45, pl. III) a un contour ovale avec une extrémité plus allongée correspondant à la pointe antérieure du tubercule (fig. 46, pl. III). Le tubercule est entouré par les deux gaînes des feuilles F_1 et F_2. Du côté opposé à la pointe, c'est-à-dire sur la face dorsale et un peu à droite de la ligne médiane, on voit près de l'épiderme un amas de cellules méristématiques $MerB_3$ représentant le bourgeon axillaire de la feuille F_3. Un canal aplati bordé d'une lame épidermique cotoie la marge extérieure du groupe méristématique, il représente le fond de l'aisselle de la feuille F_3. Entre le canal aplati et la surface du tubercule se trouve le faisceau médian M_3 de la feuille F_3.

Les cellules du tissu fondamental du tubercule sont remplies d'amidon. Parmi les faisceaux du tubercule on distingue cinq faisceaux principaux, irrégulièrement distribués autour du centre de figure, ce sont les faisceaux de la tige (φTg_1, fig. 46, pl. III). D'autres faisceaux plus grêles occupent la région

périphérique; ceux qui se trouvent vers la face ventrale sont coupés obliquement dans leur course vers le sommet de la tubérosité.

Niveau II. — Fond de l'aisselle de la feuille F_2.

Ce niveau (marqué *cd*, fig. 45, pl. III) correspond au plan horizontal passant par la saillie ventrale du tubercule (fig. 47, pl. III). Au pourtour de la section, on voit les gaînes des feuilles F_1 et F_2 qui entourent le tubercule. Le bourgeon axillaire de la feuille F_2 (Bg_2 fig. 47, pl. III) occupe l'extrémité de la saillie ventrale de la coupe. Des faisceaux libéro-ligneux coupés plus ou moins obliquement se dirigent dans le sens du grand axe de la section reliant le bourgeon axillaire Bg_2 aux faisceaux de la tige principale φTg_1. Ces derniers sont disposés sur un cercle, ils sont au nombre de six, le faisceau M_3 étant venu se joindre aux cinq faisceaux du niveau I.

Il est à noter que l'écart des niveaux I et II qui n'était que 1mm environ au stade III est maintenant de 3mm par suite de la croissance intercalaire de l'entrenœud qui sépare ces deux niveaux (entrenœud 3).

En plus de cette croissance en hauteur, il s'est produit depuis le stade III un *accroissement très énergique vers la face ventrale au niveau de la base de l'entrenœud 3*. Par suite de cet accroissement le *point de végétation axillaire de la feuille* F_2, qui occupe cette face, *se trouve porté au sommet d'une éminence* (branche antérieure) qui caractérise ce stade IV en donnant au tubercule sa forme spéciale dont le profil rappelle celui du pied humain.

Les niveaux inférieurs n'ont pas changé. Dans l'aisselle de la feuille F_1 cependant on trouve à ce stade une légère saillie qui représente probablement le bourgeon axillaire de cette feuille (? Bg_1, fig. 50, pl. III).

L'insertion des nouvelles racines se fait sur l'extrémité inférieure de la tige principale.

La gaîne cotylédonaire, séparée de la jeune plante, est fendue par l'accroissement du tubercule ; souvent même elle est en partie détruite à ce stade et on ne trouve plus que sa partie supérieure (*Gc*, fig. 40, pl. III).

Une section transversale de la branche antérieure du tubercule dans sa région moyenne, suivant un plan vertical dont la trace se trouve marquée en *ef* (fig. 45, pl. III), montre un contour circulaire. Un épiderme *Ep* (fig. 49, pl. III) recouvre tout l'organe. Le tissu fondamental est formé de cellules à parois minces avec petits méats angulaires ; ces cellules sont remplies d'amidon (*Am*, fig. 49, pl. III). Quinze à vingt faisceaux unipolaires, orientés avec le pôle ligneux vers le centre de l'organe, sont répartis dans ce tissu ; ceux qui sont plus près du centre sont les plus gros. Cette portion du tubercule est entourée par les gaînes des feuilles F_1 et F_2. L'une d'elles, F_2, a été seule représentée en section transversale dans la figure 49, planche III.

Par l'étude de sections transversales successives de la branche antérieure du tubercule, on voit que les faisceaux de cette branche s'insèrent sur ceux de la tige principale. Ils se rendent vers la pointe antérieure du tubercule où se trouve le bourgeon axillaire de la feuille F_2. Ce sont donc des faisceaux d'insertion du bourgeon Bg_2 qui se développera ultérieurement en une tige de second ordre.

D'ailleurs, l'étude précédente est utilement complétée par l'examen de sections verticales successives menées dans des plans parallèles au plan de symétrie du tubercule. On obtient aisément par ce moyen un schéma du parcours des faisceaux dans cet organe (fig. 50, pl. III). Les faisceaux de la tige principale ($\varphi\ Tg_1$) s'écartent l'un de l'autre et en même temps de l'axe dans la traversée du tubercule. On voit en *An* une anse

libéro-ligneuse insérée par ses deux extrémités sur les faisceaux de la tige (1), et dont la convexité est tournée vers la pointe du tubercule. — La fig. 50, pl. III, montre d'autre part la position relative des bourgeons axillaires des trois premières feuilles de la jeune plante, *Bg_1*, au-dessous du renflement sous forme d'une légère saillie, *Bg_2* à la pointe et *Bg_3* au talon du tubercule.

En somme nous voyons dans le tubercule à ce stade des caractères qui permettent de le définir très-nettement:

Au stade IV, le tubercule du Gloriosa superba a la forme d'une poire dont la pointe, formée sur la face ventrale de la jeune plante, *est occupée par le bourgeon axillaire Bg_2 de la feuille F_2*, et c'est le grand accroissement de la base de ce bourgeon axillaire qui donne au tubercule à cet état sa forme si particulière. *La tige principale participe également à la formation du tubercule en hypertrophiant la région qui correspond à la base de l'entrenœud 3.* — Le bourgeon axillaire de la troisième feuille est encore peu développé, celui de la première feuille est atrophié. — Le tubercule est entièrement entouré par les gaînes des feuilles F_1 et F_2 dont l'insertion sur la tige se fait au-dessous de la portion tubérisée (fig. 50, pl. III).

6. *La plante au stade V.*

Morphologie.

Au stade V, le tubercule présente souvent des différences individuelles au point de vue de sa conformation. Ou bien cet organe reste formé d'une seule branche très forte, ou bien il se compose de deux branches inégales.

(1) J'ai signalé la présence d'anses analogues dans les bulbilles axillaires des Dioscorées.

La première forme (fig. 41, pl. III) est la plus simple, elle résulte de l'accroissement régulier du tubercule tel qu'on l'a vu au stade IV. Dans ce cas, le maximum de croissance reste localisé dans la branche ventrale qui s'allonge et s'épaissit sans changer de forme et en s'enfonçant obliquement dans le sol (fig. 41, pl. III).

La seconde forme est caractérisée par la présence d'une seconde branche qui s'est formée sur le tubercule en un point diamétralement opposé à la base de la première ; cette seconde branche est donc insérée sur la face dorsale (tb_2 fig. 42, pl. III). Cette branche dorsale résulte de l'accroissement de la région basilaire du bourgeon de la feuille F_3, de même que la première branche provient du bourgeon axillaire de la feuille F_2. L'insertion et l'origine sont seules différentes. La valeur et la structure de cette seconde branche sont les mêmes que pour la première, mais, à cause de l'apparition tardive de cette branche dorsale, son développement et la différenciation de ses tissus sont généralement en retard par rapport à la branche ventrale.

Le retard de cette seconde branche sur la première varie d'ailleurs d'une plante à l'autre.

Il peut arriver que, dès ce stade V, la gaîne de la feuille F_1 soit déchirée et cesse de recouvrir entièrement le tubercule, mais le plus souvent les gaînes des deux feuilles F_1 et F_2 suivent la croissance du tubercule et le recouvrent complètement comme aux stades précédents.

La gaîne cotylédonaire est parfois encore visible sous forme d'un manchon qui entoure les gaînes des deux premières feuilles au-dessus du renflement tubéreux ; mais l'attache inférieure de cette gaîne est rompue, et la gaîne elle-même est détachée.

Anatomie de la plante parvenue au stade V.

Je me bornerai à relever ici les variations de structure des parties qui ont subi des modifications depuis le stade IV.

Dans le cas où le tubercule appartient à la forme simple, l'unique branche s'est seule modifiée depuis le stade IV, elle s'est allongée en s'enfonçant obliquement dans le sol. Une section transversale de la région moyenne de cette branche a un contour à peu près circulaire. Chacune des gaînes qui recouvrent le tubercule comprend entre les deux lames épidermiques cinq ou six assises de tissu fondamental (fig. 53, pl. III).

Les cellules épidermiques sont renforcées extérieurement par une cuticule peu épaisse, plus accusée cependant sur l'épiderme externe (ou postérieur). Vues de face, elles ont un contour irrégulier, polygonal, certaines parois latérales pouvant être ondulées ; les unes sont très grandes, allongées dans une direction commune, tandis que d'autres sont petites et manifestement formées par le recloisonnement de cellules devenues trop grandes. Ces caractères se voient nettement sur les fig. 51 et 52, pl. III, qui représentent les épidermes antérieur et postérieur vus de face des gaînes qui recouvrent le premier tubercule. — Les deux épidermes présentent des stomates. Les faisceaux qui parcourent ces gaînes sont grêles, ils présentent un bois antérieur formé de quelques trachées *tr* et d'un vaisseau ligneux. Leur liber est constitué par de petites cellules toutes semblables et assez étroites (fig. 53, pl. III).

La section du tubercule lui-même comprend un épiderme superficiel *Ep* qui recouvre un tissu fondamental à parois minces (fig. 53, pl. III). Les cellules du tissu fondamental, même les cellules sous-épidermiques, sont remplies de grains d'amidon simples ou composés. Ces derniers sont formés le

plus souvent par la réunion de deux grains élémentaires, très rarement par un plus grand nombre de petits granules (fig. 54, pl. III, *a*, *b*, *c*, *d*, *e*).

Les faisceaux du tubercule sont au nombre de quinze à vingt (fig. 55, pl. III), les plus grands occupant la région centrale. La différenciation des éléments ligneux et libériens de ces faisceaux est plus avancée qu'au stade précédent ; en particulier, tous les éléments ligneux ont épaissi leurs parois après avoir acquis leur largeur définitive. Dans les faisceaux de la région centrale (fig. 57, pl. III) on trouve deux trachées et trois ou quatre vaisseaux, le liber renferme de grandes cellules grillagées. Dans les petits faisceaux périphériques, le bois n'est représenté que par deux ou trois éléments ligneux étroits et le liber par des éléments tous à peu près de même taille (fig. 56, pl. III).

Le point de végétation de la branche ventrale du tubercule, qui est, comme nous l'avons vu, le bourgeon axillaire de la feuille F_2, ne se trouve pas à l'extrémité même de cette branche, mais un peu en deçà, il est inséré sur la face supérieure et étroitement appliqué contre elle, son sommet étant dirigé vers le haut, comme le montre une section verticale axiale de cette partie du tubercule (fig. 58, pl. III). Le point de végétation est recouvert par deux appendices en forme de capuchons fendus vers le haut.

Lorsque le tubercule appartient à la seconde forme (fig. 42, pl. III), la branche produite sur la face dorsale porte à son extrémité le bourgeon axillaire de la feuille F_3, elle est due tout entière à la croissance intercalaire de la région du tubercule sur laquelle est placé le bourgeon. Cette branche s'allonge et s'enfonce obliquement dans le sol, elle est souvent moins longue, mais plus forte que la branche ventrale. Elle ne présente d'ailleurs avec celle-ci que des différences peu im-

portantes. Il est toujours facile cependant de la distinguer de la première :

1° Par son insertion, qui se fait sur sa face dorsale, du côté des feuilles d'ordre impair ;

2° Par l'examen d'une section transversale moyenne ou d'une section verticale axiale de son extrémité.

En effet, nous avons vu que le bourgeon axillaire de la feuille F_3 se trouve au fond d'un long canal axillaire qui prolonge bien au-dessous du nœud apparent le fond de l'aisselle de la 3e feuille. Ce canal axillaire (*Cax*, fig. 59, pl. IV) se trouve limité vers le dehors au niveau du tubercule par une paroi dans l'épaisseur de laquelle est logé le faisceau M_3. L'élongation qui produit la branche dorsale du tubercule affecte une tranche de tissus comprise entre AB et CD (fig. 59, pl. IV). Dès lors quel que soit l'allongement de la branche dorsale, nous trouverons le long de sa face supérieure (fig. 60, pl. IV) le canal axillaire de la feuille F_2 au fond duquel se trouvera le bourgeon Bg_3 ; d'autre part le faisceau M_3 longera la face inférieure de cette branche pour rejoindre la base de la tige principale (fig. 60 et 61, pl. IV).

Sur une section transversale de cette branche dorsale (fig. 61, pl. IV) nous verrons donc d'une part sur la face supérieure le canal axillaire *Cax* et en un point diamétralement opposé, sur la face inférieure, tout près de l'épiderme, le faisceau M_3.

Une section verticale axiale de l'extrémité de la même branche montre que les feuilles F_1 et F_2 la recouvrent complètement comme la branche antérieure, mais on voit en outre la lame qui contient le faisceau M_3 passer au-dessus du bourgeon Bg_3 (fig. 61, pl. IV) ; le faisceau M_3 retourne vers la tige le long de la face inférieure de la branche.

Ces différences permettent donc de distinguer facilement l'une de l'autre les deux branches du tubercule primitif du

Gloriosa superba. Le canal axillaire caractérise la branche dorsale ou postérieure de ce tubercule.

7. *La plante à la fin de la première période végétative.*

Lorsqu'à l'automne, le *Gloriosa* obtenu de semis cesse de végéter, le tubercule se compose le plus souvent de deux branches inégales portant chacune à son extrémité inférieure un bourgeon. La branche la plus longue, qui peut atteindre 10 centimètres de longueur, est celle que nous avons appelée branche ventrale, elle porte le bourgeon axillaire de la seconde feuille F_2. L'autre branche, moins allongée, mais souvent plus forte (1), abrite, vers son extrémité, le bourgeon axillaire de la feuille F_3. Ces deux branches sont celles que nous avons vues au stade V. Elles ont continué à s'accroître sans changer de forme, et sans qu'il ait été rien ajouté au tubercule.

Il arrive souvent alors que les gaînes des feuilles F_1 et F_2 qui enveloppaient le tubercule sont sèches et en partie détruites, elles ne recouvrent plus qu'incomplèment les deux branches.

8. *Conclusion : Valeur morphologique du premier tubercule du* Gloriosa superba.

L'étude morphologique et anatomique du *Gloriosa superba* aux divers stades de son développement, permet de résumer comme suit l'histoire de la formation du tubercule :

Au *stade I* (fig. 7, pl. I), le tubercule n'étant pas encore indiqué, la jeune plante est remarquable :

(1) Cette branche peut ne pas se développer ; le tubercule n'a dans ce cas que la branche ventrale.

1° Par la présence d'un canal axillaire qui prolonge l'aisselle de la troisième feuille F_3 au-dessous du nœud apparent de cette feuille jusqu'à peu de distance du nœud 2;

2° Par la longue gaîne des deux premières feuilles;

3° Par la brièveté des entrenœuds 1 et 2 de la tige principale;

4° Par l'insertion des deux pôles du faisceau de la racine principale jusqu'en haut de l'axe hypocotylé.

Au *stade II*, le tubercule apparaît (fig. 26, pl. II) comme un renflement de la base de la tige principale. Il s'étend depuis le nœud 2 jusqu'au bas de l'entrenœud 3, de sorte que le fond du canal axillaire de la feuille F_3 se trouve compris dans la région tubérisée. On trouve à ce stade un bourgeon à l'aisselle de la feuille F_2 et un autre au fond du canal axillaire de F_3.

En même temps que le tubercule se caractérise, une seconde racine, insérée sur l'extrémité inférieure de l'axe hypocotylé, parcourt sur une certaine longueur l'étui cortical de la racine principale; puis, après sa fixation au sol, cette nouvelle racine se raccourcit en tirant la plante vers le bas. D'autre part, la graine fixée à la gaîne cotylédonaire empêche celle-ci de s'enfoncer dans le sol, de sorte que la tige principale et l'axe hypocotylé descendent dans un étui formé par la gaîne cotylédonaire et par les tissus corticaux de la première racine.

Au *stade III* (fig. 39, pl. III), le renflement tubéreux s'accentue et atteint 6 à 8mm de diamètre, il présente, du côté ventral, une légère saillie qui correspond à l'emplacement du bourgeon axillaire de la seconde feuille F_2. Le tubercule est complètement enfermé dans les gaînes des deux premières feuilles qui s'accroissent graduellement, pour suivre l'augmentation de son volume. De même qu'au stade précédent il

correspond à la partie inférieure du troisième entrenœud de la tige principale.

Au *stade IV* (fig. 40, pl. III) la proéminence ventrale du renflement s'accentue, il se produit une forte saillie conique qui porte à son extrémité le bourgeon axillaire de la feuille F_2. — Sur la face opposée du tubercule, une légère saillie à peine visible correspond au bourgeon axillaire de la feuille F_3 et au fond du canal axillaire. La tige principale continue à s'hypertrophier pour constituer le tubercule aux dépens d'une région comprenant le nœud 2 et la région inférieure de l'entrenœud 3.

Au *stade V* (fig. 41 et 42, pl. III) le bourgeon axillaire de la feuille F_3 se trouve porté à l'extrémité d'une protubérance qui a été appelée branche dorsale. Cette branche nouvelle du tubercule est caractérisée par la présence du canal axillaire qui se continue tout le long de la face supérieure. On peut suivre contre l'épiderme de la face inférieure, le faisceau M_3 qui va se rattacher à la tige au-dessous du tubercule.

En résumé, *le tubercule* du *Gloriosa superba* se présente donc tout d'abord comme *un renflement de la tige principale qui commence immédiatement au-dessus du nœud 2 et s'étend à la portion inférieure de l'entrenœud 3. Ce renflement est enveloppé dans les gaînes des feuilles F_1 et F_2, il porte dans sa région inférieure sur sa face ventrale le bourgeon axillaire de la seconde feuille et dans sa région moyenne sur la face opposée le bourgeon axillaire de la troisième feuille. Ce dernier bourgeon est situé au fond d'un puits qui représente le prolongement de l'aisselle de la feuille F_3.* — A la base de chacun de ces bourgeons, en premier lieu sous le bourgeon inférieur, se produit une croissance intercalaire très active qui forme la branche ventrale ou antérieure du tubercule. La

même formation se répète à la base du bourgeon de F_3. — Il en résulte *un tubercule dont la région médiane correspond à l'hypertrophie d'une portion restreinte de la tige principale, et dont les branches représentent chacune une protubérance développée sous un bourgeon axillaire.*

9. *Formation du second tubercule. — Sa valeur morphologique.*

Le premier tubercule dont nous venons de suivre le développement (fig. 62, pl. IV) passe la mauvaise saison dans le sol où il reste à peu près sans changement jusqu'au printemps. On voit alors à l'extrémité de chacune des branches du tubercule le bourgeon reprendre son développement. Les gaînes des feuilles qui recouvraient le tubercule sont sèches et se déchirent sous la moindre pression, le bourgeon n'éprouve donc aucun obstacle à son accroissement. Il prend rapidement la forme d'un cône complètement recouvert par une écaille épaisse et charnue à sa base. Sa pointe est dressée verticalement. A la base du cône on voit sortir de l'écaille plusieurs racines qui s'allongent rapidement (fig. 63, pl. IV).

Le bourgeon continuant son développement, l'écaille s'ouvre et met à nu une feuille F_1 verte, qui s'allonge en conservant la forme d'un cône dressé. Lorsque cette feuille a atteint 3 ou 4 centimètres ses bords s'écartent et une feuille plus jeune F_2 jusque-là abritée sous la première. sort et s'allonge à son tour. Ces deux premières feuilles sont réduites à leur gaîne, leur longueur varie avec l'enfouissement de la plante (1). Elles sont disposées suivant le cycle 1/2 ou 1/3. Les nœuds des feuilles F_1 et F_2 sont très rapprochés l'un de l'autre à la base de la tige un peu au-dessus de l'insertion de l'écaille.

(1) La feuille F_1 atteint 1 à 12 centim., la feuille F_2 3 à 15 centim.

La gaîne de la seconde feuille s'ouvre à son tour et la tige en sort. La feuille F_3 qui se développe ensuite se compose d'une gaîne de 5 millimètres de hauteur et d'un limbe ovale terminé en pointe large. Le nœud 3 a la forme d'un bourrelet légèrement saillant. La longueur de l'entrenœud 3 qui sépare les insertions des feuilles F_2 et F_3 est généralement 10 à 15 centimètres.

Pendant que la seconde feuille s'allonge pour sortir de la gaîne de la feuille F_1, on voit la tige se renfler dans sa région inférieure, puis une proéminence apparaît à sa base du côté de la pointe de la deuxième feuille. Cette proéminence qui est recouverte par les deux gaînes F_1 et F_2 formera la première branche du nouveau tubercule. — Plus tard lorsque la première branche a déjà une certaine taille, on voit apparaître sur le renflement inférieur de la tige, du côté opposé à la première branche, ou à 120° de celle-ci à droite ou à gauche une seconde saillie qui formera la seconde branche du nouveau tubercule.

Pour déterminer la valeur de ce nouveau tubercule, nous étudierons le bourgeon et la région inférieure de la pousse nouvelle à divers stades du développement jusqu'à la formation du nouveau tubercule.

A. — Pousse nouvelle au stade I. — Bourgeon.

Comme premier stade nous prendrons le bourgeon encore enfermé dans son écaille inférieure. Il atteint alors une hauteur de 4 à 5 mm. sur une largeur de 2mm5 à sa base (fig. 63, pl. IV). Une section transversale pratiquée dans le bourgeon vers le milieu de sa hauteur passe un peu au-dessus du point de végétation et rencontre six appendices successifs : l'écaille inférieur *Ec* et cinq feuilles F_1 à F_5 de moins en moins avancées dans leur développement (fig. 64, pl. IV).

L'écaille semble partagée dans sa largeur en deux moitiés équivalentes reliées par une région moins épaisse. L'une des moitiés de l'écaille renferme un faisceau unipolaire. La feuille la plus extérieure F_1 a un faisceau médian M_1 et dans chaque moitié huit faisceaux latéraux. La seconde feuille F_2 a ses faisceaux à peine indiqués, tous sont au stade procambial. La troisième feuille a son faisceau médian seul marqué par un îlot procambial. Les feuilles suivantes n'ont pas encore de faisceaux. Cette section montre que les feuilles sont disposées suivant le cycle 1/2. L'écaille n'a pas une position constante par rapport à la première feuille.

Une section transversale au niveau du *fond de l'aisselle de la feuille* F_1 (fig. 65, pl. IV) rencontre la tige, puis successivement la seconde feuille, la première feuille et l'écaille. La tige renferme un cercle interne de dix faisceaux dont la trachée est seule différenciée. Il y a de plus un grand nombre de faisceaux périphériques encore au stade procambial. On voit en outre, tout près de la surface, un petit faisceau qui représente le médian M_3 de la troisième feuille : en avant de ce faisceau se trouve une double lame épidermique bordant un canal aplati qui représente le fond de l'aisselle de la feuille F_3. Contre la face interne de ce canal se trouve à ce niveau un groupe de cellules méristématiques contigu à l'épiderme : ces cellules jeunes en voie de division formeront le bourgeon axillaire de la feuille F_3. Ce bourgeon est invaginé au fond d'un puits qui prolonge l'aisselle de cette feuille, comme nous l'avons déjà vu pour la troisième feuille de la jeune plante.

La tige présente encore à ce niveau un autre bourgeon, c'est le bourgeon axillaire de F_2 (Bg_2 fig. 65, pl. IV). Il est constitué à ce stade par un dôme méristématique recouvert d'un dermatogène. Il se trouve à sa place normale, au fond



de l'aisselle de la feuille, il est un peu dévié à gauche de la surface de symétrie de la feuille F_2. D'autre part la surface de symétrie passant par M_3 est rejetée à droite de celle passant par M_1, de sorte que les bourgeons Bg_2 et Bg_3 ne sont pas diamétralement opposés mais écartés seulement de 120°, ce qui répond au cycle 1/3, tandis que les feuilles à un niveau plus élevé (fig. 64, pl. IV) semblaient réparties suivant le cycle 1/2.

Cette coupe nous montre donc ce fait très remarquable de rencontrer à la fois les bourgeons axillaires de deux feuilles successives F_2 et F_3, par suite de l'invagination du bourgeon axillaire de F_3 au-dessous du nœud 3 jusqu'au niveau du nœud 2.

Les faisceaux de la feuille F_2 sont au stade procambial (fig. 64, pl. IV); la feuille F_1 a ses faisceaux en partie différenciés. L'écaille possède deux faisceaux non opposés, dont la différenciation est achevée. Ces trois appendices sont coupés dans leur région engaînante, leur section a une forme annulaire.

Au-dessous de ce niveau, la feuille F_2 se réunit à la tige et à $0^{mm},3$ plus bas la feuille F_1 fait de même et les faisceaux de ces deux feuilles se distribuent dans la périphérie de l'axe. Il n'y a pas de bourgeon dans l'aisselle de la feuille F_1.

Au-dessus du nœud 1, les faisceaux périphériques de la tige se réunissent latéralement par des arcs transverses. La couronne ainsi formée se relie aux faisceaux intérieurs par des branches libéro-ligneuses radiales. Plus bas encore les faisceaux intérieurs se relient entre eux par des branches tangentielles. De là un réseau complexe qui comprend tous les faisceaux de la base de la pousse. Ce réseau est bien caractérisé au nœud inférieur où l'écaille s'insère sur la tige (fig. 66, pl. IV). — Il n'y a pas de bourgeon à l'aisselle de l'écaille.

Au-dessous de l'écaille, les faisceaux intérieurs de la tige se séparent du réseau périphérique tout en restant réunis latéralement entre eux, puis ils passent directement dans le tubercule sur lequel le bourgeon est inséré.

Les deux faisceaux de l'écaille ne se réunissent pas aux faisceaux de la tige, ils rentrent directement dans le tubercule avec les faisceaux intérieurs. Il est donc permis de regarder cette écaille inférieure comme un appendice dépendant du tubercule, c'est-à-dire de la pousse précédente, la pousse nouvelle ne commençant en réalité qu'à la feuille F_1.

Depuis le bas de l'entrenœud I jusqu'à l'insertion de la pousse sur le tubercule, on voit s'insérer de nombreuses racines sur le système des faisceaux périphériques jouant le rôle de réseau radicifère.

Les faisceaux intérieurs ont donc pour rôle physiologique de mettre la pousse nouvelle en rapport avec le tubercule, tandis que les faisceaux périphériques relient les feuilles avec les nombreuses racines insérées sur la base de la pousse.

Au-dessous du nœud I jusqu'à l'insertion de la tige sur le tubercule, les cellules du tissu fondamental interne sont remplies d'amidon.

En résumé, le bourgeon au stade I nous a montré les particularités suivantes :

1° Il est protégé par une écaille sous laquelle se trouvent cinq feuilles de plus en plus jeunes.

2° Au niveau du fond de l'aisselle de la feuille F_2, nous trouvons le bourgeon axillaire de cette feuille, et en plus celui de la feuille F_3. Ce dernier s'est invaginé au fond d'un canal qui représente le prolongement de l'aisselle de la troisième feuille. Il en résulte que les bourgeons axillaires de deux feuilles successives se trouvent au même niveau.

3° Les faisceaux forment à la base de la pousse un réseau sur lequel s'insèrent de nombreuses racines.

4° Les faisceaux intérieurs seuls passent dans le tubercule et relient celui-ci à la pousse nouvelle.

5° A ce stade tous les entrenœuds sont très courts.

B. — Pousse nouvelle au stade II.

Comme stade II, nous prendrons la pousse au moment où elle étale dans l'air le limbe de sa troisième feuille (1) (fig. 67, pl. IV). L'écaille inférieure se retrouve à la base de la pousse, mais sa région d'insertion s'est accrue depuis le stade I pour suivre la croissance de la tige. Les gaînes des deux premières feuilles entourent la région inférieure de la tige. La première gaîne F_1 a une longueur totale de 2 à 3 ctm., la seconde gaîne atteint 4 à 6 ctm. La pointe libre non embrassante de ces gaînes a environ 1 ctm. de longueur.

Par suite de la croissance intercalaire de l'entrenœud 3, le nœud qui porte la troisième feuille est situé à 10 ctm. de la base de la tige.

La tige est renflée à sa base au niveau de l'écaille et de l'insertion des feuilles F_1 et F_2. — Les racines qui, au stade précédent, étaient seulement représentées par leur point de végétation, sont allongées, elles pénètrent maintenant dans le sol. Elles sont toutes insérées sur la base de la tige au niveau de l'écaille inférieure.

Dans l'étude de la pousse au point de vue du développement du nouveau tubercule, la partie supérieure de la tige au-delà du troisième nœud n'a aucun intérêt; il suffira donc d'en décrire l'anatomie dans la région inférieure, là où nous verrons apparaître le nouveau tubercule.

(1) On sait que les deux premières feuilles sont réduites à leur gaîne.

Au-dessous de l'écaille, les faisceaux intérieurs de la tige se séparent du réseau périphérique tout en restant réunis latéralement entre eux, puis ils passent directement dans le tubercule sur lequel le bourgeon est inséré.

Les deux faisceaux de l'écaille ne se réunissent pas aux faisceaux de la tige, ils rentrent directement dans le tubercule avec les faisceaux intérieurs. Il est donc permis de regarder cette écaille inférieure comme un appendice dépendant du tubercule, c'est-à-dire de la pousse précédente, la pousse nouvelle ne commençant en réalité qu'à la feuille F_1.

Depuis le bas de l'entrenœud 1 jusqu'à l'insertion de la pousse sur le tubercule, on voit s'insérer de nombreuses racines sur le système des faisceaux périphériques jouant le rôle de réseau radicifère.

Les faisceaux intérieurs ont donc pour rôle physiologique de mettre la pousse nouvelle en rapport avec le tubercule, tandis que les faisceaux périphériques relient les feuilles avec les nombreuses racines insérées sur la base de la pousse.

Au-dessous du nœud 1 jusqu'à l'insertion de la tige sur le tubercule, les cellules du tissu fondamental interne sont remplies d'amidon.

En résumé, le bourgeon au stade I nous a montré les particularités suivantes :

1° Il est protégé par une écaille sous laquelle se trouvent cinq feuilles de plus en plus jeunes.

2° Au niveau du fond de l'aisselle de la feuille F_2, nous trouvons le bourgeon axillaire de cette feuille, et en plus celui de la feuille F_3. Ce dernier s'est invaginé au fond d'un canal qui représente le prolongement de l'aisselle de la troisième feuille. Il en résulte que les bourgeons axillaires de deux feuilles successives se trouvent au même niveau.

3° Les faisceaux forment à la base de la pousse un réseau sur lequel s'insèrent de nombreuses racines.

4° Les faisceaux intérieurs seuls passent dans le tubercule et relient celui-ci à la pousse nouvelle.

5° A ce stade tous les entrenœuds sont très courts.

B. — Pousse nouvelle au stade II.

Comme stade II, nous prendrons la pousse au moment où elle étale dans l'air le limbe de sa troisième feuille (1) (fig. 67, pl. IV). L'écaille inférieure se retrouve à la base de la pousse, mais sa région d'insertion s'est accrue depuis le stade I pour suivre la croissance de la tige. Les gaînes des deux premières feuilles entourent la région inférieure de la tige. La première gaîne F_1 a une longueur totale de 2 à 3 ctm., la seconde gaîne atteint 4 à 6 ctm. La pointe libre non embrassante de ces gaînes a environ 1 ctm. de longueur.

Par suite de la croissance intercalaire de l'entrenœud 3, le nœud qui porte la troisième feuille est situé à 10 ctm. de la base de la tige.

La tige est renflée à sa base au niveau de l'écaille et de l'insertion des feuilles F_1 et F_2. — Les racines qui, au stade précédent, étaient seulement représentées par leur point de végétation, sont allongées, elles pénètrent maintenant dans le sol. Elles sont toutes insérées sur la base de la tige au niveau de l'écaille inférieure.

Dans l'étude de la pousse au point de vue du développement du nouveau tubercule, la partie supérieure de la tige au-delà du troisième nœud n'a aucun intérêt; il suffira donc d'en décrire l'anatomie dans la région inférieure. là où nous verrons apparaître le nouveau tubercule.

(1) On sait que les deux premières feuilles sont réduites à leur gaîne.

Une section transversale au niveau du fond de l'aisselle de la feuille F_2 rencontre, comme au stade I, les gaînes des feuilles F_1 et F_2 et la tige (fig. 68, pl. IV). La gaîne de F_1 est épaisse, ses faisceaux sont différenciés, tandis que la gaîne de F_2, beaucoup moins épaisse, renferme des faisceaux dont la première trachée est seule différenciée. L'écart entre les surfaces de symétrie de ces deux gaînes est seulement de 160°.

La tige est beaucoup plus large qu'au stade I, son diamètre moyen, qui mesurait alors 1mm5, est maintenant de 3mm6.

Le bourgeon axillaire de F_2 se présente dans cette section comme une saillie limitée de chaque côté par un léger enfoncement et constituée tout entière par une masse méristématique recouverte d'un dermatogène. Ce bourgeon est placé au sommet d'une large proéminence qui déforme la tige de ce côté. Le bourgeon axillaire de F_3 se trouve également à ce même niveau, il est indiqué par une masse méristématique contiguë au canal axillaire et située en avant du faisceau M_3. Ce bourgeon Bg_3, est situé à 120° à gauche du bourgeon axillaire de F_2 (fig. 68, pl. IV). Comme au stade I, la tige renferme deux sortes de faisceaux : les uns, au nombre de dix, forment un cercle régulier intérieur, et chacun d'eux possède quelques trachées différenciées ; les autres, plus nombreux et plus petits, sont répartis à la périphérie et sont encore pour la plupart au stade procambial. Un certain nombre de branches procambiales s'insèrent sur les faisceaux périphériques et se dirigent vers les bourgeons Bg_2 et Bg_3.

Comparée à la section homologue (fig. 65, pl. IV) du stade précédent, la section fig. 68, pl. IV montre les changements suivants :

1° Accroissement du diamètre de la tige. Il s'y accumule déjà de l'amidon.

2° Formation d'une légère proéminence qui porte à son sommet le bourgeon axillaire de la seconde feuille.

Au-dessous du nœud 2, la tige n'a pas sensiblement varié depuis le stade I. La feuille F_1 et l'écaille sont toujours dépourvues de bourgeon axillaire. Les rapports des faisceaux des feuilles avec la tige, l'insertion des faisceaux des racines sur les faisceaux périphériques, les rapports des faisceaux intérieurs avec le tubercule n'ont pas changé ; mais la différenciation de ces faisceaux est achevée, et les cellules du tissu fondamental interne de la tige sont remplies d'amidon.

Au point de vue de la formation du tubercule, les seules modifications à retenir, depuis le stade précédent, sont :

1° Le renflement de la pousse à sa base ;

2° La formation d'une proéminence supportant le bourgeon axillaire de la feuille F_2.

C. — Stades ultérieurs du développement du second tubercule.

Après le stade II, la première transformation qui se produit dans la base de la pousse consiste dans l'accroissement de la proéminence qui porte le bourgeon Bg_2. Cette proéminence est insérée du côté de la génératrice passant par la pointe de la gaîne F_2, elle a la forme d'un cône dont la pointe mousse s'enfonce plus ou moins obliquement dans le sol (tb_1, fig. 69, pl. IV), elle est entièrement recouverte par les gaînes des feuilles F_1 et F_2.

En même temps que cette première branche du nouveau tubercule se forme, la tige continue à s'élargir à sa base.

Lorsque la pousse a formé dix à quinze feuilles, après 30 à 40 jours de végétation, la première branche du tubercule atteint une longueur de 2 à 3 ctm. On voit alors apparaître sur la tige une seconde proéminence dont la pointe est placée à 120° vers la droite ou vers la gauche de la première branche. Cette nouvelle proéminence est la seconde branche du tuber-

cule qui se développe comme la première en s'enfonçant dans le sol (tb_2, fig. 70, pl. IV). En raison de son apparition tardive, la seconde branche est presque toujours moins allongée que la première. Elle porte à son extrémité le bourgeon axillaire de la troisième feuille F_3. Elle est aussi enveloppée par les gaînes des deux feuilles F_1 et F_2.

Le nouveau tubercule (fig. 71, pl. IV) est en somme formé par la réunion des deux branches descendantes avec la base de la pousse produite par le tubercule ancien. Les faisceaux des deux branches du tubercule s'insèrent sur ceux de la base de la tige.

La première branche du second tubercule renferme 20 à 25 faisceaux unipolaires qui sont pour la plupart normalement orientés avec le pôle trachéen vers l'intérieur. Cinq ou six faisceaux plus grands sont rapprochés du centre, les autres sont répartis à peu près régulièrement sur toute la périphérie. La surface est formée par un épiderme. Toutes les cellules du tissu fondamental sont remplies d'amidon.

Les grands faisceaux présentent dans leur région antérieure (fig. 72, pl. IV) quelques trachées, puis des vaisseaux ligneux formant un bois dense sans intercalation de parenchyme. En arrière de ces vaisseaux lignifiés se trouvent quelques éléments ligneux à parois minces, il semble que la différenciation ligneuse ne soit pas achevée. Dans la région postérieure du faisceau, le liber comprend vers le dehors des éléments libériens écrasés plus ou moins collenchymateux L_1, et plus intérieurement une masse libérienne dans laquelle on distingue de grandes cellules grillagées *Cg*. En avant de ce liber quelques cellules recloisonnées, formant une bande *z* qui traverse le faisceau, semblent représenter une zone cambiale. Nous aurons à discuter et à interpréter cette formation à propos du tubercule de la plante adulte où elle est plus caractérisée.

Dans la région centrale de la branche, on rencontre parfois

des masses libéro-ligneuses complexes résultant de l'anastomose de deux ou trois faisceaux unipolaires groupés autour d'un centre commun, le bois de chacun d'eux étant extérieur.

La seconde branche du tubercule renferme comme la première branche 20 à 25 faisceaux distribués et conformés d'une façon analogue. Mais cette branche offre en outre. comme son homologue du premier tubercule, quelques particularités qui la font distinguer aisément. Une section transversale montre un canal (*Cax*, fig. 73, pl. IV) voisin de la surface et aplati parallèlement à celle-ci. Ce canal est en rapport avec l'aisselle de la feuille F_3, il parcourt la branche depuis son insertion jusqu'à son extrémité. Il n'est séparé de la surface de l'organe que par une mince lame de tissu fondamental comprise entre l'épiderme superficiel et l'épiderme propre du canal. Dans cette lame de tissu fondamental se trouve logé le faisceau médian de la troisième feuille M_3. Les trachées de ce faisceau sont écrasées (fig. 73, pl. IV), le faisceau est étiré tangentiellement comme d'ailleurs la plupart des cellules du tissu fondamental voisin, tous ces éléments ont été allongés parallèlement à la surface par suite de la croissance diamétrale du tubercule.

Le canal axillaire est plus large que celui de la branche correspondante du premier tubercule, il atteint parfois un millimètre de largeur et devient alors visible à l'œil nu, après enlèvement des gaînes enveloppantes.

En un point diamétralement opposé à l'emplacement du canal axillaire, on retrouve tout près de l'épiderme, le faisceau M_3 qui, après avoir contourné l'extrémité de la branche, retourne vers la base de la tige en suivant la face opposée au canal axillaire. Ce faisceau présente à peu près les mêmes caractères que dans la lame qui recouvre le canal axillaire, cependant ses trachées sont encore visibles, il est moins étiré tangentiellement et le liber est plus abondant (fig. 74, pl. IV).

Il est alors logé dans le tissu fondamental du tubercule lui-même à peu de distance de la surface.

D. — Etat des bourgeons du second tubercule au moment de l'hibernation.

On a vu que les deux branches du tubercule sont abritées dans toute leur longueur par les gaînes des feuilles F_1 et F_2. Les bourgeons des deux pointes du tubercule sont donc protégés par ces gaînes, mais en outre le bourgeon de la seconde branche est abrité sous la lamelle qui recouvre le canal axillaire et qui renferme le faisceau M_3. Cette lamelle se continue au delà du bourgeon Bg_3 et contourne l'extrémité du tubercule. Elle s'insère sur la face du tubercule opposée à celle qui porte le bourgeon et son faisceau M_3 rentre dans le tissu fondamental du tubercule. A cela près les deux bourgeons du tubercule ont la même conformation et se trouvent généralement au même état au début de l'hibernation.

Une section radiale de l'extrémité d'une branche du tubercule et de son bourgeon (fig. 75, pl. IV) montre que celui-ci n'occupe pas l'extrémité même de la branche, mais qu'il est relevé et appliqué contre la face supérieure de cette branche. Le point de végétation du bourgeon a la forme d'un dôme, il est recouvert par un appendice F_2 étroitement appliqué sur sa surface, lequel est à son tour coiffé par un appendice plus grand et de même forme F_1. Enfin un troisième appendice représente l'écaille protectrice extérieure du bourgeon ; l'épiderme externe de cette écaille se continue directement par celui qui recouvre le tubercule. Ces trois appendices ont tous un orifice dans leur partie supérieure, mais les lèvres de cet orifice sont étroitement accolées.

E. — Valeur morphologique du second tubercule.

En somme, *le second tubercule du Gloriosa superba,* sensiblement plus volumineux que le premier, *est formé comme celui-ci par deux branches équivalentes représentant chacune une éminence produite au-dessous d'un bourgeon axillaire. — Ces deux branches sont réunies entre elles dans le second tubercule par la base renflée de la pousse qui se comporte comme la région inférieure de la tige principale dans le premier tubercule.*

Les bourgeons axillaires des deuxième et troisième feuilles de la pousse évoluent comme ceux des deuxième et troisième feuilles de la jeune plante. — On trouve dans les deux cas le bourgeon axillaire de la troisième feuille invaginé au fond d'un canal qui se prolonge dans toute l'étendue de la seconde branche du tubercule; avec cette différence que le canal est plus large dans le second tubercule que dans le premier.

La valeur morphologique du second tubercule est donc celle d'un renflement développé dans la base d'une pousse aérienne, et sur lequel se forment deux ramifications descendantes portant chacune à son extrémité un bourgeon axillaire.

10. *Formation des tubercules successifs de la plante. Structure et valeur morphologique.*

Le développement du second tubercule se répète pour la formation du troisième tubercule et des tubercules suivants. Tous ces organes ont la même valeur. En général ils sont d'autant plus volumineux que la plante est plus âgée. jusqu'à ce qu'elle soit adulte et assez forte pour fleurir.

Dans chacun des tubercules successifs de la plante, il est

toujours facile de reconnaître la seconde branche, d'abord à la présence du canal axillaire, puis à sa longueur généralement moindre. Le canal axillaire est d'ailleurs très visible même à l'œil nu, par suite de sa grande largeur. Réduit à quelques dixièmes de millimètre à la base de la branche, il s'élargit brusquement et peut atteindre 1 à 2 centimètres de largeur vers le milieu de la branche pour se rétrécir ensuite vers son extrémité.

Le canal axillaire devenant très large, la lame de recouvrement qui renferme le faisceau M_3 s'élargit en même temps. Au faisceau primitif M_3 viennent s'ajouter de chaque côté des faisceaux parallèles reliés de distance en distance à M_3, d'où un réseau irrégulier. Il arrive fréquemment que le faisceau principal M_3 ne se trouve pas au milieu de la lame de recouvrement du canal axillaire.

Le même procédé d'intercalation de faisceaux libéro-ligneux nouveaux à côté des faisceaux anciens se rencontre dans les gaînes qui enveloppent les tubercules. Ces gaînes s'accroissent longtemps pour suivre l'augmentation de volume de l'organe qu'elles enveloppent. Les faisceaux primitifs de ces gaînes seraient alors excessivement écartés l'un de l'autre, si de nouveaux faisceaux ne venaient compléter la nervation primitive. Ces faisceaux relient transversalement ou plus ou moins obliquement les anciens, et peuvent même former un réseau assez complexe dans les gaînes des tubercules un peu volumineux. Tant que le tubercule s'accroît, les cellules des gaînes enveloppantes sont remplies d'un protoplasme granuleux avec noyau très net, la membrane reste mince, de sorte que ces éléments sont très aptes à continuer longtemps leur croissance. Au besoin ils peuvent se recloisonner.

Dans les plantes de 4 à 5 ans et chez les adultes, il arrive souvent que le tubercule est enveloppé par une seule gaîne, la gaîne F_2. La gaîne extérieure F_1 s'est déchirée sous la pression

des branches du tubercule. La plante représentée (fig. 86, pl. V) est dans ce cas.

II. *Structure du tubercule de la plante adulte.*

Le tubercule du *Gloriosa superba* adulte (fig. 1, pl. II) a la forme d'une fourche à deux branches. Celles-ci sont plus ou moins régulièrement cylindriques, leur extrémité est en pointe obtuse. Chaque branche a un diamètre moyen de 3 ctm. et peut atteindre une longueur de 30 ctm.

La section transversale moyenne de la première branche du tubercule adulte a en général une forme ovale. La surface est occupée par un épiderme dont la cuticule est peu épaisse (fig. 92, pl. V); les cellules épidermiques ne renferment pas d'amidon. Vues de face, ces cellules ont des contours sinueux. Cet épiderme porte de rares stomates un peu enfoncés au-dessous de la surface (fig. 91, pl. V). La réserve amylacée est accumulée dans les cellules du tissu fondamental qui toutes contiennent des grains simples et d'autres grains composés de deux ou trois granules élémentaires. Les cellules du tissu fondamental qui forment les deux assises externes sous l'épiderme (*Tfe*, fig. 92, pl. V), sont beaucoup plus petites que les éléments plus intérieurs. Ces derniers sont de très grande taille, leurs parois restent minces et sans ponctuations, les lacunes intercellulaires sont représentées par de petits méats aux angles (*Tfi*, fig. 92, pl. V).

Les faisceaux du tubercule sont des faisceaux unipolaires de tailles diverses. Ils sont au nombre d'une centaine environ pour chaque branche, et à peu près régulièrement répartis dans tout le tissu fondamental, les plus petits occupant la périphérie. La plupart de ces faisceaux sont orientés comme ceux des tiges, mais on en trouve toujours un certain nombre orientés d'une

façon quelconque, en particulier lorsque plusieurs d'entre eux sont voisins; généralement alors ils se tournent de manière à se rapprocher par leurs masses libériennes On a parfois des massifs anastomotiques à pôles ligneux extérieurs (fig. 93, pl. V).

Les gaînes qui recouvrent les deux branches du tubercule adulte sont beaucoup plus épaisses que celles des jeunes plantes (fig. 76, pl. IV). Les épidermes de ces gaînes sont composés de cellules aplaties. L'épiderme interne de la gaîne F_2, qui est en contact avec la surface du tubercule, se compose de cellules qui, vues de face, ont un contour légèrement sinueux (fig. 77, pl. IV). Ces cellules dérivent manifestement du recloisonnement des cellules primitives de l'épiderme. Certaines d'entre elles ont continué à s'accroître sans se cloisonner, et sont très allongées, mesurant 1/2 mm. de longueur sur 25 μ de largeur moyenne. Toutes ces cellules ont un noyau bien net. Malgré leur énorme taille, les grandes cellules de l'épiderme interne ne renferment qu'un seul noyau. Cet épiderme est pourvu de grands stomates à orifice béant analogues aux stomates aquifères (*st* fig. 77, pl. IV).

L'épiderme de la face externe (fig. 78, pl. IV) se compose de cellules toutes recloisonnées. On y trouve des stomates peu nombreux qui sont ici des stomates ordinaires.

Les deux lames épidermiques comprennent entre elles dix à douze assises du tissu fondamental (Tf_1 fig. 76, pl. IV), dont les cellules allongées tangentiellement, laissent entre elles des méats assez larges. Toutes ces cellules ont des parois minces et sans ponctuations. Les faisceaux sont formés d'une masse ligneuse antérieure comprenant quelques trachées *tr* et un ou deux petits vaisseaux, et d'un liber L_1 peu différencié. Le liber ne se trouve pas en général exactement en arrière du bois, mais rejeté de côté, probablement par suite des tractions inégales qui peuvent se produire pendant la croissance

du tubercule entre les deux faces des gaînes enveloppantes.

La seconde branche du tubercule adulte montre comme différence avec la première, la présence du canal axillaire (*Cax* fig. 79, pl. V). Ce canal s'étend sur toute la longueur de la branche. Très-étroit dans la partie supérieure de la branche sur une longueur de 2 ctm. à partir de son insertion, il s'élargit assez rapidement avec la lame qui le recouvre pour atteindre 2 à 3 centimètres de largeur, s'étendant ainsi sur la moitié environ du pourtour de la branche. Dans la partie élargie de la lame recouvrante, de petits faisceaux formant un réseau avec terminaisons en pointes libres (*l* fig. 80 pl. V) vascularisent le tissu de cette lame de chaque côté du faisceau M_3 (fig. 80, pl. V). Ce dernier faisceau parcourt la lame dans toute sa longueur et se continue seul dans le tissu fondamental du tubercule dont il suit la face inférieure pour retourner à la tige. Dans cette dernière portion de son parcours le faisceau M_3 est très large (fig. 81, pl. V), ses premières trachées sont écrasées et l'on trouve devant elles une masse d'éléments à parois minces représentant des fibres primitives.

Chacune des branches du tubercule porte au voisinage de son extrémité un bourgeon constitué à peu près comme ceux du second tubercule (fig. 82. pl. V). Relevons comme différence : l'épaisseur plus grande de l'écaille *Ec* et la présence de trois appendices formés sous l'écaille. En outre le bourgeon du tubercule adulte est placé plus près du sommet *S* de la branche, et la direction de son axe fait avec celui de la branche un angle obtus tandis que cet angle est aigu dans les tubercules moins forts. Le bourgeon est donc moins fortement relevé contre la face supérieure de la branche.

Après l'hibernation, la plante reprend sa végétation, l'écaille protectrice du bourgeon s'épaissit et l'on voit sortir de sa région d'insertion un grand nombre de racines. Puis l'écaille s'en-

tr'ouvre pour livrer passage à un cône formé par la pousse en voie de développement ; la première feuille F_1 recouvre complètement ce cône (*Bg*, fig. 83, pl. V). La pousse s'allongeant, la feuille qui l'enveloppe s'entr'ouvre à son tour et la pointe de la deuxième feuille est mise à nu. Ces deux premières feuilles ne développent pas de limbe. La tige porte ensuite à 10 ou 15 ctm. au-dessus de sa base une troisième feuille composée d'une gaîne courte et d'un limbe très réduit ; parfois même le limbe n'est pas représenté. Les feuilles qui se forment ultérieurement sont normales.

Au stade représenté fig. 83, pl. V, la pousse présente une structure plus complexe que sur les tubercules plus jeunes au même stade. Elle reçoit du tubercule une vingtaine de faisceaux disposés sur deux rangs. Sept faisceaux extérieurs dont un médian se rendent à l'écaille. Depuis la base de la pousse jusqu'au bas de l'entrenœud 3, les faisceaux sont reliés entre eux par un réseau vasculaire à branches très nombreuses.

Une section transversale au niveau du fond de l'aisselle de la feuille F_2 (fig. 84, pl. V) renferme un grand nombre de faisceaux reliés ensemble par un réseau de branches horizontales. Deux bourgeons se trouvent à ce niveau, ce sont le bourgeon Bg_2 placé un peu à gauche du faisceau médian de F_2 et le bourgeon de la feuille F_3 situé à 90° environ à gauche du premier (Bg_3, fig. 84, pl. V). Ce dernier bourgeon Bg_3 est le bourgeon axillaire de F_3 invaginé au fond d'un puits qui prolonge l'aisselle de la feuille F_3 jusqu'au niveau de l'aisselle de la seconde feuille.

Les deux bourgeons sont donc séparés de la plante adulte par une distance angulaire plus faible que chez les jeunes plantes. L'écart entre ces deux bourgeons qui est de 180° à la formation du premier tubercule, tombe à 120° pour le second tubercule et à 90° chez la plante adulte.

Ce sont encore les bourgeons Bg_2 et Bg_3 qui forment les

points de végétation des deux branches du tubercule de la plante adulte : de même la branche qui porte le bourgeon de la feuille F_2 se développe la première. Très souvent une seule gaîne F_2 enveloppe les deux branches du tubercule.

Le tubercule de la plante adulte, sauf quelques particularités sans importance, a donc la même valeur que les autres tubercules de la plante.

Les faisceaux des tubercules présentent dans leur différenciation, dans la durée de leur croissance, et dans le mode de cloisonnement de certains éléments des caractères tout particuliers, très exceptionnels pour des plantes Monocotylédonées.

Rappelons qu'un tubercule quelconque de la plante se forme et accumule de l'amidon pendant une période de végétation, puis se vide l'année suivante. Les faisceaux de cet organe sont donc nécessairement en activité pendant deux périodes de végétation séparées par une période de repos.

Pendant la croissance du tubercule, les faisceaux présentent un pôle occupé par des trachées, en arrière desquelles se trouve une large bande de vaisseaux ligneux V (fig. 87, pl. V). Ces vaisseaux confinent à d'autres éléments à peu près de même largeur, non lignifiés, ce sont des vaisseaux encore jeunes v. Après ces derniers, se trouvent des éléments recloisonnés tangentiellement (z, fig. 87) comme les cellules d'une zone cambiale ; puis, au-delà de cette bande d'éléments recloisonnés, se trouve le liber primaire L_1 dans lequel on distingue des cellules grillagées Cg et des cellules annexes Ca.

A la fin de la période de croissance du tubercule, la lignification a continué dans quelques éléments contigus aux vaisseaux V, mais les caractères du faisceau n'ont pas changé (fig. 88, pl. V).

Pendant la période de végétation suivante, le tubercule se

vide et ses faisceaux jouant évidemment un rôle actif dans cette opération, de nouveaux éléments se forment aux dépens des cellules de la région moyenne du faisceau qui continuent à se cloisonner tangentiellement à la façon d'une zone cambiale (fig. 89, pl. V). Les éléments ligneux et libériens formés en dernier lieu (B_2 et L_2, fig. 89, pl. V), sont disposés en files que l'on peut suivre facilement sur une section transversale depuis le bois jusque dans le liber. Nous avons là tous les caractères de productions libéro-ligneuses secondaires identiques à celles des Dicotylédonées, mais peu abondantes. Dans le bois, on peut d'ailleurs distinguer très facilement le bois secondaire à la régularité des files d'éléments et aussi à la coloration de la paroi qui est plus claire dans les vaisseaux récents que dans ceux de l'année précédente.

Ces faits se voient d'ailleurs, non seulement dans le tubercule des plantes adultes, mais aussi dans ceux des plantes jeunes, à partir du second tubercule. Les éléments libéro-ligneux de seconde formation sont seulement moins nombreux dans les faisceaux des tubercules plus petits (fig. 90, pl. V). La comparaison des figures 72, pl. IV et 90, pl. V, qui représentent, la première, un faisceau du second tubercule pendant l'hibernation, la seconde, un faisceau d'un tubercule homologue dont l'amidon a émigré, est particulièrement démonstrative.

Il y a donc lieu d'admettre la présence d'une zone cambiale fournissant du bois et du liber secondaires dans les faisceaux du *Gloriosa superba*. C'est là un fait remarquable et tout à fait exceptionnel dans des faisceaux primaires de Monocotylédonées. Cette production d'éléments libéro-ligneux secondaires est provoquée probablement par la reprise de l'activité dans un organe qui a passé par une période d'hibernation et qui doit ensuite se vider assez rapidement. Les éléments primaires des faisceaux ayant vieilli, et le tubercule ne produisant pas de nouveaux faisceaux, il se forme, à l'aide d'une

zone cambiale dans les faisceaux existants, du bois et du liber nouveaux pour répondre aux besoins de la nouvelle période d'activité. Si cette façon de voir est exacte, il faut admettre qu'il suffit de variations assez faibles dans le mode de vie, pour provoquer, chez les Monocotylédonées, la réapparition de productions secondaires dans les faisceaux primaires, comme chez les Dicotylédonées.

12. Conclusions et Résumé : *Valeur des Tubercules. Appareil végétatif du Gloriosa superba. — Caractères des faisceaux des tubercules.*

On voit d'après l'étude ci-dessus que le premier tubercule du *Gloriosa superba* a la valeur d'un renflement de la base de la tige principale comprenant la région inférieure de l'entrenœud 3. Ce renflement porte deux bourgeons qui produisent deux branches descendantes par la croissance intercalaire de leur région d'insertion. Ces bourgeons sont les bourgeons axillaires des feuilles F_2 et F_3, ils se trouvent à peu près au même niveau dans la jeune plante par suite de l'invagination du bourgeon axillaire de la feuille F_3 dans le fond d'un canal qui prolonge l'aisselle de cette feuille jusqu'au bas de l'entrenœud 3. Les gaînes des feuilles F_1 et F_2 sont persistantes et croissent aussi longtemps que le tubercule qu'elles enveloppent entièrement.

Le second tubercule et les suivants sont comparables au premier tubercule, ils débutent comme lui par un renflement de la base de la tige aérienne. Ce renflement est entouré par les gaînes des deux feuilles inférieures F_1 et F_2 dont le limbe fait défaut. Le bourgeon axillaire de la feuille F_2 et celui de la troisième feuille F_3 se trouvent au même niveau, au-dessus du nœud 2, par suite de l'invagination du bourgeon

de F_3 au fond d'un profond canal axillaire. Les branches descendantes qui se forment sur le renflement primitif sont produites comme dans le premier tubercule par la région d'insertion de chacun des deux bourgeons axillaires Bg_2 et Bg_3.

Comme caractère particulier de la seconde branche de chacun des tubercules, il y a lieu de signaler la présence du canal axillaire qui peut devenir très large chez la plante adulte.

En somme la végétation du *Gloriosa superba* doit être considérée comme *un ensemble de pousses successives dont le nombre est doublé à chaque période de végétation. Chaque pousse forme une tige aérienne grimpante qui se renfle à sa base en même temps qu'elle fournit deux rameaux secondaires souterrains, lesquels produiront à leur tour l'année suivante chacun une pousse aérienne.*

Les pousses successives d'un *Gloriosa* sont donc d'ordre de plus en plus élevé par rapport à la tige principale primitive.

Comme conclusion d'un autre ordre, je rappellerai le caractère exceptionnel des faisceaux des tubercules. Pendant une première période répondant à la formation de l'organe, les faisceaux s'accroissent comme des faisceaux primaires de Monocotylédones; mais à la fin de cette période on voit se différencier entre le bois et le liber une bande d'éléments qui se cloisonnent parallèlement à la limite de ces deux tissus. Ces cloisonnements se continuent durant la période de végétation suivante pendant laquelle le tubercule se vide; les cellules produites vers le bois primaire se transforment en bois secondaire, tandis que celles qui touchent au liber deviennent du liber secondaire. — Il faut donc admettre dans ces faisceaux la présence d'une zone cambiale.

Les faisceaux primaires des Monocotylédones peuvent donc

dans certaines conditions présenter un accroissement secondaire comme les faisceaux des Dicotylédones.

§ 3. — I. LA TIGE. — 2. LA FEUILLE. — 3. LA RACINE.

I. *La tige.*

Morphologie.

La tige principale du *Gloriosa superba* est très grêle, son diamètre moyen est de 1mm5. Elle porte des feuilles disposées suivant le cycle 1/2. Les deux premières feuilles F_1 et F_2 composées d'une gaîne très haute et d'un limbe ovale, embrassent la tige sur tout son pourtour. L'entrenœud qui les sépare est très court. Au contraire, l'entrenœud 3 qui sépare la deuxième feuille de la troisième est très allongé, il atteint 6 à 8 ctm. Le quatrième entrenœud et les entrenœuds suivants sont plus courts, ils ont en moyenne 3 ctm. de longueur.

La gaîne de la troisième feuille a 1 ctm. de hauteur, celle de la quatrième 1/2 ctm., la cinquième feuille et les suivantes n'ont plus de gaîne, mais elles embrassent la tige sur toute sa circonférence.

La tige principale ne se ramifie pas dans sa portion aérienne.

Les tiges produites par le second tubercule et par les tubercules des deux ou trois premières années de la plante, sont de plus en plus fortes. Une tige provenant d'une plante de trois ans a un diamètre moyen de 3 mm.

Les bourgeons du premier tubercule qui produisent les tiges de la deuxième année étant les bourgeons axillaires des feuilles F_2 et F_3 de la tige principale, ces tiges sont donc de second ordre. De même, ce sont les bourgeons axillaires des feuilles F_2 et F_3 de ces tiges de second ordre qui produisent les deux branches descendantes du troisième tubercule et ensuite,

au début de la troisième année, les tiges aériennes qui sont dès lors de troisième ordre par rapport à la tige principale, et ainsi de suite; de sorte que les tiges aériennes du *Gloriosa superba* produites au début de la n^e année de la plante sont des tiges de n^e ordre par rapport à la tige principale.

Sur les tiges des 2e, 3e et 4e années de la plante, les feuilles situées au-delà de la troisième sont dépourvues de gaînes, le limbe s'insère directement sur la tige par une partie rétrécie qui a 3 ou 4^{mm} de largeur et qui embrasse la moitié seulement ou les 2/3 du pourtour de la tige. Les régions nodales sont peu saillantes et sont séparées par des entrenœuds de 3 à 5 ctm. de hauteur.

Les feuilles sont disposées sur ces tiges suivant le cycle 1/2. Souvent, par suite de la torsion irrégulière des tiges, la vraie distribution des tiges peut être masquée et paraître tout autre.

La tige de la plante adulte atteint, dans sa région inférieure, 8 à 10^{mm} de diamètre chez les fortes plantes. Elle est insérée sur le tubercule. Rigide et dressée verticalement à sa base, la tige s'accroche dans sa région supérieure aux plantes voisines par les pointes des feuilles transformées en vrilles. La tige sort d'une écaille épaisse, très courte, qui s'insère sur le tubercule (*Ec*, fig. 83, pl. V). Elle porte, immédiatement au-dessus de l'écaille, deux feuilles F_1 et F_2 réduites à leur gaîne, la seconde F_2 embrassant ordinairement la tige sur une hauteur de 5 à 8 ctm., tandis que la première F_1 peut être réduite à une écaille dont la base seule est engaînante (fig. 85, pl. V). Un long entrenœud de 15 à 25 ctm. sépare le nœud 2 de la base de la troisième feuille. Celle-ci comprend une gaîne embrassante de 1 ou 2^{mm} de hauteur et un limbe étroit, effilé à son sommet en une pointe recourbée vers la face postérieure.

La feuille suivante F_4 a la même forme que F_3, mais son limbe est un peu plus large et sa pointe se prolonge en une

longue vrille. Le nœud 5 et les nœuds suivants portent des feuilles ordinaires dont le limbe est de plus en plus large et dont la base n'embrasse que les 2/3 ou la moitié de la périphérie de la tige.

Les feuilles sont alternes. Mais parfois deux d'entre elles sont insérées au même niveau, sans qu'il y ait en réalité formation d'un vrai verticille. Dans ce cas, en effet, les deux feuilles ne sont pas opposées, mais séparées par un angle de divergence inférieur à 180°. Chacune d'elles embrasse à peu près la moitié du pourtour de la tige. Ces faux verticilles résultent donc simplement du rapprochement vertical de deux termes d'un système héliçoïde. Il ne semble pas y avoir d'ordre dans la succession des nœuds à une et à deux feuilles (1).

La tige, après avoir fourni un certain nombre de feuilles en hélice insérées une ou deux à chaque nœud, produit un pseudo-verticille de trois feuilles. Et tandis que les nœuds inférieurs ne présentent pas de bourgeon axillaire (2), le nœud trifolié porte un bourgeon dans l'aisselle de chacune de ses feuilles. Ces trois bourgeons axillaires produisent de suite des tiges un peu moins fortes que la tige-mère.

Au-dessus de cette triple ramification, la tige se transforme en inflorescence ; les feuilles et les pédoncules floraux sont le plus souvent disposés comme suit :

Le premier nœud au-dessus du faux verticille porte une seule feuille *Fn* ;

Le 2e nœud porte deux feuilles $F(n+1)$ et $F(n+2)$ et un pédoncule floral *Pn* (3) situé à gauche (4) de $F(n+2)$;

(1) Les Dioscorées m'ont présenté des faits semblables.

(2) A l'exception des deux nœuds qui produisent à la base de la tige les bourgeons du nouveau tubercule.

(3) Irmisch a montré que les pédoncules floraux du *Gloriosa superba* sont des bourgeons axillaires déplacés, dont l'insertion est reportée un ou deux nœuds au-dessus de la feuille à l'aisselle de laquelle ils se sont formés.

(4) D'autres rameaux de cycle dextre ont les pédoncules floraux insérés à droite de la feuille au niveau de laquelle leur insertion est reportée.

Le 3e nœud porte la feuille $F(n+3)$ et à sa gauche le pédoncule floral $P(n+1)$:

Le 4e nœud porte la feuille $F(n+4)$ et à sa gauche le pédoncule floral $P(n+2)$;

Le 5e nœud porte la feuille $F(n+5)$ et à sa gauche le pédoncule floral $P(n+3)$;

Le 6e nœud porte la feuille $F(n+6)$ et à sa gauche le pédoncule floral $P(n+4)$, et ainsi de suite chaque nœud porte une feuille et le pédoncule axillaire de la seconde feuille plus bas.

Quant aux trois branches insérées dans l'aisselle des feuilles du faux-verticille, chacune d'elles produit 10 à 15 feuilles isolées ou rapprochées par deux, sans bourgeons axillaires, puis un faux verticille de trois feuilles avec trois branches axillaires. Au delà de cette ramification, la tige secondaire se comporte comme la tige principale et porte des pédoncules floraux, et les pousses axillaires de troisième ordre peuvent à leur tour se ramifier avant de donner des fleurs (1).

Dans la plupart des cas, sur les tiges florifères, les pédoncules floraux ont la valeur de bourgeons axillaires déplacés, dont l'insertion se trouve reportée deux nœuds au-dessus de la feuille dont ils dépendent. Sur d'autres rameaux, il n'y a pas de déplacement et chaque pédoncule floral est régulièrement inséré dans l'aisselle de la feuille dont il représente la branche axillaire.

Irmisch décrit (2) de la façon suivante la ramification et l'inflorescence du *Gloriosa (Methonica) superba* : La tige, après avoir produit trente-cinq à cinquante feuilles isolées ou grou-

(1) Les pousses axillaires de 3e ordre sont pourvues de feuilles alternes. Tandis que les feuilles inférieures n'ont pas de bourgeons axillaires, les feuilles de la partie supérieure ont chacune un bourgeon. Le premier bourgeon donne une pousse feuillée, tandis que chacun des suivants devient un pédoncule floral.

(2) Th. Irmisch, *Beiträge zur vergleichenden Morphologie der Pflanzen*, 4. Abtheilung. 3. Methonica mit 3 Taf. Halle, 1863, p. 45-48.

pées par deux, en porte quatre insérées à peu près au même niveau, mais disposées suivant le cycle 2/5. C'est seulement à ce niveau que la tige se ramifie en produisant dans l'aisselle des deux feuilles inférieures (1 et 2) du pseudo-verticille deux pousses secondaires *PI* et *PII*. La tige se continue au-delà de ce niveau par une inflorescence composée de la manière suivante : le pédoncule de la première feuille est le bourgeon axillaire de la troisième feuille du pseudo-verticille; c'est la pousse *PIII*, dont l'insertion ne se fait pas dans l'aisselle de la feuille 3, mais beaucoup plus haut sur la tige, au niveau de la feuille 5 et à gauche de cette feuille. De même l'insertion du pédoncule *PIV* (pousse axillaire de la feuille 4 du faux verticille) se trouve reportée au niveau du nœud 6. — Les pousses *PI* et *PII* se comportent comme la tige issue du tubercule; après avoir fourni de treize à quinze feuilles, elles portent un pseudo-verticille de quatre feuilles, dont deux portent des pousses feuillées axillaires, puis des pédoncules floraux insérés, comme ceux de la première tige.

Irmisch, n'ayant à sa disposition qu'un petit nombre de tiges de *Gloriosa superba*, n'a pas observé le cas le plus général qui a été décrit ci-dessus. La tige de la plante adulte porte en effet quarante à cinquante feuilles alternes ou rapprochées par deux, puis trois feuilles insérées au même niveau : toutes ces feuilles sont distribuées ordinairement suivant le cycle 3/8 sénestre. Les trois feuilles du pseudo-verticille ont chacune une pousse feuillée axillaire, tandis que dans le cas décrit par Irmisch deux des bourgeons axillaires des feuilles du verticille étaient des pédoncules floraux.

Anatomie.

Dans cette étude de l'anatomie de la tige, je traiterai successivement : 1° La tige principale; 2° la tige produite par

une jeune plante dans sa troisième année; 3° la tige moyenne de la plante adulte; 4° l'insertion des bourgeons axillaires et des pédoncules floraux.

1° LA TIGE PRINCIPALE.

La région inférieure de la tige principale depuis l'axe hypocotylé jusqu'au bas de l'entrenœud 3 a déjà été étudiée dans le chapitre précédent, cette région produisant le premier tubercule de la plante. Je renverrai donc à ce qui précède pour cette partie de la tige et je commencerai l'étude de la tige principale à la base de l'entrenœud 3.

Une section transversale à la base de l'entrenœud 3, un peu au-dessus du tubercule, montre la tige principale Tg_1 entourée des gaînes des deux feuilles F_1 et F_2 (fig. 94, pl. VI). L'épiderme présente une lame cuticulaire peu épaisse. L'assise sous-épidermique (*Asp*, fig. 95, pl. VI) est composée de cellules à parois minces. Les trois ou quatre assises sous-jacentes sont formées par des fibres mécaniques constituant une gaîne solide continue (*Gm*, fig. 95, pl. VI). Le tissu fondamental interne se compose de grandes cellules à méats angulaires.

Les faisceaux sont de deux sortes : cinq grands faisceaux sont disposés sur un cercle autour du centre, tandis que deux petits faisceaux sont très rapprochés de la gaîne. L'un de ces derniers est le faisceau médian M_3 de la feuille F_3; en avant de ce faisceau, on voit un canal *Cax* aplati tangentiellement, bordé par un épiderme : c'est le canal axillaire qui a été signalé dans l'étude du tubercule. Au fond de ce canal se trouve invaginé le bourgeon axillaire de la feuille F_3.

Parmi les faisceaux du cercle interne, deux (G_3 et D_3, fig. 94, pl. VI) sont les faisceaux latéraux de F_3; les trois autres sont des réparateurs. Nous appellerons *Rg* et *Rd* les deux réparateurs situés du côté du canal axillaire et *Rp* le réparateur situé du côté opposé.

Chacun des massifs réparateurs a la valeur d'un faisceau unipolaire type (fig. 96, pl. VI). Il comprend des trachées antérieures, puis un grand vaisseau ligneux, en arrière duquel on voit à droite et à gauche deux vaisseaux plus petits. Le liber forme une grande masse en arrière du bois; on y distingue des cellules grillagées et des cellules annexes.

Le bois des faisceaux foliaires (fig. 95, pl. VI) comprend des trachées antérieures *tr* toujours plus ou moins écrasées et quelques vaisseaux ligneux beaucoup moins larges que ceux des réparateurs. Le liber forme une seule masse située en arrière du bois, les cellules grillagées sont plus petites que celles des réparateurs et l'on y distingue moins facilement les cellules annexes. Le liber est donc moins différencié dans les faisceaux sortants que dans les réparateurs; c'est là d'ailleurs un fait général.

Sur la tige principale, les feuilles sont disposées suivant le cycle 1/2. On peut donc distinguer dans cette tige une face antérieure sur laquelle s'insèrent les feuilles d'ordre pair (et à la base le cotylédon) et une face postérieure portant les feuilles impaires.

Description du parcours des faisceaux dans le segment moyen (1).

Une section transversale, pratiquée à la base du segment moyen (fig. 97, pl. VI), montre cinq faisceaux intérieurs placés sur un cercle autour du centre de la tige. Ces faisceaux sont deux réparateurs *Rg* et *Rd* et trois foliaires. Ces derniers, si le segment considéré porte la feuille *Fn*, sont un faisceau foliaire médian *M* $(n+2)$ et deux faisceaux latéraux *G* $(n+1)$ et *D* $(n+1)$. On voit en outre à ce niveau, sur un arc plus

(1) Avec M. C. Eg. Bertrand, j'appelle segment de tige la portion de la tige comprise entre les sections moyennes de deux entrenœuds consécutifs.

extérieur, un faisceau médian $M\ (n+1)$ et deux faisceaux latéraux *Gn* et *Dn*. Le faisceau médian *Mn* de la feuille *Fn* se trouve en arrière du faisceau M $(n+2)$, c'est, de tous les faisceaux énumérés ci-dessus, celui qui se trouve le plus voisin de la surface. A droite et à gauche de *Mn*, et sensiblement à la même distance de l'épiderme, nous voyons de chaque côté deux petits faisceaux, ce sont des faisceaux périphériques ; quatre autres faisceaux analogues se trouvent en arrière de $M\ (n+1)$, c'est-à-dire du côté opposé.

La feuille *Fn* reçoit trois faisceaux principaux *Mn*, *Gn* et *Dn* et huit petits faisceaux supplémentaires provenant des faisceaux périphériques. Dans chaque moitié de la feuille, deux faisceaux supplémentaires sont intercalés entre *Mn* et le faisceau latéral principal; deux autres se trouvent au-delà du faisceau principal vers le bord de la feuille. — Mais un peu au-dessous du nœud *n* les faisceaux périphériques qui formeront les faisceaux supplémentaires de la feuille *Fn* se divisent et fournissent des lobes qui restent dans la périphérie de la tige. D'après ce qui précède, nous voyons que les faisceaux sortants supplémentaires proviennent des faisceaux périphériques qui se divisent au-dessous de chaque nœud pour reconstituer les faisceaux périphériques de l'entrenœud suivant. — De distance en distance des lobes libéro-ligneux venant des faisceaux intérieurs renforcent certains faisceaux périphériques.

Voyons maintenant quels sont les rapports des autres faisceaux dans l'étendue d'un segment (fig. 97, 98, 99 et 100; pl. VI). Un peu au-dessus de la base du segment, les deux réparateurs *Rg* et *Rd* s'unissent latéralement et forment un massif unique placé en avant du faisceau $M(n+1)$ (fig. 98 et 100). En même temps les trois faisceaux $M(n+2)$, $D(n+1)$, $G(n+1)$, s'éloignent du centre de la tige. Le massif anastomotique résultant de la réunion des réparateurs *Rg* et *Rd* persiste jusqu'au dessus du nœud *n*. Au niveau du nœud

n, les faisceaux *Mn*, *Gn*, *Dn* et les petits sortants supplémentaires se rendent dans la feuille *Fn* (1). La masse libéro-ligneuse (*Rd*+*Rg*) s'élargit brusquement au-dessus du nœud *n* et se divise en cinq faisceaux : deux plus forts provenant des bords de la masse et trois plus petits provenant de la région moyenne.

Les deux faisceaux les plus forts se rapprochent l'un de l'autre vers la face postérieure, ce sont les faisceaux réparateurs *Rg* et *Rd* de l'entrenœud supérieur. Les trois petits faisceaux sont les faisceaux foliaires *M*(*n*+3), *G*(*n*+2), *D*(*n*+2) qui remplacent les trois foliaires principaux sortis au nœud *n*. Parmi ces nouveaux faisceaux, *M*(*n*+3) sortira comme faisceau médian au nœud (*n*+3), tandis que les deux autres *G*(*n*+2) et *D*(*n*+2) sortiront comme foliaires latéraux de la feuille *F*(*n*+2). Un faisceau médian *M*(*n*+3) est donc formé au-dessus du nœud *n*, il parcourt donc environ deux entrenœuds et demi, tandis que les faisceaux latéraux parcourent un entrenœud en moins, soit un entrenœud et demi.

La section transversale que nous trouvons en haut du segment est symétrique de celle que nous avions au bas du même segment. Les réparateurs *Rg* et *Rd* se trouvent rapprochés vers la face postérieure de la tige, tandis que le faisceau qui doit sortir comme faisceau médian au nœud suivant est situé vers la face antérieure (fig. 99, pl. IV).

En somme, dans l'étendue d'un segment, les deux réparateurs se trouvent placés dans le cercle interne des faisceaux ; s'ils sont situés du côté de la face antérieure, ils se réunissent en une seule masse antérieure qui fournit trois faisceaux foliaires, et deux réparateurs nouveaux qui se dirigent vers la face postérieure tout en restant dans le cercle interne. Dans le segment

(1) Les faisceaux supplémentaires n'ont pas été représentés dans le parcours, fig. 100.

suivant les deux réparateurs se réuniront en une masse postérieure qui produira de même trois faisceaux foliaires, pour se rapprocher ensuite de la face antérieure. Les faisceaux foliaires principaux de cette tige sont donc fournis par deux réparateurs seulement qui se déplacent successivement vers la face antérieure et vers la face postérieure de la tige. A chaque anastomose, les deux réparateurs fournissent trois faisceaux foliaires vers la face dont ils vont s'éloigner.

Depuis la base du segment jusqu'au nœud, ainsi qu'en haut du segment après la réparation, la tige possède en tout neuf faisceaux, sans compter les périphériques. Ce sont : deux réparateurs, trois foliaires médians et quatre foliaires latéraux. Par exemple, une section transversale à la base du segment n renferme les faisceaux principaux des deux feuilles Fn et $F(n+1)$, ainsi que le faisceau médian de la feuille $F(n+2)$. Les deux foliaires médians Mn et $M(n+2)$ sont superposés radialement, $M(n+2)$ étant très près du centre, dans le cercle interne des faisceaux. De même les faisceaux latéraux de Fn se trouvent dans la zone périphérique, tandis que ceux de $F(n+1)$ font partie du cercle interne. Les faisceaux groupés sur le cercle interne sont donc : deux réparateurs, un médian et deux latéraux. Les foliaires principaux les plus extérieurs sont ceux de la feuille Fn; le médian de $F(n+1)$ est à mi-chemin des deux cercles de faisceaux.

Le régime des faisceaux qui vient d'être décrit pour le segment moyen ne s'établit ordinairement dans la tige principale qu'à partir du quatrième segment. A la base du troisième segment, la tige présente un cercle interne de quatre faisceaux : deux réparateurs opposés, l'un antérieur et l'autre postérieur, et deux foliaires latéraux. Les deux réparateurs n'ont pas la même valeur; l'un d'eux, *Ra*, fournira un foliaire médian et deux latéraux; l'autre fournira un foliaire médian

et deux réparateurs, *Rg* et *Rd*, à l'aide desquels s'établira le régime définitif.

En résumé, dans la tige principale du *Gloriosa superba*, la réparation dans le segment moyen s'effectue donc à l'aide de deux faisceaux, qui, après s'être anastomosés, fournissent vers le haut du segment trois faisceaux foliaires et se déplacent pour occuper le côté opposé sur le cercle interne des faisceaux. — D'autres faisceaux foliaires supplémentaires, intercalés entre les précédents, proviennent du système des faisceaux périphériques de la tige. Ces derniers reçoivent çà et là des lobes issus des foliaires principaux ou des réparateurs. — Les faisceaux d'une feuille proviennent donc de deux régions différentes de la tige.

Cette tige est relativement simple et doit être considérée comme une tige grêle; le nombre des faisceaux est peu élevé, chaque feuille n'emportant que trois foliaires principaux.

2° LA TIGE PRODUITE PAR UNE PLANTE DANS SA 3me ANNÉE

Cette tige de la troisième année porte des feuilles distribuées suivant le cycle 1/2; son diamètre moyen atteint 3 à 4 mm.

Elle présente deux sortes de faisceaux bien différents disposés assez régulièrement sur deux cercles (fig. 103, pl. VI). Les faisceaux du cercle interne sont de beaucoup les plus grands, les uns sont des faisceaux réparateurs, les autres des faisceaux foliaires médians ou latéraux.

Les faisceaux du cercle externe sont des faisceaux foliaires destinés à la première feuille supérieure et des faisceaux périphériques notablement plus grêles.

Les faisceaux réparateurs sont les plus volumineux (fig. 101, pl. VI). Leur bois comprend quelques trachées et des vaisseaux dont deux très grands occupent à peu près toute la largeur du faisceau. Le liber est bien différencié, il renferme de grandes cellules grillagées et des cellules annexes.

Les faisceaux foliaires qui se trouvent dans le cercle interne ont leurs vaisseaux plus étroits et leur liber moins différencié.

Les petits faisceaux qui se trouvent dans la périphérie de la tige (fig. 102, pl. VI), se composent d'une région ligneuse antérieure comprenant des trachées et quelques vaisseaux. La région postérieure libérienne est formée de cellules toutes à peu près de même largeur en section transversale.

L'épiderme est formé par de grandes cellules recouvertes d'une cuticule. Les lacunes intercellulaires s'avancent jusque sous ces cellules. L'assise sous-épidermique se compose d'éléments à parois minces (*Asp*, fig. 102, pl. VI). La gaîne mécanique *Gm* commence immédiatement au-dessous et comprend quatre ou cinq assises cellulaires.

Chaque feuille reçoit de la tige trois faisceaux principaux insérés directement sur les réparateurs, et un certain nombre de petits faisceaux supplémentaires provenant des faisceaux périphériques de la tige. Les faisceaux principaux sont le médian et deux latéraux (1). Au niveau de la région nodale ces trois faisceaux sont placés sur un arc qui occupe le tiers de la circonférence de la tige. L'espace qui sépare le faisceau médian de chacun des latéraux est occupé par deux petits faisceaux supplémentaires (fig. 104, pl. VI). En outre, au-delà du faisceau latéral principal (*G* ou *D*), trois petits faisceaux supplémentaires occupent les extrémités de l'arc pour sortir dans les bords de la feuille. Celle-ci emporte donc en tout trois faisceaux foliaires principaux et dix faisceaux supplémentaires. Les faisceaux principaux (le médian et les deux latéraux) sont les plus forts ; les autres sont de tailles décroissantes vers les bords de l'arc foliaire.

(1) Un faisceau latéral se trouve parfois représenté par deux lobes, résultant d'une bipartition de ce faisceau dans son parcours à travers la région périphérique de la tige.

Parcours des faisceaux.

Dans le régime moyen des faisceaux de cette tige, les foliaires principaux d'une feuille *Fn* considérés en descendant, se rapprochent graduellement du cercle interne des faisceaux, dans lequel ils prennent place au nœud (*n*-2). Le faisceau médian rentre le dernier dans le rang des faisceaux intérieurs. Lorsqu'un foliaire principal, *Gn* ou *Dn*, est divisé au nœud *n*, ses branches se réunissent en une seule masse à peu de distance au-dessous de ce nœud.

Les faisceaux supplémentaires qui rentrent au nœud *n* se réunissent aux faisceaux périphériques de la tige dans la moitié supérieure de l'entrenœud sous-jacent *n*.

En somme, les faisceaux sortants principaux *Mn*, *Gn* et *Dn* d'une feuille *Fn* se détachent des réparateurs du cercle interne un peu au-dessous du nœud (*n* — 2) ; ils traversent ensuite la région périphérique de la tige et sont d'autant plus rapprochés de la surface qu'on les considère plus près du nœud *n*. Dans ce parcours, depuis leur insertion jusqu'à leur sortie, ces faisceaux émettent à une ou deux reprises des ramifications libéro-ligneuses grêles sous forme de petits lobes latéraux qui vont se réunir aux faisceaux périphériques. Les réparateurs émettent également d'ailleurs de petits lobes qui s'ajoutent aussi aux faisceaux périphériques (*lp*, fig. 103, pl. VI). Le système des faisceaux périphériques, ainsi alimenté par des lobes venus, les uns des faisceaux foliaires, les autres des faisceaux réparateurs, fournit à chaque feuille des faisceaux sortants supplémentaires.

Ces tiges ne présentent pas de bourgeons axillaires dans leur partie aérienne.

L'étude d'une section transversale faite au niveau du nœud *n* (fig. 104, pl. VI), sur laquelle sont notées les positions occupées par les faisceaux foliaires principaux de quatre feuilles succes-

sives, peut donner une idée du parcours des faisceaux foliaires depuis leur rentrée dans la tige jusqu'au niveau où ils sont confondus avec les réparateurs. Au niveau de la section considérée (fig. 104), les sortants principaux de la feuille *Fn* se trouvent dans la base de la feuille, ceux de la feuille $F\ (n+1)$ sont placés en arrière des faisceaux intérieurs et à une certaine distance de ceux-ci ; ceux de $F\ (n+2)$ sont rangés dans le cercle des faisceaux intérieurs et les foliaires latéraux $G\ (n+2)$ et $D\ (n+2)$ sont très rapprochés des réparateurs auxquels ils vont se réunir. Les foliaires principaux de la feuille $F\ (n+3)$ ne sont plus distincts, ils se sont réunis aux réparateurs.

Si donc nous admettons que les positions occupées à un même niveau par les faisceaux des feuilles successives représentent celles qu'occuperont successivement en descendant les faisceaux d'une même trace foliaire, nous pourrons décrire comme suit le parcours des faisceaux d'une trace en descendant : En parcourant le premier entrenœud *n* les faisceaux principaux d'une feuille *Fn* traversent le tissu fondamental externe de la tige ; le long de l'entrenœud (*n*-1) ils se rangent dans le cercle des faisceaux intérieurs et se rapprochent graduellement des réparateurs auxquels ils se réunissent un peu au-dessous du nœud (*n*-2).

Cette description répond à la marche des faisceaux dans la tige moyenne, elle s'appuie d'ailleurs sur l'étude du parcours des faisceaux ; car la notation des massifs libéro-ligneux d'une section transversale n'est possible que si l'on a suivi les faisceaux depuis leur insertion jusqu'à leur sortie.

La description précédente prouve que les faisceaux foliaires principaux s'insèrent sur les réparateurs et qu'ils sont distincts deux entrenœuds au-dessous de leur sortie. Le faisceau médian n'a pas dans cette tige un parcours plus étendu que celui des faisceaux latéraux, ou du moins la différence, quand il y en

a une, ne correspond qu'à une faible fraction de la hauteur d'un entrenœud.

La tige possède cinq ou six faisceaux réparateurs qui s'anastomosent fréquemment entre eux, en particulier au-dessous du niveau d'insertion des traces foliaires. Les faisceaux sortants se détachent soit sur la droite, soit sur la gauche des faisceaux réparateurs ; chacun d'eux ne s'insère que sur un seul réparateur. Lorsque trois foliaires d'une même trace s'insèrent sur deux réparateurs, l'un de ceux-ci fournit d'abord le faisceau médian, puis plus haut un faisceau latéral.

Au niveau où ils quittent le cercle interne des faisceaux, les foliaires principaux émettent latéralement et un peu en arrière des lobes libéro-ligneux, qui restent dans la tige et se réunissent aux faisceaux périphériques. Ces lobes sont homologues des lobes latéro-postérieurs, qui se séparent des faisceaux foliaires des tiges des Dioscorées au-dessous du nœud ils correspondent également aux massifs latéro-postérieurs des systèmes sortants des tiges des Taccacées. L'origine de ces lobes et leur rôle sont identiques dans ces trois sortes de tiges.

3° LA TIGE MOYENNE DE LA PLANTE ADULTE.

Les faisceaux de la tige du *Gloriosa superba* sont disposés sur deux circonférences : l'une, intérieure, formée par vingt à vingt-cinq grands faisceaux ; l'autre, extérieure, comprenant des faisceaux beaucoup plus petits (fig. 105, pl. VI).

Dans le cercle interne, on distingue deux sortes de faisceaux : les plus grands sont les réparateurs *Rt;* les autres, plus grêles, intercalés entre les premiers, sont des faisceaux sortants principaux.

Parmi les faisceaux extérieurs, il y a lieu de distinguer les faisceaux sortants principaux et les faisceaux périphériques. Les sortants principaux sont des foliaires qui, venus du cercle

interne, séjournent dans la périphérie de la tige avant de sortir dans la feuille. Les autres faisceaux ou faisceaux périphériques se ramifient au-dessous du nœud pour fournir d'une part les sortants supplémentaires et d'autre part les faisceaux périphériques de l'entrenœud supérieur.

Par suite de ces divisions, les faisceaux extérieurs paraissent plus nombreux et leur ordre est troublé au-dessous de chaque région nodale, du côté de l'insertion de la feuille.

L'épiderme de la tige se compose de cellules à parois latérales minces (fig. 106 à 109, pl. VI). La paroi externe de ces cellules est recouverte d'une cuticule dont la surface présente des stries verticales parallèles (fig. 109, pl. VI). Les cellules sont en moyenne huit à dix fois plus longues que larges, leur grand axe étant parallèle à l'axe de la tige (fig. 109). On trouve dans cet épiderme des stomates *st* (fig. 107) peu nombreux dont l'orifice est allongé parallèlement aux files cellulaires. L'épiderme est glabre, sauf au-dessous des régions nodales où certaines cellules sont prolongées en poils courts (fig. 108, pl. VI).

Sous l'épiderme on observe une ou deux assises de cellules à parois minces *Asp*, entre lesquelles se trouvent des lacunes qui s'avancent jusque sous les cellules épidermiques (fig. 106 et 107, pl. VI). Ces cellules sous-épidermiques renferment des grains de chlorophylle. Sous ce tissu lacuneux chlorophyllien commence une solide gaîne mécanique composée d'une dizaine d'assises cellulaires (*Gm*, fig. 106) à parois épaisses, présentant de nombreuses ponctuations simples.

Contre la gaîne sont placés les petits faisceaux périphériques. Les plus petits d'entre eux se composent de quelques éléments ligneux et d'une masse libérienne postérieure formée de cellules grillagées et de cellules annexes.

Les faisceaux foliaires qui se trouvent dans la périphérie de la tige (fig. 110, pl. VI) sont les plus importants de cette région.

Leur bois se compose de trachées et de vaisseaux rayés dont la largeur augmente à peu près régulièrement du pôle vers le dehors. Le liber forme une masse assez importante de cellules grillagées et de cellules annexes.

Les sortants principaux qui se trouvent dans le cercle interne (fig. 114, pl. VII), sont constitués à peu près comme les foliaires plus extérieurs, mais ils sont plus volumineux, leurs vaisseaux et leurs cellules grillagées sont beaucoup plus larges èt plus nombreux.

Les faisceaux réparateurs (fig. 113, pl. VII) sont les plus grands de la tige. Leur bois comprend des trachées antérieures dont les premières sont écrasées par le développement des fibres primitives voisines. En arrière des trachées sont des vaisseaux rayés très nombreux, disposés de manière à embrasser latéralement la masse libérienne. Les vaisseaux ligneux les plus grands *Vl* sont placés à droite et à gauche du faisceau, ce sont trois ou quatre grands tubes scalariformes. Le liber forme, dans la région postérieure du faisceau, une grande masse comprenant des cellules grillagées et des cellules annexes. Les plus grandes cellules grillagées sont situées dans la région antérieure du liber, elles ne sont pas séparées l'une de l'autre par des cellules annexes.

Le tissu fondamental interne ne renferme pas de faisceaux, excepté cependant à la base de la tige, dans la portion inférieure du premier entrenœud au-dessus du tubercule. A ce niveau, en effet (fig. 111, pl. VI), le tissu fondamental interne contient de vingt à vingt-cinq petits faisceaux orientés d'une façon quelconque. Ces faisceaux *fi* s'anastomosent fréquemment entre eux, formant des massifs complexes dans la constitution desquels entrent deux à cinq faisceaux grêles, et dans lesquels le bois est généralement placé à la périphérie. Ces cordons libéro-ligneux internes mettent en rapport les faisceaux répa-

rateurs entre eux, dans la région de la tige située au-dessus de la partie renflée en tubercule.

Chaque feuille reçoit de la tige deux sortes de faisceaux : 1° des foliaires principaux qui sont formés par les réparateurs du cercle interne ; 2° des foliaires supplémentaires qui proviennent des faisceaux périphériques. Chacun des foliaires supplémentaires est intercalé entre deux foliaires principaux. Les feuilles les plus grandes reçoivent de la tige sept foliaires principaux et huit foliaires supplémentaires (fig. 105, pl. VI).

Les feuilles de la région moyenne de la tige sont moins largement insérées et ne reçoivent que trois foliaires principaux et quatre supplémentaires.

Au-dessous du nœud, du côté de la feuille, la gaîne mécanique s'élargit, ses cellules deviennent plus grandes et ont des parois moins épaisses ; au même niveau, les assises cellulaires à parois minces, situées entre la gaîne et l'épiderme, deviennent plus nombreuses. C'est à ce niveau que les faisceaux foliaires traversent la gaîne élargie, pour venir se placer dans le tissu à parois minces sous-épidermique, tissu qui se continuera par celui de la feuille.

Sur une section transversale de la région moyenne de la tige, les faisceaux extérieurs sont disposés sur un seul rang. Ce sont des faisceaux foliaires principaux alternant plus ou moins régulièrement avec des faisceaux supplémentaires.

Si l'on étudie en descendant le parcours des faisceaux d'une feuille *Fn*, on voit que les sept faisceaux de cette feuille restent d'abord dans la périphérie de la tige où ils sont disposés sur un arc parallèle à la surface sur la hauteur de trois entrenœuds (fig. 117, pl. VII), c'est-à-dire jusqu'au nœud (*n*-3). Mais au-dessous du nœud (*n*-3) la ligne qui réunit sur une même section transversale les faisceaux de la feuille *Fn* est une ligne brisée dont les angles rentrants sont occupés par les foliaires principaux, tandis qu'aux angles saillants plus près de

la surface sont placés les faisceaux supplémentaires (fig. 116, pl. VII). Cette apparence est due à ce que les faisceaux foliaires principaux se sont rapprochés du cercle interne tandis que les sortants supplémentaires sont restés dans le rang des faisceaux périphériques. Ce mouvement des faisceaux foliaires principaux se continue en descendant, avec cette différence que les faisceaux latéraux sont toujours plus rapprochés des faisceaux intérieurs que le faisceau médian, lequel rentre le dernier dans le rang. — L'arrivée des faisceaux latéraux $G_1 n$ et $D_1 n$ parmi les faisceaux intérieurs se produit dans l'entrenœud (n-5); à ce niveau (fig. 115, pl. VII) le faisceau foliaire principal gauche se réunit au réparateur situé à sa droite; de même le foliaire principal droit se réunira un peu plus bas au réparateur situé à sa gauche. Quant au médian, il ne se réunira que plus bas, au niveau de l'entrenœud (n-7), à l'un des réparateurs entre lesquels il vient de se placer. Ces réparateurs sont ceux auxquels se sont réunis les foliaires latéraux. Les trois foliaires principaux d'une même trace se réunissent donc à deux réparateurs contigus dans la tige et cette réunion s'effectue dans le cinquième entrenœud au-dessous de la sortie pour les faisceaux latéraux, dans le septième entrenœud pour le faisceau médian.

Dans leur marche vers le cercle interne des réparateurs, les foliaires principaux se réunissent à de petits lobes venus des faisceaux périphériques, ces lobes se jettent à droite et à gauche de chacun d'eux.

Voyons maintenant la course des faisceaux foliaires supplémentaires. Ces faisceaux restent dans la région périphérique de la tige et se réunissent en descendant avec d'autres foliaires supplémentaires de feuilles inférieures. Au niveau de la section fig. 115, pl. VII, le supplémentaire $g_2 n$ se réunit au supplémentaire g_1 $(n-5)$, de même $g_1 n$ se rapproche de d_1 $(n-5)$ avec lequel il va se réunir.

Le parcours des faisceaux d'une trace foliaire, considéré en montant vers la feuille, pourra donc être décrit de la façon suivante :

Les faisceaux foliaires principaux *Mn*, $G_1 n$, $D_1 n$ d'une feuille *Fn* se détachent des réparateurs du cercle interne cinq à sept entrenœuds au-dessous du nœud *n*. C'est le faisceau médian qui est le premier formé. Deux ou trois réparateurs voisins fournissent ces trois sortants principaux d'une même feuille qui gagnent peu à peu la région périphérique de la tige. Vers le milieu de ce parcours, les faisceaux foliaires émettent des lobes latéro-postérieurs qui restent dans la région périphérique de la tige (fig. 118 et 119, *lp*), ces lobes sont petits, leur nombre n'est jamais supérieur à deux. Par rapport au faisceau médian, les faisceaux latéraux sont moins importants et individualisés moins longtemps avant leur sortie. En outre, l'un des faisceaux latéraux peut sortir de la couronne interne plus tard que son symétrique.

En plus de ces faisceaux foliaires principaux, la feuille moyenne reçoit de la tige : 1° deux foliaires supplémentaires situés symétriquement, par rapport au médian, entre celui-ci et chacun des deux latéraux ; 2° deux faisceaux supplémentaires extrêmes très grêles situés au-delà des faisceaux latéraux principaux. Ces sortants supplémentaires ne proviennent pas de la couronne interne, ils sont formés dans la région extérieure de la tige par des lobes issus des faisceaux périphériques (1).

L'angle de divergence des feuilles successives varie beaucoup sur la même tige. Les angles mesurés pour les feuilles successives d'un même rameau sont 148°, 142°, 120°, 180°, 110°, 115°,

(1) Les lobes postérieurs émis dans la région périphérique par les faisceaux foliaires principaux du *Gloriosa superba* sont homologues des masses latéro-postérieures du massif sortant de la tige des Dioscorées, et des lobes postérieurs des systèmes sortants des Taccacées.

Les réparateurs de la tige du *Gloriosa* sont homologues de la masse antérieure des réparateurs des Dioscorées. Ce sont des faisceaux simples.

soit en moyenne 135° ; cet angle est celui de la divergence 3/8. Le cycle est sénestre.

Cet angle paraît plus constant sur les rameaux grêles de la partie supérieure de la tige de la plante adulte (2). Les feuilles sont disposées sur ces rameaux suivant le cycle 3/8 sénestre (fig. 112, pl. VI), l'angle étant assez constamment égal à 135°. Elles embrassent environ le 1/4 de la circonférence de la tige et reçoivent cinq faisceaux seulement : le médian, deux faisceaux supplémentaires (un de chaque côté du médian) et deux faisceaux latéraux principaux, un à droite et un à gauche ; chacun de ces derniers est divisé en deux branches un peu avant son entrée dans la feuille. Il en résulte qu'à son insertion la feuille renferme sept faisceaux disposés sur un arc, les deux marginaux de chaque côté représentant deux moitiés du faisceau latéral principal.

Ces tiges grêles ont leurs faisceaux régulièrement disposés sur deux cercles : le cercle interne comprend huit massifs réparateurs dont la largeur varie suivant la distance qui sépare ces faisceaux du niveau où ils fournissent des foliaires. Un réparateur peut à un même niveau produire deux faisceaux sortants, un de chaque côté. — Un faisceau médian parcourt cinq entrenœuds avant sa sortie, tandis que les faisceaux latéraux ne sont individualisés que trois ou quatre entrenœuds au-dessous de la feuille dans laquelle ils sortent.

Les réparateurs voisins ne se réunissent jamais par des arcs anastomotiques avant de produire les faisceaux foliaires.

Les faisceaux supplémentaires de ces tiges grêles sont empruntés comme pour les autres tiges au système des faisceaux périphériques.

Ces tiges grêles présentent en somme les mêmes caractères que la tige moyenne. Elles sont seulement plus simples par suite de

(2) Voir plus loin, p. 89 et suivantes.

la diminution du nombre des faisceaux reçus par les feuilles.

Il y a donc lieu de distinguer dans la tige du *Gloriosa superba* deux systèmes de faisceaux :

1° Un système intérieur de grands réparateurs disposés sur un cercle. Ces faisceaux fournissent les foliaires principaux. Ils s'anastomosent latéralement entre eux de distance en distance.

2° Un système extérieur de petits faisceaux (périphériques), d'où sortent les faisceaux sortants supplémentaires intercalés entre les faisceaux principaux (1). — Ces faisceaux périphériques reçoivent des lobes latéro-postérieurs émis par les foliaires principaux au moment où ils se dirigent vers l'extérieur ; ils reçoivent aussi de petits lobes provenant des faisceaux réparateurs.

Les faisceaux périphériques intercalés entre les foliaires principaux d'une trace se divisent avant de sortir dans la feuille, chacun d'eux laissant dans l'axe au moins un lobe, si bien qu'après la sortie le nombre des faisceaux extérieurs de la tige n'est pas diminué.

4° INSERTION DES BOURGEONS AXILLAIRES ET DES PÉDONCULES FLORAUX.

La tige principale du *Gl. superba* ne produit pas de bourgeons axillaires dans sa partie aérienne. Nous avons vu que les deux seuls bourgeons axillaires dépendent de la deuxième et de la troisième feuilles, et qu'ils sont compris dans la partie souterraine.

Les tiges issues des tubercules successifs d'une même plante ne se ramifient dans leur portion aérienne que lorsque la plante

(1) M. Gravis vient de décrire chez les *Tradescantia* un type de parcours des faisceaux qui est très voisin de celui du *Gloriosa superba*. La trace foliaire se compose aussi de faisceaux de deux sortes : les uns se forment au voisinage du centre, les autres vers la périphérie de la tige.
Note ajoutée pendant l'impression.

est capable de fleurir, ce qui ne se produit ordinairement qu'à la quatrième année. La ramification de la tige et l'insertion des bourgeons axillaires ne sont à étudier que dans la plante adulte.

La tige aérienne de la plante adulte porte dans sa région inférieure un certain nombre de feuilles alternes, puis trois feuilles réunies au même niveau en un faux verticille. Tandis que les feuilles isolées ne présentent pas de bourgeons axillaires, les trois feuilles du pseudo-verticille produisent chacune un bourgeon qui se développe de bonne heure en une tige d'ordre plus élevé. Au-dessus de ce niveau nous avons donc quatre tiges, savoir le prolongement de la tige primaire et les trois ramifications. La tige primaire produit un certain nombre de feuilles isolées ou groupées par deux, chacune de ces feuilles présente un bourgeon axillaire qui se développe en un pédoncule floral. Mais l'insertion de ces pédoncules peut se trouver déplacée et reportée deux nœuds au-dessus de la feuille dont ils dépendent. Les ramifications secondaires sont des tiges comparables à la tige primaire. En effet, après avoir produit un certain nombre de feuilles alternes sans bourgeons axillaires, ces tiges présentent un faux verticille de deux ou trois feuilles avec bourgeons axillaires.

Au-delà de ce pseudo-verticille, la tige secondaire se transforme en inflorescence et produit, à l'aisselle de chaque feuille, un pédoncule floral dont l'insertion peut être déplacée comme sur la tige primaire. Les bourgeons axillaires du faux verticille des tiges secondaires se développent en tiges de troisième ordre, tout à fait comparables aux tiges secondaires ; mais souvent la végétation se ralentit avant que ces tiges de troisième ordre aient pu achever leur développement.

Dans l'étude des rapports des ramifications axillaires, nous considérerons successivement : *a*) l'insertion des rameaux axillaires des faux verticilles ; *b*) l'insertion et la structure des pédoncules floraux.

a) *Insertion des rameaux axillaires des pseudo-verticilles.*

Les rameaux axillaires du faux verticille ont un diamètre qui atteint en moyenne au moins les 2/3 du diamètre de la tige mère. Comme ces rameaux se développent très tôt, leur insertion déforme le contour de la tige support sur laquelle on peut suivre la saillie correspondante deux entrenœuds au moins au-dessous du faux verticille. Souvent l'une de ces saillies est plus forte et se prolonge plus bas que les deux autres.

Si l'on désigne par *Fn* la première feuille insérée sur la tige primaire de la plante adulte au-dessus du faux verticille, les trois feuilles rapprochées au même niveau sont respectivement *F* (*n—1*), *F* (*n—2*), *F* (*n—3*), et les feuilles alternes sous-jacentes *F* (*n—4*), *F* (*n—5*), *F* (*n—6*), etc. Les rameaux axillaires du faux verticille seront désignés par *R* (*n—1*), *R* (*n—2*), *R* (*n—3*), l'indice du rameau étant celui de la feuille dans l'aisselle de laquelle il est placé.

Sur une section transversale de la tige au-dessous du nœud qui porte la feuille *F* (*n-6*), on voit que le contour est déformé par une saillie correspondant au départ des faisceaux de cette feuille (fig. 120, pl. VIII). Ces faisceaux forment un arc extérieur comprenant trois faisceaux principaux et un certain nombre de lobes supplémentaires. — Les faisceaux du cercle intérieur peuvent être classés en trois catégories : la première comprendra des faisceaux simples unipolaires normalement constitués, le liber formant une masse postérieure non entourée par le bois. La seconde catégorie comprendra des massifs libéro-ligneux anastomotiques présentant deux ou trois pointements polaires internes, le liber formant dans chaque massif une bande postérieure continue, ou bien plusieurs lobes distincts dont le nombre correspond à celui des pointements polaires. La troisième catégorie comprend des

massifs dont le liber est complètement entouré par le bois, chacun présentant ordinairement un seul pôle antérieur. Ces massifs rentrent donc dans cette classe de masses libéro-ligneuses que De Bary a désignées sous le nom de *faisceaux concentriques* et que l'on considère généralement comme des faisceaux simples dont le bois très développé enferme complètement le liber.

Au niveau qui nous occupe, c'est-à-dire en haut de l'entre-nœud *(n—6)*, les massifs concentriques sont au nombre de quatre : deux *c (n—1)*, et *c (n—2)* sont isolés et placés un peu en dedans du cercle des grands faisceaux ; deux autres *c (n—3)* et *c' (n—3)* sont voisins l'un de l'autre et se trouvent rangés dans le cercle des faisceaux intérieurs.

Les petits faisceaux extérieurs forment un cercle en arrière des grands. Ils sont plus nombreux du côté des faisceaux qui vont à la feuille *(n—6)*, mais c'est là un fait qui n'est pas particulier à ce niveau, on l'observe toujours au-dessous de l'insertion d'une feuille. Comme particularité digne de remarque, je signalerai l'importance d'un certain nombre de faisceaux placés en arrière des deux massifs concentriques contigus *c (n—3)* et *c' (n—3)* du cercle interne. Ces faisceaux correspondent à une saillie qui descend sur la tige, au-dessous du rameau axillaire de la feuille *F (n—3)*.

Si l'on évalue les angles de divergence des feuilles du faux verticille, on trouve que l'angle des feuilles *F (n—3)* et *F (n—2)* est de 140°, celui de *F (n—2)* et de *F (n—1)* est de 132°. Par suite, les surfaces de symétrie des deux feuilles *F (n—1)* et *F (n—3)* font entre elles un angle de 88°. Nous voyons donc que les trois feuilles *F (n—1)*, *F (n—2)*, *F (n—3)*, insérées au même niveau, ne sont pas séparées l'une de l'autre par des angles de 120°, comme le seraient les trois appendices d'un verticille régulier. La distribution de ces feuilles répond à peu près au cycle 3/8, l'angle étant, en moyenne, de 135° sénestre.

Les feuilles des segments immédiatement inférieurs au faux verticille sont alternes, leurs surfaces de symétrie font entre elles des angles un peu moindres et dont les valeurs, dans un des cas étudiés, sont respectivement 102° entre *F (n—6)* et *F (n—5)*, 116° entre *F (n—5)* et *F (n—4)*, 92° entre *F (n—4)* et *F (n—3)*; cette dernière feuille fait partie du faux verticille. Tandis que le cycle est dextre pour la série des feuilles *F (n—6)* à *F (n—4)*, il subit une inversion et devient sénestre à partir de *F (n—3)*, c'est-à-dire[1] au niveau du verticille, pour continuer à être sénestre plus haut.

Cette distribution des appendices répond à un arrangement hélicoïde dont l'angle de divergence, variable, est plus ou moins voisin de 3/8. Les trois appendices réunis au même niveau constituent un *faux verticille*, puisque leur distribution rentre dans le même cycle, avec cette complication que le cycle peut changer de sens.

Les appendices du faux verticille ne diffèrent en rien des autres feuilles de la plante, mais chacun d'eux présente ordinairement dans son aisselle un fort rameau, tandis que les feuilles insérées plus bas sur la tige n'en présentent pas.

Les faisceaux reçus par les feuilles du pseudo-verticille se comportent, dans leurs rapports avec les faisceaux de la tige et dans leur trajet dans l'appendice, comme ceux des autres feuilles.

Voyons ce que vont devenir en montant vers le faux verticille les massifs libéro-ligneux que nous avons distingués et comment vont se former les nombreux faisceaux qui se rendent aux rameaux axillaires.

Si l'on considère au-dessous du nœud *(n—6)*, c'est à dire trois entrenœuds au-dessous du faux verticille, les faisceaux qui sortiront plus haut dans le rameau *R (n—1)* axillaire de la feuille *F (n—1)*, on les trouve placés côte à côte dans le cercle des faisceaux intérieurs, sur un arc dont le milieu coïncide avec la

position du faisceau concentrique *c (n—1)* (fig. 120, pl. VII). On sait que ce faisceau est placé un peu en avant des faisceaux du cercle interne. Les faisceaux destinés au rameau *R (n—1)* sont au nombre de sept dont trois à gauche du massif concentrique *c (n—1)* et quatre autres à droite. Parmi ceux de droite, les deux faisceaux extrêmes sont anastomosés latéralement avec un autre faisceau du cercle interne, de manière à former un massif anastomotique à trois pôles antérieurs.

Dans l'entrenœud *(n—5)* (fig. 121, pl. VII), nous voyons les faisceaux du bord droit de l'arc des massifs destinés au rameau *R (n—1)* se séparer du faisceau avec lequel ils étaient confondus. En outre, tandis que le massif *c (n—1)* reste en place, les faisceaux de l'arc *R (n—1)* s'écartent du centre, le maximum d'écartement coïncidant avec le milieu de cet arc, tandis que les faisceaux marginaux restent à peu près en place dans le cercle intérieur. Ces faisceaux de *R (n—1)* sont à ce niveau au nombre de huit par suite de la division de l'un d'entre eux en deux faisceaux unipolaires. Enfin une modification se produit dans le massif concentrique *c (n—1)*; tandis que son pôle antérieur devient moins net, on voit apparaître quelques trachées dans la région postérieure de ce massif (Δp fig. 126, pl. VIII).

Dans l'entrenœud *(n—4)* (fig. 122, pl. VII), l'arc formé par les faisceaux destinés au rameau *R (n—1)* devient de plus en plus convexe vers l'extérieur, mais le nombre des faisceaux ne change pas. Le pôle antérieur du massif concentrique *c (n—1)* a disparu, de sorte que nous avons maintenant un massif avec pôle unique vers le dehors, massif qui a gardé la disposition concentrique.

Dans l'entrenœud *(n—3)* nous voyons se produire des modifications importantes dans le nombre et dans la disposition des faisceaux qui se rendent au rameau *R (n—1)*. L'arc sur lequel ces faisceaux sont placés devient de plus en plus

convexe, et ses faisceaux sont plus nombreux par suite de la division latérale des massifs primitifs. — Dès la base de cet entrenœud (fig. 123, pl. VII) le massif concentrique *c (n—1)* se trouve placé au milieu de la corde qui sous-tend l'arc formé par les faisceaux du rameau *R (n—1)* ; ce massif présente un nouveau pointement polaire situé aussi dans la moitié postérieure, à gauche du premier pôle formé dans cette région.

Au milieu de l'entrenœud *(n—3)*, le nombre des faisceaux destinés au rameau *R (n—1)* est de douze par suite de la division de deux de ces faisceaux en deux moitiés. Deux autres sont sur le point de se diviser, ils se distinguent par la présence de deux pointements polaires antérieurs.

Les faisceaux du cercle interne voisins de ceux qui vont sortir dans le rameau *R (n - 1)* s'élargissent, prennent plusieurs pôles en avant, leur masse libérienne s'étale, ce qui est le prélude d'une division.

En haut de l'entrenœud *(n—3)*, l'arc des faisceaux de *R (n—1)* forme une courbe très excentrique comprenant douze faisceaux (fig. 124, pl. VIII) ; parmi ces faisceaux quelques-uns sont plus petits et placés un peu en arrière des autres, ce sont des faisceaux foliaires. Cet arc comprend à ce niveau un peu plus d'une demi-circonférence dans laquelle les faisceaux sont orientés par rapport à un centre de figure commun placé en dehors du cercle des grands faisceaux de la tige mère (*CR (n—1)* fig. 124). Cet arc est complété vers l'intérieur : 1° par des faisceaux provenant de la division radiale concentrique *c (n—1)*, 2° par des faisceaux insérés sur des massifs restant dans la tige. — Dans le cas particulier qui nous occupe, le massif concentrique fournit deux faisceaux unipolaires ; deux autres faisceaux sont insérés sur un massif appartenant à la tige mère. Les faisceaux ainsi formés peuvent s'anastomoser latéralement avec les faisceaux voisins du rameau axillaire.

Les faisceaux de la tige mère voisins des faisceaux du

rameau $R(n-1)$ produisent des ramifications qui vont compléter le cercle des faisceaux de cette tige du côté du rameau $R(n-1)$.

Au niveau du faux verticille, les faisceaux destinés à la feuille $F(n-1)$, qui se trouvent sur un arc extérieur au cercle des faisceaux du rameau $R(n-1)$, sortent dans la feuille; cette sortie s'effectue comme pour les autres feuilles, mais les lobes libéro-ligneux formés par les faisceaux supplémentaires avant leur sortie se rendent dans le rameau axillaire.

En résumé, l'étude de l'insertion de ce rameau axillaire nous a montré que ses faisceaux proviennent du cercle interne des faisceaux de la tige mère, où ils sont placés sur un arc qui se courbe de plus en plus autour d'un point qui sera le centre de figure du rameau ; les faisceaux qui complètent cet arc vers l'intérieur sont formés par la division d'un massif concentrique ou insérés sur des faisceaux de la tige support. — Le *faisceau concentrique* que nous avons suivi dans ce parcours a d'abord un seul pôle vers l'intérieur, puis il prend un pôle extérieur en même temps que son premier pôle perd ses caractères. Plus haut le pôle intérieur disparaît et il se forme un second pôle postérieur. Enfin un peu au-dessous du faux verticille, ce massif produit deux faisceaux unipolaires pour le rameau axillaire. Nous devons donc considérer *ce faisceau concentrique comme un massif anastomotique servant de région de transition entre un faisceau à pôle antérieur appartenant à la tige support et deux faisceaux à pôle extérieur allant au rameau axillaire;* c'est donc une sorte de *région d'insertion de deux faisceaux du rameau sur un faisceau de la tige support*, et comme ces faisceaux ont une orientation inverse, la région de transition possède des éléments ligneux entourant complètement le liber. Le « *faisceau concentrique* » a donc ici la valeur d'un *massif anastomotique*.

Si nous étudions comparativement la formation des faisceaux qui se rendent au rameau axillaire $R(n-2)$, nous la verrons se réaliser suivant le même procédé général. Les grands faisceaux qui se rendent à ce rameau proviennent du cercle interne de la tige, ils sont disposés sur un arc d'abord peu convexe, qui se courbe ensuite peu à peu en montant, tandis que ses faisceaux se divisent ; d'autres faisceaux sont produits par le massif concentrique $c(n-2)$ ou insérés sur des faisceaux de la tige support à peu de distance au-dessous de la sortie. Comme différence avec ce que nous avons vu pour le rameau $R(n-1)$, je signalerai cette particularité que le massif concentrique $c(n-2)$ présente deux pôles antérieurs depuis l'entrenœud $(n-6)$, que dans l'entrenœud $(n-3)$ ce massif prend un troisième pôle antérieur : puis ce pôle apparu le dernier se déplace pour devenir postérieur et se divise en deux en s'orientant par rapport à l'axe de figure du rameau $R(n-2)$. Ce massif concentrique ainsi formé produit au nœud du faux verticille deux faisceaux intérieurs qui restent dans la tige mère et deux faisceaux extérieurs qui se rendent dans le rameau axillaire. Comme pour le cas précédent, nous voyons que *le massif concentrique $c(n-2)$ a la valeur d'un massif anastomotique produit par la réunion de faisceaux diversement orientés.*

L'insertion des faisceaux du troisième rameau axillaire $R(n-3)$ se fait avec quelques particularités. Déjà dans l'entrenœud $(n-6)$ un certain nombre de grands faisceaux formant un arc extérieur représentent le départ des massifs destinés au rameau $R(n-3)$. En outre en avant de ces faisceaux nous trouvons deux massifs à structure concentrique au lieu d'un seul comme dans les cas précédents. Ces massifs n'ont alors qu'un pôle antérieur au niveau de l'entrenœud [illegible] chacun un pôle postérieur tout en conservant le premier et l'on voit se produire aux dépens de chacun de ces massifs au-dessous du faux verti-

cille un faisceau pour le rameau axillaire *R(n-3)* et un ou deux faisceaux pour l'entrenœud *n* de la tige mère.

Ces *massifs concentriques sont* donc ici tout simplement *des régions libéro-ligneuses anastomotiques par lesquelles se fait la mise en rapport latérale de faisceaux unipolaires à orientation inverse.* Nous conclurons donc que, dans la tige du *Gloriosa superba, les faisceaux concentriques ont la valeur de massifs anastomotiques.*

L'étude précédente nous montre une insertion de rameaux axillaires dans laquelle les faisceaux des ramifications se continuent dans la tige support bien loin au-dessous du nœud, déformant sur une grande longueur la surface de l'organe. Cette insertion toute spéciale est due au développement hâtif des rameaux axillaires, ce développement étant contemporain de celui de la tige support et les faisceaux de tous ces organes se différenciant simultanément dans l'axe principal où on peut les suivre très loin.

b) *Insertion et structure des pédoncules floraux.*

Les tiges du *Gloriosa superba* (primaires, secondaires, etc.) deviennent florifères au-dessus du pseudo-verticille de deux ou trois feuilles. Ces tiges florifères ont un contour souvent un peu elliptique en section transversale, par suite de la déformation produite par l'insertion des pédoncules floraux. Elles présentent un cercle intérieur de grands faisceaux et un grand nombre de petits faisceaux situés en arrière des premiers (fig. 127, pl. VIII).

Les feuilles sont distribuées ordinairement sur ces tiges florifères suivant le cycle 2/5 sénestre, plus rarement dextre. Elles sont un peu plus petites, moins allongées que celles de la région inférieure de la tige; elles s'insèrent par une base étroite qui ne s'étend pas à plus du tiers du pourtour de la

tige, parfois même au cinquième seulement. Chaque feuille reçoit de la tige trois faisceaux principaux, un médian et deux latéraux, qui alternent avec des faisceaux supplémentaires plus grêles.

L'insertion de la feuille sur la tige florifère est la plus large lorsque le pédoncule floral est exactement axillaire; elle est étroite lorsque l'insertion du pédoncule est portée à une certaine hauteur au-dessus de la feuille dont il dépend. C'est probablement grâce à l'insertion plus large des feuilles que les bourgeons axillaires ne sont pas déplacés. Dans ce cas, en effet, le déplacement du bourgeon axillaire ne peut pas dépasser la longueur d'un entrenœud, puisque la large base de la feuille immédiatement supérieure empêche le bourgeon de remonter au-delà de ce niveau.

Chaque pédoncule floral reçoit de la tige un certain nombre de faisceaux empruntés au cercle des grands faisceaux intérieurs. Deux entrenœuds au-dessous de l'insertion d'un pédoncule, trois ou quatre de ces faisceaux situés côte à côte s'écartent du cercle intérieur pour se rendre dans cet organe; les réparateurs voisins s'anastomosent entre eux et fournissent un certain nombre de branches libéro-ligneuses qui sortent aussi dans le pédoncule. Ces divers faisceaux se ramifient en traversant la région corticale de la tige; sur ce trajet, chacun d'eux émet à droite ou à gauche un petit massif qui se range un peu en arrière du faisceau dont il provient, de sorte que les faisceaux sont disposés sur deux rangs à la base du pédoncule. Ils sont au nombre de douze, six plus grands intérieurs et six autres plus petits alternant régulièrement comme position avec les premiers (fig. 128 et 129, pl. VIII).

En même temps que les faisceaux destinés au pédoncule sortent du cercle intérieur, les autres faisceaux réparateurs restés dans la tige se divisent de manière à reformer à peu près autant de faisceaux que la tige vient d'en perdre (fig. 128,

[illegible]

mère.

La tige qui forme l'axe de l'inflorescence [illegible] à mesure qu'elle [illegible] les faisceaux des [illegible] et le nombre des masses libéro-ligneuses [illegible] comme graduellement.

Les pédoncules floraux du [illegible] ont donc la valeur de bourgeons axillaires dont l'insertion peut se trouver reportée deux nœuds au-dessus de la feuille dont ils dépendent. Les faisceaux qui se rendent dans ces pédoncules sont des réparateurs du cercle interne de la tige ou des lobes de ces derniers. Le passage direct des faisceaux du cercle interne de la tige dans les pédoncules axillaires tient à ce que le développement très hâtif de ces bourgeons est contemporain de celui de la tige mère. — Dans le cas le plus ordinaire de l'insertion des bourgeons axillaires chez une plante quelconque, ces bourgeons ne formant généralement leurs pousses que lorsque la tige mère est déjà complètement différenciée, leurs faisceaux se mettent simplement en rapport avec les réparateurs voisins de la surface de symétrie de la feuille, et cette insertion se fait seulement au niveau de la région nodale. Dans le cas des tiges florifères du [illegible] les pousses axillaires se développant en même temps que la

tige mère, les faisceaux de ces pousses se continuent très bas dans la tige par des massifs libéro-ligneux identiques aux faisceaux réparateurs intérieurs. D'une façon générale, l'insertion d'un bourgeon se fait d'autant plus profondément que la pousse formée se développe plus tôt par rapport à la tige mère.

Structure du pédoncule floral.

Le pédoncule floral présente normalement dix-huit faisceaux dont six plus grands formant un rang interne, six moyens situés un peu en arrière des premiers et alternant avec eux et six très petits en arrière des faisceaux du rang interne (fig. 130, pl. VIII). Mais il y a lieu de remarquer que la distinction entre les deux cercles de faisceaux est moins accentuée que dans les tiges ordinaires, la structure est à peu près la même pour tous les massifs libéro-ligneux qui rappellent les faisceaux réparateurs un peu grêles d'une tige ordinaire.

A sa base le pédoncule est cylindrique. Sous l'épiderme se trouvent deux assises de cellules à parois minces, puis une gaîne mécanique de quatre à cinq rangs de cellules.

A son extrémité supérieure, sous la fleur, la section transversale du pédoncule a un contour hexagonal, les six petits faisceaux extérieurs correspondent aux angles saillants. Les faisceaux intérieurs divisés chacun suivant le rayon en deux parties égales. Les cellules de la gaîne mécanique sont plus grandes et collenchymateuses ; les cellules sous-épidermiques sont aussi plus larges.

En somme la structure du pédoncule floral est celle d'une tige simplifiée dont les faisceaux sont moins nombreux et moins développés que ceux des tiges ordinaires.

5° DIFFÉRENCIATION DES FAISCEAUX DE LA TIGE.

1. *Étude du bourgeon terminal. Extérieur.*

Le bourgeon terminal de la tige de la plante adulte en voie de croissance est formé par le sommet de la tige elle-même entouré de 12 à 15 feuilles à divers états de développement.

Le feuille la plus extérieure est la plus développée, sa pointe est la plus élevée du bourgeon (1).

Les entrenœuds sont d'autant plus courts qu'ils sont plus près du sommet de la tige. Tandis que l'entrenœud inférieur du bourgeon ($n+1$) a 2^{mm} de longueur, les entrenœuds supérieurs ne sont pas distincts et n'ont même pas l'épaisseur d'une coupe mince.

2. *Structure des faisceaux au niveau des principales sections transversales du bourgeon.*

Les insertions des feuilles de la partie supérieure du bourgeon sont tellement rapprochées l'une de l'autre qu'il n'est pas possible d'obtenir dans cette région de sections passant par les entrenœuds. Il faut arriver jusqu'à l'entrenœud ($n+10$) pour obtenir une section internodale. Mais les sections de la partie supérieure du bourgeon, intéressant à la fois la tige et tous les appendices qui l'entourent, pourront nous renseigner sur la distribution de ces derniers. La section fig. 131, pl. VIII montre que les feuilles sont disposées suivant le cycle 2/5, l'écart des faisceaux médians des feuilles ($n+12$) et ($n+13$) étant exactement de 144°. Cet angle semble très variable si l'on considère les autres feuilles qui sont coupées à des

(1) Dans l'étude du bourgeon, j'appellerai n la feuille la plus extérieure du bourgeon, ($n+1$) la feuille suivante et ainsi de suite. J'appellerai de même n l'entrenœud portant la feuille n (il est placé sous le bourgeon), ($n+1$) l'entrenœud immédiatement supérieur, et ainsi de suite.

niveaux différents. Cela tient à ce que la surface de symétrie de chacun des appendices s'infléchit vers la gauche de la base au sommet. Il en résulte que les faisceaux médians de feuilles qui devraient être radialement superposés comme $(n+5)$, $(n+10)$, $(n+15)$ se trouvent placés sur le parcours d'une ligne spirale qui s'enroule vers la gauche.

Au niveau de la section transversale de l'entrenœud $(n+10)$ les faisceaux sont distribués sur deux rangs : un rang externe de petits faisceaux (périphériques et foliaires) et un rang interne de grands faisceaux (réparateurs). Tous sont représentés par un groupe d'éléments procambiaux. Seul le faisceau foliaire médian $M(n+10)$ (fig. 132, pl. VIII) présente dans sa région antérieure trois trachées caractérisées *tr*, et près de son bord postérieur un élément à parois brillantes et légèrement épaissies, c'est le premier élément libérien *cg*. Les trachées sont séparées du bord du faisceau par une seule rangée de fibres primitives.

Dans les autres faisceaux de la section il n'y a encore aucune trace de différenciation. On distingue néanmoins un groupe antérieur de petites cellules et un groupe postérieur plus important formé aussi d'éléments étroits. C'est dans la région moyenne des faisceaux que les cellules sont les plus grandes, elles forment trois ou quatre rangées radiales dans lesquelles les cloisonnements sont surtout tangentiels. Ces éléments sont en pleine croissance et renferment chacun un gros noyau pourvu d'un nucléole, occupant le centre d'une masse protoplasmique riche en granulations. Ces faits se voient bien surtout dans les faisceaux réparateurs (fig. 133, pl. VIII).

Dans l'entrenœud $(n+5)$ les éléments des faisceaux sont plus nombreux et la différenciation libérienne a commencé à se manifester par l'épaississement des parois des cellules poste-

rieures du massif libérien. Dans les faisceaux réparateurs (fig. 135, pl. VIII), le liber différencié est représenté par un groupe de quatre éléments contigus dont les parois sont épaissies et brillantes ; ce groupe est placé dans la partie postérieure du faisceau, il forme une sorte de pôle libérien. — Les cellules les plus larges du faisceau se trouvent dans sa région moyenne ; deux d'entre elles symétriquement placées à droite et à gauche (*Vd* et *Vg*) sont très grandes, elles renferment un protoplasma granuleux vacuolaire et un gros noyau central. Dans la région antérieure du faisceau, les éléments sont moins larges, et les cloisonnements sont dirigés en tous sens. On distingue encore cependant les files radiales qui étaient si nettes au niveau précédent.

Le faisceau foliaire médian de ce niveau (1) comprend : en avant un groupe de quelques trachées (*tr*, fig. 134, pl. VIII), puis des grands éléments non différenciés placés entre le pôle et le centre de figure du faisceau ; enfin dans la partie postérieure du faisceau plusieurs éléments contigus sont caractérisés comme liber, tandis que les cellules procambiales placées entre ce liber différencié et le centre de figure du faisceau gardent leurs parois minces, les nouvelles cloisons (les plus minces) étant pour la plupart tangentielles (*tl*, fig. 134, pl. VIII).

Dans l'entrenœud (*n*+*4*) on voit une première trachée différenciée dans la région antérieure de la plupart des réparateurs ; cette première trachée n'est séparée de la gaîne que par une seule rangée de fibres primitives.

Dans le haut de l'entrenœud (*n*+*1*) les faisceaux sont beaucoup plus larges que dans l'entrenœud (*n*+*4*). Dans les faisceaux réparateurs (fig. 136, pl. VIII), en arrière des trachées

(1) Dans cette étude, il est nécessaire de prendre pour termes de comparaison des faisceaux homologues, par exemple les faisceaux médians des feuilles successives. La différenciation de ces faisceaux, à un niveau donné, est toujours en avance sur celle des autres.

différenciées, on voit des éléments à parois minces de plus en plus larges à mesure qu'on avance vers le centre de figure du faisceau ; le protoplasme de ces grandes cellules est creusé de larges vacuoles. Dans la région postérieure se trouve un groupe d'éléments libériens différenciées à parois épaissies et nacrées : en avant de ceux-ci on voit deux assises de cellules qui ont encore des parois minces, parmi lesquelles on peut déjà distinguer les cellules grillagées et les cellules annexes ; puis vient une zone d'éléments dans lesquels on distingue des parois très minces, visiblement plus récentes que les autres, dont la direction est tangentielle (*tl*. fig. 136). L'ensemble de ces cloisons jalonne une ligne courbe qui sépare le liber différencié des éléments procambiaux tous semblables entre eux qui se trouvent vers le centre du faisceau.

Le faisceau foliaire (fig. 137, pl. IX) présente un massif trachéen en arrière duquel les premiers faisceaux ligneux sont déjà différenciés ; puis vient une file d'éléments de plus en plus grands dont les parois ne sont pas épaissies. La partie postérieure renferme des éléments libériens différenciés, puis des cellules en voie de différenciation, se recloisonnant pour former les tubes grillagés et les cellules annexes. La zone de recloisonnement est moins nette dans le faisceau foliaire que dans les réparateurs.

En bas de l'entrenœud ($n+1$) dans les faisceaux réparateurs les trachées (fig. 138, pl. IX) sont séparées du tissu fondamental par deux rangs de cellules à parois minces. Les éléments non différenciés situés en arrière des trachées sont plus grands qu'au niveau précédent. Dans le massif libérien, la zone de recloisonnement *tl* est plus éloignée des éléments nacrés.

Dans le faisceau foliaire (fig. 139, pl. IX la) différenciation ligneuse a gagné un certain nombre de vaisseaux formant un massif compacte en arrière des premières trachées. Celles-ci sont en voie de destruction, elles sont souvent remplacées par

une lacune présentant à certains niveaux des débris de la spire lignifiée. Trois grands éléments postérieurs ne sont pas encore lignifiés. Dans le liber, la différenciation s'étend vers le centre de figure. Comme dans le faisceau réparateur, on observe des cloisons minces dirigées tangentiellement dans les cellules procambiales qui ne sont pas encore différenciées.

Dans l'entrenœud n, la différenciation libéro-ligneuse est très avancée, les éléments ligneux sont tous indiqués, mais les grands vaisseaux n'ont pas encore épaissi leurs parois ; ils n'ont pas d'ailleurs atteint leur taille définitive. Dans le liber, les éléments grillagés et les cellules annexes sont bien différenciées, les cloisons tangentielles ne sont plus visibles que dans la partie du liber la plus voisine du bois (fig. 140, pl. IX).

Dans l'entrenœud (n — 5), la différenciation est complète dans les faisceaux foliaires (fig. 141, pl. IX); les premières trachées ont été écrasées ou remplacées par des lacunes; souvent même les lacunes finissent par disparaître à cause de l'accroissement des fibres primitives voisines. Il en résulte qu'à ce niveau et à fortiori à l'état adulte, on ne peut indiquer avec certitude la position du pôle ligneux dans les faisceaux de la tige. Dans le liber on constate une modification analogue, les éléments à parois épaissies et brillantes sont moins nets et les plus anciens sont généralement écrasés, réduits à l'état de lames cornées. Dans le reste du liber, on distingue facilement des séries transversales de cellules grillagées contiguës séparées par des bandes de cellules annexes. En outre, à la limite du liber et du bois, on voit encore à ce niveau des éléments aplatis tangentiellement, ayant des parois très minces, ce sont les derniers éléments libériens produits par recloisonnement des cellules procambiales de cette région.

A ce même niveau, la différenciation est moins avancée dans les faisceaux réparateurs (1). Dans le bois, les premières trachées ne sont généralement plus visibles (fig. 142, pl. IX). Les vaisseaux ligneux les plus grands n'ont pas encore épaissi leurs parois ; ils ne contiennent plus de protoplasme. — Dans le liber, les cellules grillagées sont très grandes, contiguës (au moins les dernières formées) ; les cellules annexes sont moins nombreuses que dans le liber des faisceaux foliaires. Les éléments libériens les plus voisins du bois ne sont pas encore complètement différenciés, ils sont aplatis tangentiellement, leurs parois sont très minces et leur protoplasme dense et granuleux ; ces éléments ont donc tous les caractères de cellules jeunes.

Dans l'entrenœud (n—7) les faisceaux ont acquis leur taille définitive, les éléments ligneux ont tous des parois lignifiées, peu épaisses encore dans les grands vaisseaux. La différenciation est achevée à ce niveau.

3. *Différenciation des faisceaux de la tige de Gloriosa superba.*

L'étude précédente nous permet de décrire de la manière suivante la différenciation des faisceaux dans cette tige :

Au stade I, les faisceaux sont formés par un groupe de cellules procambiales semblables entre elles.

Au stade II, avant toute différenciation ligneuse ou libérienne, les cellules de la région moyenne du faisceau se divisent activement par des cloisons tangentielles. Elles forment une large zone de cloisonnement qui s'étend sur toute la lar-

(1) Ce retard de la différenciation des faisceaux réparateurs par rapport aux faisceaux foliaires est d'ailleurs un fait d'ordre général.

geur du faisceau (1). Cette zone sépare un groupe antérieur de petits éléments dans lequel se différenciera la première trachée, d'un groupe postérieur de cellules également petites qui formeront les premiers éléments libériens.

A ce stade la différenciation du faisceau foliaire est plus avancée que celle du faisceau réparateur ; on y voit déjà en effet plusieurs trachées différenciées et un élément libérien caractérisé. Les cellules de la région moyenne sont moins grandes dans le faisceau foliaire que dans le réparateur.

Au stade III, les premiers éléments libériens se différencient dans la partie postérieure du faisceau réparateur, les cellules procambiales voisines de ces éléments libériens se recloisonnent tangentiellement pour donner les cellules définitives du liber (cellules grillagées et leurs annexes). Dans la région antérieure du faisceau on ne voit pas encore de trachées, mais les éléments ont grandi. Dans la région moyenne, les cellules qui, au stade II, formaient des files radiales, sont maintenant moins régulièrement disposées, pour deux raisons : 1° de nouvelles cloisons moins régulièrement orientées se sont formées dans les cellules issues du cloisonnement tangentiel ; 2° certains éléments (*Vd* et *Vg*) placés à gauche et à droite dans la région moyenne du faisceau grandissent beaucoup sans se cloisonner, déformant les cellules voisines. Ces cellules *V* représentent les futurs vaisseaux, les plus grands du faisceau.

Au même stade, dans le faisceau foliaire, les vaisseaux étant moins larges, l'arrangement radial est encore visible, bien que la différenciation de ce faisceau soit plus avancée que celle du faisceau réparateur. Le bois est représenté par un groupe

(1) Cette zone à cloisonnements tangentiels est équivalente à la zone cambiale des plantes Dicotylédonées et Gymnospermes ; elle produit les cellules de la région moyenne du faisceau, elle est placée entre le pôle ligneux et le massif libérien. Mais comme l'activité de cette zone cambiale cesse de bonne heure chez les Monocotylédonées, elle a été méconnue dans ces plantes.

de trachées en arrière duquel on voit une file de grandes cellules qui se transforment en vaisseaux. Dans le liber, en avant d'un groupe d'éléments à parois épaissies et brillantes se trouvent des cellules en voie de recloisonnement qui se différencieront graduellement en liber. Cette zone à cloisonnements tangentiels est, à ce stade, très rapprochée du pôle libérien, nous la verrons s'en éloigner progressivement à mesure que la différenciation libérienne gagnera vers le centre de figure du faisceau.

Au stade IV, les futurs vaisseaux ligneux sont représentés par des cellules remplies de protoplasme granuleux et dont la largeur s'accroît en avançant du pôle vers la région moyenne du faisceau. Dans le massif libérien la zone de recloisonnement des cellules procambiales s'éloigne graduellement du pôle libérien en gagnant vers la région moyenne des faisceaux. Cette zone est plus visible dans le faisceau réparateur à cause de la plus grande largeur du massif libérien et de la plus grande différenciation du tissu.

Au stade V, la différenciation du liber est très avancée, le recloisonnement des cellules procambiales n'est plus visible que dans la région profonde du liber, au voisinage des grands éléments ligneux. Ceux-ci n'ont pas encore acquis leur taille définitive, leurs parois sont minces et non lignifiées. Il arrive ordinairement à ce stade que les trachées les plus anciennes se détruisent en partie et sont remplacées par des lacunes. Ces dernières peuvent même disparaître par suite de la croissance des fibres primitives voisines.

Au stade VI, les faisceaux ont atteint leur taille définitive, tous les éléments étant arrivés au terme de leur croissance. La différenciation est complètement terminée dans les faisceaux foliaires, les grands vaisseaux ont épaissi et lignifié leurs

parois. Les premières trachées sont difficiles à retrouver, souvent détruites. Les premiers éléments libériens subissent un sort analogue, ils sont, à ce stade, plus ou moins écrasés par la croissance des éléments voisins.

Dans les faisceaux réparateurs, les derniers vaisseaux ligneux n'ont pas encore épaissi leurs parois.

Au stade VII, la différenciation est complètement terminée dans les faisceaux de la tige. Les vaisseaux ligneux ont tous leurs parois épaissies et lignifiées. Les faisceaux présentent alors la structure qui a été décrite à propos de l'anatomie de la tige moyenne.

Remarques et conclusions :

1. Les faisceaux de la tige du *Gloriosa superba* sont des faisceaux simples. Ils ne possèdent en effet qu'un pôle ligneux et un pôle libérien.

2. La différenciation des faisceaux foliaires est plus hâtive que celle des faisceaux réparateurs.

3. Les premières trachées et les éléments libériens formés au début disparaissent avant que la différenciation des faisceaux soit achevée. La destruction des trachées est probablement une conséquence de la croissance longitudinale : ces éléments différenciés de bonne heure ne peuvent pas suivre l'élongation des entrenœuds lorsqu'elle se produit, la spire d'épaississement et la paroi lignifiée se rompent ; il se forme alors des lacunes qui sont généralement comblées par la croissance des fibres primitives voisines. — Les premiers éléments libériens subissent un sort analogue, ils sont écrasés par la croissance des cellules voisines. Cette disparition des éléments libériens et ligneux les plus anciens empêche donc de déterminer d'une manière précise l'emplacement des pôles de différenciation dans la tige de cette plante, lorsque la différenciation est achevée.

4. Le premier élément libérien est placé au voisinage du bord postérieur du faisceau procambial, il est séparé du bord par un rang d'éléments neutres. D'autres éléments à parois minces et brillantes se forment en avant et tout près du premier sans interposition de cellules à parois minces. — Le liber plus différencié qui se forme ensuite dérive du recloisonnement tangentiel des cellules procambiales. Ce recloisonnement débute en avant du groupe des cellules nacrées pour gagner progressivement vers le centre de figure du faisceau. Les éléments ainsi formés se différencient les uns en cellules grillagées, les autres en cellules annexes: les parois de ces éléments restent minces et brillantes.

5. Au début de la formation des faisceaux, avant l'élargissement des grands vaisseaux ligneux, les éléments de la région moyenne de chaque faisceau se cloisonnent à la façon d'une large zone cambiale. Les cellules qui dérivent de ce cloisonnement se présentent très régulièrement arrangées en files radiales, comme dans les faisceaux des Gymnospermes ou des Dicotylédonées. Mais chez les Monocotylédonées, les éléments ainsi formés se recloisonnent de nouveau avant leur différenciation définitive; de plus, comme chez les Dicotylédones à grands vaisseaux, la sériation radiale des éléments disparaît par suite de l'élargissement très hâtif des cellules qui formeront ces vaisseaux. Ces grandes cellules déforment les éléments voisins, comprimant les uns, étirant les autres, de sorte que bientôt l'agencement radial n'est plus visible. Comme, d'autre part, la zone cambiale cesse de bonne heure ses cloisonnements, il n'est généralement plus possible de retrouver, dans les faisceaux différenciés des Monocotylédonées, surtout dans celles qui ont de grands vaisseaux, l'arrangement radial répondant au mode de différenciation des éléments.

Il n'y aurait, dès lors, comme différence entre les Mono-

cotylédonées et les autres Phanérogames, au point de vue de la différenciation des tissus du faisceau, que l'extinction hâtive de la zone cambiale chez les Monocotylédonées, tandis que chez les Dicotylédonées et chez les Gymnospermes, cette zone continue à fonctionner après la différenciation des premiers éléments ligneux et libériens.

2. *La feuille.*

Anatomie.

Les formes diverses des feuilles du *Gloriosa superba* ont été décrites antérieurement (1) à propos de la tige, j'étudierai donc ici l'anatomie seulement.

La feuille du *Gloriosa superba* adulte reçoit de la tige 5 à 15 faisceaux dont les plus forts, ou *foliaires principaux*, proviennent du cercle interne des faisceaux de la tige, tandis que les autres, ou *foliaires supplémentaires*, proviennent de la région périphérique.

On a des exemples de traces foliaires à 5 ou 7 faisceaux seulement dans les feuilles portées par les ramifications grêles de la tige de la plante adulte. Ces feuilles ont une insertion relativement étroite, elles embrassent le tiers seulement du pourtour de la tige. Les cinq faisceaux venant de la tige sont un médian et deux foliaires latéraux pour les faisceaux principaux sortis du cercle interne, et deux faisceaux supplémentaires intercalés chacun entre le médian et le faisceau principal du même côté.

Ces faisceaux se ramifient dès la base du limbe, souvent même dans leur traversée du tissu fondamental externe de la tige et fournissent des branches grêles qui s'intercalent entre les cordons primitifs, l'ensemble de ces faisceaux prenant tous

(1) Voir page 59 et suivantes.

les caractères d'une nervation parallèle. De petites branches libéro-ligneuses transversales ou un peu obliques, relient entre elles, de distance en distance, les nervures longitudinales (fig. 143, pl. IX). De chaque côté de la nervure médiane *m*, entre celle-ci et la première nervure latérale, l'intervalle est plus grand qu'entre deux autres nervures voisines d'un point quelconque du limbe.

Dans la pointe de la feuille, le nombre des faisceaux diminue par suite de la terminaison de certains d'entre eux. Ce sont les plus grêles qui disparaissent les premiers en se jetant sur un faisceau voisin ou en se bifurquant, les branches issues de la division se réunissant aux faisceaux les plus proches (*t*, fig. 144, pl. IX).

Dans la région la plus large du limbe, on rencontre de distance en distance de petits cordons libéro-ligneux situés à égale distance de deux faisceaux voisins et terminés vers le haut comme vers le bas par réunion à l'un ou à l'autre de ces faisceaux (*c* fig. 143, pl. IX). En outre ces petits cordons peuvent être reliés aux nervures voisines par quelques petites nervures transversales. Ce sont là des lobes libéro-ligneux formés pour vasculariser une région du limbe trop étendue entre deux nervures.

Les épidermes de la feuille sont composés de cellules à parois latérales très sinueuses (fig. 145, pl. IX), sauf sur le parcours des nervures où les cellules, allongées parallèlement aux faisceaux, ont des parois latérales presque rectilignes. Les stomates se trouvent exclusivement sur l'épiderme postérieur. Ils appartiennent au type simple sans cellules annexes (fig. 145, pl. IX).

La nervure médiane forme une côte saillante sur la face postérieure du limbe. Elle renferme un seul faisceau libéro-ligneux étroit, dont le pôle trachéen (*tr*, fig. 146, pl. IX) est séparé de l'épiderme antérieur par trois assises de tissu fon-

damental et quelques fibres primitives. En arrière des trachées viennent des vaisseaux de plus en plus larges *Vl* formant une file irrégulière étroite, puis quelques vaisseaux plus petits *vl* terminant la série des éléments ligneux. Le bois ne présente pas de fibres. Le liber, situé en arrière du bois, comprend des cellules grillagées et des cellules annexes, on n'y voit pas de fibres libériennes. — Le faisceau ne présente pas de gaîne mécanique.

Les cellules de l'épiderme antérieur sont très épaisses, surtout au-dessus des nervures (*Epa*, fig. 146, pl. IX).

Dans la région rétrécie du limbe, avant d'arriver à la vrille, la nervure médiane, toujours fortement saillante vers la face postérieure, devient plus grêle; son faisceau est accompagné en avant par des éléments mécaniques formant une gaîne antérieure.

Les faisceaux latéraux ont la même structure que le faisceau médian; ils sont seulement un peu plus grêles.

Dans la feuille du *Gloriosa superba*, il n'y a pas de terminaisons de faisceaux en pointe libre. Les faisceaux les plus grêles sont les barres transversales reliant deux faisceaux longitudinaux voisins, ou bien les branches formées par la bifurcation d'une nervure qui va se jeter sur les voisines. Ces faisceaux grêles se composent d'une région ligneuse antérieure formée par une ou quelques trachées et d'un liber à éléments semblables entre eux (fig. 147, pl. IX).

La partie du limbe rétrécie et transformée en vrille ne renferme plus que trois faisceaux, chacun d'eux présentant un arc mécanique antérieur et un arc postérieur.

Le parenchyme du limbe est plus dense contre l'épiderme antérieur; on trouve des lacunes plus ou moins développées (*Lac*, fig. 147) vers l'épiderme postérieur. Il n'y a pas de parenchyme en palissade. Toutes les cellules du limbe, sauf les cellules épidermiques et les éléments des faisceaux, renferment

des grains de chlorophylle. Le parenchyme de cette feuille n'est donc pas différencié.

Nous devons donc considérer la feuille du *Gloriosa superba* comme une feuille typique de Monocotylédonée dont la pointe joue le rôle de vrille. Le limbe ne présente pas de terminaisons de nervures en pointe libre. — Le parenchyme est peu différencié.

3. *La racine.*

La première racine ou racine principale du *Gloriosa superba* est grêle, sa surface est lisse et ne développe pas de poils radicaux. La structure de cette racine a été décrite au stade I comme Niveau VI de la jeune plante (1), il est donc inutile de revenir ici sur ce sujet. — La première racine produit généralement quelques radicelles.

La seconde racine formée par la jeune plante est plus forte que la racine principale, elle s'insère à l'extrémité inférieure de l'axe hypocotylé et presque toujours on la voit s'allonger dans l'étui cortical de la première racine pour sortir à une distance variable de la base de celle-ci. Cette nouvelle racine est sensiblement plus forte que la première, son faisceau présente au moins six pôles, tandis que celui de la première racine n'a que deux ou quatre pôles.

Cette seconde racine semble jouer un rôle assez important dans la vie de la jeune plante. Lorsque cette racine s'est fixée dans le sol, on voit la plante descendre comme si elle était tirée par cette racine tandis que la gaîne cotylédonaire, maintenue en place par la graine, se détache de la plante et semble se déplacer vers le haut. L'enfouissement de la plante est due simplement au raccourcissement de la racine dont la surface présente d'ailleurs des plis transversaux, attestant que

(1) Voir p. 14.

les tissus superficiels se sont plissés lors du raccourcissement des éléments intérieurs. Des faits de cette nature ont été d'ailleurs récemment signalés (1) chez l'*Arum maculatum*, où une catégorie spéciale de racines a pour rôle accessoire d'enfouir davantage les jeunes tubercules.

Chez la plante adulte, les racines s'insèrent sur la base de la pousse aérienne. Elles ne sont pas ramifiées et ne produisent pas de poils radicaux. Leur longueur peut atteindre 40 à 50 ctm., leur diamètre moyen est de 2 mm 5.

En section transversale, nous trouvons à la surface une « assise pilifère » dépourvue de poils (*Ap*, fig. 149, pl. IX): la paroi externe de ces cellules superficielles est bombée. L'assise sous-jacente est peu régulière, ses cellules sont inégales. Le tissu fondamental secondaire externe Tf_2e est formé par quatre assises de cellules inégales ne laissant entre elles que de très petits méats. Les dimensions de ces cellules augmentent vers l'intérieur. Les cellules du liège interne laissent entre elles des méats plus grands, leur taille augmente vers le dehors. Les quatre ou cinq assises les plus extérieures du liège interne sont formées par des cellules de résistance différente. Les unes, gardant des parois très minces, forment des plages plus ou moins étendues d'un tissu qui se fripe rapidement. Les autres épaississent légèrement leurs parois et forment des files rayonnantes plus ou moins régulières qui unissent la région extérieure de l'écorce aux assises internes du liège.

La gaîne protectrice (*Gp*, fig. 148, pl. IX) du faisceau est reconnaissable aux épaississements des parois internes et radiales de ses cellules, caractère que l'on rencontre chez beaucoup de Monocotylédonées. L'assise rhizogène est formée

(1) A. Rimbach, Uber die Lebensweise des Arum maculatum. Ber. d. deutschen bot. Gesellschaft, 1897, H 3.

par des cellules à parois minces, contre lesquelles s'appuient les trachées. Le faisceau de la racine a ordinairement une douzaine de pôles. Les lames ligneuses sont formées par des vaisseaux de plus en plus larges accompagnés de fibres ligneuses. Le bois ne s'étend pas jusqu'au centre de figure, où l'on trouve un groupe irrégulier de fibres primitives peu épaissies. Le liber forme des groupes de cellules grillagées avec cellules annexes normalement placés entre deux lames ligneuses voisines, mais séparés du bois par des fibres durcies.

CHAPITRE II.

GLORIOSA VIRESCENS.

Dans son Mémoire sur les *Gloriosa (Methonica)*, Th. Irmisch (1) a surtout étudié le *Gloriosa virescens*. Cette espèce se distingue tout d'abord du *Gloriosa superba* par la forme de ses fleurs : les pièces du périanthe sont en effet, plus larges et moins allongées que chez le *Gloriosa superba*, elles sont aussi moins ondulées sur leurs bords.

Mais il est possible aussi de distinguer ces deux espèces par des différences dans la forme du tubercule, surtout si l'on compare entre elles des plantes adultes. En effet, tandis que chez *Gloriosa superba* les deux branches du tubercule s'enfoncent à peu près verticalement dans le sol, chez *Gloriosa virescens* ces branches se dirigent plus obliquement en s'enfonçant très peu, s'allongeant parfois presque horizontalement à proximité de la surface du sol. Dans tous ses organes d'ailleurs, tiges, feuilles, racines, comme dans le tubercule, le *Gloriosa virescens* est plus grêle que le *Gloriosa superba*.

L'anatomie du *Gloriosa virescens* se rapprochant beaucoup de celle du *Gloriosa superba*, il nous suffira de décrire rapidement les quelques particularités de cette espèce en suivant l'ordre adopté antérieurement.

(1) Th. Irmisch, Beitr. zur Vergl. Morphologie der Pflanzen, 4. Abtheilung, p. 24.

§ 1. — MODE DE VÉGÉTATION.

Le *mode de végétation* du *Gloriosa virescens* est identique à celui du *Gloriosa superba*. Mais les branches du tubercule étant moins longues et s'enfonçant plus obliquement dans le sol, l'enfouissement est moins accusé (fig. 181, pl. XI).

§ 2. — LE TUBERCULE.

L'étude morphologique des divers stades de la formation du tubercule montre que cet organe est aussi chez le *Gloriosa virescens* un renflement de la région inférieure de la tige principale, sur lequel se produisent deux proéminences descendantes qui sont les branches du tubercule. Ces deux branches ont la même valeur que chez le *Gloriosa superba*.

Au point de vue anatomique, il y a identité absolue avec ce qui a été décrit chez *Gloriosa superba* pour la structure de la jeune plante à ses divers stades de développement.

La seconde racine, plus forte que la première, présente des plis annulaires à sa surface; elle est généralement incluse dans le cylindre cortical de la première racine à sa base. Le faisceau de la première racine, bipolaire à la base de l'organe, devient tétrapolaire à peu de distance de son insertion.

Les tubercules successivement produits par la plante ont la valeur de renflements de la région inférieure de chacune des pousses aériennes. Chacun de ces renflements porte deux branches descendantes qui ont la même valeur que chez *Gloriosa superba*. Cependant j'ai rencontré chez quelques plantes adultes du *Gloriosa virescens* une forme de tubercule que je n'ai jamais observée chez le *Gloriosa superba*. Cette forme est caractérisée par la présence de trois branches

descendantes au lieu de deux (fig. 182, pl. XI). Chacune de ces branches portait un bourgeon à son extrémité, comme dans le cas ordinaire. Je n'ai pas pu suivre le développement de cette forme de tubercule, mais l'étude de l'organe développé suffira pour nous renseigner sur sa valeur morphologique, d'ailleurs peu différente de celle du tubercule ordinaire.

Les trois branches, souvent inégales, sont placées à peu près dans un même plan, la branche la plus longue tb_2 se trouvant du côté opposé aux deux autres moins fortes tb_1 et tb_3. La branche la plus faible tb_3, superposée à tb_1, n'en est distincte qu'à sa pointe (1). Les deux feuilles inférieures de la pousse aérienne sont comme d'ordinaire réduites à l'état d'écailles engaînantes. La première feuille F_1 a été déchirée par la croissance du tubercule, elle n'est plus représentée que par quelques lambeaux qui adhèrent à la partie inférieure de cet organe. La seconde feuille F_2, au lieu d'être insérée comme d'ordinaire immédiatement au-dessus de F_1, s'en trouve séparée par un entrenœud de quelques millimètres; cette feuille s'est élargie pour envelopper les deux branches tb_2 et tb_3 du tubercule. Son insertion se fait sur cet organe au-dessous de la pointe de la branche tb_3 et se prolonge en descendant obliquement sur le tiers supérieur de la branche tb_2.

La branche la plus petite tb_3 présente sur sa face supérieure un canal étroit au fond duquel se trouve son bourgeon subterminal. Ce canal se prolonge vers le haut dans le tissu fondamental externe de la tige et débouche dans l'aisselle de la première feuille aérienne. Celle-ci est la troisième feuille de la pousse. La branche tb_3 est donc homologue de la deuxième branche des tubercules ordinaires. Elle est caractérisée

(1) Sur d'autres exemplaires, cette branche tb_3 peut être plus allongée et plus indépendante. Parfois aussi elle n'est pas située dans le même plan que tb_2.

par la présence du canal axillaire, et son bourgeon est celui de la feuille F_3.

Les deux branches tb_1 et tb_2 ne présentent pas de canal axillaire. Le bourgeon qui se trouve à l'extrémité de la branche tb_2 est le bourgeon axillaire de la feuille F_2. Quant au bourgeon porté par la branche tb_1, il représente le bourgeon axillaire de la feuille F_1. Dans la majorité des cas, ce bourgeon ne se développe pas, mais nous en avons vu l'indication même chez *Gloriosa superba* (Bg_1 fig. 50, pl. III) où cependant le tubercule ne présente jamais que deux branches.

Le tubercule à trois branches du *Gloriosa virescens* représente donc encore la région inférieure de la pousse aérienne; mais, par suite du développement exceptionnel du bourgeon axillaire de la feuille F_1, la partie tubérisée porte trois bourgeons, à chacun desquels correspond une branche du tubercule développé.

La branche tb_1, du tubercule représenté fig. 182, pl. XI, correspond à une protubérance portée par l'entrenœud 2, les deux branches tb_2 et tb_3 sont formées par la région inférieure de l'entrenœud 3.

§ 3. — LA TIGE. — LA FEUILLE. — LA RACINE.

1. *La tige.*

La tige aérienne du *Gloriosa virescens* porte des feuilles alternes disposées suivant le cycle 1/2 dans la jeune plante, suivant les cycles 2/5 ou 3/8 chez la plante plus forte. Les entrenœuds sont peu allongés.

Chez la plante adulte, la tige porte dans sa région inférieure dressée une vingtaine de feuilles alternes séparées l'une de l'autre par des entrenœuds de 3 à 4 ctm. On voit ensuite au

même niveau deux ou trois feuilles et autant de branches secondaires axillaires. Tandis que ces ramifications sont des tiges feuillées, la tige de premier ordre produit des pédoncules floraux au-dessus du faux-verticille; ces pédoncules sont des rameaux axillaires dont l'insertion est généralement déplacée et reportée deux nœuds plus haut.

En somme la tige aérienne du *Gloriosa virescens* rappelle par la disposition de ses feuilles et par sa ramification la tige du *Gloriosa superba*. La structure et la distribution des faisceaux ne permettent pas davantage la distinction des deux espèces.

J'ai cependant observé chez quelques exemplaires de *Gloriosa virescens* une distribution de feuilles que je n'ai jamais rencontrée chez le *Gloriosa superba*. Dans ces plantes, les feuilles de la région inférieure étaient disposées par verticilles de deux, les appendices alternant régulièrement d'un verticille au suivant.

Ces tiges verticillées présentent comme les autres des faisceaux de deux sortes (fig. 183, pl. XI); les faisceaux réparateurs, au nombre de huit, sont disposés sur un cercle intérieur, tandis que d'autres faisceaux beaucoup plus petits se trouvent dans la région périphérique. Il y a lieu de distinguer parmi ces faisceaux externes d'une part des faisceaux foliaires insérés plus bas sur les réparateurs, et d'autre part des faisceaux grêles qui restent toujours dans la région externe de la tige et fournissent aux feuilles des faisceaux foliaires supplémentaires.

Les faisceaux réparateurs s'anastomosent latéralement entre eux avant d'émettre les faisceaux foliaires principaux, de sorte que chacun de ceux-ci s'insère à la fois sur les deux réparateurs entre lesquels il se forme. Les foliaires médians sont individualisés plus tôt que les foliaires latéraux d'une même feuille. Chaque feuille reçoit de la tige trois faisceaux princi-

paux : un médian et deux latéraux, et douze ou quatorze faisceaux supplémentaires.

A un niveau donné (fig. 183, pl. XI), une section transversale montre à la périphérie les six faisceaux foliaires principaux et les faisceaux supplémentaires des deux feuilles *dn* et *gn* du verticille immédiatement supérieur, un peu plus intérieurement les six foliaires principaux des deux feuilles $a\ (n+1)$ et $p\ (n+1)$ du second verticille, et un cercle intérieur de faisceaux comprenant huit réparateurs et les deux faisceaux médians des feuilles du 3e verticille.

Ces tiges sont donc des axes très réguliers présentant deux systèmes de faisceaux : un système intérieur fournissant les foliaires principaux et un système extérieur dans lequel se forment les foliaires supplémentaires, avec cette particularité que les feuilles sont disposées par verticilles de deux.

2. *La feuille.*

La feuille du *Gl. virescens* présente la même forme et la même structure générale que celle du *Gl. superba.*

3. *La racine.*

Les racines du *Gl. virescens* sont plus grêles que celles du *Gl. superba.* La première et la seconde racine de la jeune plante présentent cependant les mêmes caractères anatomiques chez les deux espèces. Mais tandis que chez *Gl. superba*, la racine de la plante adulte renferme un faisceau large avec douze pôles ligneux, chez *Gl. virescens*, le faisceau de la racine est hexapolaire. La partie profonde des tissus corticaux ou liège interne présente une différenciation en cellules de deux sortes : les unes, plus résistantes (*L* fig. 184, pl. XI), forment des rayons allant de la gaîne au tissu fondamental

externe; les autres (*l* fig. 184, pl. XI), à parois très minces, souvent déformées, présentent de nombreux méats.

D'après ce qui précède, on voit que le *Gl. virescens* est très voisin du *Gl. superba*. Il en diffère :

1° Par la forme de son périanthe, dont les pièces sont plus larges et moins ondulées;

2° Par le diamètre plus faible des branches du tubercule, qui s'enfoncent moins profondément dans le sol;

3° Par la formation de tiges à feuilles verticillées par deux et tubercules à trois branches ;

4° Par le nombre moindre des pôles du faisceau de la racine chez la plante adulte et par la différenciation plus grande des tissus corticaux de la racine.

CHAPITRE III.

LITTONIA MODESTA.

§ 1. — MODE DE VÉGÉTATION.

Le mode de végétation de cette plante est très semblable à celui des *Gloriosa*.

§ 2. — LE TUBERCULE.

Les jeunes plantes du *Littonia modesta* ressemblent aux *Gloriosa* parvenus aux mêmes stades de développement. La tige principale n'y est pas ramifiée. La disposition et la forme des feuilles sont les mêmes. La pointe des feuilles supérieures est allongée en une vrille. Le tubercule a une forme analogue.

1. *La plante au stade II.*

La plante la plus jeune que j'aie pu étudier (fig. 150, pl. X), présentait une tige principale non ramifiée portant quatre feuilles alternes. La première feuille F_1 se compose d'une longue gaîne GF_1 enserrant la tige et d'un limbe ovale acuminé, peu développé. La deuxième feuille, insérée à 10 ctm. au-dessus de la première, présente un limbe plus grand, mais la gaîne fait défaut. La 3e et la 4e feuilles sont incomplètement formées. Ces quatre feuilles sont disposées sur la tige aérienne suivant le cycle 1/2. Leur insertion est embrassante.

La région inférieure de la tige est entourée par la gaîne de la première feuille, et celle-ci est à son tour enveloppée à sa base par la gaîne cotylédonaire.

Sur l'axe hypocotylé, qui est très court, s'insère la première racine R_1, portant déjà un certain nombre de racines secondaires. Une autre racine R', formée plus tard que la première et insérée comme elle sur la terminaison de l'axe hypocotylé, s'allonge dans l'écorce de la première racine et ne devient libre qu'à une distance de 6 à 7 ctm. de la base de celle-ci.

Arrivée à ce degré de développement, caractérisé par la présence de quatre feuilles aériennes et de la seconde racine, ainsi que par l'absence de tubercule, la plante rappelle à peu près exactement les jeunes *Gloriosa superba* parvenus au stade II.

Description des principales sections transversales de la plante au stade II.

Une section transversale, pratiquée dans la plante vers le haut de la gaîne cotylédonaire (fig. 153, pl. X), rencontre cette gaîne ouverte, dans laquelle on voit un seul faisceau dans sa moitié droite. Son faisceau gauche est éteint à ce niveau. Plus intérieurement, nous trouvons la gaîne de la première feuille F_1, qui renferme neuf faisceaux et entoure la tige principale.

L'un des faisceaux périphériques, situé contre la face cotylédonaire, est le faisceau médian de la seconde feuille F_2. En avant de ce faisceau (fig. 153 et 154, pl. X), se trouve un canal axillaire qui se prolonge vers le haut, jusque dans l'aisselle de la seconde feuille. Les deux faisceaux intérieurs de la tige se trouvent dans le plan antéro-postérieur, de part et d'autre du centre de figure; le faisceau le plus fort se trouve placé en avant du canal axillaire (fig. 153, pl. X).

Comme différences avec le *Gloriosa superba*, au même stade et au même niveau, nous voyons que :

1° La tige est entourée par une seule gaîne foliaire;

2° Le canal axillaire est en communication avec l'aisselle de la seconde feuille et non avec celle de la troisième.

Niveau II. — Fond du canal axillaire de la feuille F_2.

La section qui passe par ce niveau (fig. 155, pl. X) rencontre aussi le fond de l'aisselle de la feuille F_1. La gaîne cotylédonaire renferme deux faisceaux. La tige principale porte une saillie méristématique du côté du faisceau médian de F_1; cette saillie représente le bourgeon Bg_1 de la feuille F_1. Une autre masse méristématique, recouverte d'un dermatogène, se trouve située contre la face interne du canal axillaire; elle représente le bourgeon axillaire de la feuille F_2. Les faisceaux périphériques de la tige n'ont pas varié. Le faisceau intérieur, placé en avant du canal axillaire, s'est divisé en deux moitiés.

La gaîne cotylédonaire est recouverte par l'écorce de la première racine, dans laquelle la tige, entourée de ses deux gaînes, semble être descendue. Le faisceau de la première racine est coupé deux fois à ce niveau.

La région inférieure de la plante présente la même structure que chez *Gloriosa*.

La première racine a un faisceau bipolaire à sa base, tétrapolaire un peu plus loin. Une section transversale de cette racine, peu de distance de sa base, montre une assise superficielle (*Ap* fig. 156, pl. X) dont les cellules ne sont pas prolongées en poils ; plus intérieurement, le tissu fondamental externe est représenté par deux ou trois assises. Le tissu cortical interne renferme des méats et des lacunes nombreuses; l'assise la plus intérieure est la seule dont les cellules soient réunies en une couche continue (*Lgi* fig. 157, pl. X). La gaîne protectrice du faisceau (*Gp* fig. 157, pl. X) est formée par des cellules dont

a face interne est seule épaissie. L'assise péricambiale se compose de cellules dont les parois latérales sont épaissies uniformément, tandis que les parois horizontales sont ornées d'épaississements en réseau (fig. 157, pl. X). Le faisceau présente quatre pôles ligneux dont les trachées touchent les cellules péricambiales. Aux trachées succèdent des vaisseaux de plus en plus grands, dont les derniers formés occupent le centre du faisceau. Quatre massifs libériens alternent avec les lames ligneuses, dont ils sont séparés par des fibres primitives épaissies.

La seconde racine de la jeune plante est plus forte que la première. Son faisceau (fig. 158, pl. X) présente cinq pôles ligneux. Le bois se différencie jusqu'au centre de figure. L'assise péricambiale est composée de cellules à parois minces, tandis que les éléments de la gaîne protectrice ont leurs parois épaissies en fer à cheval. — Les cellules du liège interne augmentent de volume depuis l'assise contiguë à la gaîne jusqu'à la quatrième, dont les éléments sont allongés et, pour la plupart, recloisonnés radialement (*r* fig. 158, pl. X). Des cellules analogues ont été signalées par M. Rimbach (1) dans certaines racines de l'*Arum maculatum*, dont la partie souterraine descend progressivement dans le sol par la contraction des racines. Chez *Gloriosa*, comme chez *Littonia*, nous avons vu la jeune plante s'enterrer par suite du raccourcissement de la seconde racine, dont la surface est plissée comme celle des racines analogues des *Arum* (*R'* fig. 151, pl. X).

En résumé, on voit que le jeune *Littonia*, parvenu au stade II, est caractérisé par *sa première feuille engaînante, par le canal axillaire qui parcourt tout l'entrenœud 2, et par la formation de deux bourgeons axillaires placés à peu près au*

(1) A. Rimbach, Ueber die Lebensweise des Arum maculatum. Berichte der deutschen botanischen Gesellschaft, Bd. XV, 1897, Heft 3.

même niveau, l'un dans l'aisselle de la première feuille F_1, l'autre au fond du canal axillaire descendant de F_2.

Cette plante se distingue des *Gloriosa* au même stade par la présence d'une seule feuille engaînante, qui est la première feuille, par la formation d'un bourgeon dans l'aisselle de cette feuille; en outre, le canal axillaire des *Littonia* dépend de la seconde feuille, et non de la troisième, comme chez les *Gloriosa*.

2. *La plante au stade V.*

Morphologie.

J'ai pu étudier ensuite une autre plante de semis beaucoup plus avancée dans son développement. Cette plante, sacrifiée après trois mois de végétation, se trouvait, en ce qui concerne la formation du tubercule, à un état correspondant à celui qui a été décrit comme le stade V chez *Gloriosa superba*.

Le tubercule (fig. 152, pl. X) était formé de deux branches trés inégales : une forte branche tb_1, dirigée verticalement, la pointe en bas, et une petite branche tb_2, encore très courte, mais croissant comme la première. La tige principale Tg_1 s'insère au haut du tubercule, au sommet de la partie commune aux deux branches. Dans le prolongement de la tige principale, entre les deux branches du tubercule, s'insèrent les racines, qui sont au nombre de trois : la racine principale R_1 et deux autres plus fortes, R' et R''. Ces racines sont ramifiées.

La tige aérienne est rigide et dressée verticalement. La région inférieure est entourée par la gaîne de la première feuille F_1 sur une hauteur de 4 ctm. Cette gaîne se continue aussi sur le tubercule, qu'elle recouvre complètement. Le limbe de la feuille F_1 est ovale, terminé en pointe obtuse réfléchie vers le sol.

La gaîne cotylédonaire est rompue; on en voit un lambeau

Gcs entourant la gaîne de la première feuille (fig. 152, pl. X), tandis que sa partie inférieure *Gc i* semble en continuité avec la région superficielle de la racine principale.

La seconde feuille F_2 n'a pas de gaîne. Son limbe est ovale, allongé, pointu au sommet. L'entrenœud 2, qui porte cette feuille, a 10 ctm. de long. Il s'étend vers le bas jusqu'à la base du tubercule; sa portion inférieure est entourée sur une hauteur de 4 ctm.5 par la gaîne de la feuille F_1.

Les feuilles F_3, F_4, F_5, F_6 ont la même forme que F_2. — Le cycle foliaire est de 1/2. Les entrenœuds 3, 4, 5, 6 et 7 ont respectivement 2 ctm.5, 2 ctm., 1 ctm.8, 1 ctm.7 et 1 ctm.2.

La dernière feuille, visible au sommet de la tige F_7, n'avait pas acquis sa taille définitive.

Le bourgeon terminal est enveloppé par la feuille F_8, encore très petite.

Dans l'étude de la structure de cette plante, je décrirai successivement le tubercule, puis la tige principale.

Anatomie du tubercule.

L'exemplaire étudié ayant été pris avant la fin de la période de végétation, le tubercule n'avait pas achevé son développement. La deuxième branche tb_2 (fig. 152) était encore très courte, mais, comme la première tb_1, elle descendait verticalement dans le sol. Ce tubercule est entièrement entouré par la gaîne de la feuille F_1.

ÉTUDE DES PRINCIPALES SECTIONS TRANSVERSALES DU TUBERCULE.

La tige aérienne, dans sa région inférieure, près de son insertion sur le tubercule, est entourée par la gaîne de la feuille F_1 (fig. 160, pl. X), qui renferme sept faisceaux : le médian M_1 et trois faisceaux latéraux de chaque côté. Parmi ces derniers, si nous considérons la moitié droite, l'un d'eux,

D_1, est le plus fort; il se trouvera à peu près à égale distance du faisceau médian et du bord du limbe; c'est, comme le médian, un faisceau *foliaire principal*. Les faisceaux plus petits, d_1 et d_2, situés de part et d'autre de D_1, sont des *faisceaux supplémentaires*.

La tige renferme sept faisceaux extérieurs et deux faisceaux internes. Les sept faisceaux périphériques sont trois foliaires principaux de la feuille F_2 (M_2, G_2, D_2) et quatre petits faisceaux, qui fourniront chacun un foliaire supplémentaire à cette même feuille. En avant du faisceau M_2, on voit un canal aplati (*Cax* fig. 160 et 165, pl. X) entièrement bordé par des cellules épidermiques. Ce canal se prolonge tout le long de l'entrenœud 2 et va déboucher dans l'aisselle de la seconde feuille, à 11 centimètres plus haut.

Les deux faisceaux intérieurs sont des réparateurs. Ils sont situés, l'un *Ra*, en avant du faisceau M_2; l'autre *Rp* en face du premier et vers la face postérieure.

En passant dans le tubercule, on voit d'abord une région dans laquelle le tissu fondamental, plus abondant, renferme de l'amidon sous forme de grains simples ou composés de deux à quatre granules. L'un des faisceaux extérieurs s'est réuni au réparateur *Rp*, de sorte que le nombre des faisceaux extérieurs est de six seulement.

Plus bas, le tissu fondamental renfermant l'amidon est beaucoup plus développé du côté droit de la section, tous les faisceaux se trouvant rassemblés de l'autre côté. Deux de ces faisceaux cependant, M_2 et G_2, sont coupés obliquement (fig. 161, pl. X) dans leur course vers l'extérieur.

En descendant vers la région la plus renflée du tubercule, tous les faisceaux se dispersent dans le tissu fondamental (fig. 162, pl. X). Le faisceau M_2, avec le canal axillaire *Cax*, occupe toujours une position périphérique contre le sommet d'une proéminence.

Une section transversale du tubercule au niveau du sommet de la branche tb_2 montre (fig. 163, pl. X) au fond du canal axillaire le bourgeon axillaire Bg_2 de la feuille F_2. — Cette section est, comme toutes les sections du tubercule, entourée par la gaîne de la première feuille F_1.

Au niveau du nœud 1, la coupe rencontre l'insertion de la feuille F_1 (fig. 164, pl. X); tous les faisceaux de la tige se sont rassemblés du côté droit de la section, tandis que le tissu parenchymateux contenant l'amidon se trouve du côté gauche.

Au-dessous de ce niveau, les sections horizontales rencontrent le premier entrenœud de la tige principale, puis l'axe hypocotylé sur lequel s'insèrent la première racine et les racines secondaires. La structure de ces parties est identique à celle des mêmes régions des *Gloriosa.*

La section transversale de la première branche du tubercule au niveau de la base de la racine principale a un contour circulaire. On y voit quelques petits lobes libéro-ligneux unipolaires insérés vers le haut sur les faisceaux de la tige principale. Ces faisceaux se rendent au bourgeon Bg_1 situé à l'extrémité inférieure de cette branche.

En somme, nous voyons, par l'étude précédente, que le premier tubercule du *Littonia modesta* est constitué par *un renflement de la tige principale correspondant à la région inférieure de l'entrenœud 2. Le renflement se continue vers le bas par deux branches inégales, la plus longue portant à son extrémité le bourgeon axillaire de la première feuille, l'autre portant le bourgeon axillaire de la seconde feuille.* Cette seconde feuille se trouve insérée beaucoup plus haut sur la tige, mais son bourgeon axillaire est situé au fond d'un canal axillaire qui descend de l'entrenœud 2 et se prolonge jusqu'à la pointe de la seconde branche du tubercule.

Chez les *Gloriosa,* nous avons vu le tubercule constitué aussi par un renflement de la tige principale. Mais ce renfle-

ment ne commence qu'au-dessus du nœud 2 ; il est recouvert par les gaînes des deux feuilles F_1 et F_2, et ses deux branches descendantes portent à leur extrémité : la première le bourgeon axillaire de la feuille F_2, la seconde le bourgeon axillaire de la feuille F_3. Chez *Gloriosa*, la feuille F_1 ne présente pas de bourgeon axillaire.

Chez *Littonia modesta*, au contraire, le *renflement du tubercule*, au lieu de commencer au-dessus du nœud 2, *commence au-dessus du nœud 1*, c'est-à-dire *un segment plus bas*. L'aisselle de la feuille F_1 présente un bourgeon axillaire Bg_1, qui se trouve ensuite transporté à l'extrémité de la première branche du tubercule; le bourgeon de la seconde feuille est situé au fond d'un canal axillaire, qui se prolonge jusqu'à l'extrémité inférieure de la seconde branche; ce bourgeon Bg_2 se comporte donc tout à fait comme le bourgeon axillaire de la troisième feuille des *Gloriosa*.

Le tubercule se forme donc chez LITTONIA *un segment plus bas que chez* GLORIOSA et *n'est recouvert que par une seule gaîne foliaire*. Les bourgeons axillaires de la première et de la deuxième feuille de *Littonia* se trouvent respectivement à la pointe de la première branche et de la deuxième branche du tubercule, tandis que chez *Gloriosa* ce sont les bourgeons axillaires de la seconde et de la troisième feuille qui jouent le même rôle.

3. *Les tubercules annuels successifs*.

Dans les deux ou trois années qui suivent le développement du premier tubercule, le *Littonia modesta* produit successivement de nouveaux tubercules bifurqués. Les deux branches de ceux-ci, souvent inégales, descendent plus ou moins verticalement dans le sol, et chacune d'elles porte un bourgeon au voisinage de son extrémité libre (fig. 166, pl. XI). Certains exemplaires ont le tubercule formé par deux branches courtes

et épaisses, développées presque horizontalement (fig, 167, pl. XI) (1).

Lorsque le *Littonia modesta* atteint l'état adulte, son tubercule se compose de trois ou même de quatre branches descendantes (fig. 168, pl. XI); mais ces branches, ne présentant pas d'étranglement à leur base, ne se séparent que rarement, de sorte que le tubercule reste entier. Quel que soit le nombre des branches du tubercule, chacune d'elles porte à son extrémité inférieure un bourgeon capable de fournir une tige aérienne lors de la période de végétation suivante. Chaque tige aérienne produisant à sa base un tubercule à trois ou quatre branches, on voit que la multiplication de la plante est très rapide, puisqu'un tubercule à quatre branches, pouvant produire quatre tiges aériennes, aura formé, après une période de végétation, quatre nouveaux tubercules composés de trois ou quatre branches, comme le premier (2).

Tandis que chez les *Gloriosa* le tubercule est toujours recouvert, au moins pendant la première partie de son développement, par deux gaînes foliaires qui s'accroissent longtemps avec lui, une seule gaîne recouvre le tubercule de *Littonia*, et, comme cette enveloppe se déchire souvent chez les *Littonia* adultes, le tubercule est nu.

La surface du tubercule est parsemée de petites fossettes peu profondes qui lui donnent à l'œil nu un aspect un peu chagriné; c'est au fond de ces fossettes que sont placés les stomates.

Le bourgeon subapical de chacune des branches du tubercule est complètement enveloppé par une écaille charnue, lisse (*Ec*

(1) Cette forme rappelle certains tubercules de *Gloriosa virescens*, tandis que la forme la plus ordinaire est celle des tubercules de *Gl. superba*.

(2) Dans nos cultures, il arrive souvent que certains bourgeons du tubercule ne produisent pas de tiges aériennes, soit par suite de blessures survenues dans le cours des rempotages, soit parce que la plante manque de vigueur.

fig. 171, pl. XI), dont on voit l'orifice en forme de croissant près de son sommet, en examinant cette région à la loupe. Trois feuilles sont indiquées sous cette écaille.

Les débris de cette écaille charnue *Ec* entourent la base de la tige aérienne, qui se développe à la reprise de la végétation. Le premier entrenœud de cette tige ne s'allongeant pas, la feuille F_1, réduite à sa gaîne, s'insère immédiatement au-dessus de l'écaille. C'est la région inférieure de l'entrenœud 2, enfermée dans la gaîne F_1, qui se renfle pour former le nouveau tubercule. Ce second entrenœud a ordinairement 15 à 20 centimètres de longueur. Le nœud 2 porte une feuille engaînante dont la gaîne est courte, le limbe ayant de 1 à 2 ctm. de long. Cette feuille F_2 est la première feuille aérienne.

4. *Anatomie du tubercule de la plante adulte.*

Une section transversale de la tige de la plante adulte, pratiquée dans l'entrenœud 2, montre l'existence dans cet entrenœud (fig. 177, pl. XI) de deux canaux aplatis tangentiellement (Cax_1 et Cax_2), limités par des cellules épidermiques. Chacun de ces canaux se trouve dans le tissu fondamental externe de la tige, en avant d'un faisceau foliaire principal. Ces deux canaux, à peu près diamétralement opposés, débouchent dans l'aisselle de la feuille F_2, qui a probablement la valeur de deux feuilles engaînantes opposées, soudées à leur base (fig. 178, pl. XI). Dans le tubercule à trois branches qui se développe à la base de la tige aérienne, ces canaux se continuent au voisinage de la surface des deux dernières branches formées tb_2 et tb_3; ils sont visibles sur la face supérieure ou externe de chaque branche sous la forme d'une bande plus sombre, très étroite et peu visible dans le haut, qui s'élargit brusquement vers le milieu de la branche, ses bords descendant obliquement pour se rejoindre sur la face opposée.

Ce trajet des canaux axillaires prouve, d'après ce que nous savons déjà des *Gloriosa*, que les bourgeons subterminaux des deux branches tb_2 et tb_3 du tubercule adulte ont la valeur de bourgeons axillaires de la feuille F_1.

La première branche tb_1 du tubercule ne présente pas de canal axillaire. Le bourgeon qu'elle porte à son extrémité inférieure est un bourgeon axillaire de la feuille F_1.

Les tissus du tubercule sont peu différenciés. La surface est recouverte par un épiderme dont les cellules, vues de face, sont à peu près isodiamétriques. On y voit de rares stomates logés au fond de petites fossettes superficielles. Les cellules épidermiques de l'organe entièrement développé proviennent du recloisonnement répété de l'épiderme du tubercule jeune; les dernières cloisons formées sont encore très nettement reconnaissables à leur moindre épaisseur. L'épiderme ne renferme pas d'amidon. Il en est de même des cellules de l'assise sous-épidermique.

Le tissu fondamental, plus intérieur, se compose de cellules toutes semblables, remplies d'amidon en gros grains simples ou en grains composés, formés par la réunion de 2 à 4 grains élémentaires (fig. 159, pl. X).

Les faisceaux libéro-ligneux sont irrégulièrement répartis dans le tissu fondamental; on en trouve de 20 à 25 dans chacune des branches du tubercule. Ce sont des faisceaux unipolaires orientés avec leur bois vers le centre de l'organe. Ces faisceaux se ramifient de distance en distance; on les voit souvent à l'état de division; les trachées forment, en effet, dans la région antérieure des faisceaux, plusieurs groupes d'inégale importance (fig. 169, pl. XI).

Dans les faisceaux du tubercule complètement développé, avant l'hibernation, le bois se compose de trachées et de quelques vaisseaux. Le liber est peu différencié. — Entre les derniers vaisseaux lignifiés et le liber se trouvent des cellules

à parois minces, qui semblent être des éléments ligneux don la différenciation n'est pas achevée (fig. 170, pl. XI).

Si l'on étudie la structure de ces mêmes faisceaux dans les tubercules qui ont utilisé leurs réserves après une nouvelle période de végétation, on voit, en effet, que la lignification a continué dans les éléments situés entre le liber et les derniers vaisseaux formés l'année précédente (fig. 170, pl. XI). On distingue facilement les éléments de lignification récente à leur teinte plus claire.

Je n'ai pas rencontré dans le tubercule des *Littonia* l'indication de cette zone cambiale qui produit chez *Gloriosa superba* des éléments nouveaux, sériés radialement (*z*, fig. 87 à 90, pl. V). Le mode de végétation du *Littonia* étant le même que celui des *Gloriosa*, on peut se demander si les grandes dimensions des branches du tubercule du *Gl. superba* suffisent à expliquer la présence d'une zone cambiale dans les faisceaux des tubercules de cette plante.

Le point de végétation de chaque branche du tubercule, abrité dans une bractée charnue, est en outre complètement recouvert par deux feuilles, F_1 et F_2, qui sont les deux premières feuilles de la tige future. Une troisième feuille, en voie de développement, ne recouvre pas encore le sommet végétatif.

Lorsque le tubercule présente quatre branches descendantes, deux d'entre elles n'ont pas de canal axillaire et portent chacune à son extrémité un bourgeon qui a la valeur d'un bourgeon axillaire de la feuille F_1; cette dernière feuille présente donc dans ce cas deux bourgeons axillaires (1). Les deux autres branches ont la même valeur que dans les tubercules à trois branches; elles portent chacune un bourgeon subterminal, relié à l'aisselle de la feuille F_2 par un canal aplati.

(1) Il est probable que cette feuille a, comme la feuille F_3, la valeur de deux feuilles connées réduites à leur gaîne.

5. Conclusion : *Valeur morphologique du tubercule.*

L'étude qui précède nous permet de caractériser comme il suit les tubercules du *Littonia modesta :*

1° *Le tubercule de la jeune plante* est constitué par *un renflement* correspondant à *la région inférieure du second entrenœud de la tige principale.* Ce renflement produit deux branches descendantes inégales, la plus longue portant à son extrémité le bourgeon axillaire de la première feuille, la plus courte le bourgeon axillaire de la seconde feuille. Cette seconde branche présente un canal reliant son bourgeon à l'aisselle de la feuille dont il dépend.

2° Le premier tubercule de *Littonia* est *entouré par une seule gaîne*, qui est celle de la feuille F_1.

3° Le tubercule de la plante adulte a la valeur d'une hypertrophie de *la région inférieure du second entrenœud de la pousse aérienne.* Sur ce renflement se forment trois protubérances decendantes portant, chacune à son extrémité, un bourgeon. Le bourgeon de la première branche est une production axillaire de la feuille F_1. Les bourgeons des deux autres branches sont des bourgeons axillaires de la feuille F_2, en relation avec l'aisselle de cette feuille par des canaux axillaires. — La production de quatre branches descendantes au tubercule est due à la présence d'un second bourgeon dans l'aisselle de la feuille inférieure F_1.

4° Le tubercule du *Littonia modesta* adulte n'est entouré que par une seule gaîne, qui est celle de la feuille F_1.

Le tubercule de *Littonia modesta* se développe donc dans la plante adulte, comme dans la jeune plante, un entrenœud plus bas que chez les *Gloriosa.* — Le tubercule adulte possède trois ou quatre branches descendantes au lieu de deux, parce que les feuilles inférieures des *Littonia* peuvent présenter deux

bourgeons axillaires au lieu d'un seul, chacune de ces feuilles ayant probablement la valeur de deux feuilles connées.

§ 3. — LA TIGE. — LA FEUILLE. — LA RACINE.

1. *La tige.*

Morphologie.

La tige principale du *Littonia modesta* complètement développé porte dans sa région inférieure huit feuilles alternes disposées suivant l'ordre distique, puis une douzaine de feuilles verticillées par deux, les feuilles des verticilles pairs alternant avec celles des verticilles impairs. C'est à la cinquième ou à la sixième feuille que commence la transformation de la pointe en vrille. Les feuilles verticillées sont un peu plus étroites que les autres.

Les tiges annuellement produites par la plante avant qu'elle soit capable de fleurir ne sont pas ramifiées ; elles portent comme la tige principale des feuilles inférieures alternes et souvent quelques verticilles dans leur partie supérieure. La feuille inférieure de ces tiges est réduite à une écaille engaînante qui entoure la base de la tige. La seconde feuille, séparée de la première par un entrenœud long de plusieurs centimètres, se compose d'une gaîne embrassante de 2 à 3^{mm} de haut et d'un limbe réduit atteignant au plus 2^{ctm} de longueur. Cette feuille se termine par une pointe accuminée non prolongée en vrille. Les deux ou trois feuilles suivantes ont une pointe analogue.

La tige de la plante adulte diffère de celle des plantes jeunes par la distribution de ses feuilles ainsi que par sa ramification qui produit les pédoncules floraux. Cette tige porte à sa base une feuille engaînante sans limbe qui renfermera le nouveau tubercule au début de sa formation ; plus haut,

après un entrenœud de 20 à 25 ctm, une feuille engaînante à limbe réduit, puis deux ou trois verticilles de deux feuilles séparés par des entrenœuds de 10 à 15ctm. A ces verticilles de deux feuilles succèdent quatre à six verticilles de trois feuilles chacun.

Plus haut encore, nous trouvons un certain nombre de feuilles isolées ou réunies par deux, trois ou quatre à chaque nœud; mais ces derniers groupements ont les caractères de faux-verticilles. Les feuilles de cette région de la tige sont réellement alternes, leurs insertions pouvant néanmoins être rapprochées, sans que les appendices soient placés comme sur les axes verticillés.

Anatomie.

I. LA TIGE PRINCIPALE.

La région inférieure de la tige, depuis l'axe hypocotylé jusqu'à la base de l'entrenœud 2, est comprise dans le tubercule, dont l'étude vient d'être faite.

La portion de la tige principale qui s'insère sur le tubercule correspond au deuxième entrenœud. Une section transversale de la tige principale, immédiatement au-dessus du tubercule, montre les tissus suivants : à la surface un épiderme (*Ep*, fig. 165, pl. X) dont les cellules, protégées par une cuticule, ont en outre des parois assez fortement épaissies; sous l'épiderme se trouvent trois ou quatre assises de cellules à parois épaissies formant une gaîne mécanique hypodermique (*Gm*, fig. 164). Cette gaîne n'est pas séparée de l'épiderme par des cellules de tissu fondamental à parois minces (1). On remarque dans cette tige (fig. 160, pl. X) deux gros faisceaux

(1) A une distance de 15mm au-dessus de ce niveau, la gaîne mécanique est séparée de l'épiderme par une assise de parenchyme chlorophyllien à parois minces; cette assise ne fait jamais défaut dans la partie supérieure de la tige.

intérieurs et sept petits faisceaux extérieurs plus ou moins rapprochés de la gaîne.

De même que chez *Gloriosa*, on peut distinguer dans la tige de *Littonia* une face antérieure sur laquelle sont insérés le cotylédon et les feuilles d'ordre pair, et une face postérieure qui porte les feuilles d'ordre impair. — D'après cette convention les deux faisceaux intérieurs se trouvent dans le plan de symétrie antéro-postérieur. Leur bois se compose de quelques trachées antérieures, de petits vaisseaux et de deux ou trois grands vaisseaux occupant à peu près toute la largeur du massif dans sa région moyenne. Le liber est formé par des cellules grillagées et des cellules annexes, sans fibres.

Parmi les faisceaux périphériques, l'un d'eux, qui est le faisceau médian de la seconde feuille, se trouve appuyé contre la gaîne et protégé en avant par un groupe d'éléments mécaniques au milieu desquels on voit un canal (*Cax*, fig. 160 et 165, pl. X) très aplati tangentiellement. C'est le canal axillaire qui s'étend depuis le fond de l'aisselle de la feuille F_2 jusqu'à l'extrémité inférieure de la seconde branche du tubercule. — Le faisceau M_2 comprend des trachées et quelques petits vaisseaux ligneux en arrière desquels se trouve une masse libérienne (fig. 165, pl. X). — Les autres faisceaux extérieurs ont la même constitution.

Parcours des faisceaux. — A la base de la tige aérienne les deux faisceaux intérieurs ne sont pas à la même distance de l'axe, le faisceau antérieur *Ra* (fig. 160, pl. X) en est plus rapproché, il est aussi plus fort que le faisceau postérieur. En montant le long de l'entrenœud 2, le faisceau *Ra* grossit, tandis que le faisceau postérieur *Rp* se dirige vers la surface.

Plus haut (à 55^{mm} au-dessus de la base de la tige) le réparateur antérieur se lobe et produit un faisceau médian et deux faisceaux latéraux (fig. 172, pl. XI). Le réparateur posté-

rieur *Rp* se divise de même en un lobe médian et deux latéraux, mais ces derniers sont très grêles.

Un peu plus haut (à 3mm au-dessus de la coupe précédente), les lobes latéraux issus du réparateur antérieur se divisent en deux masses, de sorte que ce réparateur a formé cinq faisceaux : 1° un faisceau M_4 qui occupe la place qu'avait plus bas le faisceau *Ra;* 2° deux faisceaux situés l'un à droite et l'autre à gauche de M_4, ce sont G_3 et D_3 ; puis 3° deux faisceaux *Rg*, *Rd* situés latéralement et voisins des derniers. A ces faisceaux *Rd* et *Rg* se joignent les lobes latéraux fournis par le réparateur postérieur.

Le lobe médian du réparateur postérieur *Rp* est le faisceau M_3, c'est-à-dire le faisceau médian de la feuille F_3. Les faisceaux latéraux principaux de cette feuille F_3 sont représentés par les faisceaux G_3 et D_3, issus, comme nous l'avons vu, du réparateur *Ra*.

A ce niveau, c'est-à-dire au-dessous du nœud 2, la position des réparateurs a donc changé, ces faisceaux se trouvent l'un à droite et l'autre à gauche (*Rd* et *Rg*) au lieu de se faire face dans le plan antéro-postérieur. Le système des faisceaux intérieurs est représenté par un faisceau médian antérieur M_4, un médian postérieur M_3, deux foliaires latéraux voisins de M_4, ce sont G_3 et D_3 et deux réparateurs *Rd* et *Rg*.

Le système des faisceaux périphériques se complique également en montant vers le nœud 2. Des faisceaux nouveaux insérés sur les faisceaux voisins ou même formés isolément viennent s'ajouter aux faisceaux existant déjà dans cette région, de sorte qu'au dessous du nœud 2, on trouve quinze faisceaux périphériques au lieu de sept. Avant de sortir dans la feuille F_2, les faisceaux extérieurs se divisent et reforment dans la région périphérique de la tige les petits faisceaux de l'entre-nœud immédiatement supérieur.

Au niveau du nœud 2 (fig. 173, pl. XI), la section trans-

versale de la tige rencontre la terminaison supérieure du canal axillaire *Cax*. On voit en outre, à ce niveau, que la feuille F_2 reçoit quinze faisceaux dont trois principaux, le médian M_2 et deux latéraux G_2 et D_2, et douze faisceaux supplémentaires répartis de la façon suivante dans chaque moitié de la feuille : trois entre le faisceau médian et le faisceau latéral principal et trois au delà de ce dernier vers le bord de la gaîne.

Au nœud 3, nous verrons sortir le faisceau M_3 comme foliaire médian, et les deux faisceaux latéraux G_3 et D_3 ; ceux-ci ont été formés dans l'entrenœud 2.

De même au nœud 4, le faisceau M_4 formé dans l'entrenœud 2 sort comme faisceau médian en même temps que les latéraux G_4 et D_4 formés dans l'entrenœud 3.

Le faisceau médian parcourt donc avant sa sortie un entrenœud de plus que les faisceaux latéraux.

Les autres segments de la tige dans la région où les feuilles sont alternes, présentent les mêmes particularités que les segments 3 et 4, de sorte que l'on peut décrire de la façon suivante le *parcours des faisceaux dans un segment moyen de la tige principale de Littonia modesta :*

A la base d'un segment moyen, la tige renferme cinq faisceaux intérieurs (fig. 176, pl. XI) qui sont : deux réparateurs situés l'un à droite *Rd*, l'autre à gauche *Rg* et trois foliaires principaux. Si n est le numéro d'ordre du segment, les trois faisceaux foliaires du cercle interne sont $M\ (n+2)$, pour le faisceau situé dans le plan de symétrie antéro-postérieur, et $D\ (n+1)$, $G\ (n+1)$ pour les deux faisceaux situés de chaque côté de $M\ (n+2)$. — En arrière de $M\ (n+2)$, dans la région périphérique de la tige se trouve le faisceau Mn. Dans le plan de symétrie antéro-postérieur, du côté opposé aux faisceaux Mn et $M\ (n+2)$, nous voyons une masse libéro-ligneuse située à peu près à mi-chemin entre le cercle

interne et le cercle externe des faisceaux, c'est le médian *M* (*n* + *1*); de sorte qu'à un même niveau, à la base du segment, les faisceaux médians des trois feuilles immédiatement supérieures sont individualisés, et ils sont d'autant plus rapprochés du centre de la section transversale qu'ils appartiennent à une feuille d'ordre plus élevé.

Le cercle externe des faisceaux dont fait partie le médian *Mn* comprend en outre deux autres foliaires principaux de la même feuille : *Gn* et *Dn*, ainsi que les sortants supplémentaires intercalés entre les faisceaux principaux. Au nœud *n*, la feuille *Fn* reçoit les faisceaux *Mn*, *Gn*, *Dn* et douze faisceaux supplémentaires provenant du cercle externe des faisceaux de la tige.

Comme chez *Gloriosa*, les faisceaux supplémentaires, avant de sortir dans la feuille, émettent vers l'intérieur des lobes libéro-ligneux qui restent dans la tige et reconstituent les faisceaux périphériques de l'entrenœud supérieur.

Voyons maintenant les rapports des faisceaux intérieurs dans l'étendue du segment. Un peu au-dessus de la base du segment, les deux réparateurs *Rd* et *Rg* s'élargissent pour se réunir en un massif unique situé en avant du faisceau *M* (*n* + *1*). En même temps, les faisceaux *M* (*n* + *2*), *D* (*n* + *1*) et *G* (*n* + *1*) s'éloignent du cercle interne pour gagner la périphérie de la tige. Le massif anastomotique (*Rd* + *Rg*) persiste jusqu'au-dessus du nœud *n*, puis s'élargit brusquement et se divise en cinq faisceaux : deux plus forts provenant des bords du massif et trois plus petits dans la région moyenne. Ces derniers sont des faisceaux foliaires qui remplacent dans le cercle interne les foliaires qui viennent de se rendre parmi les faisceaux périphériques. L'un des nouveaux faisceaux foliaires qui se trouve dans la ligne de symétrie antéro-postérieure, est le médian *M* (*n* + *3*), les deux autres sont *G* (*n* + *2*) et *D* (*n* + *2*). — En somme les deux massifs

réparateurs forment un pont qui les relie entre eux du côté opposé au faisceau médian *Mn;* aux dépens de ce pont se forment trois faisceaux foliaires, un médian et deux latéraux.

La coupe transversale en haut du segment est symétrique de celle pratiquée à la base par rapport à un plan axial dirigé de droite à gauche.

Ce parcours est identique à celui décrit pour la tige principale du *Gloriosa superba.* Dans les deux tiges, la réparation et l'origine des traces foliaires sont les mêmes. La principale différence consiste dans la présence chez *Littonia* de trois faisceaux supplémentaires au lieu de deux intercalés entre le faisceau médian et chacun des latéraux principaux ainsi qu'entre ces derniers et le bord de la gaîne.

La tige principale du *Littonia modesta* dans la région qui porte des feuilles alternes présente donc les mêmes caractères anatomiques que celle du *Gloriosa superba.*

Chez les *Littonia* dont la tige principale s'est complètement développée, la région supérieure de cette tige porte des feuilles verticillées par 2, la position des feuilles alternant d'un verticille au suivant. La trace foliaire est un peu réduite, la tige tendant à se simplifier vers sa terminaison, et chaque feuille n'embrassant exactement que la moitié du pourtour de la tige. La trace foliaire comprend un faisceau médian, deux faisceaux latéraux et quatre ou six faisceaux supplémentaires intercalés par deux ou trois entre le faisceau médian et chacun des faisceaux latéraux (1). Ces derniers ne sont même souvent que des moitiés de faisceaux; un faisceau foliaire issu du cercle interne se divisant en deux moitiés pour donner le faisceau latéral droit d'une feuille et le faisceau latéral gauche de la feuille opposée.

(1) Il n'y a pas dans ces feuilles de faisceaux supplémentaires marginaux.

2. LA TIGE DE LA PLANTE ADULTE.

La tige développée de la plante adulte s'insère sur le tubercule qui en représente la région inférieure transformée en réservoir nutritif. Dans le premier entrenœud de la tige au-dessus du tubercule (1), les faisceaux, sur une section transversale, sont répartis sur deux cercles. Le cercle intérieur est formé par les faisceaux les plus grands. Les faisceaux périphériques forment un cercle à peu de distance de la surface. Entre les faisceaux intérieurs et les faisceaux extérieurs, on en voit quelques autres ; ce sont des faisceaux foliaires issus du massif du cercle intérieur, et se rendant parmi les faisceaux périphériques.

La section de la tige dans cet entrenœud 2 (fig. 177, pl. XI) montre de plus, en deux points presque diamétralement opposés, deux canaux aplatis tangentiellement, limités par un épiderme. Ce sont les canaux axillaires déjà signalés à propos de l'étude du tubercule. Au nœud 2 (fig. 178, pl. XI) ces deux canaux se terminent dans l'aisselle de la feuille F_2, en deux points presque diamétralement opposés. Les deux bourgeons axillaires qui se trouvent à l'extrémité des deuxième et troisième branches du tubercule en rapport avec ces canaux dépendent donc de la feuille F_2. Cette feuille, qui se compose d'une gaîne et d'un limbe court, semble avoir la valeur de deux feuilles connées, l'une de ces deux feuilles ayant seule développé son limbe. — D'ailleurs les trois nœuds suivants portent chacun deux feuilles opposées, il est possible que cette répartition des appendices commence à partir du nœud 2 (2).

(1) Cet entrenœud peut atteindre 20 à 25 ctm. de longueur, c'est l'entrenœud 2 de la tige qui a formé le nouveau tubercule.

(2) Parfois même au nœud 1, lorsque le tubercule ayant quatre branches, deux d'entre elles portent des bourgeons axillaires du nœud 1.

La feuille moyenne de la plante adulte reçoit de la tige trois faisceaux principaux : un médian et deux latéraux. Ces derniers se divisent généralement en deux branches avant la sortie. Ces faisceaux principaux proviennent du cercle intérieur. La feuille reçoit en outre des faisceaux supplémentaires plus grêles : deux ou trois intercalés entre le médian et chacun des faisceaux latéraux et un ou deux marginaux.

Lorsque les feuilles sont insérées par trois au même nœud, le nombre des faisceaux de la trace foliaire ne change pas, bien que l'insertion de la feuille soit moins large.

Les faisceaux foliaires principaux sont produits par les faisceaux de la couronne intérieure. Les faisceaux médians des feuilles du nœud *n* se détachent des faisceaux intérieurs au même niveau que les faisceaux latéraux des feuilles (*n* — *1*), de sorte que pour une même feuille, le faisceau médian est individualisé un entrenœud plus bas que les faisceaux latéraux.

Quant aux faisceaux supplémentaires, ils ne parcourent qu'un entrenœud au-dessous de leur sortie; la plupart d'entre eux ne sont même définitivement formés qu'au niveau du nœud où ils quittent la tige, puisqu'immédiatement avant leur départ, ils fournissent des ramifications destinées à reformer les faisceaux périphériques de l'entrenœud supérieur.

Les pédoncules floraux sont des rameaux axillaires de la région supérieure de la tige aérienne, là où les feuilles sont alternes. Les deux premières feuilles de cette région sont le plus souvent groupées en un faux verticille, tandis que les nœuds suivants portent des feuilles isolées. En général on trouve le premier pédoncule floral *à côté* de la quatrième ou de la cinquième feuille au-dessus des nœuds verticillés. Une même tige peut ainsi porter plusieurs pédoncules qui ont la valeur de rameaux axillaires dont l'insertion

est reportée deux nœuds au-dessus de la feuille dont ils dépendent.

Les douze ou quinze dernières feuilles produites par la tige ne sont pas accompagnées de pédoncules floraux.

La tige du *Littonia modesta* ne se ramifie dans sa partie aérienne qu'en produisant des pédoncules floraux, tandis que chez les *Gloriosa* le faux verticille porte des ramifications axillaires qui sont des tiges de second ordre, comparables à la tige de premier ordre et pouvant comme elle se ramifier et produire ensuite des pédoncules floraux.

2. *La feuille.*

Les feuilles du *Littonia modesta* sont dépourvues de pétiole, la pointe de leur limbe s'effile en une vrille par laquelle la plante s'attache aux supports.

Tandis que les premières feuilles de la jeune plante sont engaînantes (fig. 150 à 152, pl. X), les feuilles supérieures qui sont opposées n'embrassent que la moitié de la circonférence de la tige. Sur la tige de la plante adulte, les feuilles opposées embrassent la moitié de la tige, mais les feuilles isolées, comme les feuilles verticillées par trois, n'embrassent que le tiers du pourtour.

L'extrémité des feuilles de la jeune plante au-delà de la quatrième ou de la cinquième feuille, et celle des feuilles de la plante adulte à partir de la quatrième région nodale est transformée en une vrille qui s'enroule en recourbant son sommet vers la face postérieure.

Les feuilles inférieures engaînantes de la jeune plante reçoivent de la tige quinze faisceaux dont trois faisceaux principaux et douze supplémentaires (1). Les feuilles opposées de

(1) Voir ci-dessus, page 135.

la région supérieure de la tige principale reçoivent de la tige sept ou neuf faisceaux dont trois faisceaux principaux et quatre ou six faisceaux supplémentaires.

La feuille moyenne de la plante adulte reçoit trois faisceaux foliaires principaux et quatre ou six faisceaux supplémentaires. Il y a dans ces traces foliaires des faisceaux supplémentaires marginaux. Les faisceaux principaux latéraux se divisent généralement en deux moitiés égales avant de quitter la tige.

La feuille présente une nervure médiane fortement saillante sur la face postérieure ; cette nervure ne renferme que le faisceau médian. Les faisceaux de la région la plus large du limbe sont distribués de telle sorte que trois faisceaux très grêles sont intercalés entre deux faisceaux plus forts ; certains parmi ces très petits faisceaux n'ont qu'un parcours limité à la portion la plus large de la feuille, ils se forment vers le bas par des branches issues des faisceaux voisins, et se terminent au niveau du rétrécissement du limbe en se divisant en deux branches qui se joignent aux faisceaux voisins. Ce mode de terminaison s'observe d'ailleurs dans toute la moitié supérieure du limbe pour toutes les nervures les plus grêles.

Les faisceaux de cette feuille sont mis en rapport par des branches transversales composées de quelques trachées et de quelques éléments libériens.

Les cellules épidermiques de la face antérieure de la feuille sont un peu allongées dans le sens des nervures; leurs parois latérales sont sinueuses. Cet épiderme ne présente pas de stomates. — La cuticule, peu épaisse, devient plus forte vers les bords de la feuille.

L'épiderme postérieur a les mêmes caractères que l'épiderme antérieur, il possède en outre des stomates; la cuticule est plus mince que sur la face antérieure.

Le parenchyme du limbe se compose de quatre assises de

cellules isodiamétriques qui renferment des grains de chlorophylle et laissent entre elles de petits méats. Il n'y a pas de parenchyme palissadique différencié.

3. *La racine.*

Les premières racines de la jeune plante ont été décrites dans l'étude des divers stades de développement.

Les racines de la plante adulte ont environ 1^{mm} de diamètre, elles sont peu ramifiées. Leur surface est formée par une assise pilifère (*Ap*, fig. 180, pl. XI) dont certaines cellules présentent de courts prolongements analogues à des poils courts. Cette assise recouvre une rangée très régulière de cellules formant l'assise subéreuse *As*. Plus intérieurement on voit trois ou quatre assises de grandes cellules moins régulières *Tfe* laissant entre elles des méats qui s'avancent jusqu'au dessous de l'assise subéreuse. Enfin la région profonde des tissus corticaux comprend quatre assises de cellules *Lgi* avec méats d'autant plus grands que les cellules sont plus éloignées de la gaîne.

Les cellules de la gaîne protectrice (*Gp*, fig. 180, pl. XI) sont épaissies en fer à cheval, le maximum de l'épaississement se trouvant sur la paroi interne, alors que les parois externes sont restées minces. — L'assise péricambiale se compose de cellules à parois minces dont les cloisons radiales alternent assez régulièrement avec celles des cellules de la gaîne.

Le faisceau possède dix à douze pôles ligneux (*tr*, fig. 180, pl. XI). Les trachées et les massifs libériens sont contigus à l'assise péricambiale. Chacune des lames ligneuses comprend à partir de l'extérieur des trachées, puis des vaisseaux de plus en plus grands dont les derniers s'appuient contre un massif central de fibres primitives durcies (*f*, fig. 180, pl. XI). Les vaisseaux intérieurs appartenant à deux lames voisines se

touchent latéralement de sorte que le massif central de fibres épaissies est entouré par une couronne de ces vaisseaux. Les massifs libériens alternent régulièrement avec les lames ligneuses dont ils sont séparés par des fibres primitives plus ou moins épaissies. Ces massifs libériens se composent de cellules annexes et de cellules grillagées.

CONCLUSIONS.

I. — LES TUBERCULES DES UVULARIÉES.

Chez les Uvulariées tubéreuses étudiées (*Gloriosa* et *Littonia*), le tubercule est annuel. Il se forme à la base de la tige dont il n'est d'abord qu'un renflement localisé à la région inférieure d'un entrenœud.

Chez les *Gloriosa*, ce renflement, situé à la base du *troisième entrenœud* de la tige aérienne, est entouré, au moins au début, par les gaînes des deux premières feuilles. Deux branches descendantes, formées successivement sur ce renflement, ont la valeur de protubérances portant à leur extrémité un bourgeon axillaire. Le bourgeon de la première branche est le bourgeon de la seconde feuille, celui de la seconde branche dépend de la troisième feuille. Ce dernier bourgeon se trouve au niveau du tubercule par suite de son invagination au fond d'un canal qui prolonge l'aisselle de la troisième feuille tout le long du troisième entrenœud. La seconde branche du tubercule se distingue d'ailleurs facilement de la première par la présence de ce canal axillaire que l'on voit à l'œil nu contre la face supérieure de cette branche.

La valeur morphologique est la même pour le premier tubercule et pour ceux qui sont formés successivement par la plante.

Exceptionnellement, nous avons vu se former chez *Gloriosa virescens* des tubercules à trois branches par suite de la présence dans l'aisselle de la première feuille d'un bourgeon qui produit aussi une branche descendante.

Chez *Littonia*, le premier tubercule a la valeur d'un renflement situé à la base du *second entrenœud* de la tige principale. Les deux branches descendantes portent, la première le bourgeon axillaire de la première feuille, la seconde le bourgeon axillaire de la deuxième feuille. Ce dernier bourgeon est placé au fond d'un canal qui parcourt le second entrenœud et débouche dans l'aisselle de la deuxième feuille. Le tubercule est entouré par la gaîne de la première feuille.

Chez la plante adulte, le tubercule est un renflement de la région inférieure du second entrenœud de la tige; ce renflement porte souvent trois branches descendantes. Le bourgeon de la première branche est le bourgeon axillaire de la première feuille. Les bourgeons des deux autres branches sont des productions axillaires de la seconde feuille (cette feuille a sans doute la valeur de deux feuilles connées); ils sont reliés à l'aisselle de cette feuille par deux canaux axillaires. — Ce tubercule n'est entouré que par la gaîne de la première feuille.

Chez *Littonia*, le tubercule se forme un entrenœud plus bas que chez *Gloriosa*, il est entouré par une seule gaîne foliaire. Chez la plante adulte, le tubercule présente normalement trois branches par suite de la présence de deux bourgeons axillaires au second nœud de la tige.

II. — LA TIGE.

La tige de ces plantes est dressée, allongée, ses entrenœuds sont bien distincts. Elle ne produit de bourgeons axillaires qu'à sa base, au niveau du tubercule, et dans l'inflorescence chez la plante adulte. Les feuilles sont alternes chez les *Gloriosa*, parfois groupées en faux verticilles. Chez *Gl. virescens*, les feuilles sont quelquefois réellement verticillées par 2. Chez *Littonia*, les nœuds de la tige à partir du troisième portent des feuilles verticillées par deux ou même par trois.

Ces tiges ont des faisceaux simples disposés sur deux rangs. Les faisceaux du rang interne sont de grands réparateurs qui fournissent à la feuille ses faisceaux principaux ; les faisceaux du rang externe ou périphériques sont beaucoup plus petits, ils fournissent aux feuilles de petits lobes supplémentaires qui s'intercalent entre les foliaires principaux. — On a donc en réalité dans ces tiges deux systèmes de faisceaux fournissant à la feuille des lobes libéro-ligneux de valeurs différentes (foliaires principaux et foliaires supplémentaires). Ces traces foliaires ainsi composées de deux sortes de faisceaux ayant leur origine dans des régions différentes de la tige peuvent être désignées sous le nom de *traces foliaires hétérogènes*.

Les foliaires principaux sortis du cercle interne émettent en traversant l'écorce des lobes libéro-ligneux qui se joignent aux faisceaux périphériques et constituent une mise en rapport régulière des deux systèmes de faisceaux de la tige.

III. — INSERTION DES RAMEAUX AXILLAIRES.

L'insertion des faisceaux des rameaux axillaires de l'inflorescence se fait ici très profondément sur le système des faisceaux intérieurs de la tige support. On peut suivre cette insertion sur l'étendue de deux ou trois entrenœuds, la couronne des réparateurs se déformant graduellement pour émettre un certain nombre de faisceaux disposés sur un arc qui sort entièrement dans le rameau.

Cette insertion profonde des faisceaux des rameaux axillaires est due surtout au développement hâtif de ces rameaux ; ce développement étant contemporain de celui de la tige mère, les faisceaux des ramifications se différencient en se prolongeant dans l'axe principal bien loin au-dessous du nœud. On conçoit d'ailleurs qu'en général l'insertion des faisceaux d'un bourgeon

se fasse d'autant plus profondément que le développement du rameau est plus hâtif.

Les pédoncules floraux sont des rameaux axillaires qui ont fréquemment leur insertion reportée aux deux nœuds au-dessus de la feuille dont ils dépendent.

IV. — LA FEUILLE.

La feuille reçoit de la tige deux sortes de faisceaux. La nervation est parallèle; les nervures voisines sont reliées entre elles par des ramifications grêles transversales. Il n'y a pas de terminaisons en pointe libre; l'extinction des nervures les plus grêles vers le sommet de la feuille se fait par division en deux branches qui se jettent sur les faisceaux voisins.

Le parenchyme de la feuille est peu différencié, il n'y a pas de tissu en palissades.

V. — LA RACINE.

Les racines des Uvulariées tubéreuses émettent des ramifications grêles. Leur surface ne forme pas de poils absorbants.

La deuxième racine des jeunes plantes nous a montré un curieux exemple de raccourcissement, la surface se plissant transversalement, le faisceau et la région interne de l'écorce se contractant suivant la longueur de l'axe. Sous l'influence de la traction ainsi réalisée, la plante descend dans le sol. — Par suite de ce mouvement la première racine est repliée sur elle-même à sa base.

L'écorce des racines des plantes adultes présente souvent des éléments plus résistants formant des lames rayonnantes reliées entre elles par un tissu très lacuneux.

VI. — LES FAISCEAUX CONCENTRIQUES.

Dans l'étude de l'insertion des rameaux axillaires de l'inflorescence chez *Gloriosa superba*, nous avons vu des massifs

concentriques (faisceaux concentriques à bois externe) se former dans le cercle des faisceaux réparateurs. L'étude du parcours des faisceaux dans ces régions montre que l'on doit considérer ces faisceaux concentriques comme des régions anastomotiques servant à la mise en rapport des faisceaux de la tige mère avec certains faisceaux du rameau. Dans ce cas, par conséquent, *les faisceaux concentriques ont la valeur de massifs anastomotiques.*

VII. — DIFFÉRENCIATION ET ACCROISSEMENT SECONDAIRE.

Au début de la différenciation des faisceaux de la tige des *Gloriosa*, on voit dans leur épaisseur une large zone à cloisonnements tangentiels comparable à la zone cambiale des Dicotylédonées. La plupart des éléments issus de ces premières divisions continuant à se cloisonner tandis que d'autres grandissent beaucoup pour donner les vaisseaux ligneux, l'arrangement radial n'est pas longtemps visible.

Dans les faisceaux des tubercules du *Gloriosa superba*, au contraire, les vaisseaux devenant moins grands, les recloisonnements étant aussi moins nombreux, l'agencement en files radiales persiste. La zone cambiale reste active, elle fournit un peu de bois et de liber secondaires pendant la seconde période d'activité du tubercule, lorsque les réserves de cet organe émigrent vers la tige.

La persistance de la zone cambiale dans certains faisceaux des Monocotylédonées prouve qu'il est logique de considérer ces plantes comme dérivant de Dicotylédonées inférieures par extinction précoce de la zone cambiale et par augmentation du nombre des faisceaux de la trace foliaire.

VIII. — PRODUITS CELLULAIRES.

Il est intéressant de noter que l'on ne trouve d'oxalate de chaux ni chez les *Gloriosa*, ni chez *Littonia modesta*. Ce sel

paraît d'ailleurs faire défaut dans les organes de la plupart des Uvulariées. La seule matière de réserve du tubercule est représentée par de l'amidon en grains composés. Les mucilages, si fréquents chez d'autres Monocotylédonées, n'existent pas ici. — Dans la graine, l'albumen renferme, non plus de l'amidon, mais de l'aleurone et de la cellulose.

EXPLICATION DES PLANCHES.

LETTRES COMMUNES A UN GRAND NOMBRE DE FIGURES.

AH, axe hypocotylé.
Am, amidon.
Ap, assise pilifère.
As, assise subéreuse.
Asp, assise sous-épidermique.
B_1, bois primaire.
B_2, bois secondaire.
Bd, bord du limbe d'une feuille.
Bg, bourgeon de tige.
Bg_1, Bg_2, bourgeons axillaires des feuilles F_1 *et* F_2.
C, centre de figure d'une section d'axe (tige ou racine).
Ca, cellule annexe du liber.
Cax, canal axillaire.
Cbf, cambiforme.
Cg, cellule grillagée.
Cot, cotylédon.
D_1, faisceau latéral droit (principal) de la feuille F_1.
d_1, faisceau latéral droit (supplémentaire) de la même feuille.
Dn, faisceau latéral droit (principal) de la feuille *Fn*.
Ec, feuille réduite à une écaille.
Ep, épiderme.
Epa, épiderme antérieur.
Epp, épiderme postérieur.
F_1, F_2, F_3,....*Fn*, feuilles successives des jeunes plantes depuis la première.
Gf_1, Gf_2, gaînes des feuilles F_1, F_2.
Gc, gaîne cotylédonaire.
Gm, gaîne mécanique.
Gp, gaîne casparyenne.
Gr, graine.
G_1, faisceau latéral gauche (principal) de la feuille F_1.
Gn, le même faisceau dans la feuille *Fn*.
Lac, lacune.
Lgi, liège interne ou partie profonde de l'écorce d'une racine.
Lt, lacune antérieure formée par la destruction des trachées.
L_1, liber primaire.
L_2, liber secondaire.
M_1, M_2, M_3,.... *Mn*, faisceaux médians des feuilles F_1, F_2, F_3,.... *Fn*.
n, noyau cellulaire.
p, faisceau périphérique.
PV, point de végétation.
R, racine.
R_1, première racine d'une jeune plante.
Ra, *Rp*, *Rg*, *Rd*, faisceaux réparateurs antérieur, postérieur, gauche, droit.
Rt, faisceau réparateur d'une tige.
st, stomate.
Tb, tubercule.
tb_1, tb_2, tb_3, première, deuxième, troisième branche d'un tubercule.
Tf_1, tissu fondamental primaire.
Tf2e, région externe de l'écorce d'une racine.
Tfi, tissu fondamental interne.
Tg, tige.
Tg_1, Tg_2, tige de premier, de second ordre.
tl, cloisonnements tangentiels du liber.
tr, trachée.
Ts, tégument séminal.
Vl, grand vaisseau ligneux.

vl, petit vaisseau ligneux.
Vg, *Vd*, grands vaisseaux placés à gauche, ou à droite dans un faisceau.
Z, zone cambiale.

φ, faisceau.
φ *AH*, φ *Cot*, φ Tg_I, faisceaux de l'axe hypocotylé, du cotylédon, de la tige principale.
π, pôle trachéen.
π F_I, π *Cot*, pôles trachéens de la première racine en relation avec le faisceau médian de la feuille F_I, ou avec les faisceaux cotylédonaires.

Planche I.

Gloriosa superba. — La plante au stade I.

Fig. 1. — Tubercule d'une plante adulte, vu du côté de son insertion *ITb* sur le tubercule plus ancien. Gr. 3/4.
Fig. 2. — Le même tubercule vu du côté opposé. Gr. 3/4.
Fig. 3. — Albumen d'une graine après dix jours de germination. *c*, membrane épaisse; *p*, aleurone. Gr. 195.
Fig. 4 et 5. — Jeunes plantes. 3/2 Gr. nat.
Fig. 6. — Jeune plante avec sa première feuille. Gr. 3/4.
Fig. 7. — Jeune plante pourvue de ses deux premières feuilles (stade I). Gr. 3/4.
Fig. 8. — Portion d'une section transversale de la tige principale dans le troisième entrenœud, montrant le canal axillaire et le faisceau M_3 Gr. 195. La section est faite dans une plante parvenue au stade II.
Fig. 9. — Section transversale de la jeune plante (stade I) au niveau du fond du canal axillaire. Gr. 22.
Fig. 10. — Section transversale de la jeune plante au niveau du fond de l'aisselle de la feuille F_2. Gr. 22.
Fig. 11. — Section transversale de la jeune plante au niveau du fond de l'aisselle de la feuille F_I. Gr. 22.
Fig. 12. — Section transversale de la jeune plante au niveau de l'entrenœud 1. Gr. 22.
Fig. 13. — Section transversale de la plante (stade I) au niveau du nœud cotylédonaire. Gr. 22.
Fig. 14. — Section transversale de la masse libéro-ligneuse de l'axe hypocotylé au niveau de l'insertion du faisceau de la racine principale. Gr. 195.
Fig. 15. — Section transversale d'ensemble de l'axe hypocotylé; la fig. 14 représente la masse libéro-ligneuse de l'axe hypocotylé à ce niveau. *Me*, méristème qui produira la seconde racine. Gr. 15.
Fig. 16. — Section transversale de la masse libéro-ligneuse de l'axe hypocotylé à 1mm5 au-dessous du niveau de la section précédente. Gr. 195.
Fig. 17. — Ensemble de cette section. Gr. 18.
Fig. 18. — Schéma du parcours des faisceaux cotylédonaires dans la gaîne, le suçoir et dans l'axe hypocotylé.
Fig. 19. — Section transversale du suçoir cotylédonaire dans une plante au stade I. Gr. 15.

Fig. 20. — Section transversale des deux assises cellulaires externes du suçoir. Gr. 195.
Fig. 21. — Section transversale d'un faisceau cotylédonaire pris dans le suçoir. Ce faisceau est divisé en deux moitiés. Gr. 195.
Fig. 22. — Section transversale de la masse libéro-ligneuse de l'axe hypocotylé au niveau de l'attache de la graine. Gr. 195.

PLANCHE II.

Gloriosa superba. — La plante aux stades I et II.

Fig. 23. — Section transversale de la jeune plante au niveau de l'attache de la graine. *φs* faisceau du suçoir.
Fig. 24. — Section transversale de l'extrémité inférieure de l'axe hypocotylé. Gr. 195.
Fig. 25. — Section transversale de la région extérieure et du faisceau de la racine principale un peu au-dessous de sa base. Gr. 195.
Fig. 26. — Jeune plante au stade II. La cinquième feuille est en voie de développement. Le tubercule est déjà nettement marqué. R_2, seconde racine développée par la jeune plante. Gr. 3/4.
Fig. 27. — Région inférieure de la même plante. R_2, seconde racine. Gr. 6. La boucle formée par le faisceau de la première racine φR_1 a été élargie et amenée en avant de la figure pour la mettre en évidence.
Fig. 28 à 38. — Sections transversales de la plante au stade II. Gr. 22.
Fig. 28. — Au niveau de la partie supérieure de la gaîne cotylédonaire.
Fig. 29. — Au niveau du point d'attache de la graine. *s*, faisceau du suçoir.
Fig. 30. — Au niveau de la base de la gaîne cotylédonaire.
Fig. 31. — Au niveau de la base de la première racine. ER_1 tissus corticaux de la première racine.
Fig. 32. — Au niveau de la courbure du faisceau de la première racine.
Fig. 33. — Section montrant le faisceau de la première racine coupé deux fois.
Fig. 34. — Au niveau du fond du canal axillaire. *Mér*, méristème.
Fig. 35. — Au niveau du nœud 2. *Mér* B_2, *Mér* B_3, plages méristématiques des bourgeons des feuilles F_2 et F_3.
Fig. 36. — Au niveau du nœud 1.

PLANCHE III.

Gloriosa superba. — La plante aux stades II, III, IV et V.

Sections transversales de la plante au stade II (suite). Gr. 22.
Fig. 37. — Au niveau du nœud cotylédonaire.
Fig. 38. — Au niveau de la base de la première racine.
Fig. 39. — Région inférieure de la plante au stade III. *p*, saillie du tubercule début de la première branche. Gr. 3/4.
Fig. 40. — Région inférieure de la plante au stade IV. *p'*, saillie du tubercule correspondant à la seconde branche Gr. 3/4.

Fig. 41. — Région inférieure de la plante au stade V. Le tubercule n'a qu'une seule branche développée. Gr. 3/4.
Fig. 42. — Plante au même stade. Le tubercule a développé ses deux branches. Gr. 3/4.
Fig. 43. — Section transversale de la plante au stade III. Niveau du fond du canal axillaire. Gr. 12.
Fig. 44. — Même stade III. Niveau du fond de l'aisselle de la feuille F_2. Gr. 12.
Fig. 45. — Tubercule de la plante au stade IV, pour repérer les sections 46, 47, 48. Gr. 2.
Fig. 46. — Section horizontale du tubercule fig. 45 au niveau marqué *ab*. Gr. 7.
Fig. 47. — Section horizontale du tubercule fig. 45 au niveau *cd*. Gr. 7.
Fig. 48. — Section verticale de la pointe du tubercule suivant *ef* (fig. 45). Gr. 8.
Fig. 49. — Région extérieure de la section précédente. Gr. 195.
Fig. 50. — Section verticale antéro-postérieure du tubercule au stade IV. Gr. 5. — ? Bg_I, saillie qui a probablement la valeur du bourgeon axillaire avorté Bg_I, de la première feuille. *An*, anse formée par un faisceau.
Fig. 51. — Épiderme postérieur de l'une des feuilles recouvrant le tubercule au stade IV. *r*, recloisonnements des cellules épidermiques. Gr. 195.
Fig. 52. — Épiderme antérieur de la même feuille. Gr. 195.
Fig. 53. — Région extérieure de la section transversale du tubercule au stade V, fig. 41. Dans la gaîne on voit un faisceau. *Eptb*, épiderme du tubercule.
Fig. 54. — Grains d'amidon du tubercule, diverses formes. Gr. 195.
Fig. 55. — Section transversale de l'unique branche du tubercule représentée fig. 41, pl. III.
Fig. 56. — Section transversale d'un petit faisceau de la région extérieure de la figure précédente. Gr. 195.
Fig. 57. — Section transversale d'un faisceau de la région centrale de la section représentée fig. 55. Gr. 195.
Fig. 58. — Section verticale de la branche ventrale du tubercule passant par le point de végétation. Gr. 6.

Planche IV.

Gloriosa superba. — Développement et structure du premier et du second tubercules.

Fig. 59. — Schéma de la seconde branche du tubercule pour montrer sa croissance.
Fig. 60. — Section verticale de la seconde branche du premier tubercule. Gr. 12.
Fig. 61. — Section transversale de la seconde branche du premier tubercule, montrant d'un côté le canal axillaire *Cax* et du côté opposé le faisceau *M3* près de la surface. Gr. 6.

Fig. 62. — Tubercule de la première année. *K*, canal axillaire élargi. Gr. 3/4.
Fig. 63. — Bourgeon formé à la reprise de la végétation sur le premier tubercule. Gr. 3/4.
Fig. 64. — Section transversale du bourgeon au-dessus du sommet du point de végétation. Gr. 12.
Fig. 65. – Section transversale du bourgeon au niveau du fond de l'aisselle de la seconde feuille. Gr. 12.
Fig. 66. — Section transversale du bourgeon à sa base, au niveau de l'insertion de l'écaille. $\varphi 1 Ec$, $\varphi 2 Ec$, faisceaux de l'écaille. Gr. 12.
Fig. 67. — Pousse au stade II, au moment où s'étale le limbe de la feuille F_3. 3/4 gr. nat.
Fig. 68. — Section transversale de la pousse au niveau du fond de l'aisselle de la seconde feuille F_2. Gr. 12.
Fig. 69. — Base d'une pousse portant à sa base le début de la première branche du tubercule. 3/4 gr. naturelle.
Fig. 70. — Base d'une pousse aérienne portant à sa base le tubercule avec ses deux branches tb_1 et tb_2 en voie de croissance, 3/4 gr. nat. IT_g, insertion de la tige à la base de laquelle le tubercule s'est formé.
Fig. 71. — Tubercule produit par la plante pendant la seconde période de végétation. Gr. 1/2.
Fig. 72. — Section transversale d'un faisceau de la région centrale de la première branche du second tubercule. *Z*, zone à cloisonnements tangentiels. Gr. 195.
Fig. 73. — Section transversale de la moitié droite du canal axillaire et du faisceau M_3 dans la seconde branche du tubercule. Gr. 195.
Fig. 74. — Section transversale du faisceau M_3 à la face interne de la seconde branche du second tubercule. Gr. 195.
Fig. 75. — Section verticale du point de végétation de la première branche du second tubercule. Gr. 15.
Fig. 76. — Section transversale d'une gaine foliaire recouvrant le tubercule de la plante adulte encore en voie de croissance. Gr. 195.
Fig. 77. — Epiderme interne de cette gaine, vu de face. Gr. 195.
Fig. 78. — Epiderme externe de la même gaine, vu de face. Gr. 195.

Planche V.

Gloriosa superba. — Développement et structure du tubercule de la plante adulte.

Fig. 79. — Section transversale du canal axillaire dans la région moyenne de la seconde branche du tubercule de la plante adulte. Gr. 5.
Fig. 80. — Nervation de la lame couvrant le canal axillaire dans sa portion élargie, *g* et *d*, limites gauche et droite du canal ; *l*, terminaison en pointe libre d'une nervure grêle. Gr. 5.
Fig. 81. — Section transversale du faisceau M_3 contre la face inférieure de la seconde branche du tubercule adulte. Gr. 195.
Fig. 82. — Section radiale du point de végétation d'une première branche du tubercule adulte. Gr. 6.

Fig. 83. — Bourgeon de la seconde branche d'un tubercule adulte lors de la reprise de la végétation. 3/4 gr. nat.
Fig. 84. — Section transversale de la base du bourgeon représenté fig. 83, au niveau du fond de l'aisselle de la feuille F_2. *r*, faisceaux formant un réseau anastomotique. Gr. 6.
Fig. 85 — Partie inférieure d'une plante adulte vue de profil, montrant la première branche du nouveau tubercule. 3/4 gr. nat.
Fig. 86. — La même région vue du côté opposé à l'insertion sur le tubercule ancien. La seconde branche du tubercule nouveau est placée à gauche, la lame recouvrant le canal axillaire *K* est visible. 3/4 gr. nat.
Fig. 87. — Section transversale d'un faisceau du tubercule adulte en voie de croissance. *z*, zone à cloisonnements tangentiels. Gr. 195.
Fig. 88. — Section transversale d'un faisceau du tubercule adulte complètement développé. Gr. 195.
Fig. 89. — Section transversale d'un faisceau d'un tubercule adulte vidé après la seconde période de végétation. Gr. 195.
Fig. 90. — Section transversale d'un faisceau du second tubercule d'une jeune plante, après l'émigration de ses réserves. Gr. 195.
Fig. 91. — Epiderme du tubercule de la plante adulte, vu de face. Gr. 135.
Fig. 92. — Section transversale de la région extérieure du tubercule de la plante adulte. Gr. 66.
Fig. 93. — Section transversale d'un massif anastomotique formé par trois faisceaux unipolaires rapprochés par leur liber. Ce massif est pris dans un tubercule formé par une jeune plante dans sa seconde année. Gr. 195.

Planche VI.

Gloriosa superba. — La tige principale, les tiges successives, la tige de la plante adulte.

Fig. 94. — Section transversale d'ensemble de la tige principale à la base de l'entrenœud 3. Gr. 15.
Fig. 95. — Section transversale de la région superficielle et d'un faisceau foliaire de la tige principale. Gr. 195.
Fig. 96. — Section transversale d'un faisceau réparateur de la tige principale au niveau du 4[e] entrenœud. Gr. 195.
Fig. 97. — Section transversale d'ensemble de la tige principale à la base d'un segment. Gr. 22.
Fig. 98. — Section transversale d'ensemble de la tige principale au niveau d'une région nodale. Gr. 22.
Fig. 99. — Section transversale d'ensemble de la tige principale en haut d'un segment. Gr. 19.
Fig. 100. — Développement du parcours des faisceaux dans deux segments successifs de la tige principale. — Les faisceaux périphériques n'ont pas été représentés.
Fig. 101. — Section transversale d'un faisceau du cercle interne (réparateur) de cette tige. Gr. 195.
Fig. 102. — Section transversale de la région extérieure et d'un faisceau foliaire de la même tige. Gr. 195.

Fig. 103. — Section transversale d'ensemble d'une tige produite par une plante dans sa troisième année. *lp*, lobes libéro-ligneux postérieurs se séparant d'un faisceau foliaire. Gr. 12.

Fig. 104. — Section transversale d'ensemble de la même tige au niveau d'une région nodale. Gr. 12.

Fig. 105. — Section transversale d'ensemble de la tige d'une plante adulte, au niveau d'un entrenœud. Sur cette figure sont notés quelques faisceaux de la feuille *Fn*. Les faisceaux principaux de gauche sont marqués *G1n*, *G2n*, *G3n*, etc.; les faisceaux supplémentaires du même côté *g1n*, *g2n*, etc. Les faisceaux de droite sont notés de même en remplaçant *G* et *g* par *D* et *d*. Gr. 9.

Fig. 106. — Section transversale de la région extérieure et d'un petit faisceau périphérique de la même tige. Gr. 195.

Fig. 107. — Section transversale d'un stomate, région extérieure de la tige. Gr. 195.

Fig. 108. — Section transversale de l'épiderme dont une cellule est prolongée en un poil court. Gr. 195.

Fig. 109. — Epiderme de la tige de la plante adulte vu de face, portion renfermant un stomate. Gr. 195.

Fig. 110. — Section transversale d'un faisceau foliaire principal. Gr. 195.

Fig. 111. — Section transversale d'ensemble d'une tige de la plante adulte à la base du troisième entrenœud. *fi*, faisceau intérieur; *p*, faisceau périphérique. Gr. 7

Fig. 112. — Section transversale d'un rameau grêle de la plante adulte de cycle 3/8 sénestre. Gr. 22.

Planche VII.

Gloriosa superba. — La tige de la plante adulte.

Fig. 113. — Section transversale d'un faisceau réparateur du cercle interne de la tige de *Gloriosa superba* adulte. Gr. 195.

Fig. 114. — Section transversale d'un faisceau foliaire placé encore dans le cercle interne des faisceaux, sitôt après son individualisation. Gr. 195.

Fig. 115, 116, 117. — Sections transversales d'une tige moyenne de la plante adulte, à trois niveaux différents. Voir le texte. Gr. 7.

Fig. 118 et 119. — Section transversale d'un faisceau foliaire au niveau où il forme des lobes latéro-postérieurs *lp*. Gr. 195.

Fig. 120, 121, 122, 123. — Sections transversales de la tige de la plante adulte à des niveaux de plus en plus rapprochés du faux verticille. *c(n—1)*, *c(n—2)*, *c(n—3)* faisceaux concentriques. Gr. 6.

Planche VIII.

Gloriosa superba. — La tige de la plante adulte. Différenciation des faisceaux.

Fig. 124. — Section transversale de la tige de la plante adulte au-dessous du faux verticille. *CR(n—3)*, *CR(n—2)*, *CR(n—1)*, centres de figure des rameaux successifs du faux verticille. Gr. 6.

Fig. 125. — Section transversale du massif concentrique *c(n—1)* au niveau de l'entrenœud *(n—6)*. Gr. 195.

Fig. 126. — Section transversale du massif *c(n—1)* au niveau de l'entrenœud *(n-5)*. Δ*a*, pôle antérieur ; Δ*p*, pôle postérieur. Gr. 195.

Fig. 127 à 129. — Insertion d'un pédoncule floral *P(n—1)*. — Fig. 127, section transversale de la tige florifère vers le bas de l'entrenœud *n* ; fig. 128, vers le haut de l'entrenœud *n* ; fig. 129, au niveau du nœud *(n+1)*. *C Pn*, centre de figure du pédoncule floral *n*. Gr. 7, 5.

Fig. 130. — Section transversale d'un pédoncule floral à sa base. Gr. 12.

Fig. 131. — Section transversale d'ensemble d'un bourgeon de la tige adulte en voie de développement. La feuille extérieure *Fn* n'est pas représentée.

Fig. 132. — Section transversale du faisceau foliaire médian *M(n+10)* dans l'entrenœud *(n+10)*. Gr. 195.

Fig. 133. — Section transversale d'un faisceau réparateur au même niveau. Gr. 195.

Fig. 134. — Section transversale du faisceau foliaire *M(n+5)* dans l'entrenœud *(n+5)*. Gr. 195.

Fig. 135. — Section transversale d'un faisceau réparateur au même niveau. Gr. 195.

Fig. 136. — Section transversale d'un faisceau réparateur dans le haut de l'entrenœud *(n+1)*. Gr. 195.

Planche IX.

Gloriosa superba. — *Différenciation des faisceaux (suite).* — *La feuille.* — *La racine.*

Fig. 137. — Section transversale du faisceau foliaire *M(n+1)* dans le haut de l'entrenœud *(n+1)*. Gr. 195.

Fig. 138. — Section transversale d'un faisceau réparateur dans le bas de l'entrenœud *(n+1)*. Gr. 195.

Fig. 139. — Section transversale du faisceau foliaire *M(n+1)* dans le bas de l'entrenœud *(n+1)*. G. 195.

Fig. 140. — Section transversale d'un faisceau réparateur dans le haut de l'entrenœud *n*. Gr. 195.

Fig. 141. — Section transversale du faisceau foliaire *M(n-5)* dans l'entrenœud *(n-5)*. Gr. 195.

Fig. 142. — Section transversale d'un faisceau réparateur dans l'entrenœud *(n-5)*. Gr. 195.

La feuille.

Fig. 143. — Nervation de la feuille *Gloriosa superba*. *m*, nervure médiane. *c*, nervure intermédiaire très courte. Gr. 7.

Fig. 144. — Nervation de la même feuille au voisinage de la pointe. *t*, terminaison des nervures. Gr. 6.

Fig. 145. — Epiderme postérieur de la feuille, vu de face. Gr. 135.

Fig. 146. — Section transversale de la nervure médiane de la feuille, dans sa région moyenne. Gr. 195.

Fig. 147. — Section transversale du limbe au voisinage d'un faisceau grêle. Gr. 195.

La racine.

Fig. 148. — Section transversale d'une portion du faisceau et de la partie interne de l'écorce. Gr. 195.

Fig. 149. — Section transversale de la région superficielle. Gr. 195.

PLANCHE X.

Littonia modesta. — La jeune plante, développement et structure du premier tubercule.

Fig. 150. — Jeune *Littonia modesta* au stade II. 3/4 gr. nat.

Fig. 151. — Stade un peu plus avancé. La seconde racine *R'* a commencé à se raccourcir tirant la plante vers le bas. *E*, écorce de la première racine; r_2, radicelle insérée sur la première racine. r'_2, radicelle de la seconde racine. 3/4 gr. nat.

Fig. 152. — Région inférieure de la plante au stade V. Le tubercule est formé, mais la seconde branche est encore rudimentaire. *Gcs* et *Gci* fragments de la gaîne cotylédonaire. Gr. 3/4.

La plante au stade II.

Fig. 153. — Section transversale de la jeune plante au stade II, au niveau de l'extrémité supérieure de la gaîne cotylédonaire. Gr. 22.

Fig. 154. — Portion de la figure précédente, plus grossie, montrant le faisceau M_2, le canal axillaire *Cax*, et le réparateur postérieur. Δ, pôle ligneux du faisceau M_2. Gr. 195.

Fig. 155. — Section transversale de la plante au niveau du fond du canal axillaire. Gr. 22.

Fig. 156. — Section transversale des tissus superficiels de la première racine de *Littonia modesta*. Gr. 195.

Fig. 157. — Section transversale du faisceau tétrapolaire de la même racine. La plupart des cellules de l'assise rhizogène *Ar* montrent un épaississement en réseau sur leurs parois horizontales. Gr. 195.

Fig. 158. — Section transversale de la seconde racine dont la surface est plissée. Certaines cellules *r* du liège interne sont recloisonnées et allongées radialement. Gr. 195.

Fig. 159. — Amidon du tubercule de *Littonia modesta*. Gr. 150.

La plante au stade V.

Fig. 160 — Section transversale de la tige principale près de son insertion sur le tubercule. Gr. 22.

Fig. 161. — Section transversale de la plante en haut du tubercule. *CTg1*. centre de figure de la tige principale. Gr. 9.

Fig. 162. — Section transversale du tubercule dans la région supérieure, un peu au-dessous du niveau de la coupe précédente. Gr. 7,5.

Fig. 163. — Section transversale du tubercule au niveau du sommet de la petite branche. Gr. 6.

Fig. 164. — Section transversale du tubercule au niveau du nœud 1. Gr. 6.

Fig 165. — Portion de la section transversale de la tige principale au niveau de la fig. 160, montrant les tissus extérieurs, le faisceau M_2 et le canal axillaire. Gr. 195.

Planche XI.

Littonia modesta. — Les tubercules successifs, la tige, la racine. Gloriosa virescens. — Le tubercule, la tige, la racine.

Littonia modesta.

Fig. 166. — Tubercule à deux branches verticales. 3/4 gr. nat.

Fig. 167. — Tubercule à branches presque horizontales. 3/4 gr nat.

Fig. 168. — Tubercule à trois branches d'une plante adulte. 3/4 gr. nat.

Fig. 169. — Section transversale d'un faisceau du tubercule de la plante adulte, avant l'hibernation. Gr. 195.

Fig. 170. — Section transversale d'un faisceau du tubercule de la plante adulte, lorsque ce tubercule a épuisé ses réserves. Gr. 195.

Fig. 171. — Section radiale du bourgeon d'une branche du tubercule. Le point de végétation est protégé par trois feuilles et par une écaille *Ec*. *φtb*, faisceaux du tubercule. Gr. 12.

Fig. 172. — Section transversale de la tige principale dans l'entrenœud 2. Gr. 22.

Fig. 173. — Section transversale de la tige principale au niveau du nœud 2. Gr. 22.

Fig. 174. — Section transversale de la tige principale à la base de l'entrenœud 3. Gr. 22.

Fig. 175. — Section transversale de la tige principale dans l'entrenœud 3, un peu au-dessus de la coupe fig. 174. Gr. 22.

Fig. 176. — Section transversale de la tige principale à la base du segment 3. Gr. 22.

Fig. 177. — Section transversale de la tige de la plante adulte dans l'entrenœud 2. Gr. 11.

Fig. 178. — Section transversale de la tige de la plante adulte au niveau du nœud 2. Gr. 11.

Fig. 179. — Section transversale de la tige de la plante adulte dans l'entrenœud *n*. Les feuilles des nœuds *n* et $(n+1)$ sont verticillées par 2. Les faisceaux médians des feuilles du nœud *n* sont notés *Mgn* et *Mdn*, ceux des feuilles du nœud $n+1$ sont notés $Ma(n+1)$ et $Mp(n+1)$. Gr. 11.

Fig. 180. — Section transversale d'une portion du faisceau et des tissus corticaux d'une racine de *Littonia* adulte. Gr. 195.

Gloriosa virescens.

Fig. 181. — Tubercule de *Gloriosa virescens*. 3/4 gr. nat.

Fig. 182. — Un tubercule à trois branches. 3/4 gr. nat.

Fig. 183. — Section transversale dans l'entrenœud *n* d'une tige à feuilles verticillées par deux. La notation des faisceaux médians des feuilles est la même que pour la fig. 179. Gr. 11.

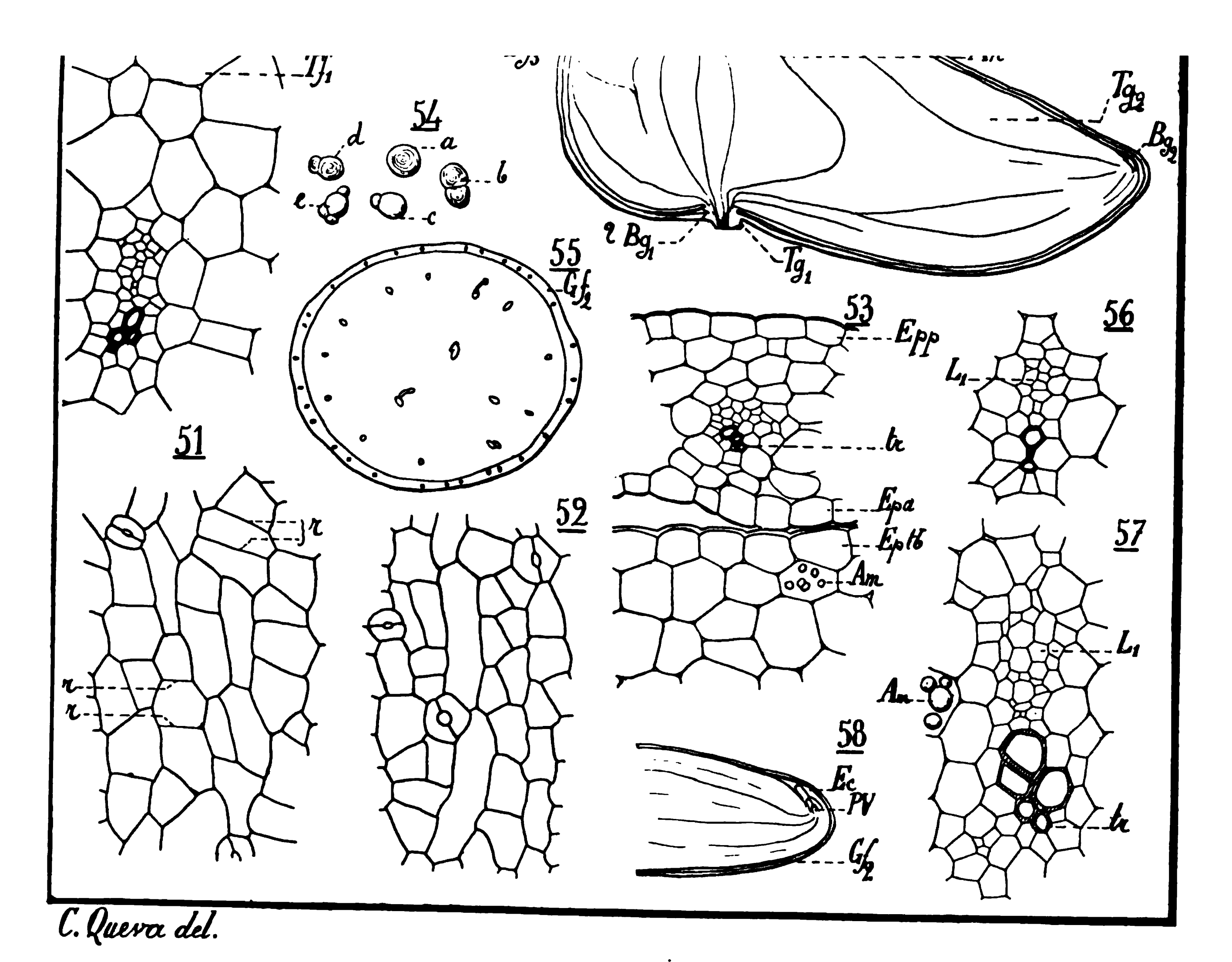
Fig. 184. — Section transversale des tissus corticaux d'une racine de *Gloriosa virescens* adulte. *L*, cellules du liège interne formant des rayons plus résistants. *l*, tissu lacuneux remplissant l'intervalle de ces rayons. Gr. 195.

TABLE DES MATIÈRES

LILLE. — IMPRIMERIE LE BIGOT FRÈRES

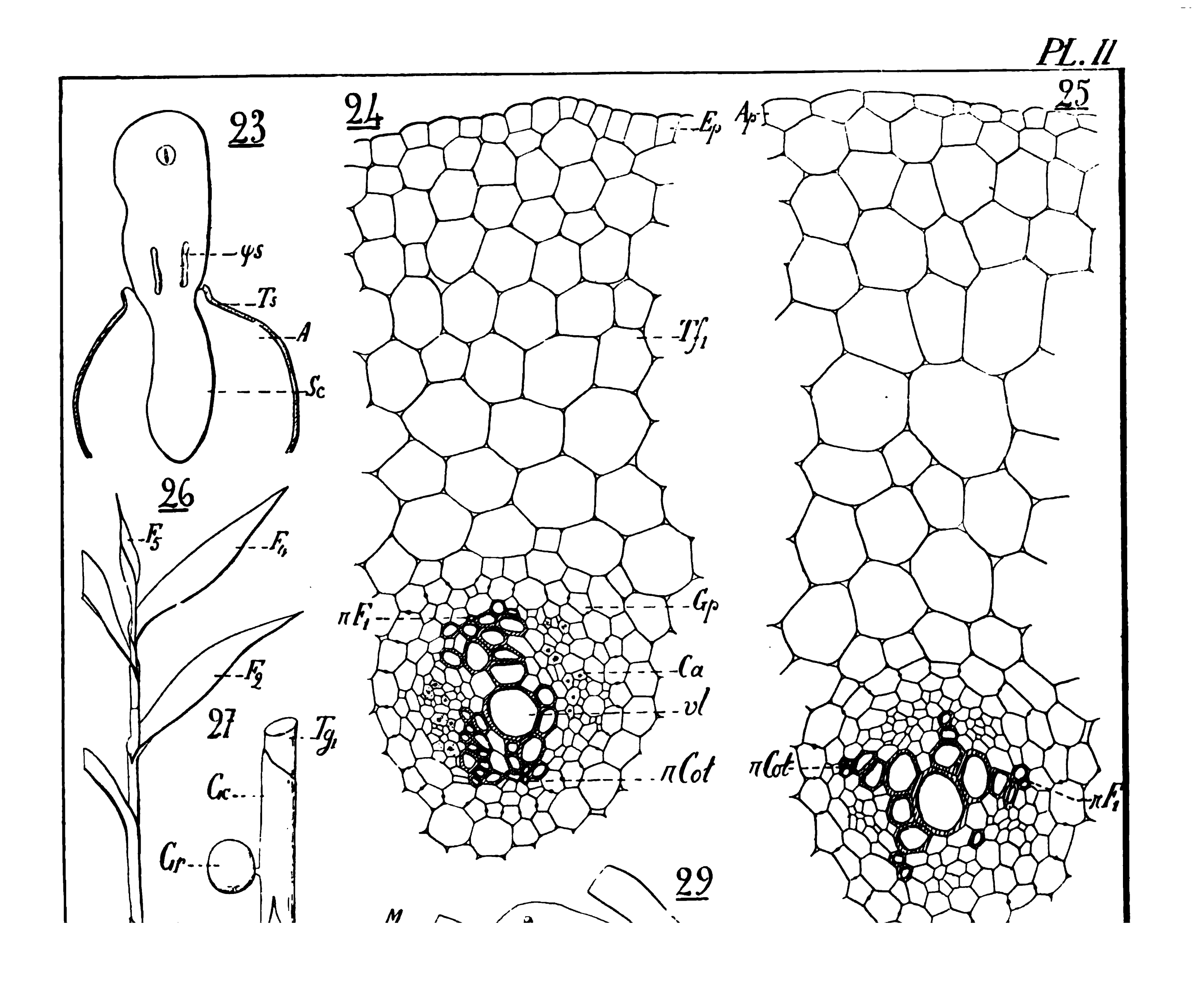
PL. I

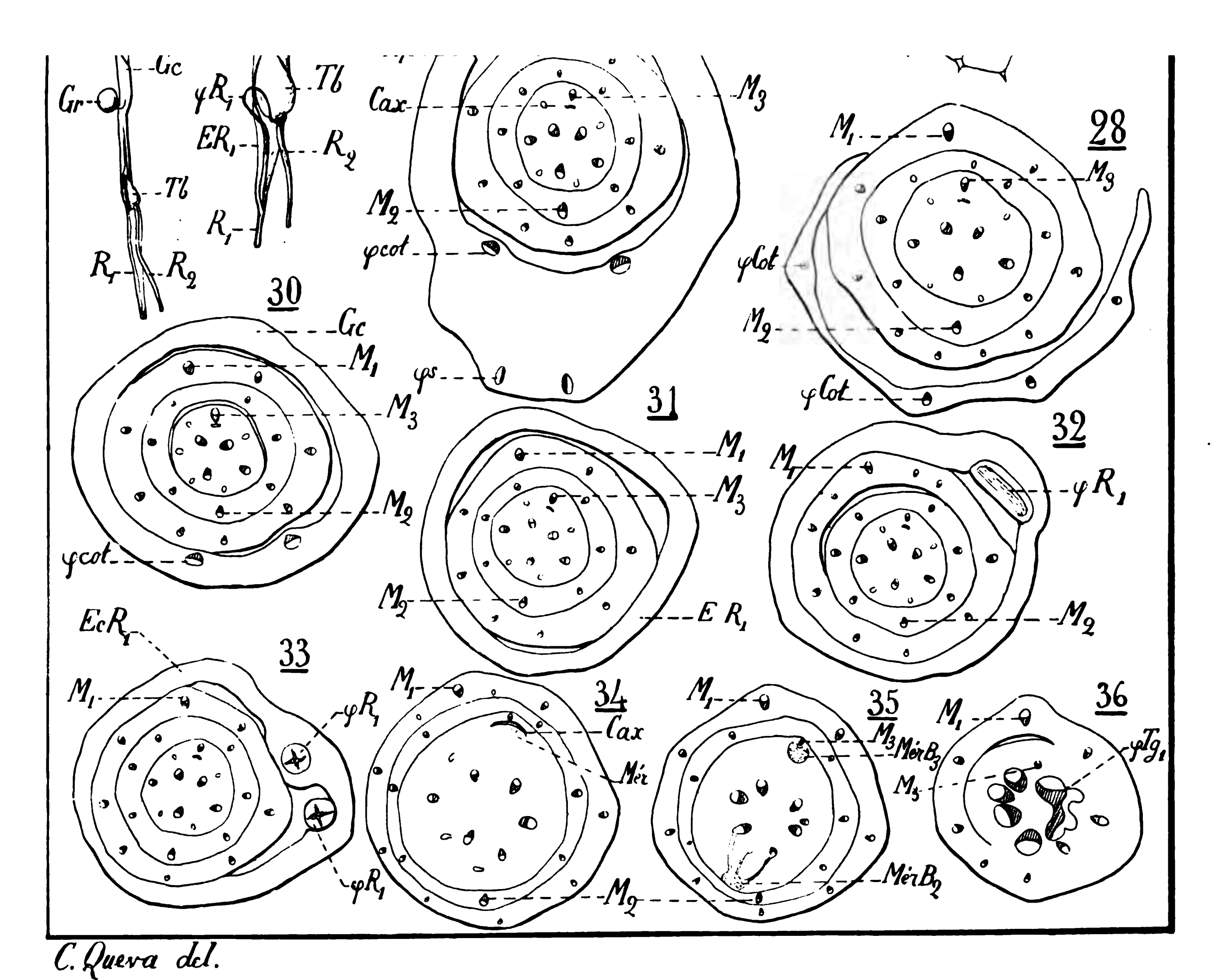
1
Tg
Itb
tb_1
tb_2
Bg
R
2
Tg
Cax
K
tb_2
E
r
3
c
p
4
5
Gc
Gr
R_1
6
F_1
Gc
Gr
R_1
7
F_1
F_2
Gc
Gr
R_1
8
Ep
M_3
Cax
Tg_1
9
M_1
Cax
M_3
M_2
φCot
10
M_1
φTg_1
M_2
φCot
11
12
M_1
14
πF_1



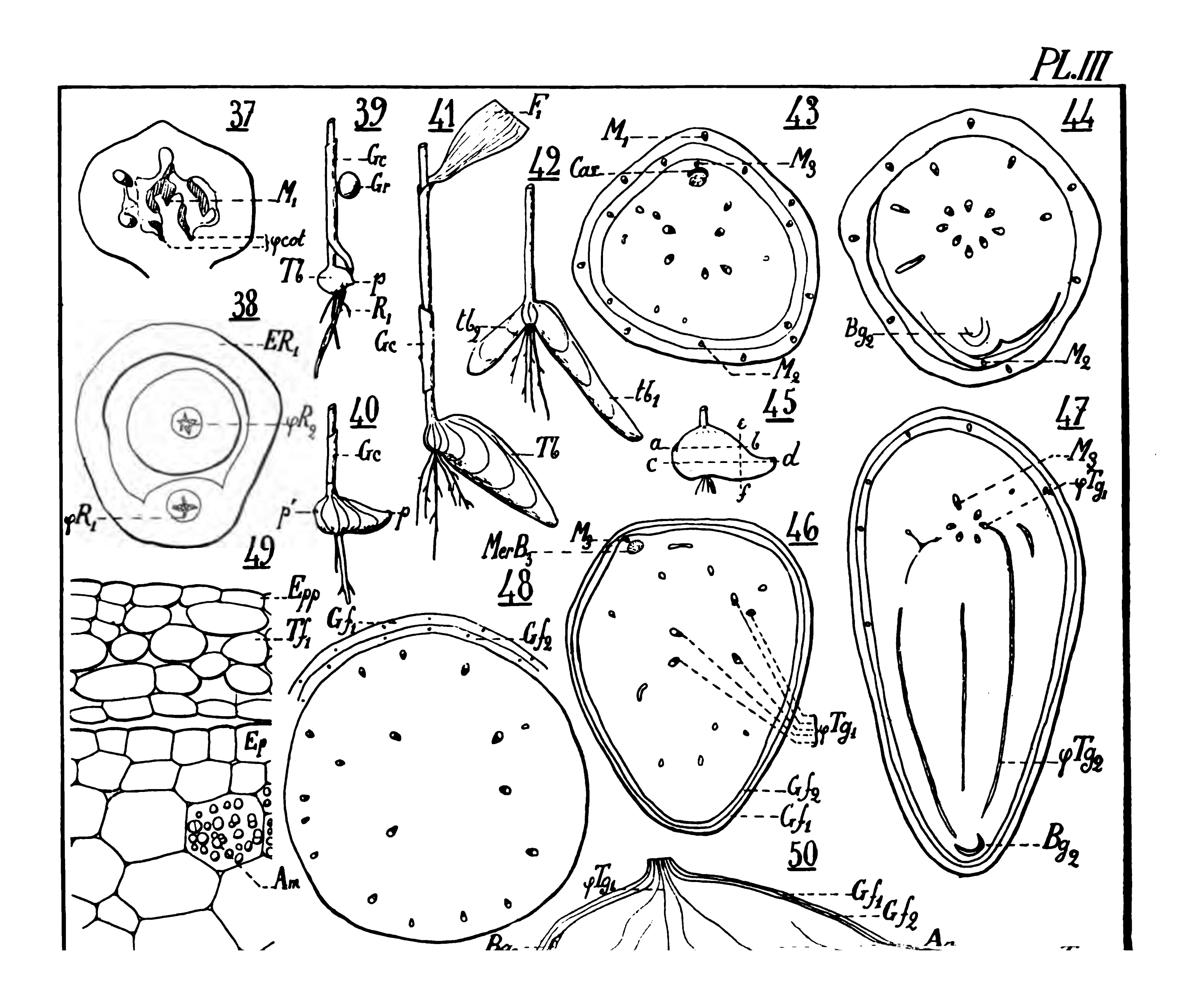
C. Queva del.

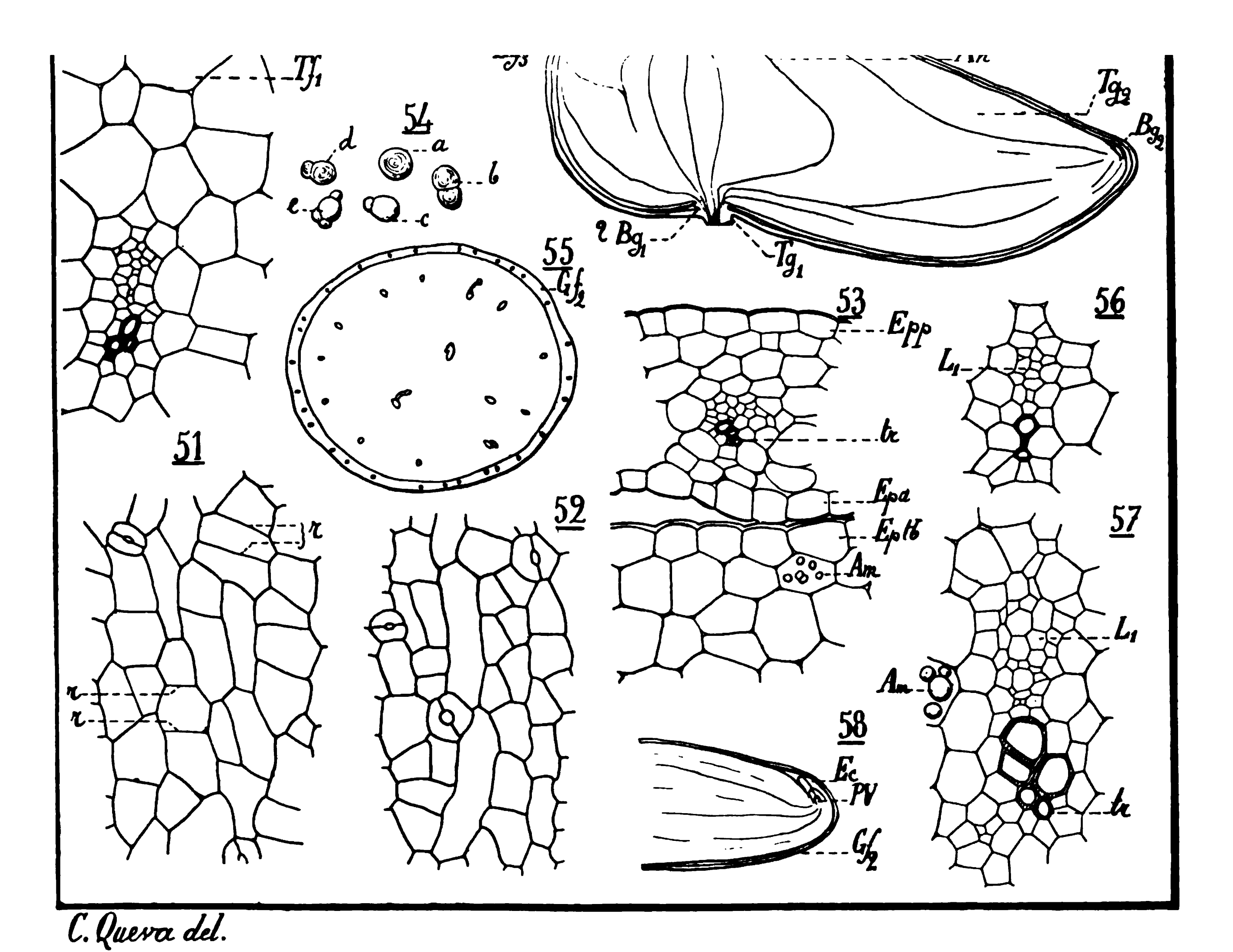
GLORIOSA SUPERBA. — *La plante aux stades II, III, IV et V.*


23
ψs
Ts
A
Sc
24
Ep
Tf1
Gp
πF1
Ca
vl
πCot
25
Ap
πCot
πF1
26
F5
F1
F2
27
Tg1
Cκ
Cr
29
M



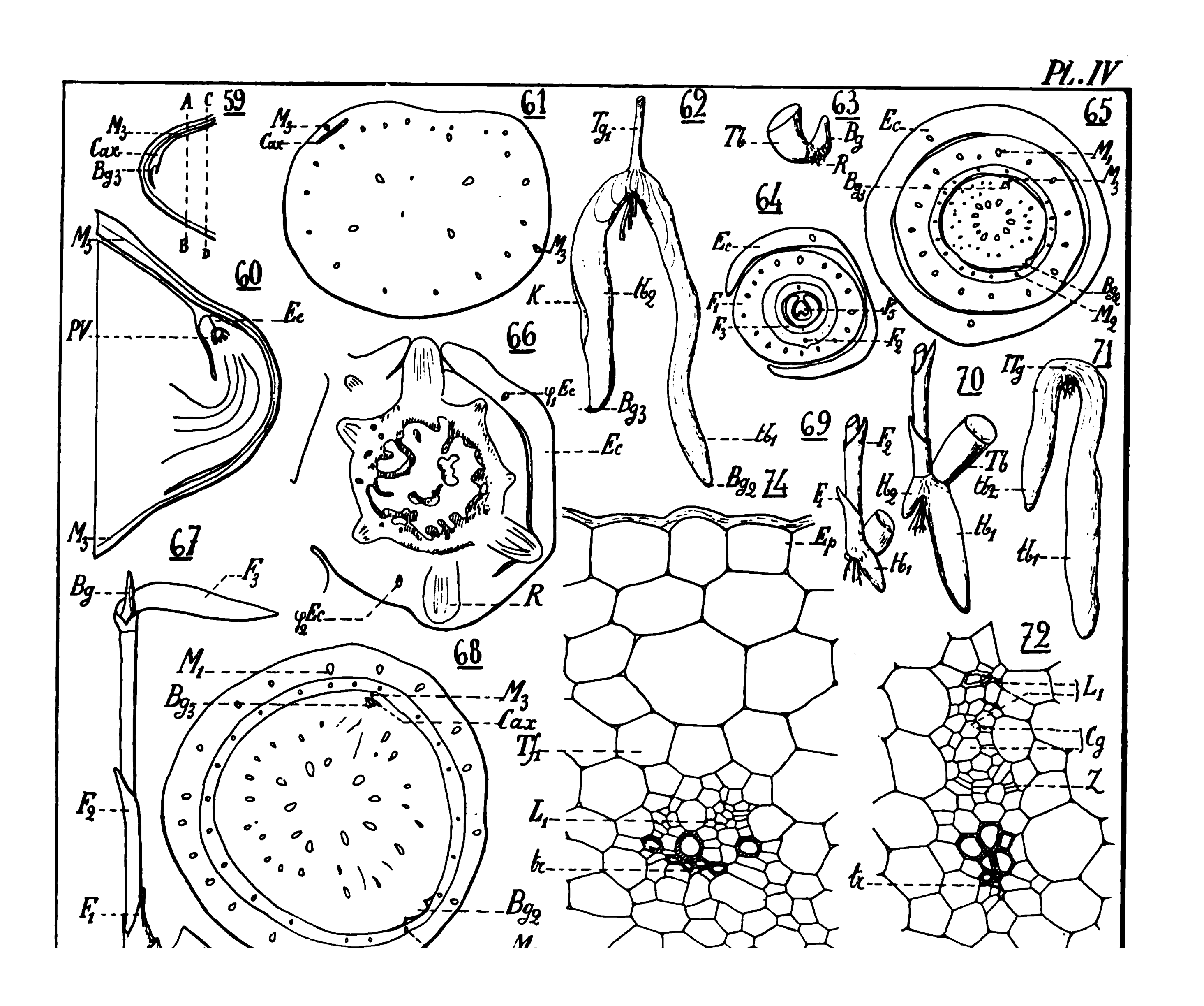
GLORIOSA SUPERBA. — *La plante aux stades I et II.*

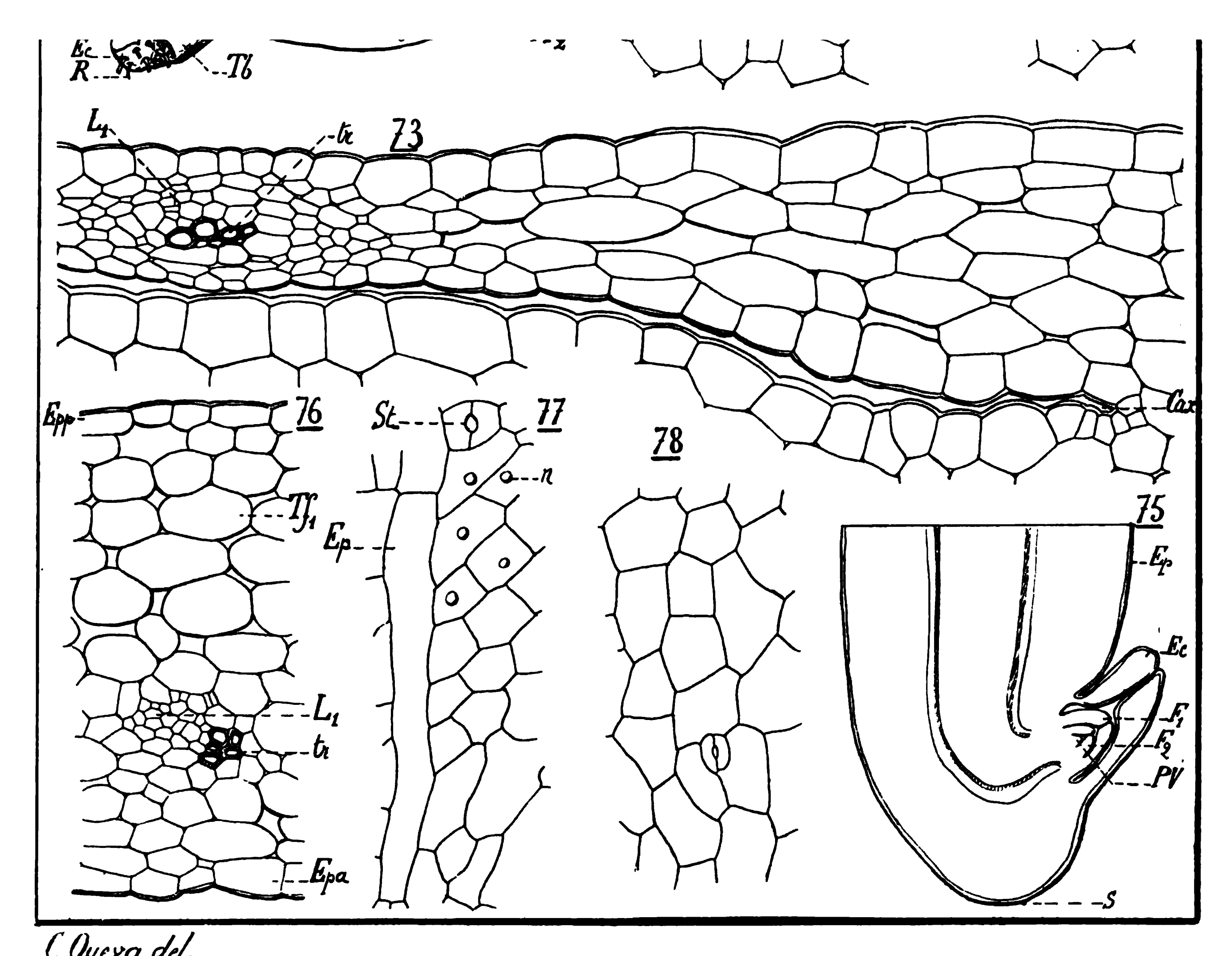

PL. III
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50



GLORIOSA SUPERBA. — *La plante aux stades II, III, IV et V.*

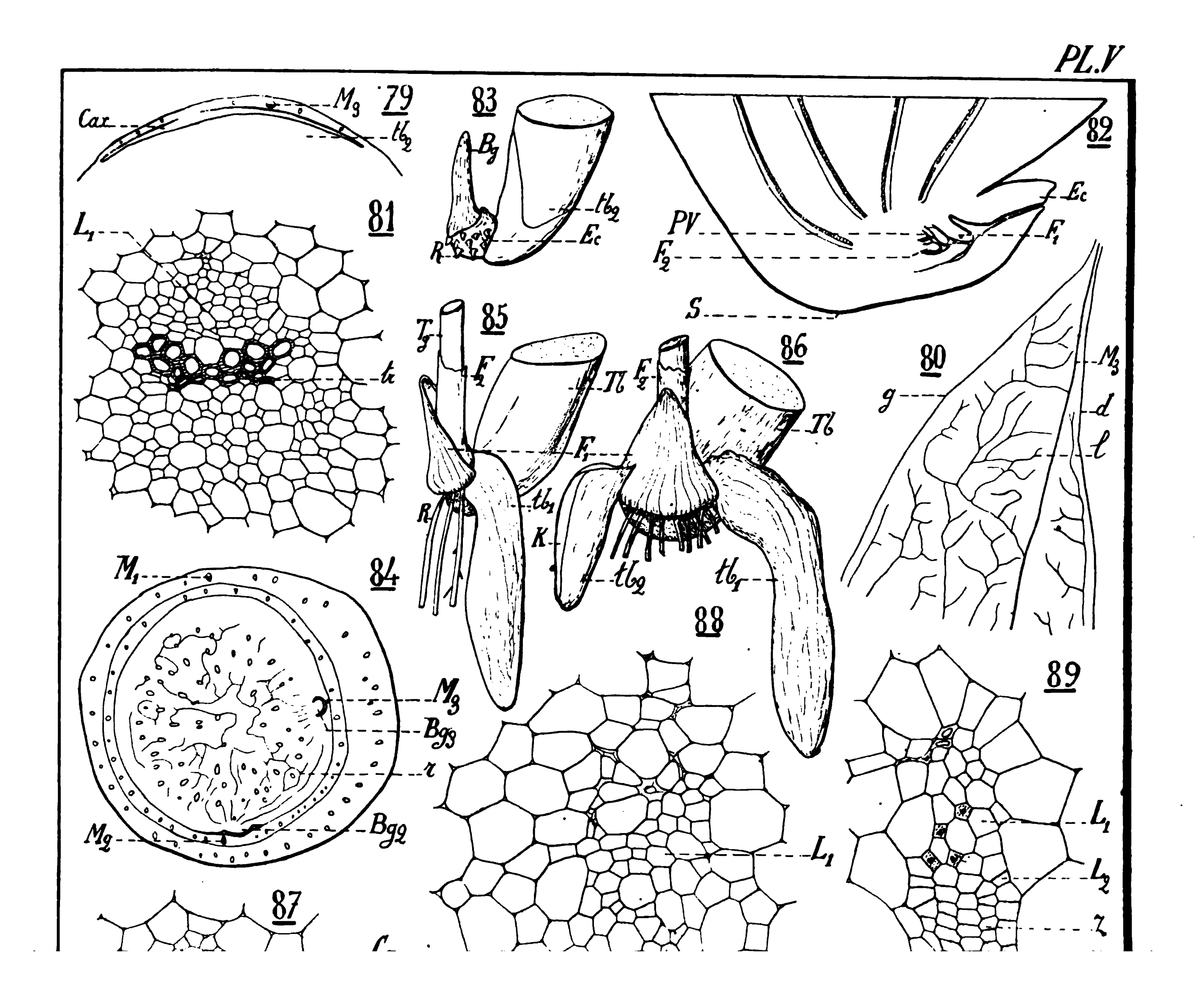
Pl. IV

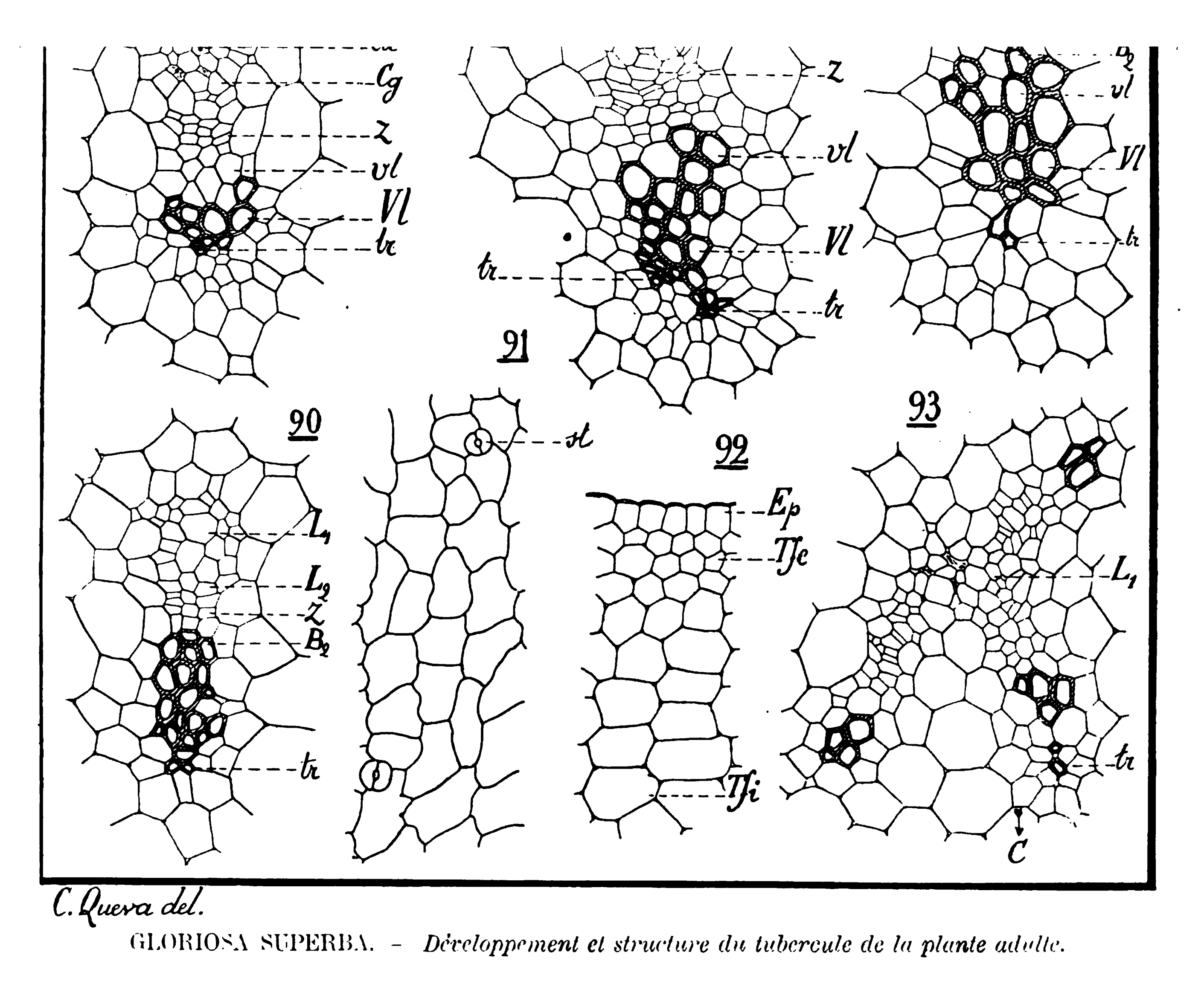




C Queva del.

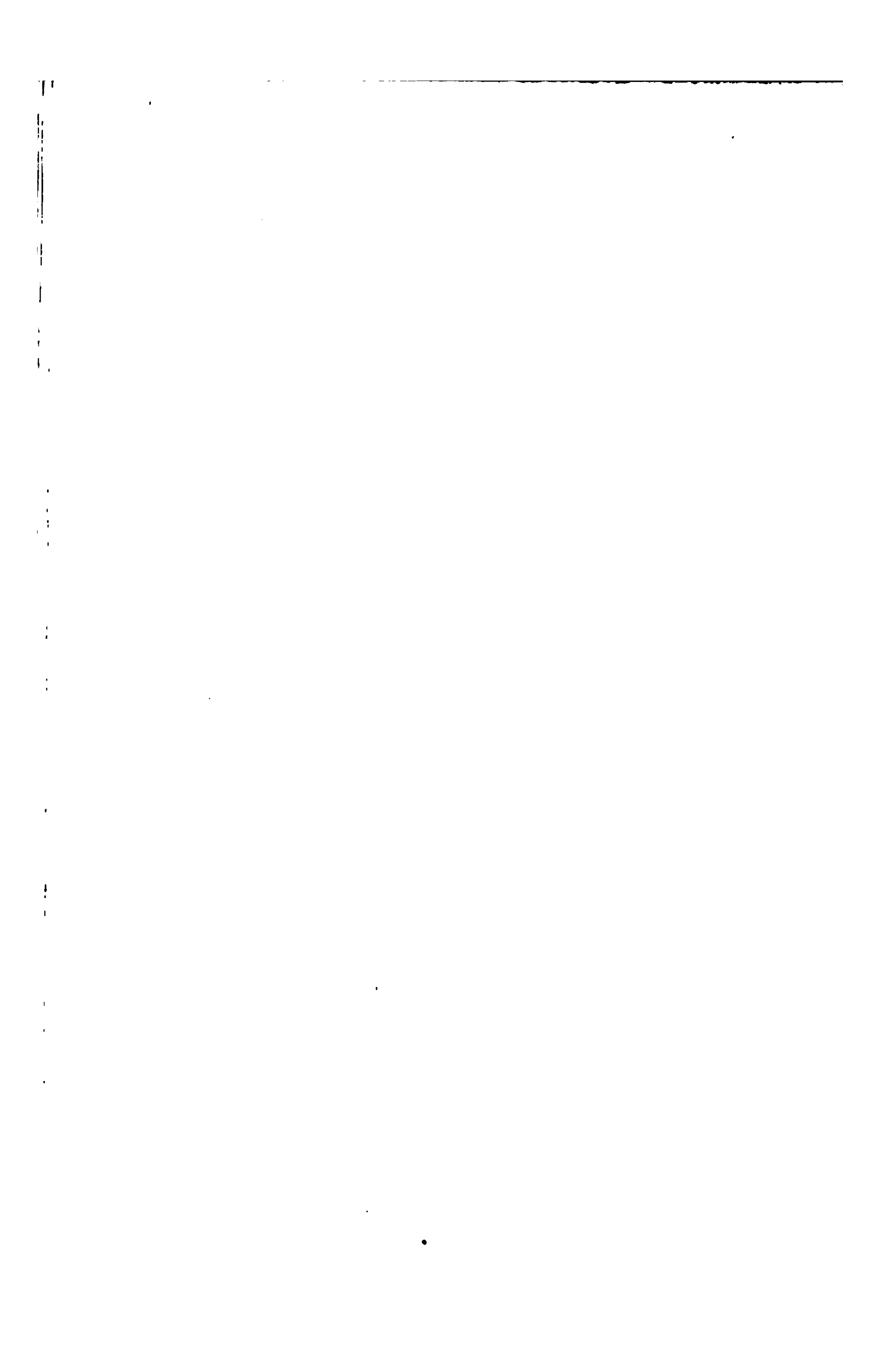
GLORIOSA SUPERBA. — *Développement et structure des premiers tubercules.*


PL.V
79
M_3
Hb_2
Cax
80
M_3
d
l
g
81
t
L_1
82
E_c
F_1
PV
F_2
S
83
Bg
R
Hb_2
E_c
84
M_3
Bg_3
r
Bg_2
M_1
M_2
85
Tg
F_2
R
F_1
th_1
Tl
K
86
Tl
S
F_2
th_1
th_2
87
88
L_1
89
L_1
L_2
r

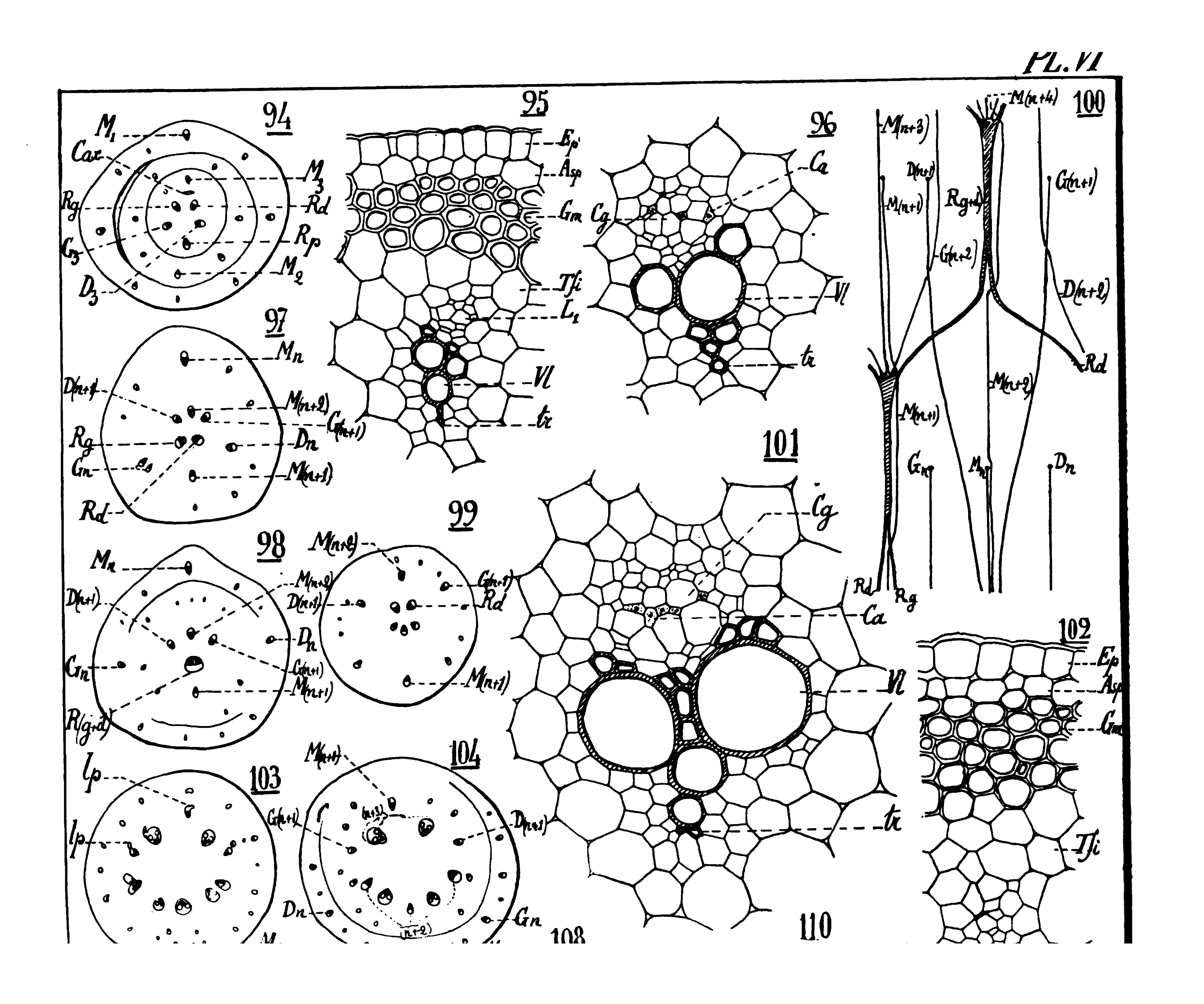


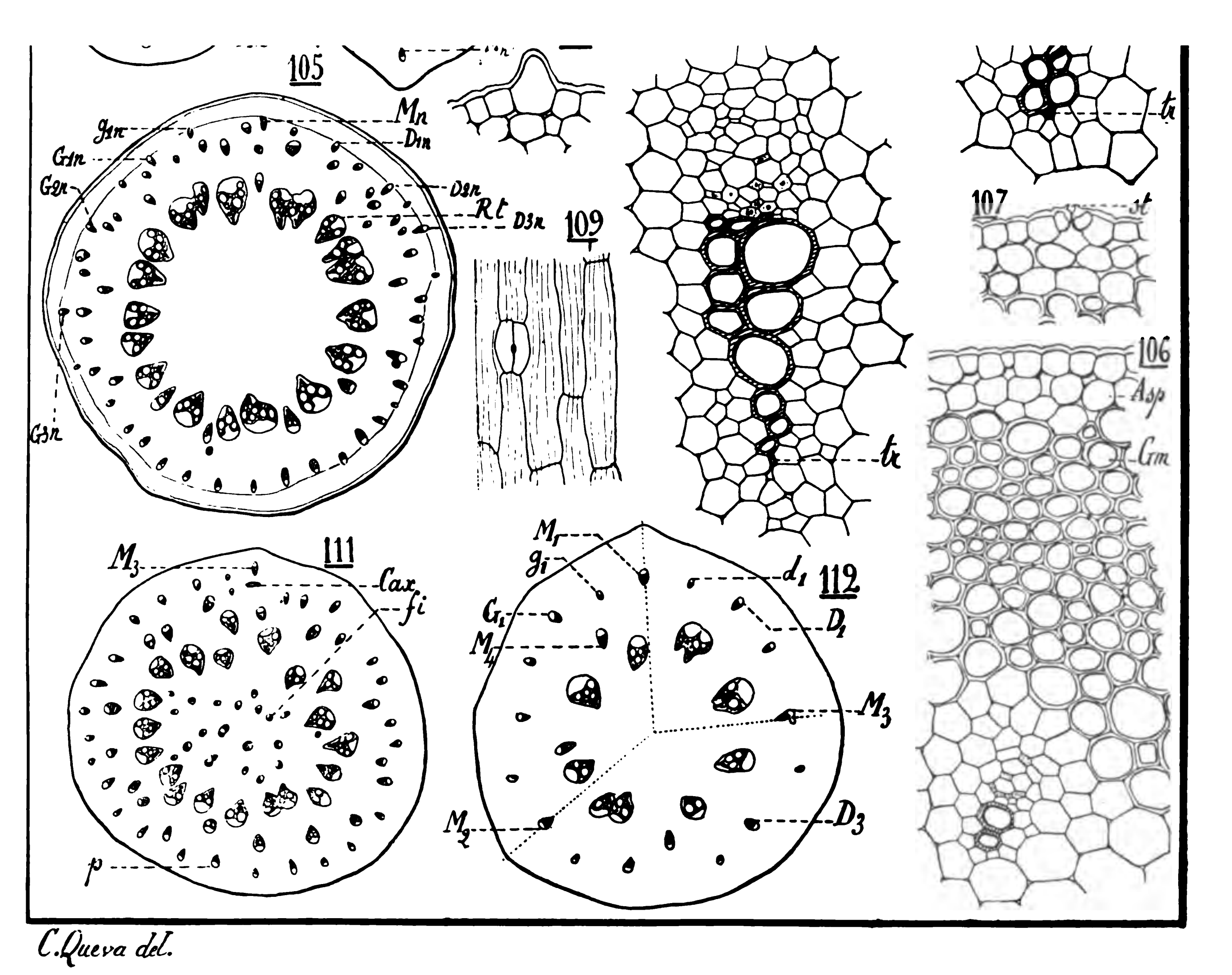
C. Queva del.

GLORIOSA SUPERBA. — *Développement et structure du tubercule de la plante adulte.*



PL. VI

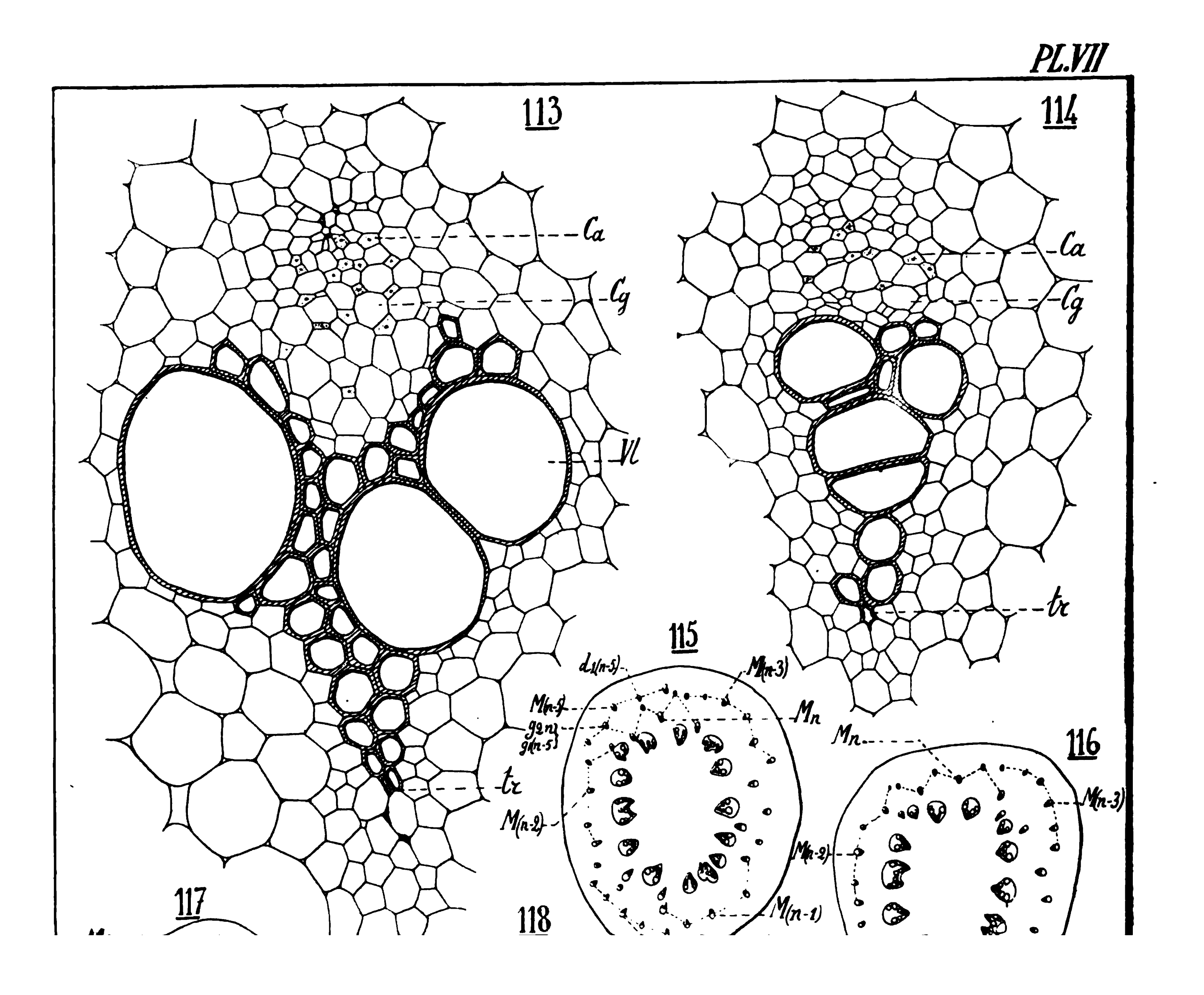

94
M1
Cax
Rg
C3
D3
M3
Rd
Rp
M2
95
Ep
Asp
Gm
Tfi
L1
Vl
tr
96
Ca
Cg
Vl
tr
100
M(n+4)
M(n+3)
D(n+1)
M(n+1)
Rg+d
G(n+2)
G(n+1)
D(n+2)
Rd
M(n+2)
Gn
Mn
Dn
Rg
97
Mn
D(n+1)
M(n+2)
G(n+1)
Rg
Dn
Gn
M(n+1)
Rd
98
D(n+1)
M(n+2)
Dn
Gn
G(n+1)
M(n+1)
R(g+d)
99
M(n+2)
G(n+1)
D(n+1)
Rd
M(n+1)
101
Cg
Ca
Vl
tr
102
Ep
Asp
Tfi
103
lp
G(n+1)
104
M(n+1)
(n+3)
D(n+1)
Dn
Gn
(n+2)
108
110

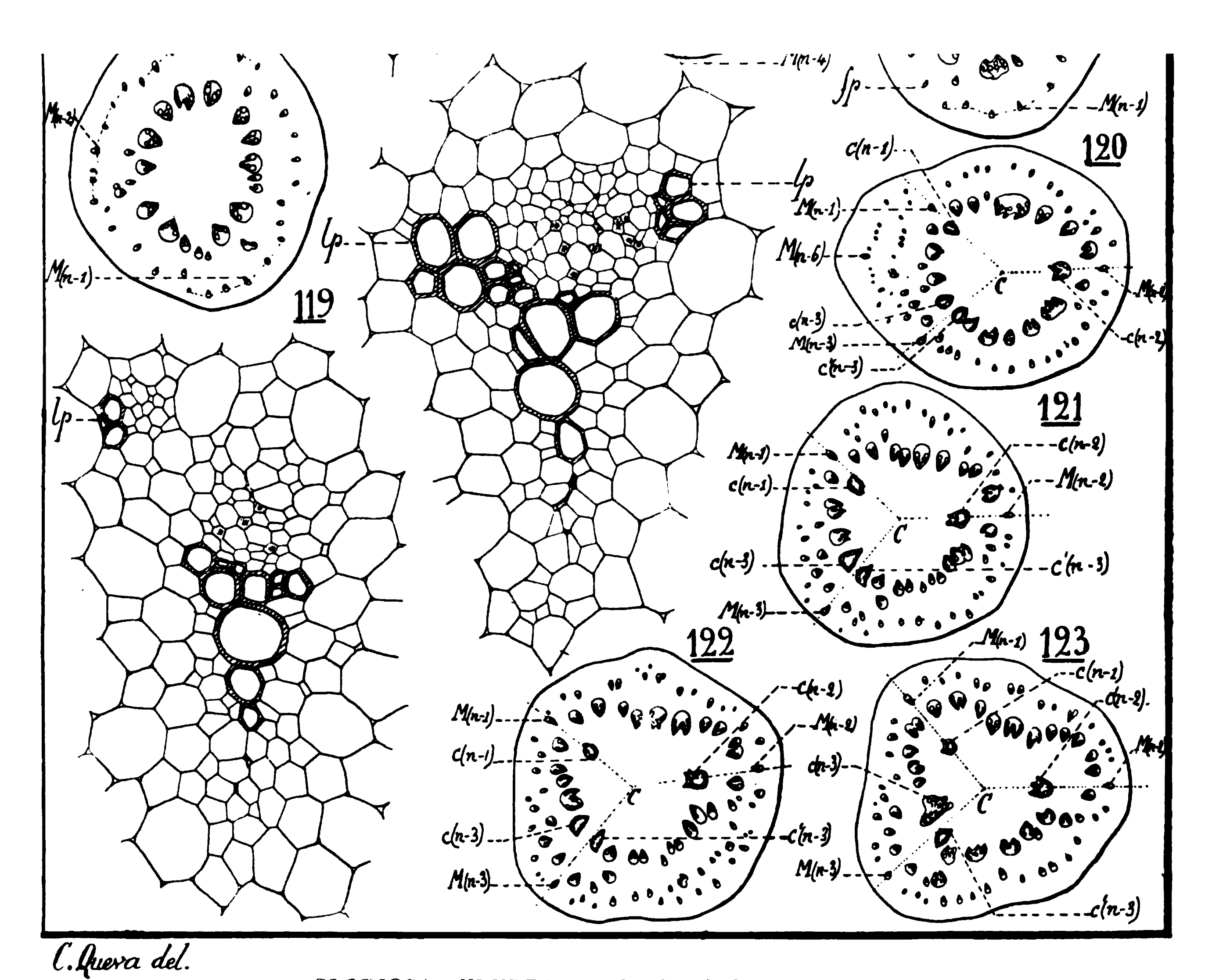


C. Queva del.

GLORIOSA SUPERBA. — *La tige principale, les tiges successives, la tige de la plante adulte.*

PL.VII

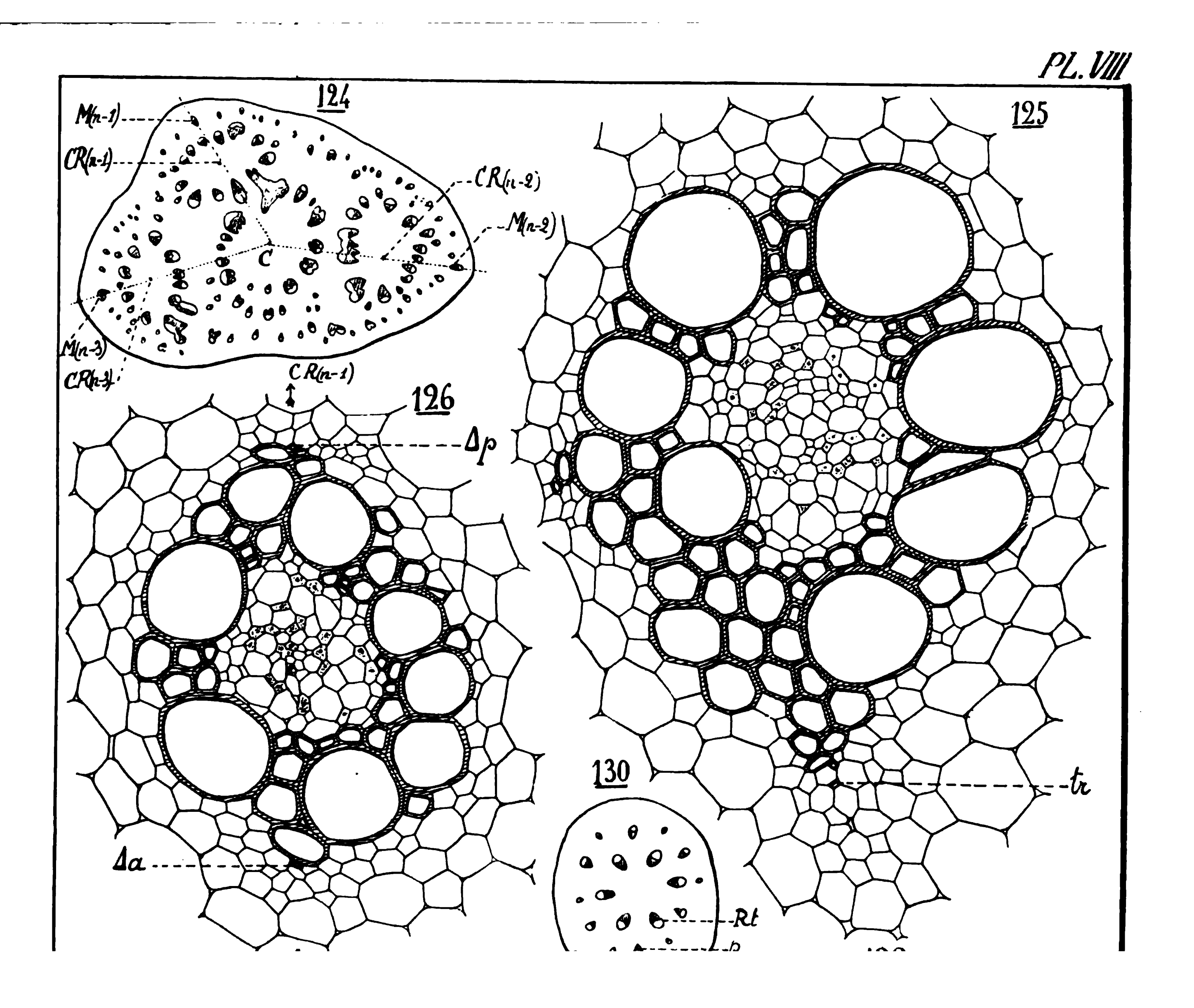


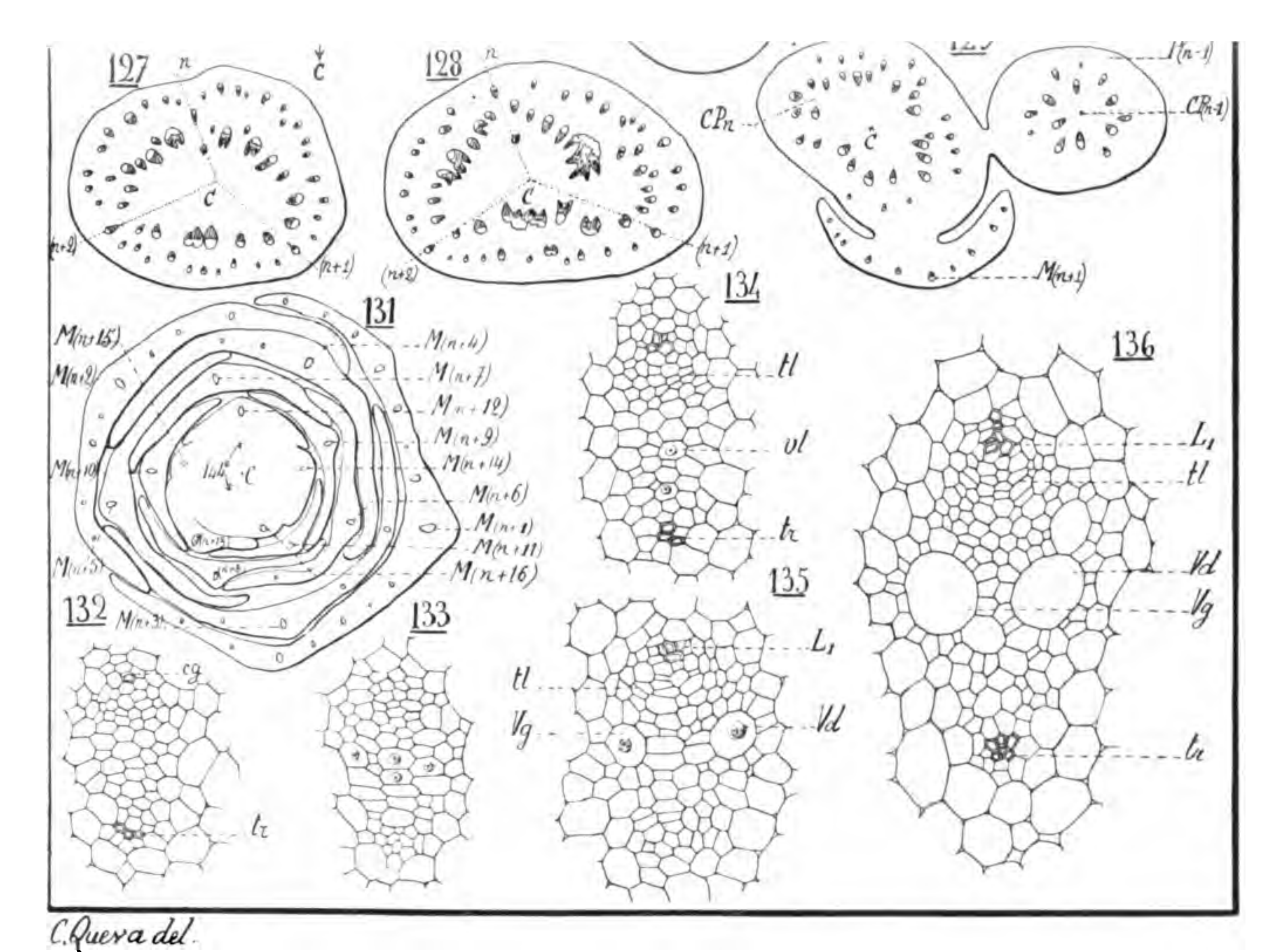


C. Queva del.

GLORIOSA SUPERBA. — *La tige de la plante adulte.*

PL. VIII

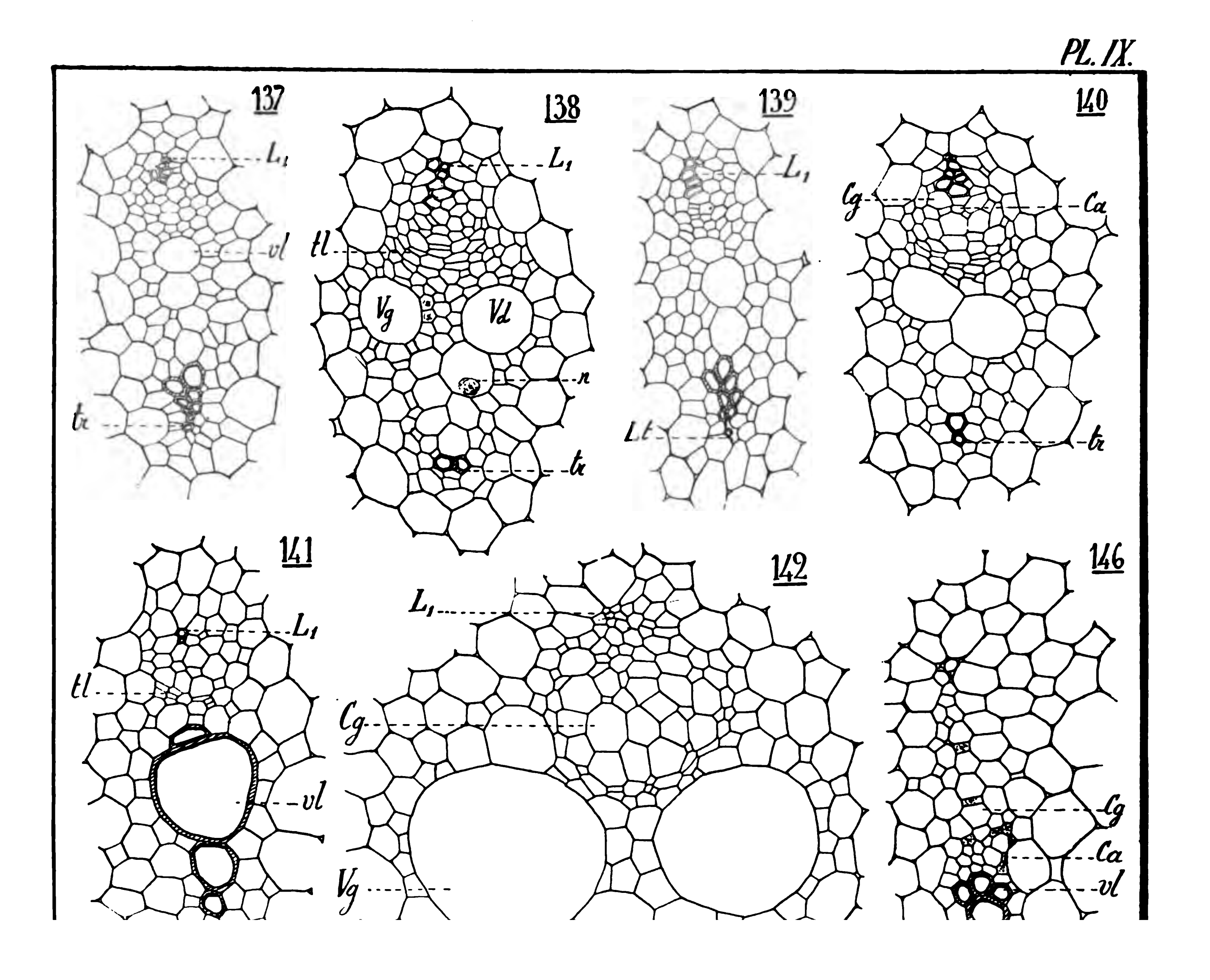


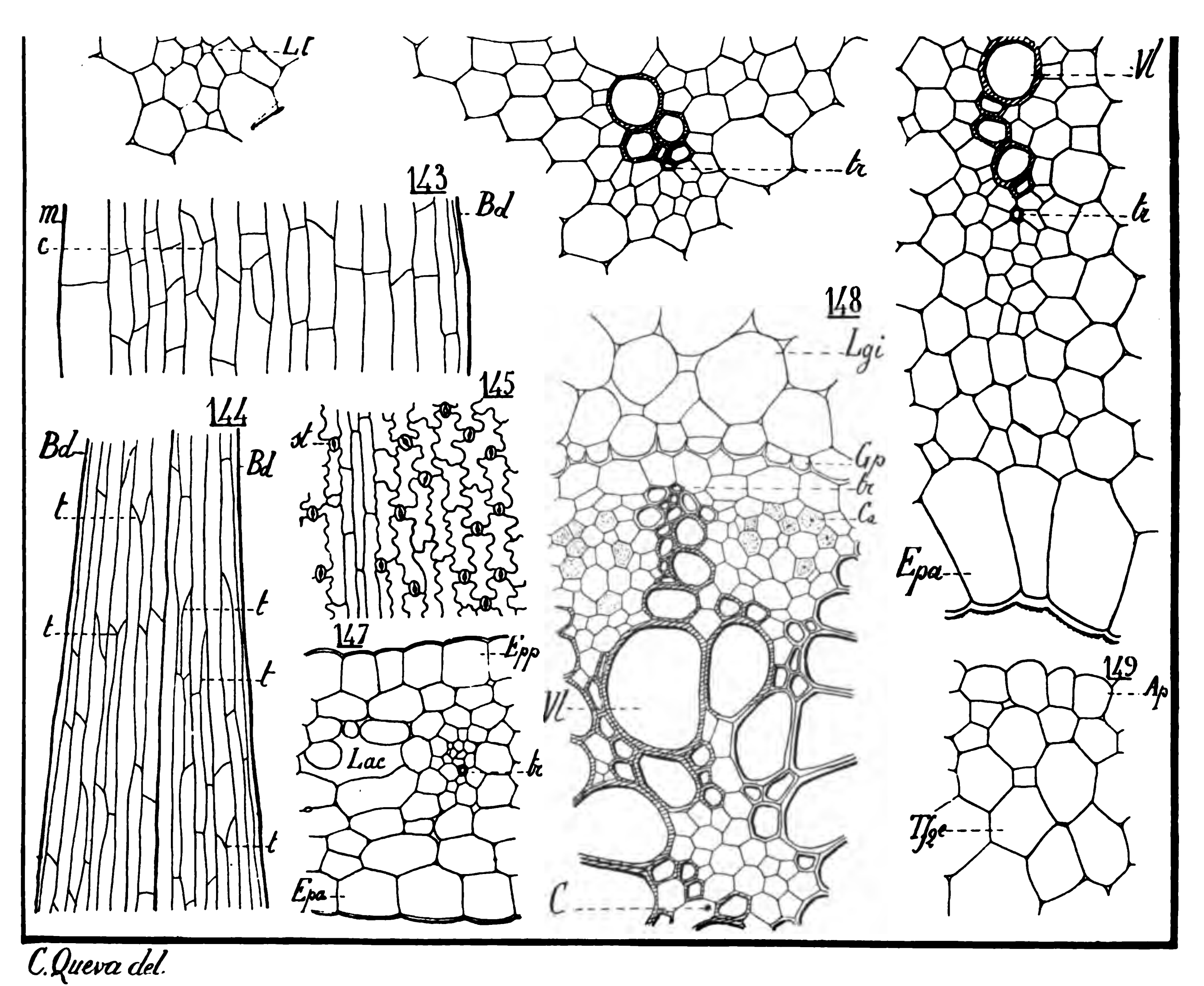


C. Quera del.

GLORIOSA SUPERBA. — *La tige de la plante adulte.* — *Différenciation des faisceaux.*

PL. IX.

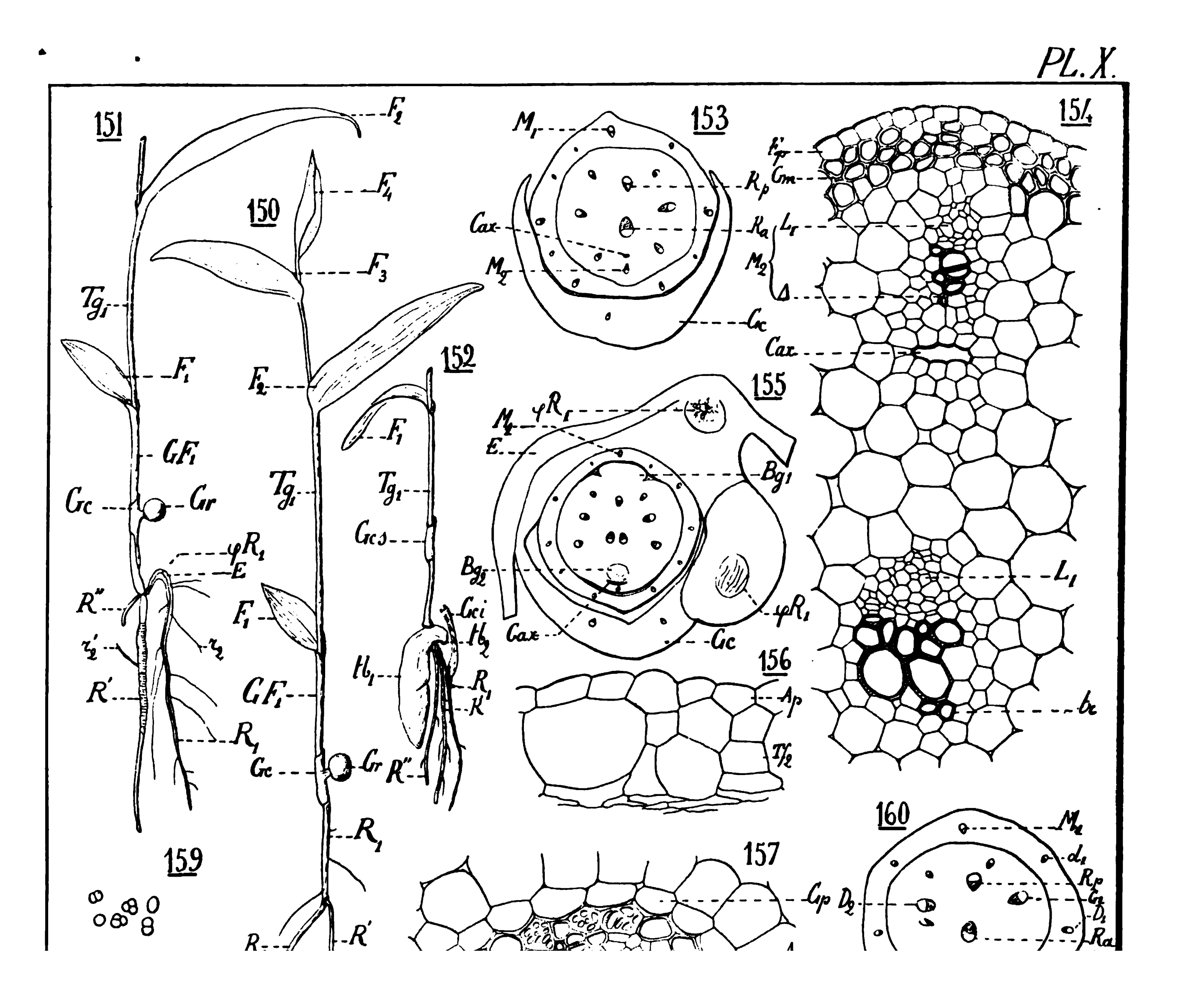

137
L_1
vl
tr
138
L_1
tl
Vg
Vd
n
tr
139
L_1
Lt
140
Cg
Ca
tr
141
L_1
tl
vl
142
L_1
Cg
Vg
146
Cg
Ca
vl



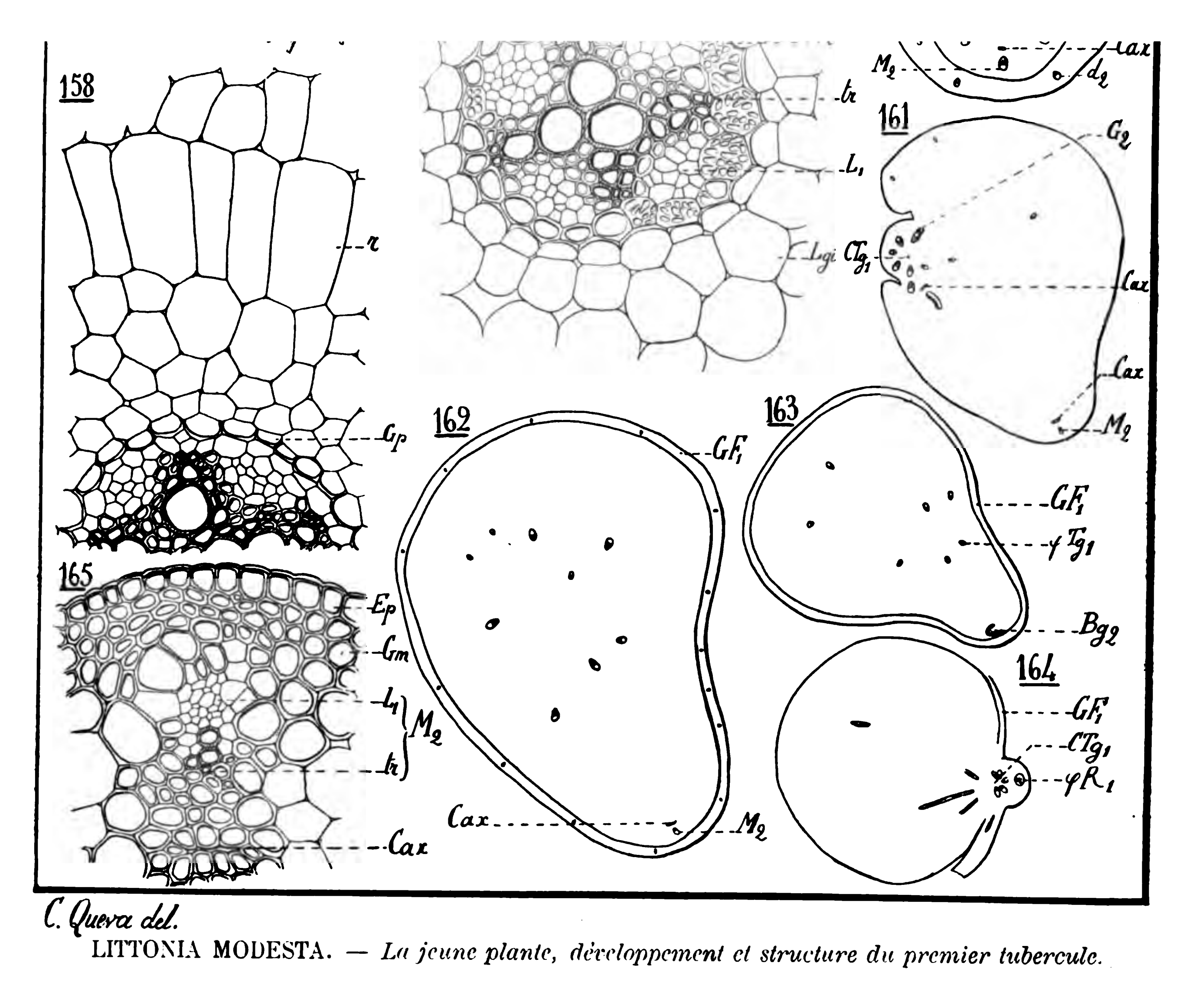
C. Queva del.

GLORIOSA SUPERBA. — *Différenciation des faisceaux.* — *La feuille.* — *La racine.*

PL. X.



151
150
152
153
154
155
156
157
159
160
F_2
F_4
F_3
F_1
Tg_1
GF_1
Gc
Gr
φR_1
E
R″
R′
R_1
Gcs
Gci
Hb_1
Hb_2
M_1
M_2
Cax
R_p
R_a
L_1
Cc
Cm
Bg_1
Bg_2
Ap
Cp
D_2
R

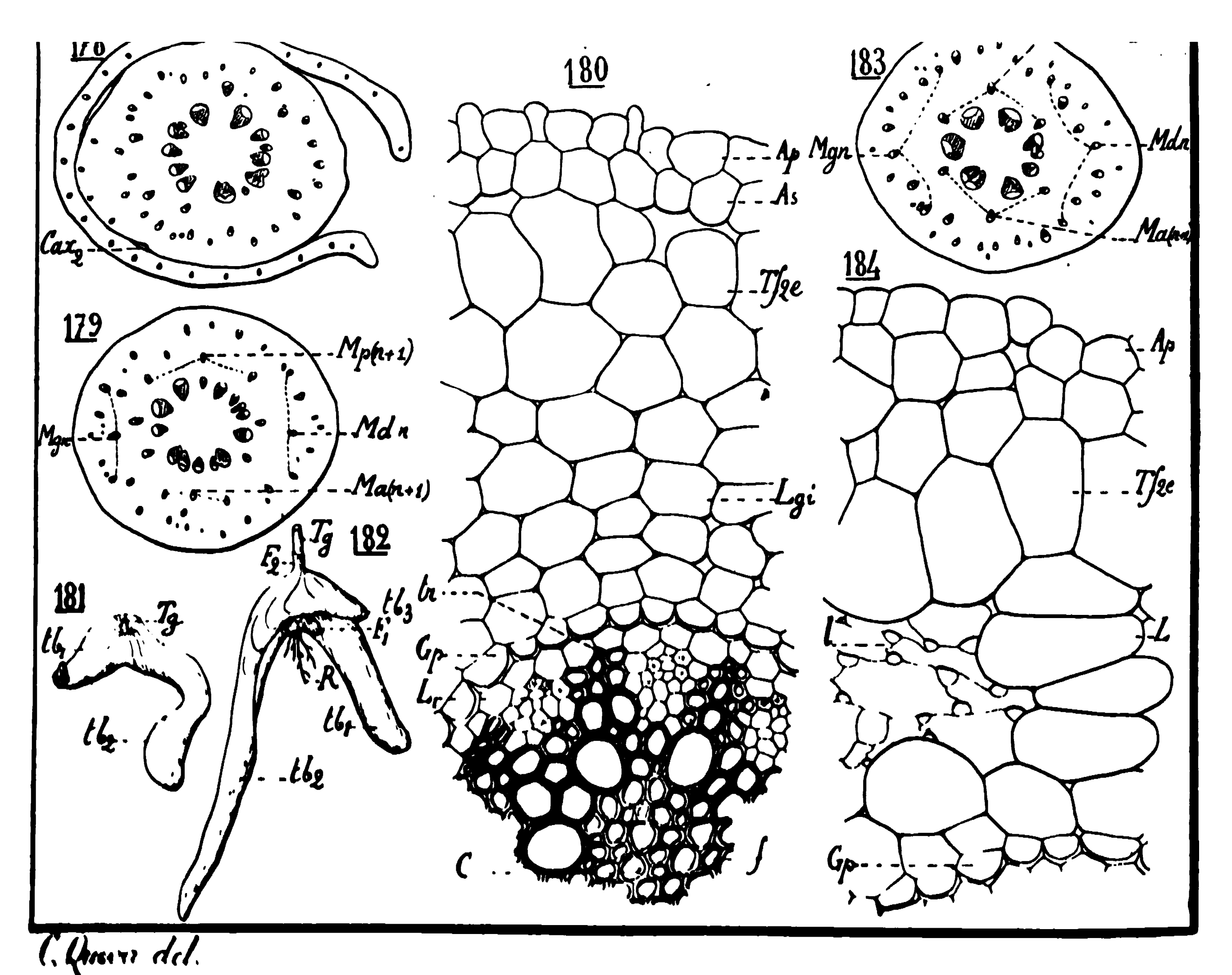


C. Queva del.

LITTONIA MODESTA. — *La jeune plante, développement et structure du premier tubercule.*

PL.XI

166
tb_1
tb_2
Bg
R
167
Tg
Bg
R
168
Tg
tb_1
Cax
tb_2
Bg
169
L_1
tr
C
170
L_1
tr
171
φtb
F_1
F_2
Ec
PV
173
M_3
D_2
Rg
M_4
Cax
M_2
Rd
G_2
D_3
172
Cax
M_4
M_2
174
M_3
Rd+Rg
M_4
Cax_1
175
M_3
Rd
M_4
176
M_3
G_4
Rd
M_4
G_3
177
Cax_1
Cax_2



LITTONIA MODESTA. *Les tubercules successifs, la tige, la racine.*
GLORIOSA VIRESCENS. *Le tubercule, la tige, la racine.*



TRAVAUX ET MÉMOIRES DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE

TOME I

Nº 1. — P. PAINLEVÉ : *Transformations des fonctions* V (x, y, z) qui *satisfont à l'équation* $\Delta V = 0$. 1 fr. 75

Nº 2. — P. DUHEM : *Des corps diamagnétiques.* 3 fr. 50

Nº 3. — P. FABRE : LE POLYPTYQUE DU CHANOINE BENOIT — *Étude sur un Manuscrit de la Bibliothèque de Cambrai* — avec une reproduction en phototypie sur papier de Hollande. 3 fr. 50

Nº 4. — A. et P. BUISINE : *La Cire des Abeilles* (Analyse et falsifications). 4 fr.

Nº 5. — P. DUHEM : *Sur la continuité de l'état liquide et de l'état gazeux* (avec figures). 3 fr. 50

TOME II

Nº 6. — C. EG. BERTRAND : *Remarques sur le Lépidodendron Hartcourtii de Witham* (avec 10 planches). 10 fr.

Nº 7. — E. BARTIN : *Etudes sur le régime dotal.* 3 fr.

Nº 8. — P. DUHEM : *Sur la dissociation dans les systèmes qui renferment un mélange de gaz parfaits.* 6 fr.

Nº 9. — P. HALLEZ : *Morphogénie générale et affinités des Turbellariés.* 2 fr.

TOME III

Nº 10. — M. DUFOUR : *Étude sur la constitution rythmique et métrique du drame grec* (1re Série). 4 fr.

Nº 11. — P. DUHEM : *Dissolutions et mélanges.* 1er Mémoire : *Équilibre et mouvement des fluides mélangés.* 4 fr. 50

Nº 12. — P. DUHEM : *Dissolutions et mélanges.* 2e Mémoire : *Propriétés physiques des dissolutions.* 4 fr. 50

Nº 13. — P. DUHEM : *Dissolutions et mélanges.* 3e Mémoire : *Les mélanges doubles.* 4 fr. 50

Nº 14. — M. DUFOUR : *Étude sur la constitution rythmique et métrique du drame grec* (2e Série). 2 fr. 50

TOME IV

Nº 15. — A. PINLOCHE : *Principales œuvres pédagogiques de* HERBART. *Pédagogie générale — Esquisse de leçons pédagogiques — (aphorismes et extraits divers).* 7 fr. 50

Nº 16. — B. BRUNHES : *Sur le principe de Huygens et sur quelques conséquences du théorème de Kirchhoff.* 3 fr. 50

Nº 17. — M. DUFOUR : *Étude sur la constitution rythmique et métrique du drame grec* (3e Série). 2 fr. 50

TOME V

Nº 18. — A. PENJON : *Pensée et réalité d'A. Spir,* traduit sur la 3e édition. 10 fr.

TOME VI

Nº 19. — R. SWYNGEDAUW : *Étude expérimentale et théorique de la décharge dérivée d'un condensateur.* 2 fr.

Nº 20. — G. LEFÈVRE : *Les variations de Guillaume de Champeaux et la question des Universaux : Etude suivie de documents originaux.* 3 fr.

Nº 21. — C. EG. BERTRAND : *Les Charbons humiques et les Charbons de purins.* 15 fr.

Atlas Nº 1. — F. TOURNEUX : *Album d'embryologie. Développement des organes génito-urinaires chez l'homme.* 40 fr.

Atlas Nº 2. — J. FLAMMERMONT : *Album paléographique du Nord de la France.* 20 fr.

23

TRAVAUX & MÉMOIRES

DE

L'UNIVERSITÉ DE LILLE

TOME VII. — MÉMOIRE N° 23.

L. DAUTREMER. — AMMIEN MARCELLIN.

ÉTUDE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE.



LILLE

AU SIÈGE DE L'UNIVERSITÉ, RUE JEAN-BART

1899

EN VENTE

A LILLE, à la Librairie Générale, rue Faidherbe, 11 et 13.

A PARIS, chez Alcan, 108, Boulevard St-Germain,
et Welter, 59, rue Bonaparte.

TRAVAUX & MÉMOIRES

DE

L'UNIVERSITÉ DE LILLE

TOME VII. — Mémoire N° 23.

L. DAUTREMER. — Ammien Marcellin.

Étude d'Histoire Littéraire.



LILLE
AU SIÈGE DE L'UNIVERSITÉ, RUE JEAN-BART

1899

Le Conseil de l'Université de Lille a ordonné l'impression de ce mémoire le 30 novembre 1898.

L'impression a été achevée, chez Le Bigot Frères, *le 15 octobre 1899.*

AMMIEN MARCELLIN

ÉTUDE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

PAR

L. DAUTREMER

TRAVAUX ET MÉMOIRES DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE
Tome VII. — Mémoire N° 23.



LILLE
AU SIÈGE DE L'UNIVERSITÉ, RUE JEAN-BART
1899

AMMIEN MARCELLIN

ÉTUDE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

INTRODUCTION [1]

Ammien Marcellin a eu la bonne fortune de rencontrer dès le XVIIe siècle un éditeur du premier mérite, Henri de Valois, qui publia son édition en 1636 (2). Le texte, « *divinement amélioré* » (3), était accompagné d'un commentaire, dont la richesse atteste une érudition d'une étendue et d'une sûreté incroyables. Ce commentaire, critique, historique, littéraire, demeure le fond sur lequel doit s'appuyer toute étude concernant Ammien (4).

(1) Ammien Marcellin a écrit l'histoire de l'Empire Romain depuis l'avènement de Nerva jusqu'à la mort de Valens (96-378), en 31 livres. Les 13 premiers sont perdus. Les 18 qui restent embrassent une période de 25 ans (353-378).

(2) Une réimpression, augmentée et corrigée d'après les notes de H. de Valois lui-même, en fut faite à Paris sous la direction de son frère Adrien, en 1681.

(3) Henricus Valesius, vir nunquam sine honore nominandus, *divine Ammianum expolivit*. Gronovius, préface de son édition. Leyde, 1693.

(4) A défaut de l'édition de Valois, on trouvera ce commentaire dans l'édition de Wagner-Erfurdt (Leipzig, 1808), t. II et III.

Dans sa préface, H. de Valois porte sur Ammien un jugement très sage et très sûr, dans lequel la sympathie est tempérée par une vue nette des défauts de l'historien. « Ammien, dit-il, » me paraît comparable aux plus grands historiens.... Par le » sujet de son œuvre, par le choix des matières et la dispo- » sition, par le jugement et la bonne foi, il ne le cède à » personne. Dans les récits de combats et de sièges, il dépasse » beaucoup d'autres. Quant à sa manière d'écrire, les mots en » eux-mêmes sont presque tous latins ; mais la construction et » l'arrangement des mots ont, si je puis dire, comme une » allure militaire. Cependant, il y a à reprendre dans l'œuvre » d'Ammien. Il est quelquefois trop verbeux. Il affecte trop » de paraître savant. En outre, il conserve rarement l'allure et » le ton propres aux historiens ; mais, presque toujours, il » s'avance comme sur des cothurnes tragiques. » H. de Valois constate encore avec quelle impartialité Ammien parle des chrétiens, et de quelle utilité sont pour nous les renseignements qu'il donne sur les Barbares.

Ces appréciations sont si justes que le dernier éditeur d'Ammien, Gardthausen, a cru devoir mettre en tête de son édition (1) la préface de Henri de Valois.

Cependant Ammien, qui d'ailleurs conserva toujours son crédit auprès des historiens, fut abandonné par la critique pendant deux siècles. Ce n'est que de nos jours qu'il attira de nouveau son attention.

Études critiques sur le texte, et comme conséquence études sur la langue et sur le style ; études sur la géographie, sur les sources, sur la méthode historique, se sont accumulées depuis une trentaine d'années, et composent à Ammien une « littérature » déjà considérable (2).

(1) Leipzig, Teubner, 1875, 2 vol.

(2) Voir Teuffel, *Geschichte der römischen Literatur*, éd. de 1890, p. 1094-1096. Ajoutons-y les travaux postérieurs que nous avons eus entre les mains :
Max Büdinger, *Ammianus Marcellinus und die Eigenart seines Geschichts-*

Un travail d'ensemble a été publié par M. l'abbé Gimazane (1). Ce travail fort intéressant, qui nous a été très utile, aurait rendu le nôtre parfaitement superflu, s'il avait tenu tout ce que son titre promet. Mais l'étude que l'auteur y fait de la personne et de la pensée d'Ammien, et de son talent, ne nous a paru ni assez complète, ni assez fine pour qu'on n'osât pas entreprendre de la recommencer après lui. M. Gimazane a fait surtout une œuvre de critique historique, tandis que nous nous sommes placé de préférence au point de vue de la critique psychologique et littéraire.

Quand nous avons lu le livre d'Ammien, ce qui nous a le plus vivement frappé, c'est l'ardeur avec laquelle il est écrit, c'est le souffle de vie qui circule à travers presque toutes ses pages : c'est aussi l'effort méritoire de l'auteur pour penser, pour juger, pour composer, pour faire œuvre de moraliste et d'artiste, effort dont on chercherait inutilement la trace chez les écrivains latins qui représentent l'histoire romaine depuis Tacite jusqu'au IV[e] siècle. Nous avons voulu montrer les résultats de cet effort, après avoir expliqué le tempérament d'Ammien, sans traiter à fond les questions de critique historique, de géographie, de langue, que soulève l'examen de son livre, mais en donnant sur ces questions les indications indispensables pour que notre travail formât un tout cohérent, et se suffît à lui-même.

Ammien Marcellin vécut entre les règnes de Constantin et de Théodose, dans un temps de troubles et de désordres, de

werkes, Vienne, 1895. Cet ouvrage fait partie des *Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien*, t. XLIV.

Rob. Novak, *Curae Ammianeae*. Prague, 1896.

Voir aussi les quelques pages consacrées à Ammien dans l'ouvrage de H. Peter, *Die geschichtliche Literatur über die römische Kaiserzeit bis Theodosius I und ihre Quellen*, t. II, p. 117-131 Leipzig, Teubner, 1897.

(1) Gimazane, *Ammien Marcellin, sa vie et son œuvre*. Thèse de doctorat de la Faculté de Bordeaux. Toulouse, 1889.

guerres étrangères et de guerres civiles, de luttes politiques et de luttes religieuses. Soldat, il court le monde, se bat aux frontières, s'inquiète à la vue des Barbares qui se pressent sur les confins de l'empire. Non content de se battre, il réfléchit. Il comprend que l'empire court de grands dangers, et il se demande qui le sauvera. Regardant autour de lui, il ne voit chez l'empereur Constance que faiblesse et cruauté; chez les généraux, les nobles, les magistrats, qu'intrigue, rapacité, injustice; chez le peuple, qu'indifférence.

Avec Julien, il se reprend à espérer. Les idées et les vertus de ce prince firent une forte impression sur son esprit et sur son caractère. Ammien n'était pas chrétien; il connaissait à peine le christianisme. Le paganisme philosophique, idéaliste, l'attira, mais ne put chasser de son âme bien des naïves superstitions. La mort de Julien le désespéra.

Dès lors, il n'est plus soldat. Il se jette dans la lecture avec son habituel emportement, et il croit enfin découvrir le remède aux maux présents. Ce remède, que les chrétiens trouvaient dans leur foi, il proclame, lui, qu'il est dans l'imitation du passé, dans la connaissance de l'histoire et de la philosophie. Qu'on relise les préceptes de Cicéron et qu'on les mette en pratique, qu'on revienne aux mœurs de l'ancienne Rome, et l'on refera l'histoire romaine; on retrouvera la force perdue et la gloire envolée. C'est cette idée-là qui est le lien de son livre et qui en fait l'unité. C'est sous l'impulsion de cette idée qu'il entreprend d'écrire l'histoire, de découvrir à ses contemporains leurs misères, en leur indiquant le moyen de les guérir.

Mais il s'est trouvé que ce soldat avait une âme de littérateur. Au contact des grands écrivains, cette âme prit conscience d'elle-même. Ammien eut le souci de bien ordonner ses récits, de montrer son savoir, d'écrire élégamment.

Le personnage complexe qu'est Ammien, bon soldat, honnête homme, médiocre philosophe, moraliste inquiet de l'avenir et se réfugiant dans le passé, littérateur épris des modèles classiques, mais mal servi par son éducation et par sa langue, nous l'avons cherché dans son œuvre, et nous avons essayé de le faire revivre.



CHAPITRE I

Quelques détails biographiques

« *Haec ut miles quondam et Graecus... pro virium expli-* » *cavi mensura*, ancien soldat et Grec de naissance... j'ai déve- » loppé la série de ces événements dans la mesure de mes » forces » (1).

Ammien a signé ainsi son œuvre. *Miles et Graecus*, soldat et Grec, ces deux mots qui, pour Ammien, sont une excuse à l'insuffisance de son talent, nous donnent en résumé à peu près tout ce que nous savons de lui.

Il était Grec, mais Grec d'Asie. Il naquit en effet à Antioche, vers l'an 335 de J.-C. Le lieu de sa naissance nous est indiqué par une lettre de Libanius. Dans cette lettre, le grand rhéteur d'Antioche félicite l'historien du succès qu'obtient à Rome la lecture publique de son histoire, et se félicite lui-même d'être le concitoyen d'un écrivain aussi goûté :

Libanius à Marcellin (2),

« Je vous félicite d'être à Rome, et je félicite Rome de » vous posséder. Vous jouissez d'une ville dont rien n'approche » au monde ; elle, de son côté, possède en vous l'égal de ses

(1) Amm. 31, 16, 9.

(2) Cette lettre a été signalée pour la première fois par H. Valois, dans la préface de son édition de 1636. On trouvera le texte du fragment qui nous intéresse dans la préface de l'édition d'Ammien, par Gardthausen, p. VIII. M. Gimazane (*Amm. Marc., sa vie et son œuvre*, appendice A, p. 403) en donne une traduction dont nous avons seulement corrigé quelques mots.

» citoyens, qui ont eu des dieux comme ancêtres. En vérité, » il serait déjà beau pour vous de vivre dans une telle cité, » écoutant en silence les discours des autres ; car Rome ren- » ferme dans son sein de nombreux orateurs dignes de leurs » devanciers. Mais, comme je l'apprends par ceux qui revien- » nent de là-bas, vous avez déjà lu en public quelques-uns des » nombreux livres de votre histoire, et vous continuerez, car » les éloges donnés à ce qui a paru appellent la suite à la » lumière. J'entends dire encore que Rome couronne vos tra- » vaux, que les suffrages de la cité s'accordent à reconnaître » que vous avez vaincu certains de vos rivaux, sans vous » laisser vaincre par aucun d'eux. Ces louanges font honneur » à l'historien, et à nous aussi, qui sommes vos concitoyens. » Continuez donc à poursuivre votre œuvre et à la faire connaître » dans les réunions publiques ; ne vous lassez pas d'être » admiré. Mais faites plus éclatante votre renommée et par » suite la nôtre. Car la gloire d'un citoyen comme vous » rejaillit sur la ville qui lui a donné le jour. Soyez toujours » heureux comme vous l'êtes. Quant à nous, nous sommes » dans la douleur, et si un dieu ne vient à notre secours, » nous ne saurons la supporter. Car le seul fils que nous » avions, ce fils bien doué, né d'une mère excellente, quoique » non libre, est mort et vient d'être enseveli, etc. » (1).

Donc, Ammien naquit à Antioche, la luxueuse métropole de la Syrie. « La Syrie, dit-il quelque part, est ennoblie par » Antioche, cette cité connue de l'univers entier, cité sans » rivale pour les ressources qu'y apporte l'étranger ou qu'elle » tire de son propre sein » (2). C'est Antioche la belle, la couronne de l'Orient, *Orientis apex pulcher* (3).

(1) Cette mention de la mort de Cimon, fils de Libanius, date la lettre, qui a été écrite en 390 ou 391. Cf. Sievers, *Das Leben des Libanius*, Berlin, 1868, p. 272.

(2) Amm. 14, 8, 8.

(3) Id. 22, 9, 14.

Ammien est fier de sa ville natale ; mais ce n'est pas lui qui nous la fait connaître. Pourtant elle méritait une description (1), non seulement à cause de la beauté de ses monuments, de ses rues et de ses portiques, à cause du charme pittoresque et frais de ses environs, mais aussi parce qu'elle était au IVe siècle la capitale politique de l'Asie romaine. Gallus, César d'Orient, la terrifia trois ans (351-354) par ses bizarres et cruelles fantaisies (2). Constance, empereur, y vint plusieurs fois (3) ; Julien y demeura un hiver entier (362-363). Valens ne la quitta guère pendant son règne (365-378).

A défaut d'Ammien, Libanius a composé le panégyrique d'Antioche. Et quel panégyrique ! Son 'Αντιοχικός est un hymne à la gloire de sa ville aimée, dont il fut pendant quarante ans l'enfant gâté (4). L'orateur verse sur Antioche le flux élégant et intarissable de son admiration et de ses hyperboles. Écoutez sur quel ton il parle : « Le bonheur que les poètes promettent » aux morts, les vivants peuvent l'obtenir à Antioche » (5). Que ne trouve-t-on pas à admirer au faubourg de Daphné : « Temple d'Apollon, temple de Zeus, stade olympique, théâtre » avec toutes ses délices, quantité de cyprès épais et hauts, » sentiers pleins d'ombre, chœurs d'oiseaux harmonieux, brise » douce, suaves senteurs d'aromates, vignes enlacées aux » arbres, jardins d'Alcinoüs, table sicilienne, corne d'Amalthée, » festins splendides, Sybaris (6)... Il n'est douleur si forte, » si invincible, si persistante, que Daphné ne chasse » (7). « La première des beautés de Daphné, on pourrait dire de

(1) La description d'Antioche a tenté Renan. Voir quelques pages charmantes dans *Les Apôtres*, p. 215 et suiv.

(2) Amm. 14, 1.

(3) Particulièrement en 361. (Amm., 21. 15. 1).

(4) Voir Petit, *Essai sur Libanius*, thèse de doctorat. Paris, 1866, *passim*.

(5) Libanius, 'Αντιοχικός, éd. Reiske, p. 147.

(6) Id., *ibid.*, p. 351.

(7) Id., *ibid.*, p. 351.

» toute la terre, ce sont les sources de Daphné » (1). Enfin, voici un fragment de la péroraison : « Quelle ville comparer » à Antioche? Plus heureuse que les villes les plus anciennes, » elle passe les unes en grandeur, les autres en noblesse, » d'autres en fertilité. S'il en est une à qui elle cède pour » les constructions, du moins, celle-là même, elle la laisse » derrière elle par la supériorité de ses eaux, la douceur de » ses hivers, l'amabilité de ses habitants, l'étude de la » sagesse » (2).

L'exagération est dans la forme, mais le fond est vrai. Le témoignage de Libanius est confirmé par les quelques mots très simples d'Ammien, et aussi par les compliments ironiques que Julien adresse aux Antiochiens dans le *Misopogon* (3).

Antioche était vraiment au IVe siècle une cité florissante, heureuse, peuplée, une cité de luxe, où la vie était facile, sous un ciel très doux. Le bien-être, les raffinements d'une existence délicate préoccupaient par-dessus tout ses habitants. Ils aimaient le trafic qui leur procurait la richesse. Ils aimaient les fêtes, les spectacles, les courses, la danse. La jeunesse était débauchée et bruyante. La nuit, dans la ville bien éclairée, l'animation cessait à peine (4). Les eaux vives, les ombres fraîches, les splendeurs de Daphné méritaient leur universelle réputation (5).

D'ailleurs, la Syrie tout entière aussi bien que sa capitale abondait en molles séductions (6).

Bien qu'il n'ait jamais oublié les charmes de cette délicieuse

(1) Id., ibid., p. 352. Cf. La description de Daphné dans Sozomène, *Hist. ecclés.*, édition de la patrologie de Migne, p. 1273. On y trouve ce détail caractéristique : Ὧ γὰρ ἡ διατριβὴ ἐκτὸς ἐρωμένης ἐν Δάφνῃ ἐτύγχανεν, ἠλίθιός τε καὶ ἄχαρις ἐδόκει.

(2) Id., ibid., p. 365.

(3) Julien, *Misop.*, 5, 13, 18 et *passim*.

(4) Amm. 14, 1, 9 : In urbe ubi pernoctantium luminum claritudo dierum solet imitari fulgorem.

(5) Voici la phrase d'Ammien sur Daphné : Daphnen, amoenum illud et ambitiosum Antiochiae suburbanum. (19, 12, 19).

(6) Amm., 22, 10, 1 : Voluptatis illecebris quibus abundant Syriae omnes.

contrée, Ammien n'en subit pas l influence énervante. Rien dans son caractère si viril ne porte la marque de la mollesse et de la légèreté syriennes. C'est que de bonne heure il quitta sa ville natale, et qu'il fit très jeune, ainsi que nous le verrons, le fortifiant apprentissage de la guerre.

Nous avons dit qu'Ammien Marcellin naquit vers 335. Cette date approximative est déterminée par quelques passages de son histoire. En 353 il fut attaché par décret impérial au général Ursicinus, qui commandait à Nisibis, en Mygdonie (1). En 355 il accompagna le même Ursicinus en Gaule en qualité de *protector domesticus* (2). Or, en 357, il se compte encore parmi les adolescents (3). Il débuta donc très jeune dans la carrière militaire, et il est permis de conjecturer qu'en 357 il n'avait guère dépassé vingt ans.

De sa famille, de son enfance, nous ne savons rien. Son père fut-il un certain Marcellinus, comte d'Orient en 349, auquel sont adressées plusieurs lois du Code Théodosien? M. Gimazane le pense (4), et c'est possible. Pour qu'Ammien ait été placé si jeune dans l'état-major d'un général en chef en qualité de *protector domesticus*, il fallait que son père occupât un poste élevé et disposât d'une influence considérable. Ammien se qualifie lui-même d'*ingenuus* (5), ce qui prouve que, s'il n'était pas le fils d'un comte d'Orient, il était cependant fort bien né.

Son éducation dut être soignée. Nous montrerons par la suite qu'Ammien est un lettré. Il n'est pas trop hardi de supposer qu'un enfant de bonne famille, élevé dans une ville

(1) Amm., 14, 9, 1.

(2) Id., 15, 5, 22.

(3) Id., 16, 10, 21: Adolescentes eum (Ursicinum) sequi jubemur.

(4) Gimazane, ouvrage cité, p. 25 et 26.

(5) Amm., 19, 8, 6.

qui comptait des écoles comparables à celles d'Athènes (1) et des maîtres comme Libanius, acquit de bonne heure le goût des choses de l'esprit et l'amour des lettres.

II

Grâce aux renseignements qu'Ammien nous fournit dans son ouvrage, nous savons à peu près quelle fut sa vie pendant sept ans, de 353 à 360. On nous pardonnera si nous insistons assez longuement sur cette période. C'est pour nous une occasion unique de voir Ammien agir et vivre. Ici, nul besoin de conjectures. L'auteur lui-même se met en scène.

Durant ces sept années, Ammien suivit la fortune d'Ursicinus, maître de la cavalerie, qui, en 353, commandait à Nisibis, non loin de la rive droite du Tigre, aux extrêmes confins de l'empire romain.

« Pour Ursicin, dit Tillemont (2), Ammien, qui servait sous » lui, et qui l'accompagnait partout, en parle toujours comme » d'un homme d'honneur et d'une probité tout entière. » Ce général semble, d'après Ammien, avoir joué un rôle assez considérable dans l'empire. Cependant tous les historiens sont muets sur son compte, excepté Ammien et Zonaras, chroniqueur byzantin du XIIe siècle, qui le nomme une seule fois, en racontant la courte révolte de Silvanus, maître de l'infanterie en Gaule, révolte qu'Ursicinus fut chargé de réprimer en 355. Pour expliquer cette singularité, songeons que la partie du récit d'Ammien relative à l'époque dont nous parlons a le caractère de mémoires. Elle est, par conséquent, très développée. Les faits n'y sont pas classés selon leur valeur

(1) Libanius. Ἀντιοχικός, éd. Reiske, p. 333, καὶ δὴ ἐν αὐταῖς (Athènes et Antioche) λαμπάδες ῥητορικῆς ἀνίσχουσιν· ἡ μὲν τὴν Εὐρώπην, ἡ δὲ καταλάμπουσα τὴν Ἀσίαν.

(2) *Hist. des Empereurs* t. IV, p. 397.

comme ils le seraient dans un récit plus serré. La personnalité d'Ursicinus se détache du fond de la narration avec un relief plus vigoureux peut-être que ne le réclamait l'importance réelle du personnage. De plus, Ammien, ayant fait sous les ordres d'Ursicinus ses premières armes, lui a voué une vive reconnaissance, accompagnée d'admiration pour son caractère et ses vertus. Il s'est donc plu à glorifier la noble fierté de son chef, fierté qui contrastait avec la platitude générale des officiers et des fonctionnaires de la cour, et à en faire le type du soldat qui n'abandonne rien de son indépendance ni de sa droiture, en restant discipliné (1).

Ammien, dès ses débuts, fut *protector domesticus*. Ces *protectores domestici* (2) formaient un corps de jeunes officiers d'élite appartenant à de grandes familles. Institués pour servir de garde personnelle aux empereurs, nous voyons par l'exemple d'Ammien qu'ils pouvaient être envoyés auprès des généraux afin de les seconder dans les circonstances difficiles (3). Les *protectores* occupaient un rang distingué dans l'armée, et parvenaient aux plus hautes charges. Il en est qui devinrent empereurs, Jovien, par exemple.

La première période de la vie d'Ammien fut très active. C'est alors qu'il se montra, dans toute la force du terme, un

(1) Comme l'entourage de Constance accusait Ursicinus d'être responsable de la prise d'Amida par les Perses (359), il fit, selon Ammien, devant les enquêteurs, cette fière et énergique déclaration, où l'empereur lui-même n'était pas ménagé : « Quoique l'empereur ne fasse aucun cas de moi, » cependant l'affaire est de telle importance qu'elle ne peut être connue et » jugée que par lui. Qu'il sache bien pourtant une chose facile à présager : » c'est que, tandis que, mal renseigné, il se désole au sujet des affaires » d'Amida, et tandis qu'il se laisse ballotter au gré des eunuques, la Méso- » potamie nous échappe, et qu'au printemps prochain il ne sera plus temps » de lui porter secours, dût-il y aller en personne, à la tête de son armée » tout entière. » Amm., 20, 2, 4.

(2) Voir Bouché-Leclercq, *Manuel des Institutions romaines*, Paris, 1886, p. 319 et les notes.

(3) Amm., 15, 5, 22 : Tribunis et protectoribus domesticis decem ad juvandas publicas necessitates ei (Ursicino) conjunctis.

soldat. Comme nous l'avons dit, un décret impérial l'envoyait en 353 à Nisibis.

Nisibis, qu'Ammien appelle quelque part « la barrière la plus ferme de l'Orient », *Orientis firmissimum claustrum*, était en effet une place très forte, d'où les Romains surveillaient les mouvements des Perses, et grâce à laquelle ils barraient le passage à leurs incursions. Ammien se trouvait donc appelé tout de suite à un poste utile et dangereux, en face des pires ennemis de Rome, à un moment où un de leurs rois les plus audacieux et les plus habiles, Sapor II, entreprenait de pousser ses conquêtes jusqu'à l'Euphrate. Il y arrivait à l'époque heureuse où les talents et la vigueur du maître de la cavalerie, Ursicinus, tenaient les Perses en respect.

Il allait donc voir de près ces ennemis infatigables, ces envahisseurs opiniâtres qui, après de longues années de combats ininterrompus, arriveront à se faire céder, par Jovien, en 363, un morceau de la terre romaine.

Depuis longtemps les Perses étaient la terreur des provinces d'Orient. Au temps de l'empereur Gallien, Antioche avait été surprise et ravagée par eux, un jour que toute la population, en fête, était assemblée pour le spectacle des jeux scéniques (1). Ammien rappelle, dans son XXIIIe livre, ce douloureux souvenir (2). Dioclétien avait établi des forteresses sur l'Euphrate pour empêcher les Perses de vaguer à travers la Syrie, *ne vagarentur per Syriam Persae* (3). Au temps de la jeunesse de notre historien, Constance fut battu plusieurs fois par les troupes de Sapor et se vit réduire aux dernières extrémités (4).

(1) Antioche fut pillée deux fois, à quatre ans de distance, en 256 et 260. Voir Goyau, *Chronologie de l'Empire romain*, Paris, Klincksieck, 1891.

(2) Amm., 23, 5, 3.

(3) Id., 23, 5, 2.

(4) Id., 25, 9, 3. Constantium, immani crudescente bellorum materia, superatum a Persis interdum, deductumque postremo per fugam cum paucis ad Hibitam, stationem intutam, panis frusto vixisse precario ab anu quadam agresti porrecto. Ce fait se passe probablement en 348 (Goyau, *Chronol.*).

Nisibis avait été assiégée inutilement par le roi de Perse, trois ans avant qu'Ammien y fût envoyé. Nul doute qu'Ammien n'ait été, dès lors, avide de connaître les Perses et désireux de les combattre. On surprend dans sa description de la Perse (1), et un peu partout dans son récit des campagnes contre Sapor, comme un écho de ces impressions de jeunesse.

D'ailleurs, pour un adolescent qui savait l'histoire, les Perses étaient autre chose que l'ennemi héréditaire. Ils étaient les conquérants de l'Asie Mineure, les envahisseurs de la Grèce, les maîtres de contrées lointaines et mystérieuses, à peu près inaccessibles à la civilisation romaine, à travers lesquelles Alexandre seul avait osé aventurer ses armées. Ils possédaient des villes illustres et opulentes qu'Ammien mentionne avec une admiration respectueuse, Babylone, Ctésiphon, Séleucie (2). Ils conservaient les traditions scientifiques et philosophiques de Zoroastre, des Mages et de la Chaldée, qu'Ammien lui-même appelle « la mère nourricière de la philosophie antique » (3).

La vue des Perses frappa très vivement Ammien. L'impression qu'il ressentit en présence de l'armée persane toute vêtue de fer se grava profondément dans sa mémoire, qui en demeura comme obsédée. Il rappelle jusqu'à la satiété le luxe des armures, l'éclat des cuirasses faites de lames superposées, la variété des casques emboîtant la tête et le visage (4). Le

(1) Amm., 23, 6.

(2) Id., 23, 6, 23: In omni autem Assyria multae sunt urbes... splendidissimae vero et pervulgatae hae solae sunt tres : Babylon cujus maenia bitumine Semiramis struxit... et Ctesiphon quam... rex Pacorus... Persidis effecit specimen summum. Post hanc Seleucia ambitiosum opus Nicatoris Seleuci.

(3) Id., 23, 6, 25: Chaldaeorum regio altrix philosophiae veteris.

(4) Id., 24, 2, 5: Corusci galeis et horrentes indutibus rigidis; 24, 2, 10, ferrea nimirum facie omni : quia lamminae singulis membrorum lineamentis cohaerenter aptatae fido operimento totam hominis speciem contegebant ; 24, 4, 15, hostem undique lamminis ferreis in modum tenuis plumae conseptum; 25, 1, 1, radiantes loricae limbis circumdatae ferreis et corusci thoraces longe prospecti; 25, 1, 12, erant autem omnes catervae ferratae .. etc.

portrait qu'il a tracé des Perses, portrait sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, contient de curieux détails d'une observation minutieuse (1). Ammien vit avec étonnement leur corps grêle, leur teint brun, mat et pâle, leurs yeux de chèvre à l'éclat sauvage, leurs sourcils joints et bien arqués (2).

Le premier séjour d'Ammien à Nisibis ne fut pas long. Il était appelé à voyager beaucoup et à voir de ses propres yeux bien des choses. N'est-ce point parce qu'il avait beaucoup vu qu'il se prit du désir de raconter et qu'il devint historien ?

Ursicinus, calomnié auprès de Constance, et redouté de l'empereur à cause même de sa supériorité, est mandé à Milan, résidence impériale, et Ammien l'accompagne (3).

Bien que le voyage ait été rapide (4), quel intérêt devait avoir cette course à travers les provinces orientales de l'empire, depuis Nisibis jusqu'à Milan ! Que de pays différents à traverser et à observer ! L'Asie mineure, la Thrace, la Mésie, l'Illyricum, le nord de l'Italie, et, sur le chemin, des villes comme Nicomédie et Constantinople. C'était la vision merveilleuse, d'autant plus merveilleuse peut-être qu'elle était plus rapide, de contrées différentes par leur aspect et par leurs habitants, que la puissance romaine était parvenue à s'assimiler.

A Milan, le spectacle n'était pas sans intérêt ; il pouvait, au contraire, fournir beaucoup à l'observateur.

Ursicinus et Ammien arrivent à la cour de Constance, cour fastueuse comme celle d'un prince oriental. Ce n'est pas Constance qui a inauguré ce luxe, à la mode déjà sous Constantin, mais il l'a amplifié parce qu'il répond à ses goûts.

(1) Amm., 23, 6, 79, nec stando mingens, nec ad requisita naturae secedens facile visitur Persa.

(2) Id., 23, 6, 75.

(3) Id., 14, 11, 5.

(4) Id., ibid. Itineribus properavimus magnis.

Pour lui, le luxe de la cour crée la dignité impériale. Aimant par-dessus tout la représentation, théâtral de nature, et désireux d'en imposer au vulgaire par l'extraordinaire éclat de sa maison, il a rempli le palais d'une nuée d'officiers et d'esclaves (1). Guindé dans l'attitude hiératique de l'empereur-dieu (2), il veut autour de sa majesté divine une foule de serviteurs qui soient en même temps des adorateurs. A l'exemple des souverains de l'Orient, il a comme ministres particuliers, attachés au service de sa personne, des eunuques.

Ammien se montre sévère pour l'entourage de Constance, la « cohorte palatine », la « tourbe des adulateurs », ce sont ses expressions, et surtout pour les eunuques. Tous, eunuques, ou autres, sont des courtisans avides, des calomniateurs dangereux, des instigateurs de troubles et de supplices, que l'empereur « engraisse de la moelle des provinces » (3). Ennemis de toute vraie gloire, ils excitent les soupçons de Constance contre les hommes que leurs actes ou leurs vertus mettent hors de pair (4). Tels sont les Arbétion, les Eusèbe (5), qui s'attachent à détruire dans l'esprit du souve-

(1) Amm., 22, 4.

(2) Voir son entrée triomphale à Rome. Amm., 16, 10, 10 : Corpus perhumile curvabat portas ingrediens celsas, et velut collo munito rectam aciem luminum tendens, nec dextra vultum nec laeva flectebat, tanquam figmentum hominis : non cum rota concuteret nutans, nec spuens, aut os aut nasum tergens vel fricans, manumve agitans visus est unquam.

(3) Amm., 16, 8, 11-12 : Inflabant itidem has malorum civilium buccinas potentes in regia ea re, ut damnatorum petita bona suis adcorporarent, essetque materia per vicinitates eorum late grassandi. Namque, ut documenta liquida prodiderunt, *proximorum fauces aperuit primus omnium Constantinus, sed eos medullis provinciarum saginavit Constantius.*

(4) Id., 18, 5, 4 : Palatina cohors palinodiam in exitium concinens nostrum, invenit tandem ansam nocendi fortissimo viro (Ursicino), auctore et incitatore coetu spadonum, qui feri et acidi semper carentesque necessitudinibus ceteris divitias solas ut filiolas jucundissimas amplectuntur. Cf. 18, 4, 4 et 5.

(5) Id., 14, 11, 2 : Adulatorum globi inter quos erat Arbetio, ad insidiandum acer et flagrans, et Eusebius, tunc praepositus cubiculi, effusior ad nocendum.

rain le prestige d'Ursicinus, qu'ils font rappeler de Nisibis (1).

Ammien ne demeura pas longtemps à Milan, quelques mois sans doute, le temps nécessaire pour apprendre à détester les courtisans de Constance. En 355, en effet, il poursuivait son voyage à travers l'empire romain. Cette fois, remontant au Nord, il poussait jusqu'au Rhin, jusqu'aux limites de la Germanie. Il accompagnait à Cologne Ursicinus, à qui était confiée la mission délicate de renverser l'usurpateur Silvanus (2). Remarquons en passant qu'Ursicinus s'acquitta de cette mission avec une simplicité féroce. Il paya des soldats qui assassinèrent Silvanus. Ces procédés étaient habituels en ce temps de troubles sans trêve, et de guerres civiles sans merci. Ammien n'a pas un mot qui désapprouve. En cela, quoique Grec, il paraît avoir des sentiments bien romains. Contre un rebelle et un ennemi toutes perfidies sont bonnes (3).

Ursicinus ne devait être renvoyé en Orient qu'environ deux ans plus tard. Ammien eut donc le temps de connaître ces populations germaines si turbulentes, si difficiles à maintenir en paix, et que Julien César ne domptera momentanément qu'après plusieurs années de luttes incessantes et de victoires multipliées.

Ainsi, dans l'espace de quatre ans, à l'âge où le caractère tend à se façonner définitivement, où l'esprit s'ouvre, s'étonne, curieux de nouveautés et avide de connaissances, Ammien

(1) Il faut remarquer la très belle phrase dans laquelle Ammien note l'attitude d'Ursicinus en face de ses calomniateurs ; 15, 2, 3 : Contra accidentia vir magnanimus stabat immobilis, ne se projiceret abjectius cavens, parum tuto loco innocentiam stare medullitus gemens, hocque uno tristior quod amici ante haec frequentes ad potiores desciverant ut ad successores officiorum more poscente solent transire lictores.

(2) Amm., 15, 5, 22.

(3) Voyez comme il excuse le lâche massacre d'une troupe saxonne, surprise après une trêve solennellement conclue (en 369). 28, 5, 7 : Ac licet justus quidam arbiter rerum factum incusabit perfidum et deforme, pensato tamen negotio, non feret indigne manum latronum exitialem, tandem copia data, captam.

Marcellin vit de près le monde romain presque tout entier, depuis la Perse jusqu'à la Germanie (1). Quelle moisson de faits, d'observations n'eût-il pas à récolter ! Quelle quantité d'images à entasser dans sa mémoire ! A coup sûr, sa vive imagination de Grec d'Asie s'exalta encore sous l'influence de spectacles d'un intérêt si divers, et de cette vie menée capricieusement d'un bout du monde à l'autre au gré d'un tout puissant despote. Cette exaltation accompagnée d'étonnement, il la conserva pendant toute sa vie, et elle se fait jour à chaque page de son histoire.

En 357, Ursicinus, de retour des Gaules, est renvoyé en Orient, et Ammien est maintenu à ses côtés (2). En 359 nous les trouvons tous deux à Samosate, en Commagène, sur les bords de l'Euphrate (3). La même année, le général, rappelé en Italie, arrivait avec Ammien sur les bords de l'Hèbre, en Thrace, quand ils reçurent l'ordre subit de retourner en Mésopotamie (4), et d'y prendre part à la campagne contre les Perses.

Cette campagne, mal dirigée par un général incapable, Sabinianus, fut désastreuse. Ammien y prit une part très active ; il la raconte avec une grande abondance de détails qui font honneur à son courage et à son sang-froid. Les livres XVIII et XIX de son histoire (5) sont de véritables mémoires, dans lesquels il rapporte, avec un accent très personnel, ses actes et ses impressions. Aussi croyons-nous que rien n'est

(1) D'après son propre témoignage, nous savons qu'Ammien a visité l'Égypte, mais il ne dit pas à quelle époque. 17, 4, 6 : Obeliscos *vidimus* plures (à Thèbes). 22, 15, 1 : Strictim res Aegyptiacae tangantur, quarum notitiam in actibus Hadriani et Severi principum digessimus late, *visa pleraque narrantes.*

(2) Amm., 16, 10, 21

(3) Id., 18, 4, 7.

(4) Id., 18, 6, 5.

(5) Plus exactement les six derniers chapitres du livre XVIII et les neuf premiers du livre XIX.

plus propre à le faire connaître que d'en donner l'analyse. C'est d'ailleurs un chapitre palpitant de ces guerres de Perse, si émouvantes dans leur acharnement, d'un résultat si mince quand elles n'étaient pas désastreuses. La fortune de Julien y sombra, et la Mésopotamie, cet admirable champ de bataille, en fut, pendant tout le IV[e] siècle, ensanglantée.

III

Le récit, très soigné, emprunte, dès le début, aux circonstances mêmes un caractère romanesque.

Ammien se trouvait avec Ursicinus à Samosate, quand commencèrent à circuler des bruits de guerre. Le roi Sapor II, ayant rassemblé ses troupes sur la rive gauche du Tigre, attendait un moment favorable pour traverser le fleuve. Un traître se rencontra pour le guider de ses conseils et de son expérience.

Antoninus, habitant de Nisibis, autrefois marchand opulent, puis secrétaire comptable *(rationarius apparitor)* du commandant militaire en Mésopotamie, alors « protecteur, » homme intelligent et instruit (1), voulant échapper aux poursuites de créanciers puissants et impitoyables, traversa le Tigre avec sa famille, et se mit à la disposition du roi de Perse. Avant de partir, il s'était renseigné exactement sur l'état de l'armée romaine et sur la force des places.

Bien accueilli, Antoninus fut coiffé d'une tiare (2), insigne de noblesse et d'autorité, et admis, suprême honneur, à la table du roi. « Comme autrefois Maharbal reprochait à Annibal » ses lenteurs, ainsi il répétait assidûment que Sapor savait

(1) Amm., 18, 5, 1 : Utriusque linguae litteras sciens.

(2) Id., 18, 5, 6 : Apicis nobilitatus auctoritate. Id., 18, 8, 5 : Tiara, quam capiti summo ferebat (Antoninus) honoris insigne.

» vaincre, mais non user de sa victoire » (1). Comme les Phéaciens d'Homère à la table d'Alcinoüs (2), les princes de la Perse écoutaient, très recueillis, les paroles du transfuge. Celui-ci déroulait l'histoire des quarante dernières années, contait les défaites des Romains (3), et se faisait fort de conduire de nouveau le Grand Roi à une victoire facile.

Dans des circonstances si critiques, l'empereur commettait une faute grave. Il rappelait en Italie Ursicinus, ce général « qui connaissait si bien les anciennes traditions militaires, et » auquel une longue pratique avait donné la profonde intel- » ligence de la tactique des Perses » (4). Le départ d'Ursicinus fut considéré, en Orient, comme une calamité publique. Les premiers citoyens des villes, des populations entières accouraient sur son passage pour le supplier de ne pas partir. Mais à peine était-il arrivé en Thrace qu'un ordre de Constance le fit retourner sur ses pas. Il était renvoyé en Mésopotamie, mais en sous-ordre, les mains liées, obligé de se soumettre à l'autorité du nouveau maître de la cavalerie, Sabinianus.

Ammien, quand il le faut, sait flageller l'incapacité orgueilleuse. En quelques mots très durs Sabinianus est exécuté ! « Revenus, nous trouvâmes un homme plein de suffisance » dédaigneuse, un homme de taille médiocre, d'âme basse et » étroite, incapable de supporter sans perdre misérablement » contenance, je ne dis pas le tumulte d'un combat, mais la » simple rumeur d'un festin. » (5) Et ailleurs : « Sabinianus,

(1) Amm., 18, 5, 6.
(2) Id., 18, 5, 7: Secundum Homericos Phaeacas. — Remarquons en passant ces réminiscences littéraires.
(3) Particulièrement à Singara en 348.
(4) Amm., 18, 6, 2: Disciplinae veteris et longo usu bellandi artis Persicae scientissimum.
(5) Id., 18, 6, 7 : Reversique fastidii plenum Sabinianum invenimus hominem mediocris staturae et parvi angustique animi, vix sine turpi metu sufficientem ad levem convivii, nedum proelii strepitum perferendum.

» vieillard usé, affaibli, indolent, n'avait d'autre mérite que sa » fortune » (1). Quel dédain dans ce « nous trouvâmes ! » Et ensuite, quel mépris du soldat vigoureux et brave pour cet avorton sans muscles ni cœur, *homunculus*, comme il l'appelle encore (2).

Ammien, qui n'a pas quitté Ursicinus, est revenu avec lui en Mésopotamie. A partir de ce moment, l'historien entre en scène, et son récit prend la forme de commentaires.

Tandis que le nouveau général en chef s'endort à Édesse, Ursicinus, avec son escorte, se porte à Nisibis, aux avant-postes, afin d'observer les mouvements des Perses.

Déjà, de la ville, on apercevait vers l'Est, du côté du Tigre, de grands feux indiquant que les ennemis dévastaient la contrée. Des bandes pillardes commençaient même à rôder autour des remparts. Ursicinus se met en campagne pour surveiller les chemins. Il sort de Nisibis avec une petite troupe, et prend la direction du N.-O., vers Amida, place forte bâtie sur le Tigre, dans la région montagneuse qui avoisine les sources du fleuve (3).

La troupe était au deuxième mille, quand elle trouva sur son chemin un enfant abandonné. (Nous arrivons, on le voit, aux détails menus, pittoresques, que l'histoire est forcée de négliger, mais qui donnent aux mémoires la vie et la couleur). L'enfant a huit ans à peu près ; il porte un collier, signe de naissance noble. Sa mère, affolée à l'approche des ennemis, l'a oublié sur la route. Le général, ému de pitié, ordonne à Ammien de prendre l'enfant sur son cheval et de le ramener à Nisibis. La mission était dangereuse, car des cavaliers perses couraient la campagne. Après avoir introduit

(1) Amm., 18, 5, 5 : Sabinianus, vietus quidem senex et bene nummatus, sed imbellis et ignavus.
(2) Id., 18, 6, 8.
(3) Aujourd'hui Diarbekir.

l'enfant dans la ville par l'entrebâillement d'une poterne, Ammien regagnait au galop ses compagnons, quand un escadron ennemi se lança à sa poursuite. Ammien eut peur et ne le cache point, car il n'est pas fanfaron (1). Il échappa cependant, grâce à la vitesse de son cheval, et rejoignit ses compagnons près de la petite place d'Amudis.

A mesure que le général romain s'avançait vers le Nord, le pays changeait d'aspect. Au lieu de la plaine unie et vide, des vignes, des arbres fruitiers entouraient la petite ville de Meïacarire, célèbre par ses sources glaciales. Plus un habitant. Tout le monde s'était enfui. La colonne en marche ne rencontra qu'un soldat qui se cachait. C'était un cavalier gaulois, né à Paris, qui était passé aux Perses afin de se soustraire à la punition d'un crime. Pour le moment, il servait d'espion aux généraux ennemis, Tamsapor et Nohodarès. Après avoir obtenu de lui un certain nombre de renseignements, on le mit à mort. Ursicinus, parvenu à Amida, y apprit que Sapor s'apprêtait à envahir avec toutes ses forces les possessions romaines.

C'est alors qu'Ammien fut chargé par son chef d'une importante mission de confiance. Nous ne pouvons mieux faire que de le laisser parler.

« A cette époque, la Corduène, province soumise aux Perses, » était gouvernée par un satrape du nom de Jovinien. Celui-ci, » élevé en pays romain, tenait secrètement pour nous. Retenu » jadis comme otage en Syrie, il s'était laissé prendre au » charme des études libérales, et il désirait ardemment revenir » à nous. Je lui fus envoyé avec un centurion très sûr, afin » de m'enquérir précisément de ce qui se passait. J'arrivai » auprès de lui à travers des montagnes sans routes et des » gorges abruptes. Il me vit, me reconnut, me reçut bien, et

(1) Amm., 18, 6, 11 : Nostrorum agmen agilitate volucri repetebam exanimis, nec multum abfuit quin caperer.

» après que je lui eus déclaré en particulier le motif de ma » présence, il me donna un guide expérimenté et discret, qui » me conduisit assez loin, sur des escarpements élevés, du » haut desquels, si l'œil avait eu assez de puissance, on aurait » pu distinguer le moindre objet jusqu'au cinquantième » mille (1). Nous restâmes là deux jours entiers. Le troisième » jour, au lever du soleil, nous vîmes toute l'étendue à nos » pieds (ce que nous appelons ὁρίζοντας, l'horizon), remplie de » troupes innombrables, et à leur tête le roi en vêtements » éclatants, éblouissant. Près de lui, à gauche, s'avançait » Grumbates, depuis peu roi des Chionites, d'âge mûr, le » corps ridé, mais l'âme altière, illustré déjà par plus d'une » victoire. A droite, le roi des Albains, de rang non moindre, » de dignité aussi élevée. Derrière eux, divers chefs, princes » hauts et puissants. Suivait une multitude de tout rang, la » fleur des nations voisines, tous endurcis par une longue » expérience à la fatigue et à la peine. Jusques à quand, ô » Grèce fabuleuse, nous conteras-tu Dorisque et ces armées » parquées et comptées par groupes ? (2) Quant à nous, qui » sommes circonspects, ou, pour mieux dire, scrupuleux, nous » n'exagérons rien, n'avançant que des faits établis par des » témoignages authentiques et certains. » (3)

Cette armée envahissait la Mésopotamie. Ammien se hâta de rendre compte de sa mission. Les paysans reçurent l'ordre de s'enfermer dans les places fortes avec leurs troupeaux, et toute la Mésopotamie fut vidée et incendiée. On brûla les blés qui commençaient à jaunir. Aucune plante ne resta sur pied entre le Tigre et l'Euphrate. Quantité de bêtes sauvages,

(1) Ammien veut parler des hauteurs qui dominent la vallée du Tigre, sur la rive gauche, en face de Ninive ou à peu près.

(2) Allusion au dénombrement que Xerxès fit de son armée à Dorisque, en Thrace. La phrase d'Ammien rappelle le récit d'Hérodote, 7, 60.

(3) Amm., 18, 6, 20 sqq.

des lions, périrent dans l'embrasement. La rive gauche de l'Euphrate fut hérissée de défenses.

Cependant le roi de Perse s'avançait vers l'Ouest. Laissant de côté Nisibis, il pousse jusqu'à Constantina, au milieu d'un pays dévasté, où l'on ne trouve un peu d'eau que dans de rares citernes. Mais il a confiance dans la force de résistance de son armée, et il se dispose à continuer sa marche en avant, lorsqu'il apprend que l'Euphrate est débordé, et qu'il ne pourra le traverser. Changeant alors d'itinéraire, il remonte au Nord vers la région montagneuse, se proposant de passer le fleuve plus près de sa source.

A cette nouvelle, Ursicinus se prépare à courir à Samosate pour veiller à la défense du fleuve.

Il venait de quitter Amida à la pointe du jour, quand il tomba à l'improviste avec sa troupe sur un corps considérable de Perses. Tamsapor et Nohodarès, profitant de l'incurie des cavaliers illyriens chargés de garder les routes, avaient pu s'approcher d'Amida avec vingt mille hommes sans être signalés, et maintenant ils barraient le chemin.

Ici se place un épisode curieux, coloré, que nous ne voulons point laisser passer. Aussi bien, il est naturel, l'occasion se présentant, que nous prenions un avant-goût du talent d'Ammien.

« En tête des ennemis, Antoninus s'avançait fièrement.
» Ursicinus le reconnut, et l'ayant pris à partie, d'une voix
» indignée il l'appela traître et infâme. Antoninus souleva de
» sa tête la tiare, insigne de sa dignité, sauta de cheval, et,
» courbant le corps au point que son visage touchait presque
» la terre, il salua Ursicinus des noms de maître et seigneur.
» Il tenait les mains jointes derrière le dos, ce qui, chez les
» Assyriens, est la forme de la supplication. « Pardonnez-
» moi, dit-il, illustre comte, car la nécessité plus que ma

» volonté m'a conduit à des actes que je sais coupables. Ce » qui m'a perdu, c'est l'injustice de mes créanciers, vous le » savez bien, puisque votre haute influence combattant pour » moi dans mon malheur n'a pu avoir raison de leur avidité. » » Ayant ainsi parlé, il rentra dans les rangs sans se retourner; » mais, pour marquer son respect, il s'éloignait à reculons, » sans tourner le dos, jusqu'à ce qu'il eût disparu » (1).

Le combat s'engagea, mais les Romains, trop peu nombreux, ne pouvaient résister. Ils firent retraite de tous côtés en se divisant. Les uns, parmi lesquels Ursicinus, gagnèrent les contreforts du Taurus, les autres, et avec eux Ammien, rentrèrent dans Amida.

Le siège d'Amida est conté par l'historien dans tous ses détails. Nous lisons en réalité les mémoires d'un assiégé. Ces mémoires présentent au plus haut degré l'intérêt qui s'attache à la vérité et à la vie.

Ce n'était pas chose aisée que de rentrer dans la ville en fuyant devant l'ennemi. Du côté où Ammien se trouvait poussé, l'accès d'Amida était difficile. Mais laissons-le parler.

« Tandis que, séparé de mes compagnons, je regardais » autour de moi, cherchant que faire, Verennianus, *protector* » *domesticus*, accourt, la cuisse percée d'une flèche. Comme, » sur la prière de mon collègue, je retirais la flèche, je fus » entouré de tous côtés par les Perses qui survenaient. » J'essayai de gagner la ville en courant à perdre haleine. Du

(1) Amm., 18, 8, 5: Antoninus ambitiose praegrediens agmina, ab Ursicino agnitus et objurgatorio sonu vocis increpitus, proditorque et nefarius appellatus, sublata tiara, quam capiti summo ferebat honoris insigne, desiluit equo; curvatisque membris, humum vultu paene contingens salutavit patronum appellans et dominum, manus post terga conectens, quod apud Assyrios supplicis indicat formam, et « ignosce mihi », inquit, « amplissime comes, necessitate, non voluntate ad haec, quae novi scelesta, prolapso : egere me praecipitem iniqui flagitatores, ut nosti, quorum avaritiae ne tua quidem excelsa illa fortuna propugnans miseriis meis potuit refragari ». Simul haec dicens e medio prospectu abscessit non aversus, sed dum evanesceret verecunde retrogradiens et pectus ostentans.

» côté où nous nous précipitions, Amida est escarpée et » accessible seulement par une montée très étroite, coupée » entre deux collines, et que des moulins bâtis exprès en cet » endroit pour rétrécir les passages, resserraient encore. Là, » mêlés aux Perses qui étaient montés du même élan que nous, » nous restâmes immobiles jusqu'au lendemain matin, si » serrés que les cadavres ne pouvaient trouver de place pour » tomber, et que devant moi un soldat, la tête fendue en » deux parties égales par un vigoureux coup de glaive, étayé » de partout, restait droit comme un tronc d'arbre. Bien qu'une » grêle de traits, lancée par des machines de toute espèce, » volât des remparts, la proximité même des murs nous sau- » vait de ce danger. Enfin, je pus entrer par une poterne, et » je trouvai la ville envahie par une cohue d'hommes et de » femmes venus des environs » (1). C'était le temps d'une foire. Tout ce monde encombrait les rues, mêlant ses lamentations aux gémissemements des blessés.

La garnison d'Amida, place de première importance, bâtie sur la rive droite du Tigre, un des postes les plus avancés des Romains, se composait alors de sept légions (2). La Ve légion parthique, qui formait la garnison permanente, était renforcée de six légions extraordinaires et d'un certain nombre de cavaliers indigènes. Avec ces forces la ville allait soutenir un siège de soixante-dix jours contre les troupes assemblées de la Perse, commandées par le roi en personne (3). Sapor, en

(1) Amm., 18, 8, 11 sqq.

(2) La légion était loin d'avoir conservé son ancien effectif d'environ 6.000 hommes. En effet, Ammien dit que la population, augmentée des sept légions et d'une certaine quantité d'autres troupes formait un total d'environ 20.000 personnes ; 19, 2, 14 : Intra civitatis ambitum non nimium amplae legionibus septem et promiscua advenarum civiumque sexus utriusque plebe, et militibus aliis paucis ad usque numerum milium viginti cunctis inclusis.

(3) Pour la force de l'armée perse, Ammien ne donne pas de chiffres. Il parle seulement de troupes innombrables; 19, 2, 12 : Undique inaestimabiles copiae in modum alitum ferebantur.

effet, arrivait, après avoir pris sur sa route deux petites places, traînant à sa suite une foule de captifs et un butin considérable. Son intention n'était pas de s'arrêter à Amida. Il pensait que la place se rendrait à la première sommation, et qu'il pourrait, selon les conseils d'Antoninus, continuer sa route vers l'Euphrate.

Un matin, du haut des murailles, les habitants d'Amida virent la plaine et les collines environnantes se couvrir de soldats perses.

Le récit d'Ammien prend des allures d'épopée. Sapor devant Amida, c'est aussi bien Achille devant Troie, Turnus devant le camp d'Enée. C'est en poète que l'historien décrit l'armée ennemie étincelante sous le soleil. C'est en poète qu'il raconte les luttes héroïques des infatigables assiégés, et leurs atroces souffrances. Un souffle de chaleureux enthousiasme fait vibrer les pages où le siège est conté. Ces pages sont d'une âme ardente, passionnée pour la lutte et pour la gloire; elles sont aussi d'un écrivain très brillant.

Le roi de Perse, coiffé d'un casque d'or en forme de tête de bélier, tout constellé de pierreries, entouré de sa cohorte royale, où sont représentées toutes les nations de son empire, cavalcade sous les murs d'Amida, à portée des traits. Du haut des murs on peut distinguer son visage. Il vient, persuadé qu'il n'a qu'à se montrer pour qu'on dépose à ses pieds les clefs des portes. Il se trompait. Une bordée de flèches s'abattit sur lui. Son manteau en fut traversé. Après une pareille offense faite à sa majesté sacrée, la lutte contre les sacrilèges devait être sans merci (1).

Ammien rapporte les péripéties de cette lutte, jour par jour, heure par heure. C'est d'abord la mort du fils de Grumbates, roi des Chionites, tué aux côtés de son père. Une

(1) Amm., 19, 1, 6: Quasi in sacrilegos violati saeviens templi.

bataille acharnée se livre autour de son corps, comme jadis autour du corps de Patrocle. La comparaison s'imposait. Du milieu d'un monceau de cadavres baignés dans des ruisseaux de sang, les Perses parviennent enfin à retirer le corps (1). Ensuite, c'est le récit des funérailles célébrées pendant une trêve selon le rite des Chionites (2). « Revêtu de ses armes » accoutumées, le jeune guerrier est déposé sur une plate- » forme large et élevée. Autour de lui, sur des lits, sont » couchés dix mannequins figurant des cadavres dans leur » toilette funéraire, si bien arrangés qu'on eût dit vraiment » des corps ensevelis. Pendant sept jours, tous les hommes, » groupés par tentes et par manipules, célébrèrent des festins » durant lesquels ils dansaient et chantaient des sortes d'hymnes » funèbres en l'honneur du jeune prince. Quant aux femmes, » avec de lamentables démonstrations, avec les pleurs accou- » tumés, elles disaient l'espoir de la nation fauché dans sa » fleur ; comme on voit pleurer les prêtresses de Vénus, lors » des fêtes solennelles d'Adonis, dont le mythe, selon les » religions mystiques, est un symbole de la vie des plantes (3). » Puis le corps fut brûlé, et les cendres recueillies dans une » urne d'argent. »

Aux funérailles succédèrent deux jours de batailles terribles. Toute l'armée persane, parmi laquelle des éléphants chargés de guerriers, se rua en masse à l'assaut d'Amida, après que le roi Grumbates eût lancé vers la ville, à la façon d'un fécial romain, un javelot trempé dans le sang. Ammien fait le récit

(1) Amm., 19, 1, 9 : Post interneciva certamina ad usque finem diei protenta, cum jam noctis esset initium, per acervos caesorum et scaturigines sanguinis aegre defensum caligine tenebrarum extrahitur corpus, ut apud Trojam quondam super comite Thessali ducis exanimi acies Marte acerrimo conflixerunt.

(2) Id., 19, 1, 10 sqq. Indicto justitio, juvenis nobilitate commendabilis et dilectus ritu nationis propriae lugebatur.

(3) Remarquons cette fin de phrase, déplacée ici, et qui montre chez Ammien un peu de pédanterie et de maladresse.

minutieux du combat, indiquant les différentes sortes de blessures, selon que les soldats sont frappés par les pierres que lancent les scorpions, ou atteints par les traits. La nuit, les collines renvoient les cris des deux armées, les Romains exaltant Constance, maître du monde, les Perses célébrant dans leur langue Sapor, le roi des rois, le victorieux (1).

Les nuits surtout sont pleines d'angoisse dans la ville encombrée de cadavres et de blessés plaintifs. Impossible de soigner les uns et d'enterrer les autres. Il n'y a ni assez d'hommes valides, ni assez de temps, ni assez de place.

Cet entassement, joint à des chaleurs torrides, amena la peste. Faisant taire l'émotion qui l'étreint au souvenir de pareilles calamités, l'historien s'arrête pour nous expliquer en une page ce que c'est que la peste, et quelles en sont les différentes variétés (2). A ce propos il rappelle Homère et Thucydide. Il nous dit comment Apollon, c'est-à-dire le soleil, fit périr beaucoup de Grecs devant Troie au moyen de ses flèches, c'est-à-dire de ses rayons. Il nous fait savoir aussi qu'il a lu la description de la peste d'Athènes par Thucydide.

Heureusement la peste ne fut pas de longue durée. Un changement de température et de légères pluies la firent cesser.

Pendant ce temps le siège continuait, de jour en jour plus pénible à soutenir. Une nuit, soixante-dix archers perses de la garde royale, conduits par un traître, pénètrent dans Amida, et y produisent, d'ailleurs sans résultat, une panique indescriptible (3).

Dans les troupes qui défendaient la ville se trouvaient deux

(1) Amm., 19, 2, 11 : Agitatis itaque sub onere armorum vigiliis, resultabant altrinsecus exortis clamoribus colles, nostris virtutes Constanti Caesaris extollentibus ut domini rerum et mundi, Persis Saporem *saansaan* appellantibus et *pirosen*, quod rex regibus imperans et bellorum victor interpretatur.

(2) Id., 19, 4, 2 sqq.

(3) Id., 19, 5, 4 sqq.

légions gauloises. L'inaction forcée les exaspérait. Durant cette patiente et morne lutte soutenue derrière des murailles, ces grands corps audacieux s'usaient de rage et rongeaient leur frein. Ils menacèrent de tuer leurs tribuns, si on ne les laissait tenter une surprise contre le camp des Perses. Une nuit, ils partirent sans bruit, plus vaillants, dit Ammien, que ces guerriers qui, sous les murs d'Ilion, massacrèrent Rhésus et les Thraces. Égorgeant les sentinelles surprises, ils pénétrèrent presque jusqu'à la tente royale. L'alarme donnée, ils se battirent furieusement, mais inutilement. Quatre cents d'entre eux ne revinrent pas. Les statues de leurs officiers érigées à Édesse, sur l'ordre de l'empereur, perpétuèrent du moins le souvenir de ce glorieux fait d'armes (1).

Vers la fin du siège, la lutte prit un tel caractère d'acuité et d'exaspération qu'on vit le roi Sapor lui-même se mêler aux combattants, ce qui, dit Ammien, est absolument contraire à la coutume des souverains de la Perse.

Cependant la place devait succomber, malgré sa résistance opiniâtre. Un jour que la défense était plus acharnée que jamais, la principale tour, du haut de laquelle les assiégés repoussaient les attaques des Perses, s'écroula subitement avec fracas, comblant l'espace qui la séparait des travaux ennemis. C'était comme un pont jeté par où les Perses se ruèrent, pillant et massacrant tout. Ce fut un sauve-qui-peut. Ammien parvint à se cacher avec deux compagnons. La nuit venue, il s'échappa. Voici, racontées par lui, les péripéties de cette fuite.

« Le soir tombait. Bien que la situation fût désespérée, » une grande quantité des nôtres luttaient encore avec téna- » cité. Pour moi, je me cachai, avec deux autres, dans un » endroit écarté de la ville, et, profitant de l'obscurité de la

(1) Amm., 19, 6, 7 sqq.

» nuit, je m'évadai par une porte laissée sans surveillance.
» Malgré l'épaisseur des ténèbres, comme je connaissais les
» lieux et que mes compagnons étaient agiles, j'arrivai enfin
» à dix milles d'Amida. Après nous être un peu reposés,
» nous continuâmes notre route. Mais peu habitué à la marche,
» en ma qualité de noble, j'allais céder à l'excès de la fatigue,
» quand je fis une rencontre, pénible à la vérité, mais qui
» apportait un soulagement bien opportun à ma grande lassi-
» tude. Un valet d'armée, monté sur un cheval sans selle ni
» mors, afin de ne pas lâcher la longe par laquelle il menait
» la bête, avait, suivant l'usage, attaché solidement cette longe
» à son poignet gauche. Bientôt jeté à terre, il n'avait pu
» défaire le nœud, et, traîné à travers champs, dans les brous-
» sailles, il avait été mis en pièces. L'animal, fatigué de sa
» course, était retenu par le poids du cadavre. Je le saisis,
» et profitant de l'aide que son dos m'offrait si à propos, je
» parvins, toujours avec mes deux compagnons, et non sans
» peine, à des sources sulfureuses chaudes. Nous mourions de
» soif. Après avoir longtemps cherché, nous vîmes un puits,
» mais un puits trop profond pour y descendre, et nous
» n'avions pas de corde. La nécessité nous inspirant, nous
» coupâmes en bandes tout le linge que nous avions sur nous
» pour en faire une corde. Nous attachâmes au bout de cette
» corde la calotte que l'un de nous portait sous son casque,
» et, nous en servant comme d'une éponge, nous apaisâmes
» notre soif. Nous nous dirigions en hâte vers l'Euphrate,
» comptant gagner l'autre rive sur un bac installé depuis
» longtemps dans cette région, pour transporter les bêtes et
» les gens. Mais voici que nous apercevons au loin un esca-
» dron de cavaliers romains avec ses enseignes, fuyant en
» désordre devant une multitude de Perses. Ceux-ci avaient
» surgi tout à coup sur les derrières des Romains, sans
» qu'on pût dire d'où ils sortaient. Cette vue m'a fait songer

» aux fameux terrigènes (*terrigenae*) (1). Ces terrigènes ne » sont pas en réalité nés du sein de la terre ; c'étaient » seulement des hommes doués d'une extraordinaire vélocité. » Comme ils apparaissaient subitement sur plusieurs points, » l'antiquité, aimant à transformer tout en fables, les appela » σπαρτοί (*qui ont été semés*), pensant qu'ils étaient sortis du » sol. Effrayés, et ne comptant pour nous sauver que sur notre » agilité, nous gagnâmes à travers les fourrés et les bois la » région des hautes montagnes, et nous arrivâmes à Mélitène, » ville de l'Arménie mineure, où nous retrouvâmes notre chef » et son escorte sur le point de partir pour Antioche » (2).

La prise d'Amida ne termina pas la campagne. Sapor s'empara encore de Singara et assiégea Bezabde (3). L'empereur Constance vint en personne diriger les troupes romaines (4). La guerre menaçait de s'éterniser, quand le roi de Perse, averti par de mauvais présages, jugea prudent de rentrer dans ses États (361) (5).

Revenu à Antioche, Ammien avait bientôt quitté l'Asie Mineure avec Ursicinus, nommé maître de l'infanterie en Occident. Ils séjournèrent à Milan, où Ursicinus eut à répondre à l'enquête ordonnée sur le siège et la prise d'Amida (6).

IV

Ursicinus, bien qu'il ne fût nullement responsable de la perte d'Amida, fut disgrâcié, et dut prendre sa retraite (360) (7).

(1) Allusion aux guerriers nés des dents semées par Cadmus.
(2) Amm., 19, 8, 5 sqq.
(3) Id., 20, 6, 1 sqq.; 20, 7, 1.
(4) Id , 20, 11, 4.
(5) Id., 21, 13, 8.
(6) Id., 20, 2, 1, sqq.
(7) Id., 20, 2, 5 : Iratus ultra modum Constantius nec discusso negotio, nec patefieri quae scientiam ejus latebant permissis, adpetitum calumniis deposita militia digredi jubet ad otium.

Ammien subit le contre-coup de cette disgrâce. La période d'activité jeune, d'épanouissement, pour ainsi dire, est désormais terminée pour lui. La confiance de son chef avait laissé au jeune *protector domesticus* une certaine liberté d'allures, lui avait permis d'user au besoin d'initiative. De plus, Ammien était heureux de servir aux côtés d'un général qu'il admirait et qu'il aimait. Ce général parti, Ammien fut sans doute mêlé aux autres *protectores* et confondu dans leur nombre. Ce qui est certain, c'est que, n'ayant plus à parler d'Ursicinus, il devient muet sur son propre rôle, il disparaît personnellement de son œuvre.

L'injustice de l'empereur à l'égard d'Ursicinus blessa profondément Ammien. C'est pour cela qu'il s'est plu à exalter dans son histoire celui qu'avaient atteint les calomnies des courtisans, des eunuques, et l'imbécile jalousie d'un souverain soupçonneux. Il a eu à cœur de venger son chef. Faut-il donc s'étonner s'il n'aime point Constance, et s'il flétrit avec l'accent d'une âpre colère les odieuses intrigues et la rapacité de sa « cohorte palatine » (1).

Constance survécut peu de temps à la disgrâce d'Ursicinus. Il mourut en octobre 361.

Ammien paraît n'avoir pas quitté Julien pendant les deux années que régna cet empereur. Il donne dans son livre XXII des détails tellement circonstanciés sur le séjour de Julien à Constantinople et à Antioche qu'on ne peut douter qu'il n'ait vu et entendu ce qu'il raconte. Les moindres actes, les moindres mots (2), les gestes (3) même de l'empereur sont notés et rapportés.

(1) Voir plus haut p. 17, et Amm., 22, 4, 1 sqq.

(2) Cf. Amm., 22, 4, 9 ; 22, 9, 10 ; 22, 10.

(3) Cf. la scène où Julien est montré sautant incongrûment (exsiluit indecore) de son siège impérial pour embrasser le philosophe Maxime d'Éphèse. 22. 6, 3.

Il est certain qu'Ammien prit part à la campagne de Julien contre les Perses. Dans le récit qu'il en fait, il se sert de formules comme « *venimus* », « *pervenimus* » (1), qu'on ne rencontre nulle part ailleurs dans son livre. On le voit : le « je » de la campagne de 359 fait place à « nous ». Ammien rentre donc dans l'ombre. Il n'est plus, comme deux ans auparavant, au premier rang, aux côtés du chef. Il est une unité perdue dans l'ensemble de l'armée. Il n'écrit plus des mémoires, des commentaires. Mais il raconte cette mémorable expédition avec des détails très précis, des anecdotes caractéristiques qui permettent de croire qu'il en a vu de ses yeux les diverses péripéties.

Donnons quelques exemples. Les habitants de la forteresse d'Anatha, sur l'Euphrate, viennent demander la paix aux Romains « en poussant devant eux un bœuf couronné ». Parmi eux se trouvait un ancien soldat romain, abandonné là autrefois, lors de l'expédition de Galère. Le vieillard, tout courbé par l'âge, éclata en transports de joie à la vue de ses compatriotes. « Il prenait à témoin diverses personnes, ayant, affirmait-il, » toujours prédit qu'il mourrait à près de cent ans, et qu'il » serait inhumé en terre romaine » (2).

Tout le récit de la marche de Julien sur Ctésiphon à travers le pays très fertile qui s'étend entre l'Euphrate et le Tigre est plein de détails circonstanciés, de choses vues. Ici, c'est un château d'architecture romaine, que les soldats laissent intact, tant sa vue leur fait de plaisir (3). Là c'est un parc d'animaux sauvages destinés aux chasses royales. Les cavaliers romains tuent toutes ces bêtes à coups d'épieux et à coups de flèches (4).

(1) 24, 1, 5, prope civitatem venimus Duram; 25, 1, 4, ad Hucumbra nomine villam pervenimus.

(2) 24, 1, 9 et 10.

(3) 24, 5, 1.

(4) 24, 5, 2.

Plus loin, voici la mention d'une maison de plaisance royale bâtie dans un bois de cyprès. Ammien rapporte que les murs intérieurs étaient décorés de scènes de chasse, où le roi était représenté poussant devant lui et abattant des animaux de toute espèce (1).

L'historien note encore la rencontre d'un troupeau de cerfs (2). Il raconte comment des soldats tuèrent un lion et l'apportèrent à l'empereur (3). Un jour enfin, le vent souffla si violemment qu'il renversa les tentes et jeta des hommes à terre (4).

Des faits aussi menus, accumulés en si grand nombre, communiquent au récit le caractère d'une relation écrite au jour le jour, en présence même des événements.

Cette expédition une fois terminée par la mort de Julien (363), nous ne savons presque plus rien d'Ammien, ni par lui, ni par d'autres.

Pourtant, la période de sa vie que nous ne connaissons pas fut longue. Il parvint à un âge assez avancé. Quand il acheva son ouvrage, Ammien approchait de la vieillesse, comme l'indique sa conclusion : « *Scribant reliqua potiores, aetate* » *doctrinisque florentes*, je laisse le reste à des écrivains plus » capables, qui soient dans toute la vigueur de l'âge et du » talent » (5).

Il vivait encore en 391. La lettre de Libanius, que nous avons citée, est de cette date.

A cette époque, l'historien habitait Rome, et son activité

(1) 24, 6, 3 : In agro consedimus opulento, arbustis et vitibus et cupressorum viriditate laetissimo, cujus in medio diversorium opacum est et amoenum, gentiles picturas per omnes aedium parietes ostendens regis bestias venatione multiplici trucidantis.

(2) 24, 1, 5.

(3) 23, 5, 8.

(4) 24, 1, 11.

(5) 31, 16, 9.

littéraire s'y exerçait brillamment, puisque la lecture publique de son histoire y excitait d'unanimes applaudissements.

Nous savons d'autre part que les livres XXI et XXII de l'histoire d'Ammien ont été composés entre 389 et 391. En effet, au livre XXI, 10, 6, il est question de la préfecture urbaine de Sextus Aurelius Victor, préfecture qui se place en l'année 389 (1), et au livre XXII, 16, 12, l'historien mentionne comme existant encore le Serapeum d'Alexandrie, qui fut détruit en 391 (2).

Où vécut Ammien de 363 à 389 ? Que fit-il durant cette longue période ? Nous ne trouvons à ce sujet dans son livre que quelques indications bien insuffisantes. Il était à Antioche en 371, au moment de la terrible répression qui suivit le procès de Théodose (3).

Il fit aussi quelques voyages dont on retrouve la trace. Passant en Laconie, il put y contempler les vestiges d'un tremblement de terre qui sévit en 365 sur les côtes de la Méditerranée (4).

Enfin Ammien visita l'Égypte (5). Quant à la date de sa mort, elle est inconnue.

M. Gimazane a conjecturé avec ingéniosité et avec assez de vraisemblance qu'Ammien, après avoir abandonné la carrière militaire, obtint une fonction civile. Cela est possible. Ce qui est certain, c'est que le soldat se transforma en lettré et en historien, et qu'après avoir quitté la vie active et militante, il mena une existence de paix et d'étude.

(1) C'est la date donnée par H. Valois et Tillemont. Tomasetti (*Museo italiano di Antichita classica*, t. III. p. 512) reporte cette préfecture à l'année 392, mais sans raison valable.

(2) Pour la discussion de ces dates, et en général pour les conjectures plus ou moins vraisemblables qu'on peut faire sur la deuxième partie de la vie d'Ammien, voir Gimazane, ouvrage cité, p. 42-52 et 118-125.

(3) Amm., 29, 2, 4: Omnes ea tempestate velut in Cimmeriis tenebris *reptabamus*.

(4) 26, 10, 19: Ad secundum lapidem fere procul a littore contortae sunt aliquae (naves), ut Laconicam prope Mothonem oppidum nos transeundo conspeximus diuturna carie fatiscentem.

(5) 17, 4, 6: In hac urbe (Thèbes hécatompyle) obeliscos vidimus plures.

CHAPITRE II

Le caractère d'Ammien Marcellin

Si Ammien n'a pas été un des hommes les plus honnêtes de son siècle, son livre est bien trompeur. Point de vertu que ce livre n'exalte, non pas sous une forme directe, comme ferait un manuel de morale, mais d'une manière détournée, en flagellant les vices de la société romaine au IVe siècle. Donnons une idée du procédé d'Ammien, qui nous renseignera en même temps sur son caractère.

En face de ses contemporains et de leurs vices, Ammien prend l'attitude d'un moraliste indigné. Les nobles sentiments, amour de la famille, amour de la patrie, amour de la justice, lui paraissent s'en aller à la dérive. Il fait effort de toute son âme pour arrêter le courant. Peignant les mœurs des habitants de Rome, que constate-t-il ? Partout le triomphe du faux orgueil, du luxe criard et de la paresse. Les Romains les mieux nés montrent un goût scandaleux pour les danseuses, même pour les prostituées. « Tournez les yeux où vous voudrez, » s'écrie-t-il, vous verrez (et en quelle quantité !) des femmes » aux cheveux bouclés qui, si elles avaient été mariées, pour- » raient être déjà mères de trois enfants ; elles usent les dalles » à se trémousser jusqu'à la satiété en leurs rapides évolutions, » afin d'exprimer les innombrables figures inventées pour la » scène » (1). Ne croirait-on pas entendre gronder le brutal

(1) Amm., 14, 6, 20.

bon sens de Caton le Censeur ? A quel degré de légèreté et de bassesse n'était pas descendue une population qui permettait qu'à une époque de famine on chassât de Rome les étrangers, les philosophes, tandis qu'on n'inquiétait même pas trois mille danseuses avec les chœurs, et autant de maîtres de danse (1) ? Entrent-ils au bain, ces nobles Romains, « si on leur annonce » qu'une courtisane inconnue vient d'apparaître, une ancienne » prostituée de petite ville, une vieille débauchée au corps » vénal, ils courent à l'envi, et ils n'ont pas honte d'accabler » l'étrangère de flatteries caressantes, et de l'exalter comme » les Parthes feraient Sémiramis, les Égyptiens Cléopâtre, les » Cariens Artémise, les Palmyréens Zénobie. Ils osent se » conduire ainsi, eux dont les ancêtres virent un sénateur » frappé du blâme censorial pour s'être permis, ce qui alors » était inconvenant, d'embrasser sa femme en présence de sa » fille » (2).

Noblesse oblige ! crie Ammien à ces Romains dégénérés. Vous ne voyez donc pas où vous êtes nés (3) ? N'est-il pas honteux que l'historien, quand il raconte ce qui se passe à Rome, n'ait à parler que d'émeutes, de tavernes, de vilenies (4) ? Ah ! qu'il voudrait, lui, être un enfant de cette glorieuse cité ! Comme il en serait fier ! Le grand souvenir de la Rome des ancêtres plane sur son livre. Dès qu'il se prend à réfléchir sur ce que Rome est devenue de son temps, son imagination aime à se détourner de la réalité qui la blesse et l'attriste, pour se représenter la « Ville Éternelle » de la République et des premiers empereurs, et chercher dans cette vision une sorte de réconfort. Ce Grec a l'âme toute romaine. Sans doute il a puisé ces sentiments dans son éducation, et aussi dans les

(1) Amm., 14, 6, 19.

(2) Id., 28, 4, 9.

(3) Id., 14, 6, 7: Ubi nati sunt non reputantium.

(4) Id., 14, 6, 2: Cum oratio ad ea deflexerit quae Romae gererentur, nihil praeter seditiones narratur et tabernas et vilitates.

voyages qui ont offert à son admiration le prestigieux spectacle d'un empire encore si fort malgré la décadence. Aussi est-ce avec une sorte de tendresse qu'il parle de cette ville d'où tant de gloire est sortie, maintenant délaissée par des empereurs qui s'y sentiraient mal à l'aise, tant ils sont éloignés de ressembler aux Romains d'autrefois. « Cette ville vénérable, » écrit-il, après avoir écrasé la tête hautaine de nations féroces, » après avoir porté des lois qui sont pour toujours le fonde- » ment et le frein de la liberté, à l'exemple d'une mère honnête, » sage et riche, a confié aux Césars comme à ses enfants son « patrimoine à gouverner » (1).

Volontiers je me figure qu'Ammien a été obsédé depuis son adolescence par le désir de voir et de connaître Rome. Conçoit-on l'attrait que devait exercer sur les jeunes imaginations cette cité, cœur du monde, toujours maîtresse, toujours reine (2) ? Il vint, le cœur ému, à ce foyer de l'empire et de toutes les vertus, *imperii virtutumque omnium larem* (3). Il admira la splendeur majestueuse et hautaine des monuments qui décoraient les sept collines, « le temple de Jupiter Tarpéien, dominant » tout le reste comme le ciel domine la terre ; des bains grands » comme des provinces; la puissante masse de l'amphithéâtre, » bâti en pierre de Tibur, dont l'œil peut à peine atteindre » le sommet ; le Panthéon, tout un monde, avec la rondeur de » sa coupole si étrangement haute ; des colonnes élevées portant » sur leur plate-forme, où des escaliers donnent accès, les » statues des consuls et des premiers empereurs ; le temple de » Rome; le forum de la Paix; le théâtre de Pompée; l'Odéon;

(1) Amm., 14, 6, 5 : Ideo urbs venerabilis, post superbas efferatarum gentium cervices oppressas, latasque leges, fundamenta libertatis et retinacula sempiterna, velut frugi parens et prudens et dives, Caesaribus tanquam liberis suis regenda patrimonii jura permisit.

(2) Id., 14, 6, 6 : Per omnes quotquot sunt partes terrarum ut domina suscipitur et regina.

(3) Id., 16, 10, 13.

» le Stade, et tous les autres ornements de la Ville Éter-
» nelle » (1).

Mais lorsque, détournant le regard des monuments, il jeta les yeux sur les habitants de ce séjour auguste entre tous, *augustissima omnium sedes* (2), lorsqu'il vit à quelle population indigne (3) était désormais confiée la garde de ces gloires, son âme s'attrista. Il fut frappé de la disproportion qui existait entre le cadre et le tableau, et par une réaction toute naturelle, il se rejeta vers les exemples consolants des anciens. Voilà pourquoi sans doute l'histoire d'Ammien trahit un effort constant de l'auteur pour s'arracher à son siècle. Voilà pourquoi il y est si souvent question des vertus antiques, et des hommes qui les pratiquèrent, les Publicola, les Fabricius, les Scipion. La légende et l'histoire de l'ancienne Rome vertueuse soutiennent et nourrissent le livre d'Ammien. Est-il téméraire d'en conclure que cette légende et cette histoire furent aussi les soutiens de sa vie morale ? Il n'écrit pas seulement avec son imagination : on sent que le cœur est touché. Il y a une façon profonde, naïve, gauche même un peu, de louer les vertus des autres, qui montre qu'on les admire sincèrement et qu'on s'efforce de les pratiquer, et cette façon-là est celle d'Ammien.

Parmi les qualités bien romaines qu'Ammien possédait, une des premières est le souci de la tenue, le culte de la dignité

(1) Amm., 16, 10, 14 : Jovis Tarpei delubra, quantum terrenis divina praecellunt : lavacra in modum provinciarum exstructa : amphitheatri molem solidatam lapidis Tiburtini compage, ad cujus summitatem aegre visio humana conscendit : Pantheum velut regionem teretem speciosa celsitudine fornicatam : elatosque vertices scansili suggestu consulum et priorum principum imitamenta portantes, et Urbis templum, forumque Pacis et Pompei theatrum et Odeum et Stadium aliaque inter haec decora Urbis aeternae.

(2) Id., 16, 10, 20, cf. 27, 3, 3 : *Urbs sacratissima.*

(3) Il y a, bien entendu, des exceptions sur lesquelles nous aurons plus tard à revenir. Il ne s'agit ici que d'indiquer l'impression générale ressentie par Ammien.

personnelle. Un des reproches les plus vifs qu'il adresse à Julien est d'oublier trop facilement à combien de gravité l'oblige son rang de souverain. Ce n'est pas une marque de simplicité de la part d'un empereur que de suivre à pied le cortège des consuls, le jour de leur inauguration (1), ni, lorsqu'il rend solennellement la justice, de s'interrompre pour sauter au cou d'un philosophe (2). Dans l'esprit d'Ammien, ce n'est que de l'affectation déplacée.

Julien, qui n'est pas Romain, ne fait pas, comme Ammien, un effort pour le devenir. Il garde dans son caractère des traces de ce que l'historien appelle la légèreté asiatique (3) ; il tombait quelquefois, de son propre aveu, dans d'assez graves excès, par l'effet d'une sensibilité trop vive (4). Cette sensibilité toujours en éveil, si facile à blesser, est aussi le principal défaut de Libanius, le compatriote d'Ammien, ce rhéteur au tempérament inquiet, qui promena sa vanité souffrante et exaltée à Athènes, à Constantinople, à Nicomédie, jusqu'au jour où il vint l'étaler pendant quarante années dans Antioche, sa ville natale (5).

Ammien est beaucoup plus pondéré. Non, vraiment, s'il ne nous avait pas avertis, jamais nous ne l'aurions pris pour un Grec d'Asie. Les anciens Romains, ses modèles, l'auraient considéré sans peine comme un des plus dignes parmi leurs fils. Soldat, il a de la bravoure et du sang-froid. Malgré la modestie très simple avec laquelle il parle de lui-même, on se

(1) C'est ce que fit Julien au 1er janvier 362. Les consuls étaient Mamertin et Nevitta : humilior princeps visus est, in officio pedibus gradiendo cum honoratis, quod laudabant alii, *quidam ut adfectatum et vile carpebant*, 22, 7, 1.

(2) Amm., 22, 7, 3 : Cum die quodam ei causas spectanti venisse nuntiatus esset ex Asia philosophus Maximus, exsiluit indecore, et, qui esset oblitus, effuso cursu a vestibulo longe progressus exosculatum...

(3) Id., 16, 7, 6 (Julianum) asiaticis coalitum moribus, ideoque levem.

(4) Id., 22, 10, 3 : Levitatem agnoscens commotioris ingenii.

(5) Voir Petit: *Vie de Libanius*. Thèse de doctorat, Paris, 1866.

rend compte, à la lecture de son récit, que sa conduite pendant la campagne de Perse, en 359, lui fit le plus grand honneur. Il n'a d'ailleurs pas les allures d'un soldat emporté et brutal. Bien loin de ressembler à ces officiers farouches, intraitables, si nombreux dans l'armée romaine à une époque où les barbares fournissaient à cette armée un contingent considérable, il déteste au contraire la suffisance et l'orgueil soldatesques, et il reproche sévèrement à Valentinien d'avoir, par sa complaisance, donné un libre essor à l'arrogance militaire (1).

Ammien, comprenant que le fondement même de l'esprit militaire est la discipline, en déplore l'affaiblissement « A ces » hontes s'ajouta (sous Constance) la licence introduite dans la » discipline militaire. En fait de chants de guerre, le soldat » apprenait de molles cantilènes. En campagne, il ne se con» tentait plus, comme autrefois, de coucher sur la pierre ; il » lui fallait de la plume, des lits pliants, des coupes à boire » plus lourdes que son glaive ; il avait honte désormais de » boire dans une écuelle de terre ; il recherchait les palais de » marbre ; et on lit dans l'histoire ancienne qu'un soldat » spartiate fut sévèrement puni pour avoir, en campagne, été » vu sous un toit ! A la même époque, le soldat devint insolent » et pillard en pays ami, lâche, au contraire, et mou devant » l'ennemi » (2). Les contingents barbares, les Gaulois surtout donnaient le mauvais exemple. On a vu qu'au siège d'Amida les légions gauloises refusèrent d'obéir à leurs tribuns (3). Lors du séjour de Julien à Antioche, les Celtes et les Pétulants, soldats d'élite pourtant, gorgés de nourriture et de vin, trou-

(1) Amm., 27, 9, 4. ...hunc imperatorem omnium primum in majus militares fastus ad damna rerum auxisse communium. Cf. 30, 7, 10: Voraces militarium fastus ferre nequiens Firmus...

(2) Id., 22, 4, 6.

(3) Cf. ci-dessus page 31.

vaient plaisant de se faire porter à leurs quartiers sur les épaules des passants (1).

Ammien fut le soldat le plus discipliné, le plus soumis à l'autorité de son chef Ursicinus.

Si nous sommes assez bien renseignés sur ses qualités militaires (2), nous connaissons moins ses vertus civiles. Cependant, un mot, qui revient souvent sous sa plume, nous paraît les contenir toutes : ce mot est l'adjectif *sobrius* (3). La vie présente n'est pas sobre, dit Ammien, « *in hac vita nostra nec parca nec sobria* » (4) ; les nobles Romains n'aiment point les hommes érudits et sobres, « *homines enim eruditos et sobrios ut infaustos et inutiles vitant* » (5). La sobriété au contraire était autrefois une vertu romaine, « *vetus illa romana virtus et sobria* » (6). Ammien appelle l'antiquité *antiquitas sobria* (7). Dans ces différents passages, le sens ordinaire de *sobrius* est dépassé. Il comprend ici un ensemble de qualités solides et fortes : tempérance, courage, maîtrise de soi-même, résistance, qui s'opposent aux excès, aux folies, au laisser-aller que l'historien reproche à ses contemporains. Le *vir sobrius* n'est pas un héros, mais c'est un homme au tempérament sain et énergique, à la volonté ferme, au caractère sage et droit, en un mot l'idéal du citoyen de la république romaine, idéal qu'Ammien, nous devons le croire, s'efforça de réaliser en lui-même.

Peu nous importe d'ailleurs de savoir exactement dans quelle mesure Ammien possède telle ou telle vertu. Il est plus

(1) Amm., 22, 12, 6.
(2) Voir le chapitre précédent.
(3) Cf. dans l'ouvrage de M. Gimazane (p. 85 sqq.) le développement intitulé : « L'homme sobre au IVe siècle », développement qui a été inspiré à l'auteur par une note d'H. Valois sur un passage d'Ammien, 15, 4, 3.
(4) Amm., 22, 16, 18.
(5) Id., 14, 6, 15.
(6) Id., 15, 4, 3.
(7) Id., 31, 10, 6.

intéressant pour nous de démêler le principe auquel il demande sa règle de conduite. Or la lecture de son livre ne laisse aucun doute à cet égard. Il a essayé de vivre comme un de ces vrais Romains qui aimaient par-dessus tout leur patrie, et s'efforçaient de contribuer par toutes leurs actions à sa prospérité et à sa gloire. Ammien achève de nous renseigner par la citation qu'il fait d'une pensée du poète Simonide : « *Ut enim Simonides lyricus docet, beate perfecta ratione victuro ante alia patriam convenit esse gloriosam* » (1). Point de parfait bonheur pour l'homme dont la patrie n'est pas glorieuse. Telle est l'idée fondamentale qui nous paraît avoir dominé sa vie. La gloire de Rome était nécessaire au bonheur d'Ammien. De là sa tristesse à constater les défaillances de la société romaine. De là son mépris pour Constance qui n'a vaincu que des Romains (2); de là en partie son admiration pour Julien, vainqueur de tant de Barbares. N'avions-nous point raison de prétendre tout à l'heure qu'Ammien avait l'âme d'un bon citoyen ?

Ajoutons, pour être complet, que l'honnêteté d'Ammien n'est pas indifférente et passive, mais au contraire ardente et passionnée. Ses aspirations au bien, ses appels à l'équité, ses indignations véhémentes contre la cruauté et l'injustice, ont un caractère de sincérité enthousiaste, par où l'on constate qu'il écrit vraiment avec son âme (3). Il ressent jusqu'aux moelles avec les gens de bien les malheurs de l'empire et les hontes de la défaite (4). Il s'emporte jusqu'à la violence et jusqu'à la haine, lorsqu'il maudit des hommes comme le notaire Paulus,

(1) Amm., 14. 6, 7.

(2) Id., 21, 16, 15 : Ut autem in externis bellis hic princeps fuit saucius et afflictus, ita prospere succedentibus pugnis civilibus tumidus et intestinis ulceribus rei publicae sanie perfusus horrenda.

(3) Id., 29, 3, 9 : Horrescit animus omnia recensere. — 30, 1, 22 : Ingemiscat, si quis vita digressis est dolor, hujus adrogantiam facti Fabricius ille Luscinus.— 29, 2, 18 : O praeclara informatio doctrinarum, munere caelesti indulta felicibus, quae vel vitiosas naturas saepe excoluisti ! Quanta in illa caligine temporum correxisses, etc. .

(4) Id., 25, 9, 8 : Illud tamen ad medullas usque bonorum pervenit...

comme le chambellan Eusebius, comme le préfet de l'annone Maximinus, et tant d'autres ministres des injustices et des cruautés impériales (1). Préservé par son éducation militaire de l'affinement excessif qui peut amollir la volonté du bien, et conduire à une indulgence ironique ou lassée pour le mal, il conserve la fermeté d'un juge sévère en présence de la mollesse et des vices de ses contemporains.

Ammien a tracé quelque part le portrait d'un homme pour lequel il sent de l'affection et de l'estime, Eutherius, chambellan et conseiller intime de Julien. Nous ne pouvons nous empêcher d'en appliquer les principaux traits à l'historien. Qu'on en juge plutôt : « Eutherius, appelé au palais, s'y montra toujours » sobre et ferme entre tous. Il y cultiva la fidélité et la » modération, ces deux belles vertus, au point qu'il ne trahit » jamais un secret, sinon dans l'intérêt du salut d'autrui, et » qu'on ne peut l'accuser, comme tous les autres, d'avoir été » dévoré par la passion de s'enrichir. Voilà pourquoi, désormais » retiré à Rome où il a fixé son domicile, il y vieillit, portant » partout avec lui sa conscience, fidèle compagne, respecté et » aimé des citoyens de toutes les classes » (2). N'est-ce point sous cet aspect qu'il faut nous représenter Ammien, retiré lui aussi à Rome au déclin de son existence, en ajoutant, si l'on veut, à sa physionomie, pour la compléter, un air de morosité bien compréhensible chez l'historien qui a étudié ses contemporains, et réfléchi sur les misères de son siècle ?

(1) Amm., 22, 3, 11 : Paulum notarium, cum multorum gemitu nominandum. — 22, 3, 12 : Eusebium... alte spirantem et dirum... quem ab ima sorte ad usque jubendum imperatori (Constantio) paene elatum, ideoque intolerabilem. — 28, 1, 10 : Maximinus effudit genuinam ferociam pectori crudo adfixam, ut saepe faciunt amphitheatrales ferae, diffractis tandem solutae posticis.

(2) Id., 16, 7, 6 et 7 : ...adscitusque postea in palatium semper sobrius et in primis consistens ita fidem continentiamque virtutes coluit amplas, ut nec prodidisse aliquando arcanum, nisi tuendae causa alienae salutis, nec exarsisse cupidine plus habendi arcesseretur ut ceteri. Unde factum est ut subinde Romam secedens ibique fixo domicilio consenescens, comitem circumferens conscientiam bonam, colatur a cunctis ordinibus et ametur.

CHAPITRE III

L'esprit d'Ammien Marcellin

I

Ammien n'est pas un grand esprit. Il en convient lui-même : « Je vais mettre en œuvre toutes les ressources de mon médiocre » génie, puissent-elles suffire ! » dit-il quelque part (1). Quelles sont ces ressources ? Tout d'abord une certaine imagination. Elle se marque dans son goût pour les grands récits de batailles et de sièges : batailles d'Argentoratum, d'Andrinople, combats sans fin sur le Rhin, sur le Danube, en Afrique ; sièges d'Amida, de Bézabde, d'Aquilée, de Cyzique. Est-ce donc que ces batailles, que ces sièges, ont chacun leur physionomie propre, leurs détails caractéristiques qu'un historien ne saurait passer sous silence sans manquer à sa mission ? Peut-être jusqu'à un certain point. Mais la mêlée à Argentoratum ne diffère point de la mêlée à Andrinople. Les balistes, les scorpions, les béliers font leur œuvre de destruction à Bézabde de la même façon qu'à Amida. Et pourtant, dans chacun des récits, la mêlée est décrite longuement, les coups de bélier sont presque comptés. Pourquoi, sinon parce qu'Ammien goûte à ces descriptions un vif plaisir d'imagination, que le soldat enthousiaste reparaît sous l'historien, et s'échauffe au souvenir des aventures passées, des dangers autrefois courus ?

(1) 16, 1, 3.

Ammien est sensible à l'aspect des choses, à leur effet extérieur. Il aime les descriptions pompeuses. On s'en est aperçu aux récits analysés ou traduits dans notre premier chapitre. Qu'on y ajoute l'entrée de Constance à Rome, la révolte de Procope, l'invasion des Goths. En outre, son style fourmille de comparaisons. Son histoire apparaît à la première lecture comme une série de tableaux dont les couleurs sont éclatantes, violentes, parfois criardes.

A un esprit qui se laisse ainsi attirer par l'éclat des choses demanderons-nous l'observation patiente, la réflexion profonde, la critique éclairée ? Sans doute Ammien possède de ces qualités ce qui est nécessaire pour justifier son renom d'excellent historien, nous le verrons par la suite. Mais dès maintenant nous pouvons affirmer qu'elles ne sont point chez lui des qualités dominantes. La vivacité d'imagination, en obligeant celui qui la possède à subir la domination obsédante des faits et des idées sans réaction intérieure, ni examen réfléchi qui en contrôle la valeur, engendre souvent la naïveté et la crédulité (1). Cette naïveté et cette crédulité gâtèrent un peu les facultés critiques d'Ammien, lorsque, retiré de la vie active, il se livra avec passion à la lecture. Naturellement disposé à accepter sans contrôle les connaissances et les idées qu'il rencontrait dans les livres, il se laissa envahir par elles, au détriment de l'originalité de sa pensée.

(1) Voyez, par exemple, sur quel ton de foi tranquille il conte la légende des Synplégades, 22, 8, 14 et 15... Quibus controversae cyaneae sunt Synplegades, gemini scopuli in vertices undique porrecti diruptos, adsueti priscis saeculis obviam sibi cum horrendo fragore conlisis molibus ferri, cedentesque retrorsus acri adsultu ad ea reverti quae pulsarant. Per has saxorum dehiscentium concursantiumque crebritates si etiam ales intervolasset, nulla celeritate pinnarum eripi poterat quin interiret oppressa. Hi scopuli, cum eos Argo prima omnium navis Colchos ad direptionem aurei properans velleris praeterisset innoxia, immobiles turbine circumfracto stetere concorporati, *ut eos aliquando fuisse diremptos nulli nunc conspicantium credant, nisi super hoc congruerent omnes priscorum carminum cantus.*

II

Ammien fut, selon une expression qui est de lui, un lecteur scrupuleux des antiquités *scrupulosus lector antiquitatum* (1). S'il fait le portrait d'un personnage, il prend soin d'indiquer tout d'abord son degré de culture littéraire. Ainsi Orfitus, préfet de Rome, « moins façonné qu'il n'aurait convenu à un noble par » la splendeur des connaissances libérales », — nous traduisons mot à mot le langage pompeux d'Ammien — *splendore liberalium doctrinarum minus quam nobilem decuerat institutus* (2) ; ainsi l'eunuque Eutherius, assez instruit pour un homme de sa condition *litteris quantum tali fortunae satis esse poterat eruditus* (3) ; ainsi Modestus, préfet du prétoire, esprit grossier que n'avait point poli la lecture des anciens, *subagreste ingenium nullis vetustatis lectionibus expolitum* (4), et bien d'autres. La sympathie de l'historien est acquise aux lettrés, aux esprits cultivés. Longtemps soldat, il n'en fut pas moins séduit par le charme des études libérales, *dulcedine liberalium artium illectus* (5), comme il dit en parlant de Sabinianus, satrape de Corduène. Il est à remarquer que la plupart des personnages pour lesquels Ammien s'est montré sévère étaient peu instruits, par exemple le consul Nevitta, *inconsummatus et subagrestis*, et l'empereur Valens, *inconsummatus et rudis* (6). Être instruit, avoir lu les anciens, c'est pour Ammien avoir conservé les nobles traditions de dignité et d'honnêteté transmises par les ancêtres, c'est avoir repris quelque chose au passé de sa grandeur.

(1) Amm., 76, 7, 9.
(2) Id., 14, 6, 1.
(3) Id., 16, 7, 5.
(4) Id., 30, 4, 2.
(5) Id., 18, 6, 20.
(6) Id., 21, 10, 8; 31, 14, 8.

Aussi, comme il se plaint douloureusement qu'à Rome les bibliothèques soient fermées à jamais, ainsi que des tombeaux, *bibliothecis sepulcrorum ritu in perpetuum clausis* (1). Il dut cependant se les faire ouvrir afin de compulser les antiquités dont il est si friand (2). Comme il méprise ces riches Romains qui ont peur de la science autant que d'un poison! Ils ne lisent rien, ou presque rien, deux auteurs seulement, Juvénal et Marius Maximus (3). Pourquoi ces deux auteurs, et aucun autre ? Ammien ne comprend pas ; et il ajoute : « Ils » devraient lire beaucoup, ils devraient lire de tout, s'ils son- » geaient à leur gloire et à leur race, s'ils se rappelaient que » Socrate, condamné et jeté en prison, demanda à un musicien, » qui modulait savamment un chant du poète lyrique Stésichore, » de le lui apprendre, tandis qu'il en avait le loisir. — A quoi » bon, demanda le musicien, puisque vous mourrez demain. — » Du moins, répondit Socrate, je quitterai la vie sachant » quelque chose de plus » (4). L'anecdote elle-même, aussi bien que le ton légèrement doctoral et pédantesque du récit, nous éclairent sur la pensée et les sentiments d'Ammien. Savoir tous les jours davantage, augmenter ses connaissances par des lectures assidues, tel est son rêve, son idéal. Il lit beaucoup, et il est fier de lire et d'apprendre. Du haut de son savoir, il regarde avec mépris le vulgaire ignorant (5). Mais ce savoir

(1) Amm., 14, 6, 18.

(2) Id., 16, 7, 8 : Antiquitates replicando complures.

(3) Historien, auteur de *Vies des Césars*, préfet de la ville sous Macrin, en 218.

(4) Amm., 28, 4, 14 et 15 : Quidam, detestantes ut venena doctrinas, Juvenalem et Marium Maximum curatiore studio legunt, nulla volumina praeter haec in profundo otio contrectantes, quam ob causam non judicioli est nostri. Cum multa et varia pro amplitudine gloriarum et generum lectitare deberent, audientes destinatum poenae Socratem, conjectumque in carcerem, rogasse quemdam scite lyrici carmen Stesichori modulantem ut doceretur id agere, dum liceret : interroganteque musico quid ei poterit hoc prodesse morituro postridie, respondisse « ut aliquid sciens amplius e vita discedam ».

(5) Id., 26, 1, 2 : Inscitia vulgari contempta.

le grise un peu. Il devient pédant. Les formules « *il ne savait pas que... il ignorait peut-être que... comme dit Cicéron...* » reviennent souvent, trop souvent dans son livre (1). Il prend le ton du professeur qui s'impatiente, qui s'indigne. Il est vrai que certaines ignorances passent la mesure, celle des avocats de Constantinople, par exemple. « Il en est de si ignorants » qu'ils ne se souviennent pas d'avoir jamais eu un livre entre » les mains, et si, dans un cercle savant, vient à être prononcé » le nom d'un auteur ancien, ils le prennent pour le nom » exotique d'un poisson ou d'un plat » (2). Faut-il ici taxer Ammien d'exagération ? Il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'à Constantinople, ni de remonter au IVe siècle pour rencontrer chez des personnes en apparence cultivées des ignorances extraordinaires. Seulement, au lieu de nous fâcher, comme Ammien, nous sourions.

A entendre Ammien, on croirait vraiment que seul parmi ses contemporains il aime encore les lettres. Il exagère. Les lettres n'étaient pas tant méprisées à la fin du IVe siècle. Le IVe siècle est un siècle scolaire par excellence. La production littéraire y est remplacée en grande partie par l'enseignement. Mais cet enseignement, trop littéral avec les grammairiens, trop creux avec les sophistes, ne manque pas de vie. Il fleurit au contraire dans toutes les grandes villes de l'empire : à Athènes, où l'école lutte pour soutenir un renom fléchissant (3), à Constantinople, à Nicomédie, à Antioche, les trois villes que le sophiste Libanius éblouit de son éloquence chatoyante et soufflée (4), à Carthage, où saint Augustin étudia, à Milan, où il enseigna, à Bordeaux, d'où vint Ausone. A Rome, vers le

(1) Cf. 14, 2. 2; 14, 11, 22; 16, 1, 5; 16, 10, 3; 18, 3, 7, etc.; 17, 4, 12, discant qui ignorant.
(2) Amm., 30, 4, 17.
(3) Cf. Petit de Julleville : *L'école d'Athènes au IVe siècle.* Thèse de doctorat. Paris, 1868.
(4) Cf. Petit : *Vie de Libanius.*

moment où écrit Ammien, une revision du texte de Tite-Live est entreprise sous les auspices des Symmaque (1) ; Servius commente Virgile. Il n'y avait pas si longtemps que Donat, le maître de saint Jérôme, y expliquait Térence. Le professorat menait à tout, aux honneurs, aux premiers postes de la hiérarchie administrative. Sans parler d'Ausone, qui, après avoir été précepteur de Gratien, arriva jusqu'au consulat, en 379, nous constatons par le témoignage d'Ammien lui-même que des professeurs furent investis de fonctions administratives importantes. Simplicius d'Hémone fut nommé vicaire du préfet de Rome en 368, après avoir été professeur de belles-lettres, *grammaticus* (2). La même année, le vicaire de la province d'Asie, tué dans une embuscade par des brigands Isauriens, était un certain Musonius, auparavant professeur de rhétorique à Athènes (3).

Les empereurs recherchaient volontiers, pour en faire des fonctionnaires, les hommes qui connaissaient les deux langues, grecque et latine ; par exemple, Musonianus, que Constance fit préfet du prétoire en Orient (4). Remarquons que cette connaissance des deux langues n'était pas très commune, puisqu'Ammien ne manque jamais de la signaler. Il la note chez l'empereur Julien (5), chez Antoninus, le traître dont nous avons parlé dans notre premier chapitre.

Sextus Aurelius Victor, l'historien, fut nommé, en 361, gouverneur de la Pannonie par Julien, qui lui fit ériger une

(1) Tite-Live, éd. Weissenborn. Introduction, p. LXXIII.

(2) Amm., 28, 1, 45. On sait que le *grammaticus* tient le milieu entre le maître élémentaire, *primus magister*, et le rhéteur. Saint Augustin, *Confessions* I, 13 : adamaveram latinas (litteras), non quas *primi magistri*, sed quas docent qui *grammatici* vocantur.

(3) Amm., 27, 9, 6 : Athenis atticis antehac magister rhetoricus.

(4) Id., 15, 13, 1 : Facundia sermonis utriusque clarus.

(5) Id., 16, 5, 7 : Super his (outre ses connaissances en littérature et philosophie grecques) aderat latine quoque disserendi sufficiens sermo.

statue d'airain. Ce même Aurelius Victor devint préfet de Rome sous Théodose (1). Eutrope, qui gouvernait la province d'Asie en 371, est l'auteur de l'abrégé de l'histoire romaine (2). Ainsi l'empire, dans la deuxième partie du IV[e] siècle, compte parmi ses fonctionnaires de nombreux lettrés.

Les auteurs chrétiens témoignent abondamment que la culture littéraire n'était pas limitée à la société païenne. Tout a été dit sur l'ardeur avec laquelle les pères de l'Église grecque et de l'Église latine étudiaient les classiques grecs et latins (3).

Les lamentations d'Ammien sur l'ignorance de ses contemporains ne paraissent donc pas au premier abord très justifiées. Elles ont cependant un accent de sincérité indéniable. C'est que, si les gens instruits ne manquent pas dans l'empire, ils n'y forment cependant qu'une infime minorité. Depuis longtemps le divorce est déclaré entre eux et la masse de la société romaine. D'un côté sont des fonctionnaires instruits, intelligents, des lettrés, des savants ; de l'autre une population ignorante et livrée aux jouissances matérielles (4).

Cependant Ammien ne manqua point d'auditeurs pour écouter la lecture de son histoire, et pour y applaudir. A Rome, en effet, où les souvenirs de l'antiquité païenne demeuraient plus

(1) Amm., 21, 18, 6 : Ubi Victorem apud Sirmium visum scriptorem historicum exindeque venire praeceptum, Pannoniae secundae consularem praefecit, et honoravit aenea statua, virum sobrietatis gratia aemulandum, multo post Urbi praefectum.

(2) Id., 29, 1, 36, et note de Valois à ce passage.

(3) Cf. Ebert, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, t. I. — Gœlzer : *Étude sur la latinité de saint Jérôme*. Thèse de doctorat, 1884. Introduction.

(4) Cf. Marquardt : *Manuel des Institutions romaines* : *Vie privée des Romains*. Trad. franç. I, page 136. Dans la deuxième période de l'empire, dit Marquardt, soit à partir d'Hadrien, les études libérales se confinant dans un cercle de plus en plus étroit, restèrent réservées aux hommes spécialement élevés en vue des carrières administratives ou savantes. Marq. cite en note le témoignage du médecin Galien (fin du II[e] siècle).

vivants qu'ailleurs, les cercles de lettrés étaient aussi plus nombreux. Un de ces cercles, celui qui se réunissait autour de Symmaque, nous est connu par les Saturnales de Macrobe, et par les lettres de Symmaque (1). Ces cercles fournissaient sans doute à Ammien ses admirateurs, sans compter certains oisifs, qui, pour être ignorants, n'en restaient pas moins sensibles aux beaux discours, et aux phrases bien faites et bien lues.

Le goût qu'avait Ammien pour la lecture des auteurs anciens fut donc excité plutôt qu'affaibli par le milieu dans lequel il vécut pendant la dernière partie de sa vie, c'est-à-dire pendant le temps de son activité littéraire. A cette époque, Ammien feuilleta beaucoup et souvent les antiquités, *replicavit antiquitates*, selon son expression.

III

Peut-être eût-il mieux valu qu'il lût moins. En effet, la liberté et l'originalité de son esprit souffrirent de ses lectures. Il n'y a presque point d'auteur grec et latin d'une certaine importance dont il n'ait cité le nom dans ce qui nous reste de son histoire. Les auteurs latins surtout sont mis par lui à contribution. Il les sait par cœur, il en intercale des fragments dans son livre. Il connaît beaucoup d'anecdotes classiques, et il les cite de mémoire, comme le prouvent les erreurs mêmes qu'il commet en les rapportant (2). C'est une admiration

(1) Voir Boissier, *La fin du Paganisme*. Paris, 1891.

(2) Celle-ci, par exemple, relevée par H. Valois. Amm., 14. 9, 7: « Imitatus Zenonem illum veterem stoïcum, qui, ut mentiretur quaedam, laceratus diutius, avulsam sedibus linguam suam cum cruento sputamine in oculos interrogantis Cyprii regis impegit. » Cette phrase contient une double confusion : d'abord l'anecdote s'applique à Zénon d'Elée et non à Zénon le stoïcien ; de plus Zénon d'Elée fut torturé non par un roi de Chypre, mais par Néarque, tyran d'Elée. La victime du roi de Chypre, Nicocréon, fut le philosophe Anaxarque, qui, lui aussi, dit-on, cracha sa langue comme Zénon.

enthousiaste, une prise de possession de tout son esprit. Toute idée et tout sentiment évoquent en lui le souvenir d'une idée et d'un sentiment analogues rencontrés chez un auteur. Sa pensée s'accoutume à ne marcher que soutenue par l'opinion d'un autre, si bien qu'à la fin, ne pouvant plus se passer de ce soutien, elle perd son allure propre et sa liberté.

Aussi bien quel excès et quelle pédanterie dans son savoir ! Donnons un exemple. Au VIe chapitre du livre XIV, Ammien décrit les mœurs des habitants de Rome sous Constance. Le morceau débute magnifiquement par un regard jeté sur le passé : « Au temps où commençait à surgir à la lumière du monde » cette Rome qui vivra aussi longtemps que les hommes » existeront, afin qu'elle grandît d'une sublime croissance, la » Vertu et la Fortune, si souvent dissidentes, s'unirent par un » pacte éternel » (1). Suivent de pompeuses considérations empruntées à Florus sur les trois âges de la république romaine. C'est là un début tout d'école. Le chapitre entier est du même style. Ammien reproche à ses contemporains d'aimer à se recommander à la postérité par des statues, « comme s'ils » attendaient de figures d'airain inanimées une plus belle » récompense que du sentiment d'avoir bien et droitement agi. » Ces statues, ils les font plaquer d'or, honneur qui fut attribué » pour la première fois à Acilius Glabrion, après qu'il eût » vaincu par son habileté et par ses armes le roi Antiochus. » Il est bien plus beau de mépriser ces misères pour tenter » l'ascension longue et difficile vers la vraie gloire, comme dit » le poète d'Ascra. Caton le Censeur nous en est garant. Comme » on lui demandait pourquoi, seul parmi tant d'autres, il n'avait » point de statue : « J'aime mieux, dit-il, voir les gens de

(1) Amm., 14, 6, 3 : Tempore quo primis auspiciis in mundanum fulgorem surgeret victura dum erunt homines Roma, ut augeretur sublimibus incrementis, foedere pacis aeternae Virtus convenit atque Fortuna plerumque dissidentes

» bien s'étonner que je n'aie pas obtenu cet honneur, que de » les entendre se demander tout bas, ce qui est plus grave, » pourquoi on me l'a accordé » (1). Ainsi, dans une demi-page, se pressent un souvenir historique, une expression d'Hésiode, un mot de Caton le Censeur. La mémoire d'Ammien, toujours en éveil, lui fournit de quoi nourrir sa pensée, de quoi soutenir son style. Blâme-t-il le luxe de ses contemporains, les raffinements qu'ils ont introduits dans le vêtement, la vanité mensongère avec laquelle ils exaltent leurs immenses possessions et multiplient leurs revenus annuels (2), il puise aussitôt des comparaisons dans l'histoire de l'antique pauvreté romaine. « Ils » ignorent sans doute que leurs ancêtres, par qui fut portée si » loin la grandeur romaine, ne brillèrent point par leurs » richesses ; mais, dans des guerres terribles, n'ayant d'autres » ressources, d'autres vivres, d'autres vêtements que ceux des » simples soldats, leur vertu triompha de tous les obstacles. » Aussi une collecte dût-elle subvenir à l'inhumation de l'illustre » Valerius Publicola ; des subsides fournis par les amis de son » mari nourrirent dans sa détresse la femme de Régulus et » ses enfants ; enfin le trésor public fournit une dot à la fille de » Scipion, pour que la noblesse n'eût point à rougir, en voyant » se faner cette fleur de jeunesse, pendant l'absence de son » père, qui était pauvre » (3). Plus loin, c'est un mot emprunté à Térence (4), un autre qui rappelle Homère (5), une allusion à l'édile Catulus, le premier qui fit établir un vélum au-dessus du public pendant les représentations théâtrales (6). L'historien remarque, à propos des eunuques, que Sémiramis la première ordonna de mutiler des enfants, et il le fait en un style bien

(1) Amm., 14, 6, 8.
(2) Id., 14, 6, 10.
(3) Id., 14, 6, 10 et 11.
(4) Id., 14, 6, 16 : Ne Sannione quidem, ut ait comicus, domi relicto.
(5) Id., 14, 6, 21 : Ut Homerici .. Lotophagi.
(6) Id., 14, 6, 25.

prétentieux et bien bizarre. « En voyant ces troupeaux d'hommes » mutilés, on se prend à détester la mémoire de Sémiramis, » cette antique reine qui, la première, fit châtrer de jeunes » enfants mâles, violentant la nature et la détournant de son » cours normal, la nature qui, dès la naissance de l'homme, » montre comme en vertu d'une loi tacite, par le moyen » des sources premières de la semence génératrice, le chemin » qui conduit à la propagation de l'espèce » (1). Qu'on nous pardonne ce galimatias et qu'on se reporte au latin. La phrase est tellement caractéristique que nous n'avons pas voulu la laisser de côté. Quelle lourde solennité, quelle prétention pédante elle accuse ! Comme la pensée est entortillée étrangement ! Si encore la pensée n'était pas si naïvement plate !

Cette phrase aussi bien que les citations qui précèdent nous montrent à quel point Ammien manque d'esprit. Non, il ne possède point cette précieuse qualité qui fait voir les justes proportions des faits et des idées, en démêle le sens exact, et en mesure la portée. Pédanterie et esprit ne sauraient s'accorder. Voici encore un trait qui le prouve. Le César Gallus est arrêté sur l'ordre de son cousin Constance et sur le point d'être mis à mort. Dans le semblant d'interrogatoire qu'il subit, on lui demande pourquoi il a fait tuer tant de monde à Antioche. A cette question le malheureux, déjà à demi-mort, ne sait faire qu'une réponse : il a commis tous ces crimes à l'instigation de sa femme Constantina. Eh bien, au lieu de constater ce qu'il y a dans cette réponse de misérable affaissement, de lamentable défaillance, au lieu de remarquer l'absence de toute dignité et de toute force morale chez ce César près de mourir,

(1) Amm., 14, 6, 17 : Ut . quisquam cernens mutilorum hominum agmina detestetur memoriam Semiramidis reginae illius veteris, quae teneros mares castravit omnium prima, velut vim injectans naturae eandemque ab instituto cursu retorquens, quae, inter ipsa oriundi crepundia, per primigenios seminis fontes, tacita quodam modo lege, vias propagandae posteritatis ostendit.

Ammien écrit la phrase que voici : « Il ignorait sans doute ce » qu'Alexandre le Grand répondit à sa mère qui lui demandait » la tête d'un innocent. Comme, dans l'espoir d'obtenir ce » qu'elle voulait, elle faisait valoir à son fils qu'elle l'avait » porté neuf mois dans son sein, Alexandre lui répondit avec » sagesse: Demande-moi pour cela, ma mère, une autre récom- » pense. Il n'est pas de bienfait assez grand pour être payé » de la vie d'un homme » (1). Certes le mot honore celui qui l'a prononcé. Mais convient-il bien à la situation présente ? On voit ici comment un souvenir classique a pris dans l'esprit d'Ammien la place d'une impression personnelle.

La finesse accompagne rarement la pédanterie. Et pourtant elle est nécessaire à un observateur, à un peintre de mœurs, à un historien, surtout quand cet historien dépeint une société de décadence à la fois grossière et raffinée, troublée dans ses croyances et dans sa philosophie, livrée au gouvernement hasardeux de despotes capricieux, inquiets et cruels. Il ne faut pas la demander à Ammien. Esprit un peu épais de soldat honnête, il manifeste en face de la corruption raffinée de ses contemporains les étonnements naïfs et chagrins d'un homme qui ne comprend pas. Cependant c'est un Grec (un Grec d'Asie, il est vrai, et par conséquent plus enthousiaste et plus ardent que délicat) ; son origine semblerait l'avoir prédisposé à plus de complaisance pour les subtilités du luxe romain. Mais son éducation et ses lectures sont venues encore renchérir sur le côté naïvement honnête de sa nature, et tout en affermissant la droiture de son caractère, ont peut-être quelque peu obscurci

(1) Amm., 14, 11, 22. A propos de la même Constantina, femme de Gallus, Ammien écrit encore une de ces phrases naïves et sages, dans le ton d'un brave homme bien approvisionné d'excellentes maximes et de souvenirs appropriés. Cf. 14, 1, 8 : Stimulos admovente regina, quae abrupte mariti fortunas trudebat in exitium praeceps, *cum eum potius lenitate feminea ad veritatis humanitatisque viam reducere utilia suadendo deberet*, ut in Gordianorum actibus factitasse Maximini truculenti illius imperatoris rettulimus conjugem.

son discernement. Sans désirer qu'il se fût montré moins sévère pour l'existence sans hauteur et sans noblesse qui fut celle de la plus grande partie des citoyens romains au IVe siècle, nous ne pouvons nous empêcher de trouver fâcheux qu'il ait pris à leur égard cette attitude de moraliste morose et grondeur qui blâme tout sans expliquer rien. Il s'est forgé d'après ses lectures, d'après les récits qui, comme ceux de Tite-Live, glorifiaient les héros impeccables et déjà légendaires de la république romaine, un idéal conventionnel de grandeur et de vertu, à la mesure duquel il s'obstine à apprécier ses contemporains. Ce qui fait qu'il les juge un peu brutalement, sans sympathie et sans nuances. Les crimes qu'il leur reproche ne paraissent pas toujours si condamnables, et les graves lamentations de l'historien nous amènent quelquefois à sourire. « Quelques maisons, » dit-il, qui se recommandaient auparavant par le culte des » études sérieuses, sont maintenant envahies par les distractions » que recherchent l'inertie et la paresse. Elles retentissent de » l'harmonie des voix, des notes claires et aériennes de la lyre. » Enfin, au lieu d'un philosophe c'est un chanteur, à la place » d'un orateur c'est un maître en arts futiles que l'on fait » venir ; et, tandis que les bibliothèques sont fermées à jamais, » comme des tombeaux, on fabrique des instruments de musique » hydrauliques, des lyres grandes comme des chariots, des » flûtes, en un mot les accessoires considérables nécessaires » pour accompagner les gestes des histrions » (1). Ammien paraît être insensible aux arts d'agrément. Il nous est difficile de partager sa forte indignation contre la musique, pour laquelle ses contemporains semblent avoir eu un goût marqué (2). Je

(1) Amm., 14, 6, 18.

(2) Il est deux fois question, dans Ammien, de dîners accompagnés de musique, offerts par des généraux romains. 30, 1, 20 : Cumque adponerentur exquisitae cuppediae, et aedes amplae nervorum et articulato flatilique sonitu resultarent. — 31, 5, 6 : Dum in nepotali mensa, ludicris concrepantibus, diu discumbens...

sais bien que les représentations théâtrales, et surtout les exhibitions de danseuses, n'allaient pas toujours sans scandales ; mais qui ne sent que les objurgations d'Ammien ont je ne sais quoi de lourd, de pompeux, de pédant, qui fait qu'elles éveillent plutôt notre défiance qu'elles n'entraînent notre approbation ? Voilà pourquoi nous disons que son esprit manque de mesure, de finesse, de nuances.

IV

En revanche, cet esprit se distingue par le sérieux, la gravité. A travers les laideurs et les beautés de l'histoire, Ammien s'avance d'un pas solennel, comme pénétré de sa mission de juge. Continuant la tradition des grands historiens romains, il pense que l'histoire doit être une école de morale. Aussi distribue-t-il abondamment le blâme et l'éloge (1). Volontiers dirait-il avec Tite-Live qu'il signale à ses contemporains des exemples à imiter, des fautes à éviter (2). Mais l'époque qu'il raconte est peu fertile en bons exemples ; c'est pour cela qu'il va si souvent glaner dans le champ du passé. Dans ce rôle de moraliste, que nous nous réservons d'étudier ailleurs plus longuement, Ammien montre en général un jugement droit et sain. Son défaut est qu'il prend trop souvent le ton d'un homme qui enseigne la morale. Nous retrouvons toujours dans son esprit la tendance doctorale. D'où une manière sentencieuse de s'exprimer qui fait songer à un maître énonçant des vérités du haut d'une chaire. Les sentences sont fréquentes dans l'œuvre d'Ammien, et elles ne sont pas toujours neuves ni profondes : « Dans les dangers pressants, le remède est souvent » de désespérer du salut ». — « La très grande gloire est

(1) Voir entre autres ses portraits d'empereurs, toujours composés en deux parties bien symétriques, d'un côté le bien, de l'autre le mal.

(2) Voir la préface de Tite-Live.

» toujours en butte à l'envie ». — « Sylla rétablit les lois » somptuaires, considérant, d'après les préceptes de Démocrite, » que si la fortune fournit les tables somptueusement, la vertu » les garnit avec simplicité. C'est ce qu'a sagement remarqué » Caton de Tusculum, auquel la pureté de sa vie a valu le » surnom de Censeur, quand il a dit : souci de la nourriture, » indifférence à la vertu ». — « Julien était prévoyant et tem- » porisateur, qualités suprêmes chez les grands généraux, car » elles soutiennent les armées et les sauvent » (1).

Qu'indiquent ce ton de moraliste, ces façons sentencieuses, sinon que nous avons affaire à un esprit oratoire qui se plaît à peser la valeur morale des hommes, et à juger leurs actes en les comparant à la règle idéale qu'il porte dans sa conscience ? Tous les historiens romains sont plus ou moins des orateurs. Ammien ne fait pas exception. On sent qu'il écrit non seulement pour exposer la vérité, mais aussi pour faire la leçon aux générations présentes et postérieures. Il essaie, comme un orateur, de persuader et de convertir. D'ailleurs son auteur de prédilection est Cicéron (2). Nous verrons comment ces tendances oratoires ont influé sur la composition de son histoire et sur son style. Qu'il nous suffise ici de les signaler afin de compléter l'esquisse que nous traçons de son esprit.

Résumons nos impressions. Nous avons trouvé chez Ammien de l'imagination, une passion vive pour la lecture, trop vive peut-être, car elle nuit à ses facultés critiques, un certain

(1) 16, 2, 1 : Ut solet abrupta saepe discrimina salutis ultima desperatio propulsare. — 17, 11, 2 : Ut solet amplissima quaeque gloria objecta esse semper invidiae. — 16, 5, 1 et 2. [Sumptuariis legibus] quas reparavit Sylla dictator, reputans ex praedictis Democriti quod ambitiosam mensam fortuna, parcam virtus adponit. Id enim etiam Tusculanus Cato prudenter definiens, cui Censorii cognomentum castior vitae indidit cultus, « magna, inquit, cura cibi, magna virtutis incuria ». — 16, 2, 11 : [Julianus] erat providus et cunctator, quod praecipuum bonum in magnis ductoribus opem ferre solet exercitibus et salutem.

(2) Voir notre chapitre XII.

manque de mesure et de finesse, de la naïveté, une gravité parfois emphatique et sentencieuse, des habitudes de pensée qui sont d'un moraliste et d'un orateur. Si cette analyse ne nous permet pas d'espérer une œuvre historique de tout point parfaite, on ne peut dire cependant qu'elle soit décourageante. Le livre élaboré par un semblable esprit, en dehors même de l'intérêt très grand des faits qui y sont rapportés, possède une valeur intrinsèque suffisante pour mériter un examen critique, et pour justifier l'effort d'une patiente analyse.

CHAPITRE IV

Les idées philosophiques et religieuses d'Ammien Marcellin

I

Nous ne prétendons point démontrer dans ce chapitre qu'Ammien Marcellin fut un philosophe profond et original. Ce serait vouloir soutenir un paradoxe. Ammien est un narrateur brillant, au talent oratoire. Cependant si, malgré des défauts graves, il fait grande figure dans la décadence de la littérature romaine païenne, c'est que son œuvre est nourrie et soutenue par une philosophie. Il doit à cette philosophie sa supériorité sur les maigres annalistes entre les mains desquels le genre historique à Rome dépérissait depuis trois siècles.

Sans être un esprit très curieux et tourmenté du vif désir de connaître le secret des choses, Ammien a eu çà et là le dessein et la force de dominer le terre-à-terre des événements. Le spectacle changeant et divers de l'agitation humaine ne le laisse pas indifférent, mais il en cherche le sens, la cause et le but. Il se soulève d'un effort quelquefois pénible, mais toujours méritoire, au-dessus du présent pour en chercher l'explication dans le passé, ou dans les lois générales qui régissent les caractères et les volontés des hommes. Il croit profondément à une influence divine sur les destinées des nations. On trouve chez lui la pensée constante qu'au-dessus de l'humanité se cache quelque chose, un monde idéal auquel le

nôtre est subordonné. C'est là que réside le secret de l'élévation de son esprit, de la noblesse de son talent. Ammien a essayé de comprendre et d'expliquer les actions des hommes par les mobiles qui les ont fait agir, par la recherche des influences naturelles et surnaturelles qui ont pesé sur leur volonté. Nous devons lui savoir gré de ses efforts, et l'en récompenser par l'étude consciencieuse des idées qui ont fait le fond et comme la substance de son esprit.

Dans un passage de son histoire. Ammien Marcellin place la philosophie au-dessus de la poésie et de la rhétorique (1). Il n'aime pas que ceux qui font profession de la pratiquer la gâtent par leur attitude, par une recherche de la gloire incompatible avec leurs principes (2). Il sait distinguer les vrais philosophes de ceux qui ne le sont que par l'extérieur, « jusqu'au manteau », comme il dit, *amictu tenus* (3). Il parle des premiers avec une sympathie profonde. Tel ce courageux Simonide qui, condamné à être brûlé vif, subit son supplice sans broncher, « fuyant la vie comme une rageuse maîtresse, » et riant de ces catastrophes subites et passagères » (4). Tel Maxime d'Éphèse, homme illustre et savant, le maître de Julien (5). L'admiration d'Ammien pour Julien se fortifia à considérer de quelle ardeur ce prince « poursuivait la haute

(1) 16, 5, 7. Il s'agit de l'empereur Julien : per omnia philosophiae membra prudenter disputando currebat. Sed tamen, cum haec effecte pleneque colligeret, nec *humiliora* despexit, poeticam mediocriter et rhetoricam amavit.

(2) Il cite à ce propos une phrase de Cicéron : « Ipsi illi philosophi, etiam in his libris quos de contemnenda gloria scribunt, nomen suum inscribunt, ut in eo ipso quo praedicationem nobilitatemque despiciunt, praedicari de seac se nominari velint » 22, 7, 4.

(3) 14, 9, 5.

(4) 29, 1, 39 : Qui vitam ut dominam fugitans rabidam, ridens subitas momentorum ruinas, immobilis conflagravit.

(5) 29, 1, 42 : Maximus ille philosophus, vir ingenti nomine doctrinarum, cujus ex uberrimis sermonibus ad scientiam copiosus Julianus exstitit imperator.

» connaissance des choses essentielles, et cherchant, si l'on » peut dire, des aliments pour son esprit en voie d'ascension » vers le sublime, parcourait toutes les parties de la philo- » sophie » (1). L'exemple de l'empereur agit, à n'en pas douter, sur l'âme docile de l'historien, et lui inspira le goût de la philosophie. Ayant accompagné Julien pendant les deux années de son règne, Ammien, encore très jeune, fut imprégné dès ce moment de l'atmosphère philosophique qui se dégageait de l'entourage impérial, composé en partie de philosophes dont l'autorité était alors très respectée (2).

Lorsqu'Ammien, dans la dernière partie de sa vie, c'est-à-dire vers 390, s'établit à Rome, la haute société païenne y formait, au milieu du laisser-aller général, un centre intellectuel très distingué, où les discussions de métaphysique élevée, et généralement toutes les spéculations de la philosophie, fournissaient la matière de savants entretiens à des hommes d'une culture étendue. Macrobe, dans les ouvrages duquel nous entendons encore l'écho de ces entretiens, compare, pour le goût qu'ils avaient des choses de l'esprit, les Prétextat, les Flavien, les Albin, les Symmaque, les Eustathe, aux Cotta, aux Lélius, aux Scipion (3). Tous ces personnages, y compris Macrobe, florissaient au temps d'Ammien, qui put les connaître. Tous étaient, à quelques années près, du même âge, Macrobe un peu plus jeune que l'orateur Symmaque (4), et celui-ci d'une quinzaine d'années moins âgé que Prétextat (5). Macrobe, païen,

(1) Amm., 16, 5, 6 : Incredibile quo quantoque ardore principalium rerum notitiam celsam indagans, et quasi pabula quaedam animo ad sublimiora scandenti conquirens, per omnia philosophiae membra... currebat.

(2) Id., 23, 5, 11 : Philosophi..., quorum reverenda tunc erat auctoritas.

(3) Macrobe, *Saturnales*, I, 1. Il les appelle ailleurs *doctorum doctissimi*. Id., III, 7.

(4) Cf. Macrobe, éd. Jan. Leipsick, 1848, prolégomènes, page VI.

(5) Prétextat mourut en 384, Symmaque vers 402. Ce dernier avait été préfet de Rome de 384 à 386. Cf. *Symmachi vita* dans l'édition de Symmaque, par Otto Seek : *Monumenta Germaniae*. t. VI, Berlin, 1883.

personnage important, puisqu'il fut préfet du prétoire, et chambellan de l'empereur sous Honorius et Valentinien II (1), déclare que c'est la connaissance de la philosophie qui fait qu'un homme est supérieur, ou plutôt qu'il est vraiment un homme (2). Le dialogue qu'il a intitulé « *les Saturnales* » contient de tout, de la philosophie, de la grammaire, de la religion, de l'histoire naturelle, de la médecine ; mais les deux principaux interlocuteurs, Prétextat et Symmaque, professent avant tout l'admiration de la philosophie. Symmaque, l'illustre orateur, le champion du parti païen contre saint Ambroise, a de cette science une opinion si haute qu'il est effrayé à la pensée de l'arracher à « son sanctuaire de paix » pour l'introduire au milieu d'un festin de Saturnales. Il craint d'en voir ainsi compromise la majestueuse sérénité (3). Prétextat, « sénateur d'un grand caractère et d'une gravité tout antique » (4), un des plus glorieux représentants de l'aristocratie romaine, dont Ammien parle en termes empreints d'un profond respect, et qui remplit les plus hautes charges de l'empire (5), pontife vénéré qui disserte avec autorité sur les dieux, sur le soleil, sur la mythologie et la religion, Prétextat proclame la philosophie un don unique des dieux, la science des sciences, *philosophia, quod unicum est munus deorum et disciplina disciplinarum* (6).

(1) Cf. Macrobe, éd. Jan. prolégomènes, p. v.

(2) *Commentaire sur le Songe de Scipion*, I, 16 : (homo) quem doctrina philosophiae supra hominem, imo vere hominem fecit.

(3) Macrobe, *Saturn.*, VII, 1 : Verumne ita sentis, Vetti, ut philosophia conviviis intersit, et non tanquam censoria quaedam et plus nimio verecunda materfamilias penetralibus suis contineatur, nec misceat se Libero, cui etiam tumultus familiares sunt, cum ipsa hujus sit verecundiae ut strepitum non modo verborum, sed ne cogitationum quidem in sacrarium suae quietis admittat.

(4) Amm., 22, 7, 6.

(5) Voir pour la vie de Prétextat, les prolégomènes de l'édition de Symmaque par Otto Seek, p. LXXXIII sqq.

(6) Macrobe, *Saturn.*, I, 24.

Un autre interlocuteur des Saturnales, Eustathe, est un philosophe de valeur. « Il est si remarquable dans tous les genres » de philosophie, dit de lui Prétextat, qu'à lui seul il nous » représente le génie des trois philosophes dont notre anti» quité s'est glorifiée » (1). Eustathe s'émeut et s'insurge quand on attaque devant lui son étude préférée. Il la défend contre le médecin Disarius, et s'indigne qu'on ose lui comparer la médecine : « Ainsi donc une science qui consiste à former des » conjectures sur cette chair qui n'est que boue ose insulter » à la philosophie qui traite, elle, d'après des méthodes cer» taines, de choses incorporelles et vraiment divines. » (2) Macrobe nous présente encore un philosophe, l'Égyptien Horus, « un homme également robuste de corps et d'esprit, qui, » après avoir remporté un grand nombre de victoires au » pugilat, était passé à la philosophie, et qui, ayant suivi la » secte d'Antisthène, de Cratès et de Diogène lui-même, était » devenu célèbre parmi les cyniques. » (3)

Ainsi, les deux ouvrages de Macrobe, le *Commentaire sur le Songe de Scipion*, qui est un exposé de philosophie générale, et les *Saturnales*, prouvent abondamment que la philosophie n'était pas morte à Rome, à l'époque où Ammien venait s'y mêler à la vie littéraire. On comprend dès lors que l'historien, déjà poussé vers les études philosophiques par l'exemple d'un empereur qu'il avait tant admiré, se soit préoccupé de questions qui intéressaient ses plus illustres contemporains, et qu'il ait laissé dans son livre des traces assez nombreuses de ces préoccupations.

(1) Macrobe, *Saturn.*, I, 5, 13.

(2) Macrobe, *Saturn.*, VII, 15 : Quae ergo conjicit de carne lutulenta audet inequitare philosophiae, de incorporeis et vere divinis ratione certa tractanti.

(3) Id. *Ibid.*, I, 7, 3.

II

La pensée d'Ammien est fréquemment tournée vers la divinité. Selon lui, la divinité tient dans sa main les hommes. qui agissent sous son impulsion, prospèrent par sa faveur, courbent le front sous sa colère. Par la volonté de la puissance divine (1), Rome est sauvée de la famine au temps du préfet Tertullus (359). Cette puissance est équitable et vigilante (2). C'est grâce aux « bons soins du ciel (3) » que Julien rétablit les affaires en Gaule. Avec l'aide du ciel Rome vivra dans la suite des siècles (4).

De quelle nature est cette conception de la divinité, il n'est pas facile de le déterminer d'une façon précise. C'est une conception assez vague, rendue, comme on vient de le voir, en termes vagues aussi. Ces termes expriment moins l'idée d'un dieu conçu sous telle ou telle forme que le simple sentiment du divin. Une expression : « la faveur du dieu du ciel », *caelestis dei favor* (5), semble désigner explicitement un dieu suprême et unique, et permet de penser qu'Ammien ne croit plus à l'Olympe du polythéisme.

Il est cependant païen, bien qu'on en ait quelquefois douté. « Ammien, dit Claude Chifflet (6), professa le christianisme, » ou du moins ses sentiments et ses vœux n'étaient point » hostiles aux chrétiens. » La seconde supposition est à notre avis la plus juste, et la seule qu'on puisse tirer à bon droit des

(1) Amm., 19, 10, 4 : Divini arbitrio numinis.

(2) Id., 14, 11, 24 : Vigilavit utrobique superni numinis aequitas.

(3) Id., 18, 3, 1 : Haec dum in gallicis caelestis corrigit cura.

(4) Id., 26, 1, 14 : Victura cum saeculis Roma adjumento numinis divini.

(5) Id., 16, 12, 13. Cf. 25, 7, 5 : Erat tamen pro nobis *aeternum dei caelestis numen.*

(6) *De Ammiani Marcellini vita et scriptis*, par Cl. Chifflet, président de l'Académie de Dôle. Mémoire annexé à l'édition d'Adrien de Valois.

textes cités par Chifflet. Nous reviendrons, dans un chapitre spécial, sur les rapports d'Ammien avec le christianisme.

Il est païen, mais son paganisme est philosophique. Les dieux et les déesses du Panthéon gréco-romain ne sont plus pour lui que des symboles. Les théologiens lui ont appris que Mercure n'est pas autre chose que « l'âme active du monde, qui met les esprits en mouvement » (1), que les flèches d'Apollon désignent poétiquement les rayons du soleil (2), qu'Adonis mourant pour revivre, c'est la nature morte l'hiver qui renaît au printemps (3), qu'Iris, la gracieuse messagère des dieux, est la représentation divine de l'arc-en-ciel (4).

Ammien, qui n'est ni un théologien, ni un philosophe de profession, n'a pas, en matière de religion, à nous exposer une doctrine, à nous présenter un système. Ce n'est pas là son rôle. S'il quitte la terre de temps en temps pour s'élever jusqu'au ciel, c'est que le ciel lui paraît être le suprême refuge de la justice bannie de la terre. Il considère la divinité comme étant la source de l'éternelle justice. En bas, parmi les hommes, règne l'iniquité : le faible est la proie du fort, l'innocent est confondu avec le coupable. Le désordre serait épouvantable sans l'intervention d'un dieu qui tôt ou tard juge et punit (5).

C'est donc l'amour de la justice qui hausse la pensée d'Ammien jusqu'à la divinité. Au-dessus de notre monde plane un pouvoir équitable et vengeur, une Providence secourable et

(1) Amm., 16, 5, 5 : (Mercurius) quem mundi velociorem sensum esse, motum mentium suscitantem, theologicae prodidere doctrinae.

(2) Id., 19, 4, 3.

(3) Id., 19, 1, 11.

(4) Id., 20, 11, 30.

(5) Les phrases du genre de celle-ci : *Vigilavit Justitiae oculus sempiternus* (28, 6, 25), sont fréquentes chez Ammien, après le récit de crimes en apparence profitables à leurs auteurs.

terrible, qui tient en main et mène à son gré les destinées humaines. Cette ferme croyance donne à Ammien le calme ; elle rassure son instinct moral et tire sa conscience d'incertitude. Il essaie quelque part de définir cette Providence mystérieuse et souveraine. « Ces châtiments (1) et d'autres de » même sorte en très grand nombre, c'est la divinité chargée » de punir le crime et de récompenser le bien, Adrastia, qui » les inflige de temps en temps — et plût à Dieu qu'elle le » fît toujours. Nous l'appelons encore d'un deuxième nom, » Némésis. C'est comme le pouvoir sublime d'une divinité » efficace, que l'opinion des hommes a placée au dessus du » cercle lunaire, ou bien, selon d'autres définitions, c'est une » puissance substantielle, tutélaire, universelle, qui préside aux » destinées individuelles. Les théologiens antiques l'ont repré- » sentée comme la fille de la justice, contemplant du fond » d'une éternité mystérieuse tout ce qui se fait sur la terre. » Reine des causes, arbitre et juge des choses, elle agite l'urne » des destinées, elle dirige le cours alternatif des événements, » elle amène quelquefois nos volontés à un but autre que celui » vers lequel elles tendaient ; elle fait dévier en tous sens les » actions multiples des hommes. C'est elle encore qui enserre » l'inanité de l'orgueil humain dans les liens indissolubles de » la nécessité, qui amène tour à tour l'heure de l'élévation et » l'heure de la chute, qui, dans sa clairvoyance, tantôt écrase » l'esprit dont l'orgueil se redresse, tantôt tire les bons de » l'obscurité et les élève jusqu'au bonheur. L'antiquité amie » des fables lui attacha des ailes pour faire comprendre à » tous qu'elle arrive avec la rapidité du vol ; elle lui a mis » en main un gouvernail et sous les pieds une roue afin qu'on » vît bien qu'elle dirige l'univers en courant à travers tous

(1) Il s'agit des châtiments qui frappèrent le César Gallus et, plus tard, ses meurtriers.

» les éléments » (1). Singulière page, surtout si l'on songe qu'elle se rencontre dans un ouvrage historique. Elle ne présente d'ailleurs aucune difficulté d'interprétation. Si le style en est contourné, pompeux, alourdi de mots trop nombreux, du moins la pensée est facile à saisir, et si l'on cherche à savoir quelle idée Ammien se fait de la marche des événements humains, cette page est caractéristique et pour nous précieuse. L'opinion d'Ammien sur la nature même de la puissance divine dont il parle n'a rien d'arrêté. Qu'on la nomme Adrastia ou Némésis, peu lui importe. Qu'on la définisse d'une façon ou d'une autre, il ne s'en soucie guère, et il propose deux définitions entre lesquelles il nous permet de choisir. Il veut seulement montrer qu'elle exerce sur notre monde une action décisive. Il la confond à peu près avec la Fortune, la τύχη des Grecs, dont il lui prête les attributs, mais c'est une Fortune qui voit clair, qui sait où elle va, et ce qu'elle veut; c'est une Fortune qui ressemble bien à une Providence.

Cependant cette même puissance est chargée, selon Ammien, de resserrer les liens de la nécessité autour des hommes qui

(1) Amm. 14, 11, 25 : Haec et hujusmodi quaedam innumerabilia ultrix facinorum impiorum bonorumque praemiatrix aliquotiens operatur Adrastia (atque utinam semper) quam vocabulo duplici etiam Nemesim appellamus : jus quoddam sublime numinis efficacis, humanarum mentium opinione lunari circulo superpositum, vel, ut definiunt alii, substantialis tutela generali potentia partilibus praesidens fatis, quam theologi veteres fingentes Justitiae filiam ex abdita quadam aeternitate tradunt omnia despectare terrena. Haec ut regina causarum et arbitra rerum ac disceptatrix urnam sortium temperat, accidentium vices alternans, voluntatumque nostrarum exorsa interdum alio quam quo contendebant exitu terminans, multiplices actus permutando convolvit. Eademque necessitatis insolubili retinaculo mortalitatis vinciens fastus tumentes in cassum, et incrementorum detrimentorumque momenta versans, ut novit, nunc erectas mentium cervices opprimit et enervat, nunc bonos ab imo suscitans ad bene vivendum extollit. Pinnas autem ideo illi fabulosa vetustas aptavit, ut adesse velocitate volucri cunctis existimetur, et praetendere gubernaculum dedit, eique subdidit rotam, ut universitatem regere per elementa discurrens omnia non ignoretur.

feraient effort pour s'en dégager. Ce rôle ne paraît point convenir à un pouvoir à certains égards providentiel. Mais Ammien ne s'est pas préoccupé de concilier les deux notions contradictoires de Providence et de Fatalité. Il les juxtapose, les confond dans une même divinité, ne voulant renoncer ni à l'une ni à l'autre.

A lire certaines phrases, on prendrait Ammien pour un fataliste. Par exemple, lorsqu'il déplore la fin tragique et prématurée de l'empereur Julien, il constate avec tristesse combien les efforts humains sont impuissants à briser l'étreinte de la destinée. « Julien, dit-il, aurait triomphé des Perses, si » ses desseins et ses hauts faits avaient concordé avec les » décrets du ciel » (1). — « Mais jamais aucune énergie » humaine, aucune vertu n'ont mérité que les prescriptions » de la fatalité ne s'accomplissent pas » (2).

Cependant la pénétrante mélancolie, la résignation douloureuse qu'exprime cette dernière phrase, ne sont guère conformes à la nature d'Ammien, avant tout vaillante. Par une contradiction qu'explique le caractère énergique et moral de son esprit, il affirme ailleurs sa confiance dans la raison et l'activité humaines, qui, selon lui, sont capables de triompher de presque toutes les difficultés (3).

On voit par là que la philosophie d'Ammien ne se pique pas d'être systématique, et que nous ne devons pas nous étonner de rencontrer chez lui des opinions contradictoires.

(1) Amm., 25, 4, 26 : Triumphum exinde relaturus et cognomentum, si consiliis ejus et factis illustribus decreta caelestia congruissent...

(2) Id., 23, 5, 5 : Quoniam nulla vis humana vel virtus meruisse unquam potuit ut quod praescripsit fatalis ordo non fiat. Cf. id., 15, 3, 3 : Quasi praescriptum fatorum ordinem convulsurus.

(3) Id., 17, 8, 2 : Ut est difficultatum paene omnium diligens ratio victrix.

Si Ammien n'insiste pas sur les hautes et difficiles questions qu'agite la métaphysique, du moins se préoccupe-t-il des rapports directs, tangibles, pour ainsi dire, de la divinité avec l'âme humaine, rapports qui se manifestent par les songes, les apparitions, les présages, les oracles. Dans une page que nous allons traduire en entier, il expose avec force et développe abondamment cette idée que la divination n'est pas une science de charlatan : « L'esprit qui anime tous » les éléments, qui anime la matière éternelle, qui, toujours » et partout vivant, s'émeut et prévoit, cet esprit nous com- » munique le don de la divination par l'intermédiaire de » certaines méthodes. Et les puissances substantielles (1), » rendues favorables par des cérémonies diverses, font couler » pour les mortels, comme de sources jamais taries, les mots » révélateurs. A la tête de ces puissances est placée, dit-on, » Thémis, ainsi nommée parce qu'elle révèle les décrets d'une » loi inéluctable, que le grec désigne par le mot τεθειμένα. Les » théologiens anciens l'ont assise sur le trône même de » Jupiter, source de toute vie.

» Les augures et les auspices ne dépendent en rien de la » fantaisie des oiseaux qui ne connaissent pas l'avenir (2) : » le plus ignorant des hommes ne le soutiendrait pas. Mais » un dieu dirige leur vol, si bien que le claquement d'un » bec, la vitesse ou la lenteur d'une aile en mouvement » annoncent les événements futurs. La divinité, dans sa » bienveillance, soit en faveur du mérite des hommes, soit » parce qu'elle est touchée de leur affection, aime à les » avertir par ces moyens de ce qui va leur arriver.

» De même, ceux qui scrutent attentivement les entrailles

(1) Ammien désigne ainsi les *démons* de la théologie néo-platonicienne. Voir plus loin, p. 87.

(2) Cf. Virgile, *Géorgiques*, I, 415 : Haud equidem credo quia sit divinitus illis Ingenium, aut rerum fato prudentia major.

» fatidiques des bêtes, ces entrailles aux aspects innombrables,
» ceux-là savent le destin. Le maître de cette science fut,
» selon la fable, un certain Tagès, que l'on vit en Étrurie
» sortir tout à coup de la terre.

» Les mortels eux-mêmes révèlent l'avenir quand leur cœur
» est en tumulte; c'est qu'un dieu parle par leur bouche.
» En effet, le soleil, âme du monde, disent les physiciens,
» détachant de lui-même nos propres âmes en effluves scintil-
» lants, les échauffe quelquefois assez pour les rendre cons-
» cientes des événements futurs. C'est ainsi que souvent
» les Sibylles se disent brûlées par d'ardentes flammes.
» Enfin il y a beaucoup de sens dans un bruit de voix,
» dans l'apparition de certains signes, dans le son du ton-
» nerre, dans la vue des éclairs et des astres sillonnant les
» cieux.

» Quant aux songes, on pourrait avoir en eux une confiance
» absolue, inébranlable, si les conjectures de ceux qui les
» expliquent n'étaient une cause d'erreur. Parfois même, comme
» Aristote l'affirme, ils nous renseignent d'une façon certaine,
» assurée : c'est lorsque, pendant le profond sommeil, la pupille
» de l'œil n'est inclinée dans aucun sens, mais regarde bien
» directement. Et puisque la légèreté populaire s'insurge quel-
» quefois, et, dans sa folie, demande en murmurant pourquoi,
» s'il existe une science de prévoir, celui-ci n'a pas su qu'il
» mourrait à la guerre, ni cet autre qu'il souffrirait telle ou
» telle peine, je dirai seulement qu'il arrive de temps en
» temps à un grammairien de mal parler, à un musicien de
» chanter faux, à un médecin d'ignorer un remède, et que
» cependant la grammaire, la musique, la médecine n'en sub-
» sistent pas moins. C'est pourquoi Tullius, en ceci comme en
» tout, a dit excellemment : « Les dieux nous préviennent de
» l'avenir par des signes. S'il arrive à quelqu'un de s'y

» tromper, la faute en est non aux dieux, mais aux conjec-
» tures des hommes » (1).

Ces affirmations d'Ammien sur la valeur de l'art divinatoire sont catégoriques. Il les formule même avec une sorte d'impatience qui n'admet pas la contradiction.

Parmi les moyens employés par la divinité pour avertir les hommes, il signale encore la naissance d'enfants monstrueux (2). Il raconte qu'à Daphné, près d'Antioche, naquit un enfant à deux visages, avec deux dents, de la barbe, quatre

(1) Amm. 21, 1, 8, sqq. Elementorum omnium spiritus, utpote perennium corporum, praesentiendi motu semper et ubique vigens, ex his quae per disciplinas varias adfectamus participat nobiscum munera divinandi ; et substantiales potestates ritu diverso placatae, velut ex perpetuis fontium venis, vaticina mortalitati suppeditant verba, quibus numen praeesse dicitur Themidis, quam, ex co quod fixa fatali lege decreta praescire facit in posterum, quae τεθειμένα sermo graecus appellat, ita cognominatam in cubili solioque Jovis vigoris vivifici theologi veteres conlocarunt.

Auguria et auspicia non volucrum arbitrio futura nescientium conliguntur — nec enim hoc vel insipiens quisquam dicet — sed volatus avium dirigit deus, ut rostrum sonans aut praetervolans pinna turbido meatu vel leni futura praemonstret. Amat enim benignitas numinis, seu quod merentur homines, seu quod tangitur eorum adfectione, his quoque artibus prodere quae impendent.

Extis itidem pecudum attenti fatidicis, in species converti suetis innumeras, accidentia sciunt. Cujus disciplinae Tages nomine quidam monstrator est, ut fabulantur, in Etruriae partibus emersisse subito visus e terra.

Aperiunt tunc quoque ventura cum aestuant hominum corda sed locuntur divina. Sol enim, ut aiunt physici, mens mundi, nostras mentes ex sese velut scintillas diffunditans, cum eas incenderit vehementius, futuri conscias reddit. Unde Sibyllae crebro se dicunt ardere torrente vi magna flammarum. Multa significant super his crepitus vocum et occurrentia signa, tonitrua quin etiam et fulgura et fulmina itidemque siderum sulci.

Somniorum autem rata fides et indubitabilis foret, ni ratiocinantes conjectura fallerentur. Interdumque, ut Aristoteles adfirmat, tum fixa sunt et stabilia, cum animantis altius quiescentis ocularis pupilla neutrubi inclinata rectissime cernit. Et quia vanities aliquotiens plebeia strepit, haec imperite mussando, si esset praesentiendi notitia quaedam, cur ille se casurum in bello vel alius hoc se passurum ignoravit aut illud, sufficiet dici : quod et grammaticus locutus interdum est barbare, et absurde cecinit musicus, et ignoravit remedium medicus, at non ideo nec grammatica nec musica nec medicina subsistit. Unde praeclare hoc quoque, ut alia, Tullius : « signa ostenduntur », ait « a dis rerum futurarum. In his si qui erraverit, non deorum natura sed hominum conjectura peccavit ».

(2) Id., 19, 12, 19.

yeux et deux oreilles toutes petites ; ce qui, ajoute-t-il, était d'un mauvais augure pour la République. « Les naissances de » semblables monstres ne sont pas rares, et elles annoncent » l'issue d'événements de toutes sortes. Comme on ne fait » plus, quand elles se produisent, de sacrifices publics expia- » toires, comme chez les anciens, elles passent inaperçues, et » restent ignorées. »

Ammien Marcellin pense donc que la plupart des événements importants sont précédés de présages qui les annoncent. C'est, par exemple, un essaim d'abeilles qui, venant se suspendre dans la maison du maître de l'infanterie Barbation, lui fait prévoir sa mort prochaine (1). C'est un âne qui monte sur un tribunal et se met à braire, ce qui signifie qu'un simple pileur de grain de Pistoie va devenir gouverneur d'une province (2). Ce sont les balais dont on se sert pour balayer la curie qui fleurissent, annonçant que des gens de rien vont arriver aux honneurs (3).

Ammien n'a que du respect pour les hommes capables d'expliquer ces présages. L'empereur Julien est un de ces hommes. L'historien déclare qu'on a tort de lui en faire quelquefois le reproche (4), qu'il n'y a rien là que de recommandable. Il traite même l'empereur Valens d'homme sans valeur et d'ignorant, *inconsummatus et rudis* (5), parce qu'il avait fait fi d'un oracle qui désignait le lieu de sa mort et qui se trouva vérifié.

Ammien raconte la mort de cinq empereurs, Constance, Julien, Jovien, Valentinien et Valens. Son récit comprend chaque fois la mention des présages avant-coureurs de la catastrophe (6).

(1) Amm., 18, 3, 1.
(2) Id., 27, 3, 1.
(3) Id., 28, 1, 42.
(4) Id., 21, 1, 7.
(5) Id., 31, 14, 8.
(6) Id., 21, 14, 1 ; 25, 2, 3 et 4 ; 21, 16, 20 ; 30, 5, 16.

Enfin l'énumération des phénomènes qui annoncent l'invasion des Goths, la défaite et la mort tragique de Valens, est d'un homme qui n'a rien perdu de sa croyance aux antiques superstitions. « L'approche de ces tristes événements était » signalée par les claires indications des présages et des » prodiges. Il y eut d'abord un grand nombre de prédictions » véridiques des devins et des augures. Et puis, les chiens » faisaient écho aux hurlements des loups. Les oiseaux de nuit » criaient d'un ton aigu leur lamentable plainte. Le soleil » sombre à son lever ternissait les blancheurs matinales du » jour. A Antioche, dans les rixes et les troubles populaires, » les mécontents avaient pris l'habitude de crier hardiment : » Puisse Valens griller tout vif ! et l'on entendait sans » cesse les voix des meneurs commandant qu'on entassât du » bois afin d'incendier les bains de Valens, que l'empereur » lui-même s'était plu à faire construire. C'était là un signe » à peu près évident que ce prince périrait par le feu. En » outre, le funèbre fantôme du roi d'Arménie, et les ombres » misérables des condamnés, exécutés peu de temps auparavant » dans l'affaire de Théodore, proféraient dans le silence, d'une » voix stridente, d'horribles prédictions, qui jetaient dans les » âmes de cruelles épouvantes. Un aigle fut trouvé gisant » sans vie, égorgé, faisant par sa mort prévoir d'immenses » et retentissantes calamités publiques. Enfin, comme on démo- » lissait les vieilles murailles de Chalcédoine, pour bâtir des » bains à Constantinople, parmi les blocs disjoints, on trouva » une pierre carrée, cachée jusque-là au milieu de la construc- » tion, sur laquelle étaient gravés les vers grecs suivants, » révélateurs de l'avenir : Quand les nymphes emperlées de » rosée mèneront par la ville un chœur joyeux à travers les » rues enguirlandées, quand le mur d'une ville servira malheu- » reusement à la construction de bains, alors des tribus » innombrables d'hommes de toutes races, traversant en armes

» le lit de l'Ister aux belles eaux, dévasteront le pays de » Scythie et la terre de Mésie ; mais quand, dans leur espoir » insensé, elles attaqueront la Péonie, la défaite et la mort » les arrêteront là » (1).

La complaisance du développement et sa couleur poétique font penser à Virgile et à la description des prodiges qui accompagnèrent la mort de César. Il n'est pas impossible qu'Ammien se soit souvenu du passage des Géorgiques. L'allure des deux morceaux est la même. Quoi qu'il en soit, le ton et certains mots, comme *vera fides praesagiorum*, *augures praedixere veridice*, ne laissent aucun doute sur l'état d'esprit d'Ammien lorsqu'il écrivait cette brillante page (2). Il croyait fermement rapporter des avertissements divins, de ces avertis-

(1) Amm. 31, 1... maestos eventus, quos adventare praesagiorum fides clara monebat et portentorum. Post multa enim, quae vates auguresque praedixere veridice, resultabant canes ululantibus lupis, et querulum quoddam nocturnae volucres tinniebant et flebile, et squalidi solis exortus hebetabant matutinos diei candores, et Antiochiae per rixas tumultusque vulgares id in consuetudinem venerat, ut quisquis vim se pati existimaret « vivus ardeat Valens » licentius clamitaret, vocesque praeconum audiebantur adsidue mandantium congeri ligna ad Valentini lavacri succensionem, studio ipsius principis conditi. Quae hunc illi impendere exitum vitae modo non aperte loquendo monstrabant. Super his larvale simulacrum Armeniae regis, et miserabiles umbrae paulo ante in negotio Theodori caesorum per quietem stridendo carmina quaedam nimium horrenda multos diris terroribus agitabant. Aquila gurgulione consecto exanimis visa est jacens, cujus mors publicorum funerum aerumnas indicabat amplas et pervulgatas. Denique, cum Chalcedonos subveterentur veteres muri, ut apud Constantinopolim aedificaretur lavacrum, ordine resoluto saxorum, in quadrato lapide, qui structura latebat in media, hi graeci versus incisi reperti sunt, futura plene pandentes :

'Αλλ' ὁπόταν νύμφαι δροσεραὶ κατὰ ἄστυ χορείῃ
τερπόμεναι στροφόωνται ἐυστεφέας κατ' ἀγυιάς,
καὶ τεῖχος λουτροῖο πολύστονον ἔσσεται ἄλκαρ,
δὴ τότε μυρία φῦλα πολυσπερέων ἀνθρώπων
Ἴστρου καλλιρόοιο πόρον περάοντα σὺν αἰχμῇ,
καὶ Σκυθικὴν ὀλέσει χώρην καὶ Μυσίδα γαῖαν,
Παιονίης δ' ἐπιβάντα σὺν ἐλπίσι μαινομένῃσιν
αὐτοῦ καὶ βιότοιο τέλος καὶ δῆρις ἐφέξει.

(2) Cf. Amm., 23, 6, 25 (Chaldaei) apud quos *veridica vaticinandi fides* eluxit.

sements dont l'aveuglement le plus inconsidéré peut seul ne pas tenir compte. Être attentif aux présages, observer les astres, les oiseaux, n'est pas dans son esprit faire preuve de superstition (1), persuadé qu'il est que les puissances surnaturelles se manifestent par ces divers moyens. C'est au contraire de la piété. Ceux-là seulement sont superstitieux, d'après lui, qui, faisant parade d'incrédulité et niant hautement la divinité, ont conservé cependant l'habitude de certaines pratiques d'une religion purement formelle. Ceux-là, Ammien les flétrit et les malmène assez rudement (2). Ceux-là seuls sont superstitieux, et il tient à s'en distinguer absolument.

Il remarque à la vérité que plus d'une fois les réponses des oracles ont été ambiguës. Mais cette ambiguïté ne lui suggère aucune réflexion désobligeante. Il se borne à la constater, en citant comme exemple les oracles rendus par la Pythie à Crésus après le passage de l'Halys, aux Athéniens avant la bataille de Salamine, à Pyrrhus en guerre contre les Romains (3).

De même, le scepticisme des philosophes de l'entourage de Julien à l'égard de certains présages ne semble pas ébranler les convictions que nous lui avons vu exprimer tout à l'heure. Du moins n'en laisse-t-il rien paraître (4).

Quelques allusions à un autre genre de superstition, la magie, méritent d'arrêter un instant notre attention. « Platon, » dit Ammien, cet auteur dont les opinions insignes ont tant » de poids, nous apprend que la magie, qu'il appelle d'un mot » mystique *machagistia* (5), est le culte parfaitement pur du

(1) A condition toutefois de ne pas dépasser certaines limites, comme le fit l'empereur Julien, auquel Ammien reproche des excès en cette matière : *Praesagiorum sciscitationi nimiae deditus*. Amm., 25, 4, 17.

(2) Amm., 28, 4, 24.

(3) Id., 23, 5, 9.

(4) Id., 23, 5, 14.

(5) Ce mot, peut-être corrompu, n'a pas été trouvé dans Platon. Cf. Amm., éd. Wagner. T. III, p. 35.

» divin. La science de la magie fut perfectionnée dans les » temps antiques, d'après les secrets des Chaldéens, par le » bactrien Zoroastre, ensuite par le très-savant roi Hystaspes, » père de Darius. Hystaspes, ayant pénétré dans les contrées » retirées de l'Inde supérieure, vint à une forêt solitaire, » dans le calme et dans le silence de laquelle se plongent les » sublimes esprits des brahmanes. Sous leur direction, il » rassembla autant de notions qu'il put sur les raisons du » mouvement du monde et des astres, puis il communiqua à » l'intelligence des mages quelques-unes des connaissances » qu'il avait acquises. Ceux-ci les transmettent par leurs » enfants aux âges postérieurs en même temps que l'art de » prévoir l'avenir (1) ».

L'historien se déclare donc plein de respect pour la magie considérée dans son sens primitif comme la science profonde et pure des choses divines. Quant aux enchantements, aux évocations, aux pratiques occultes qui en dérivèrent, et que, remarque-t-il, la médecine elle-même admet quelquefois, il n'y attache pas une trop grande importance, et il trouve odieux que l'empereur Constance en tire un prétexte à des condamnations capitales (2).

Mais il flétrit l'abus qu'en faisaient des charlatans, et qui nécessita la promulgation de lois sévères. Les cochers du cirque surtout s'occupaient de maléfices, afin de s'assurer la première place dans les courses (3). Ammien pense que les maléfices

(1) Amm., 23, 6, 32 et 33.

(2) Id., 16, 8, 1 sqq. In castris Augusti per simulationem tuendae majestatis imperatoriae multa et nefanda perpetrabantur. Nam si quis super occentu soricis vel occursu mustelae vel similis signi gratia consuluisset quemquam peritum, aut anile incantamentum ad leniendum adhibuisset dolorem — quod medicinae quoque admittit auctoritas — reus, unde non poterat opinari, delatus raptusque in judicium paenaliter interibat. — Cf., id., 19, 12, 14.

(3) Id., 26, 3, 3; 28, 1, 27.

en général peuvent être nuisibles, et qu'il est juste de sévir contre leurs auteurs (1). Les magistrats et les empereurs se montraient d'autant plus impitoyables dans la répression de ces pratiques que leur esprit mal affermi en redoutait l'efficacité. Apronianus, préfet de Rome en 364, croyait pouvoir leur imputer la perte d'un œil (2). Maximin, vicaire de la ville vers 370, s'y livrait pour son propre compte ; il était en relation avec un Sarde qui s'entendait à évoquer les mânes des suppliciés (3).

Mais rien n'égalait à cet égard la faiblesse et la crédulité de l'empereur Valens. Elles éclatèrent au grand jour lors du procès que Valens, alors à Antioche (373), fit intenter au notaire Théodore, et à ses prétendus complices, pour crime de lèse-majesté. La sorcellerie joua le principal rôle dans ce procès, à la suite duquel furent condamnés aux pires supplices des personnages éminents et des philosophes (4). C'est en effet au moyen de procédés occultes, d'étranges et mystérieuses cérémonies, que des charlatans, des tireurs d'horoscope, avaient prédit l'empire à Théodore. L'empereur fut tellement épouvanté qu'il s'associa pour les poursuites le magicien le plus compromis, Héliodore, afin d'obtenir des révélations, et d'être sûr que personne n'échapperait. Ce prince imbécile devint le jouet, presque le valet d'Héliodore, qui se fit splendidement entretenir aux frais du trésor public, et scandalisa toute la ville d'Antioche par son infâme et insolente conduite. Quand il

(1) Amm., 26, 3, 1 et 2: Apronianus regens urbem aeternam judex integer et severus... id primum opera curabat enixa ut veneficos, qui tunc rarescebant, captos, postque agitatas quaestiones nocuisse quibusdam apertissime confutatos, indicatis consciis morte multaret.... Haec egisse ideo efficaciter fertur quod... per Syrias in itinere unum amiserat oculum, suspicatusque artibus se nefariis adpetitum justo quidem sed inusitato dolore haec et alia magna quaeritabat industria.

(2) Voir la note précédente.

(3) Amm., 28, 1, 7.

(4) Id., 29, 1 et 2.

mourut, peu après, Valens lui fit faire des funérailles publiques très solennelles comme à son sauveur (1).

Cette crédulité de Valens fut un jour mise à profit par deux de ses généraux avec un singulier sans-gêne. Daniel et Barzimère, chargés de poursuivre le roi d'Arménie Para, et de l'empêcher de regagner ses États, ne purent l'atteindre. Honteux de leur insuccès, ils s'excusèrent auprès de l'empereur en affirmant qu'ils avaient eu affaire à un magicien : le roi possédait les secrets de Circé pour opérer des métamorphoses et priver les gens de leurs facultés ; il leur avait échappé en les aveuglant et en se métamorphosant lui et sa suite (2). Ammien ne dit pas si Valens les crut, mais le fait qu'ils osèrent alléguer une semblable excuse n'est-il-pas significatif?

L'historien ne commente point cette anecdote. Son sang-froid devant l'énormité d'un semblable conte nous étonne. C'étaient là, dit-il seulement, de fausses accusations, *falsa crimina.* Croirait-il donc que de tels miracles sont possibles? Peut-être. Dans tous les cas, et d'après ce que nous avons dit, il n'était point l'ennemi du surnaturel, sauf à en condamner l'abus.

Si Ammien Marcellin croit à l'existence de certaines puissances divines, dont il ne définit pas d'ailleurs très-clairement la nature et les attributs, on peut se demander quel genre de culte il leur rend. Il ne répudie pas les sacrifices à l'ancienne mode païenne. Il cite en effet des cas où ces sacrifices ont été suivis d'effet, ce qui prouve que la divinité se laisse émouvoir par eux. C'est un sacrifice offert fort à propos dans le temple de Castor et Pollux par le préfet Tertullus qui sauva Rome de la famine en 359 (3). Mais il est d'avis qu'on ne doit pas

(1) Amm., 29, 2, 6 sqq ; 29, 2, 13 sqq.

(2) Id., 30, 1, 17 : Apud imperatoris aures rumorum omnium tenacissimas incessebant falsis criminibus Param, incentiones Circeas in vertendis debilitandisque corporibus miris modis eum callere fingentes ; addentesque quod hujus modi artibus offusa sibi caligine mutata sua suorumque forma transgressus...

(3) Id., 19, 10, 4.

égorger trop de victimes, ni brûler trop d'encens sur les autels des dieux. Aussi blâme-t-il l'empereur Julien de ses excès d'hécatombes et de l'appareil extravagant qu'il déployait dans ses offrandes et dans ses prières. Cet empereur était, dit-il, « plutôt un superstitieux qu'un sage observateur des » rites sacrés; il immolait sans cesse d'innombrables victimes; » aussi pensait-on que, s'il était revenu du pays de Parthes, » les bœufs auraient manqué » (1).

Croyant, Ammien pratique, mais avec mesure, avec la conviction que la vérité est entre les extrêmes, et qu'un zèle excessif ne peut que la discréditer.

Pour nous résumer, nous pensons avoir suffisamment montré que les préoccupations philosophiques et religieuses tiennent quelque place dans le livre d'Ammien. Sans doute l'auteur n'a pas le goût des hautes spéculations métaphysiques. Les choses cachées et sublimes, *occultae res altaeque*, selon son expression, n'ont pas été de sa part l'objet d'une recherche passionnée. Du reste, il est naturel que les grands problèmes mystérieux que les philosophies essaient de résoudre l'intéressent, non pas comme un penseur qui leur a consacré sa vie, mais comme un historien qui tâche à projeter quelques clartés sur la marche obscure des événements humains.

Ses réflexions l'ont conduit à un idéalisme assez élevé. Nos âmes, dit-il, sont parentes des âmes célestes (2). Sans chercher de quelle manière et en quel sens l'homme participe du divin, il croit à de continuels rapports de Dieu à nous. Sa pensée se tourne volontiers et sans effroi vers le ciel. Il se soumet avec résignation, sans mélancolie, à la puissance

(1) Amm., 25, 4, 17: Superstitiosus magis quam sacrorum legitimus observator, innumeras sine parsimonia pecudes mactans, ut aestimaretur, si revertisset de Parthis, boves jam defuturos.

(2) Id., 18, 3, 8: Homines... quorum mentes cognatas caelestibus arbitramur.

indéterminée qui lui semble régir les destinées humaines. S'il manque un peu de précision dans l'expression de ses idées, c'est que ces idées mêmes sont assez flottantes, et qu'elles ne se rattachent fortement à aucun système, à aucun dogme.

Ammien donne son adhésion presque sans réserves aux pratiques superstitieuses des religions païennes. Il ne manifeste à leur égard aucun scepticisme; tout au plus se garde-t-il contre leurs excès. Il respecte en elles des traditions vénérables, qui ne contrarient d'ailleurs point son idéalisme. En effet, s'il croit aux présages, aux songes, aux oracles, à la divination en général, c'est en vertu de sa croyance à l'existence d'un souffle divin qui anime l'ensemble de l'univers, établissant une communication permanente entre le ciel et la terre (1).

Jusqu'ici nous avons considéré les opinions philosophiques et religieuses d'Ammien en elles-mêmes. Nous devons maintenant rechercher si elles lui sont tout à fait personnelles, ou si elles ne reflètent pas des opinions et des croyances qui avaient cours parmi ses contemporains. Ammien, disons-le tout d'abord, n'est le disciple de personne. Ce mot de disciple impliquant l'idée d'un rapport direct avec un maître librement choisi ne saurait lui convenir. Il n'affiche pas de doctrine particulière, mais il recueille plus ou moins consciemment des idées flottant dans l'atmosphère où il vit, idées qui pénètrent dans son esprit, s'y maintiennent quelquefois, ou sinon y laissent une trace après l'avoir traversé.

III

Ammien doit beaucoup au néo-platonisme, dont le berceau fut, comme on sait, Alexandrie. Il glorifie cette ville savante

(1) Cf. plus haut, page 73.

et lettrée entre toutes les villes (1). Il la visita. Nous savons par lui-même qu'il voyagea en Égypte (2). D'autre part, les quelques lignes qu'il consacre à la ville de Canope, située à douze milles d'Alexandrie, ont l'accent personnel et pénétrant qui vient d'une impression vivement ressentie : « C'est un lieu » tout charmant, bâti de temples et de riches villas, caressé » de brises tempérées et saines. Si vous y séjournez, vous » vous croirez hors de notre monde, à entendre si souvent » murmurer le souffle des vents d'été » (3). Le Sérapeum d'Alexandrie est, selon lui, ce que l'on peut voir de plus majestueux dans l'univers après le Capitole. Le quartier du Bruchion, détruit par l'empereur Aurélien, fut pendant longtemps, remarque-t-il, le domicile d'hommes éminents. Sur cinq noms illustres qu'il cite, deux intéressent la philosophie néoplatonicienne, Ammonius Saccas, qui en fut le fondateur, et son disciple Plotin (4). Après avoir constaté que l'activité intellectuelle est encore en pleine force dans Alexandrie, que la musique, les mathématiques, l'astronomie, la médecine, la divination y sont toujours représentées par des écoles illustres, il ajoute que, « si l'on veut sérieusement repasser dans son » esprit les multiples façons d'arriver à la connaissance du » divin, et songer à l'origine de la science des présages, on » reconnaîtra que c'est de l'Égypte que ces enseignements se » sont répandus par le monde » (5).

(1) Voir tout le chapitre 16 du livre 22.

(2) Id., 22, 15, 1 : *Visa pleraque narrantes*, dit-il en parlant d'une description qu'il a donnée de l'Égypte.

(3) Id., 22, 16, 14 : Amoenus impendio locus fanis et diversoriis laetis exstructus, auris et salutari temperamento perflabilis, ita ut extra mundum nostrum morari se quisquam arbitretur in illis tractibus agens, cum saepe aprico spiritu immurmurantes audierit ventos.

(4) Id., 22, 16, 16.

(5) Id., 22, 16, 19 : Si intellegendi divini aditionem multiplicem et praesensionum originem mente vegeta quisquam voluerit replicare, per mundum omnem inveniet mathemata hujusmodi ab Aegypto circumlata.

Ainsi Ammien se plaît à exalter la prépondérance scientifique de l'Égypte et d'Alexandrie. C'est un premier point acquis.

Le nom de Plotin que nous venons de rencontrer se retrouve dans un autre passage où l'historien fait allusion à des écrits mystiques du même philosophe (1). D'autre part ne songe-t-il pas aux néo-platoniciens lorsqu'il dit que les « religions mystiques » expliquent le culte d'Adonis par un symbole (2) ? C'est au moins probable, car nous verrons tout à l'heure que ces philosophes rendaient compte volontiers de la mythologie par le symbolisme.

Il est bon de tenir compte aussi dans une certaine mesure de l'admiration qu'Ammien professe pour Platon, le grand inspirateur de la nouvelle philosophie. Platon est considéré par lui comme l'autorité par excellence, « *opinionum insignium auctor amplissimus* » (3); il est par la majesté de sa parole l'émule de Jupiter (4).

(1) Amm., 21, 14, 5: Plotinus, ausus quaedam super hac re disserere mystica.

(2) Id., 19, 1, 11.

(3) Id., 23, 6, 32. Cf. 30, 4, 3 : *Amplitudo Platonis*.

(4) Id., 22, 16. 22 : *Sermonum amplitudine Jovis aemulus*. Nous adoptons pour cette phrase la leçon de Valois et non celle de Gutschmidt, reproduite, sous réserves d'ailleurs, dans l'édition de Gardthausen. Voici la phrase donnée par les manuscrits : Ex his fontibus per sublimia gradiens sermonum amplitudine Jovis aemulus non visa Aegypto militavit sapientia gloriosa. Cette phrase paraît à Valois convenir à Platon. Il en donne pour raison que le titre de *Jovis aemulus*, appliqué à Platon, est de tradition dans l'antiquité, et il cite à ce propos un passage de Denys d'Halicarnasse et un de Cicéron (Voir sa note). Cette raison est bonne. Ajoutons-y que nous retrouvons dans cette phrase le mot *amplitudo* qu'Ammien a employé déjà quand il a voulu caractériser le talent de Platon. De plus, il vient de citer trois philosophes grecs : Pythagore, Anaxagore, Solon. Platon vient clore la série. La difficulté est que *non visa Aegypto* contredit ce que nous savons de Platon, qui visita l'Egypte. Aussi Valois remplace-t-il, arbitrairement, il faut le reconnaître, *non* par *Plato*. Dans tous les cas, nous croyons qu'il s'agit ici de Platon et non de Jésus, comme l'a conjecturé Gutschmidt. A cet effet, il a introduit, entre *his* et *fontibus*, *ihs*, c'est-à-dire Jésus. Cette conjecture est purement de fantaisie.

Enfin n'oublions pas qu'Ammien a vécu auprès de Julien, que son estime et son affection pour cet empereur sont grandes. Or que fut Julien, sinon le plus ardent disciple de ces philosophes qui tentèrent de fournir aux païens des armes assez fortes pour résister à l'assaut du christianisme?

Ce ne sont là que des raisons indirectes de croire que les idées d'Ammien ne sont pas sans analogie avec les théories néo-platoniciennes. Il en est d'autres, plus probantes, que fournit l'examen de ces idées mêmes, et de certains termes qui les expriment.

Lorsqu'Ammien définit la déesse Adrastia « une puissance tutélaire substantielle, » *substantialis tutela* (1), lorsqu'il fait intervenir dans la science de la divination « les puissances substantielles, » *substantiales potestates* (2), à la tête desquelles est placée Thémis, il serait difficile de comprendre le sens exact de ces expressions, si l'on ne se reportait au grec ὑπόστασις, l'hypostase, dont *substantia* est la traduction exacte en latin. L'hypostase, par laquelle la divinité se dédouble, se prolonge, pour ainsi dire, sans perdre son unité, joue un rôle prépondérant dans la métaphysique alexandrine, depuis les trois hypostases supérieures qui composent la trinité de Plotin, jusqu'aux hypostases inférieures qui sont comme des intermédiaires entre Dieu et l'homme. Si l'on ne fait pas intervenir cette théorie, les termes dont se sert Ammien sont inexplicables; grâce à elle, au contraire, ils deviennent fort clairs. Ces puissances substantielles ne sont pas autre chose que les émanations divines chères à la philosophie néo-platonicienne.

Parmi ces puissances on compte les génies, les démons chargés de veiller spécialement sur chaque homme dès sa

(1) Cf., plus haut, p. 70.

(2) Id., p. 73.

naissance. Sans doute le néo-platonisme ne les a pas inventés; longtemps avant qu'il parût il était question du démon de Socrate; mais il les a adoptés, si bien que Plotin leur consacra un livre (1), auquel Ammien renvoie le lecteur à la fin d'un développement sur ces génies familiers. « Les théologiens, » dit Ammien, rapportent qu'à tous les hommes, dès qu'ils » voient le jour, sont associées, sans que toutefois les lois » fixes de la fatalité en souffrent, certaines divinités de ce » genre, qui sont chargées de diriger leur conduite. Elles ne » se font cependant visibles que pour le très-petit nombre » d'hommes que leurs multiples vertus ont élevés au-dessus » de la foule. Cela nous a été enseigné par des oracles et » par des auteurs célèbres. Parmi eux le comique Ménandre, » chez lequel on lit les deux iambes suivants : Aussitôt né » tout homme est assisté d'un démon qui le guide dans la » vie. — De même les vers immortels d'Homère nous donnent » à entendre que ce ne sont pas les dieux du ciel qui ont » conversé avec les guerriers courageux, ou qui les ont » secourus de leur présence dans les combats, mais bien des » génies qui se mettaient en rapport avec eux. C'est particu- » lièrement à l'assistance de ces génies que durent, dit-on, » leur célébrité Pythagore, Socrate, Numa Pompilius, Scipion » l'aîné, et, selon quelques-uns, Marius et Octave, à qui le » premier fut donné le nom d'Auguste, puis Hermès Trismé- » giste, Apollonius de Tyane et Plotin, qui osa composer sur » ce sujet quelques écrits mystiques et montrer avec profon- » deur d'où vient que ces génies sont unis intimement aux âmes » des mortels, les prennent dans leur sein et les protègent » autant qu'ils le peuvent, et aussi leur enseignent les hautes » vérités, s'ils les sentent pures et préservées de la contagion

(1) Voici le titre de ce livre : περὶ τοῦ εἰληχότος ἡμᾶς δαίμονος.

» du péché, sans aucune souillure provenant de leur union » avec le corps » (1).

L'importance donnée au témoignage de Plotin montre quel cas en fait Ammien. L'historien parle du philosophe avec la nuance de respect qu'on a pour un esprit hardi et profond qui ne craint pas d'aborder l'étude de difficiles et mystérieux problèmes.

Nous avons relevé plus haut (2) chez Ammien des traces d'explication de la mythologie par le symbolisme. Sur ce point il se conforme encore à l'esprit de la philosophie néo-platonicienne. Cette philosophie, en effet, n'admettant plus les dieux du paganisme comme des dieux réels, voyait en eux des créations allégoriques. « Porphyre, par exemple, dit que » Minerve est cette vertu du soleil qui donne la sagesse à » l'esprit humain. C'est pour cette raison qu'on raconte qu'elle » est sortie de la tête de Jupiter, c'est-à-dire de la partie la » plus élevée de l'éther, d'où le soleil tire son origine » (3). Les néo-platoniciens s'acharnèrent à une tâche qu'ils croyaient

(1) Amm, 21, 14, 3 : Ferunt enim theologi in lucem editis hominibus cunctis, salva firmitate fatali, hujus modi quaedam velut actus rectura numina sociari, admodum tamen paucissimis visa, quos multiplices auxere virtutes. Idque et oracula et auctores docuere praeclari. Inter quos est etiam Menander comicus, apud quem hi senarii duo leguntur :

Ἅπαντι δαίμων ἀνδρὶ συμπαρίσταται
εὐθὺς γενομένῳ, μυσταγωγὸς τοῦ βίου.

Itidem ex sempiternis Homeri carminibus intellegi datur, non deos caelestes cum viris fortibus conlocutos nec adfuisse pugnantibus vel juvisse, sed familiares genios cum isdem versatos, quorum adminiculis freti praecipuis Pythagoras enituisse dicitur et Socrates Numaque Pompilius et superior Scipio et, ut quidam existimant, Marius et Octavianus, cui Augusti vocabulum delatum est primo, Hermesque Termaximus et Tyaneus Apollonius atque Plotinus, ausus quaedam super hac re disserere mystica, alteque monstrare, quibus primordiis hi genii animis conexi mortalium eas tanquam gremiis suis susceptas tuentur, quoad licitum est, docentque majora, si senserint puras et a conluvione peccandi immaculata corporis societate discretas.

(2) Page 69.

(3) Macrobe, *Saturnales*, I, 17 ad finem.

utile pour la défense de la religion païenne. Un des derniers d'entre eux et des plus illustres y consacrait encore au Ve siècle l'effort de son talent. « Proclus, dit M. Vacherot, » saisit toute occasion d'expliquer philosophiquement les » croyances populaires, et il érige constamment en théorie les » mythes de la religion nationale.... En vertu de sa doctrine » des unités, Proclus ramène sans effort toute cette multitude » de dieux à l'unité du dieu suprême, et couvre d'une théorie » spécieuse la théologie insoutenable du polythéisme. Dans » cette théorie, les dieux ne sont plus que les diverses puis- » sances de la bonté divine » (1).

Peut-être n'est-il pas sans intérêt de placer en regard de l'opinion de Porphyre dont nous venons de faire mention une phrase écrite incidemment par Ammien sur le rôle du soleil : « Le soleil, âme du monde, détachant de lui-même nos » propres âmes en effluves scintillants » (2). L'analogie de pensée est incontestable, le philosophe représentant le soleil comme la source d'où découle toute sagesse humaine. Enfin le mot d'Ammien fait penser à l'adoration toute spéciale vouée par l'empereur Julien à l'astre qu'il appelait le « Roi Soleil » (3).

Le soleil producteur de vie et de pensée, c'est là une conception d'un caractère oriental. Le néo-platonisme ayant de nombreuses attaches avec l'Orient, c'est à cette école qu'Ammien a emprunté les quelques notions, bien superficielles d'ailleurs, qu'il possède sur la philosophie et la religion orientales (4).

Mettrons-nous sur le compte des philosophes néo-platoniciens la superstition qui, comme nous l'avons vu, s'étale si

(1) Vacherot, *Histoire de l'École d'Alexandrie*, t. III, p. 252.
(2) Amm., 21, 1, 11.
(3) Julien, *Discours sur le Roi Soleil*, traduction Talbot, p. 111.
(4) Cf. le passage d'Ammien sur les Mages, que nous avons traduit p. 80.

naïvement chez Ammien ? Peut-être jusqu'à un certain point. L'historien nous a lui-même avertis en passant qu'il partageait les idées de Plotin sur les génies familiers. D'autre part, voici sur la divination par les astres et les oiseaux une opinion de Plotin, citée par Macrobe, qui se rapproche singulièrement d'un passage d'Ammien (1) sur le même sujet : « Plotin dit » que rien n'arrive aux hommes par le fait du mouvement » des astres, mais que la marche des astres montre à chaque » homme sa destinée, absolument comme les oiseaux, volant » ou perchés, dévoilent l'avenir sans s'en douter par leur vol » ou par leur cri » (2). Il est bien vrai que l'école néo-platonicienne est très entachée de superstition (3). Mais au IVe

(1) Voir plus haut, p. 73.

(2) Macrobe, *Commentaire sur le songe de Scipion*, I, 19.

(3) Qu'on nous permette de citer à ce propos une page de Renan : *Nouvelles études d'histoire religieuse*, Paris, 1884, p. 28, 29 : « Quand la culture intellectuelle s'affaiblit, la superstition, à laquelle le polythéisme opposait trop peu de barrières, couvrit le monde et gâta jusqu'aux meilleurs esprits. Je ne connais rien de plus triste à cet égard que le spectacle offert par la philosophie à partir du IIIe siècle de notre ère. Quels hommes qu'Ammonius, Plotin, Proclus, Isidore ! Quelle élévation de cœur et d'esprit ! Où trouver une martyre qui, par son charme austère, égale Hypatie ? Quel homme surtout que Porphyre, le seul savant peut-être de l'antiquité, comme l'ont très bien montré Niebuhr et M. Letronne, qui ait eu de l'exactitude et de la critique ! Et pourtant, quelle tache ineffaçable dans la biographie de ces grands hommes ! Quelles aberrations en tout ce qui concerne les esprits, les démons familiers, la théurgie ! Porphyre, excellent critique en tout le reste, admet, en fait de métempsychoses et d'apparitions, des choses si absurdes, que les tables tournantes et les esprits frappeurs ne le sont qu'un peu plus. Je m'étais mis, il y a quelque temps, à lire la vie de ces grands hommes, admirables à tant d'égards, avec l'intention de les présenter comme les saints de la philosophie ; et certes, avec leur beau caractère, leur hauteur morale, leur fierté, souvent aussi par les légendes qui s'attachent à leur nom, ils sont dignes d'être mis à côté des ascètes chrétiens les plus révérés. Mais leur crédulité sur le chapitre des esprits m'a blessé, et m'a empêché de trouver aucun goût aux beaux côtés de leur vie. Là est aussi le venin qui gâte le caractère d'ailleurs très attachant de Julien. Si le rétablissement du paganisme ne devait servir qu'à relever les grossières superstitions dont on voit cet empereur sans cesse préoccupé, on ne comprend guère qu'un homme de tant d'esprit se soit donné, pour d'aussi plates folies, le mauvais renom d'apostat. »

siècle on peut dire que la superstition est partout. En l'admettant, Ammien n'est pas seulement un imitateur des Alexandrins, il est de son temps.

La superstition est à peu près tout ce qui reste de foi religieuse aux païens déconcertés. Les plus éclairés professent une croyance absolue aux songes, aux miracles. Prétextat, une des lumières du Sénat, raconte dans les Saturnales de Macrobe, avec l'accent de la plus inébranlable conviction, des histoires miraculeuses aussi étranges que celle-ci : « L'an » 264 de la fondation de Rome, un certain Autronius » Maximus, après avoir fait battre de verges son esclave, » le fit promener dans le cirque avant le commencement » du spectacle, lié à un gibet. Jupiter, indigné de cette » conduite, ordonna à un nommé Annius, pendant son som- » meil, d'annoncer au Sénat que cette action pleine de cruauté » lui avait déplu. Celui-ci n'ayant rien dit, son fils fut » frappé de mort subite ; et après un second avertissement, » suivi d'une semblable négligence, lui-même fut atteint subi- » tement d'une débilité générale. Enfin, sur le conseil de » ses amis, il se fit porter en cet état dans une litière, et fit » sa déclaration au Sénat. A peine eut-il achevé de parler » qu'il recouvra immédiatement la santé, et sortit à pied de » la curie » (1).

Quant aux chrétiens, ils ne sont pas encore assez éclairés, assez sûrs d'eux-mêmes pour répudier toute superstition. Constance, Valentinien, Valens sont des empereurs chrétiens, et pourtant, quelle émotion les étreint à la vue des signes qu'ils prennent pour des présages ! Quelle fureur de Constance et de Valens à poursuivre des crimes où la magie a part (2) !

(1) Macrobe, *Saturnales*, I, 11.

(2) Cf. particulièrement le procès de Théodore : Amm., 29, 1 et 2.

Comme on voit bien que pour eux cette science maudite n'est pas inefficace ! (1).

La superstition est partout autour d'Ammien, chez les chrétiens comme chez les païens. Lui-même était loin de posséder un esprit assez ferme pour s'en garantir. D'ailleurs l'exemple de l'école néo - platonicienne engageait son âme crédule à demeurer dans ces erreurs.

IV

Nous avons montré que les idées philosophiques et religieuses d'Ammien avaient quelque analogie avec celles des philosophes alexandrins. Il reste à savoir si en présentant ces idées aux habitants de Rome (puisque c'est à Rome qu'il composa son histoire) il était compris, s'il n'étonnait pas ses auditeurs et ses lecteurs, en d'autres termes, si cette philo-

(1) M. Bouché-Leclercq a très bien montré *(Histoire de la divination dans l'antiquité.* Introd., pp. 97-99) quelle fut l'attitude du christianisme en présence de la divination par les songes et les oracles. Nous ne pouvons mieux faire que de lui emprunter les quelques remarques qui nous intéressent : « Le christianisme n'avait aucune raison de combattre une opinion » fondée sur l'Écriture (la croyance au sens prophétique des songes) ; il » lui suffisait de distinguer, comme pour la divination en général, entre les » songes qui viennent de Dieu, ceux qui viennent des démons, et ceux qui » sont simplement le produit naturel de l'activité psychique. C'est la divi- » sion adoptée par Tertullien *(de anima 46......)* Lactance cite Virgile » pour attester la distinction des songes en vrais et en faux, et ajoute pieu- » sement que les vrais songes sont envoyés par Dieu, tandis que les faux » viennent « du fait de dormir. » *(Lactance, de opific. Dei 18).*

» S[t] Augustin fixa l'opinion orthodoxe du christianisme occidental sur » la question des oracles dans un écrit spécial intitulé « *de divinatione* » *daemonum.* » Il restreint beaucoup la part de la supercherie dans le » fonctionnement des oracles, car il en trouve tout le mystère suffisam- » ment expliqué par l'intervention des mauvais anges.. .. Toute révé- » lation qui ne vient pas de Dieu vient des démons..... Dieu se réserve » encore d'envoyer de temps à autre des avis au moyen d'apparitions ou » de songes. Augustin raconte lui-même qu'une femme, nommée Inno- » centia, affligée d'un cancer au sein, vient d'être avertie en songe de » la façon dont elle doit se traiter pour être guérie. *(Civ. Dei 22, 8)* ».

sophie alexandrine éveillait quelque écho à Rome à la fin du IVe siècle.

Nous pouvons, grâce à Macrobe, répondre par l'affirmative. Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de nommer cet écrivain, dont les ouvrages sont si importants pour l'histoire des idées et de la science dans le monde latin au déclin de l'empire. Cet auteur, qu'un trait commun rapproche d'Ammien (il était étranger, comme Ammien, sans doute Grec (1), et comme lui, il aima de toutes ses forces Rome, ses grands hommes et sa littérature), qui mit en scène dans ses Saturnales les principaux représentants de l'aristocratie romaine, était un adepte convaincu de la philosophie néo-platonicienne. Un de ses ouvrages, le *Commentaire sur le songe de Scipion*, ne laisse subsister aucun doute à cet égard (2).

Les commentaires à l'aide desquels Macrobe explique la pensée de Cicéron sont empruntés à Platon en première ligne, puis aux philosophes qui ont repris et renouvelé les idées de Platon, parmi lesquels le plus considérable est Plotin, *Plotinus, inter philosophiae professores cum Platone princeps* (3).

Nous ne relèverons point pas à pas les ressemblances qui existent entre Plotin et Macrobe, comme l'a fait M. Petit dans le travail auquel nous renvoyons. Nous prendrons seulement deux ou trois exemples, suffisants pour justifier notre affirmation.

Le développement sur la nécessité de subir la vie et de ne point l'abréger par le suicide est emprunté moitié à Platon, moitié à Plotin, qui, dit l'auteur, « pousse plus avant les idées » contenues en germe dans l'école platonicienne » (4).

(1) Macrobe, *Saturnales*,, I, 1 : Nos sub alio ortos caelo latinae linguae vena non adjuvat.

(2) Cf., sur la philosophie de Macrobe, L. Petit : *De Macrobio Ciceronis interprete philosopho*. Thèse latine, Paris, 1866.

(3) Macrobe, *Commentaire*, I, 8.

(4) Macrobe, *Commentaire*, I, 13 : Haec Platonicae sectae semina altius Plotinus exsequitur.

De même, il prévient expressément qu'il emprunte à Plotin la théorie des mouvements du ciel : « Ces réflexions sur le » secret de la rotation du ciel, extraites entre bien d'autres » des écrits de Plotin, nous suffiront » (1).

Certaines théories, sur l'harmonie des sphères, par exemple, obscures dans Platon, paraissent à Macrobe avoir été éclaircies par Porphyre (2).

Les livres de ces philosophes semblent lui être tout à fait familiers, et M. Petit a raison de prétendre que Macrobe procède presque entièrement des alexandrins (3).

Macrobe nous est donc garant que les idées néo-platoniciennes préoccupaient les esprits dans le monde latin à la fin du IV[e] siècle, c'est-à-dire au moment où Ammien écrivait son histoire. L'enseignement que Plotin et Porphyre avaient donné à Rome même (4) avait donc laissé des traces. Aussi ne devons-nous pas être étonnés de rencontrer des idées analogues aux leurs dans le livre d'Ammien, écrit à Rome, pour être lu devant des Romains.

Nous savons maintenant d'où vient cet idéalisme un peu vague qui donne à la philosophie d'Ammien Marcellin son caractère. C'est un reflet des théories de l'école d'Alexandrie alors dominantes dans la société païenne. Nous ne disons pas que l'historien s'est formellement rendu compte de l'influence qu'il subissait. Mais il est hors de doute qu'il l'a subie. Quant à la superstition dont son âme crédule et un peu faible est toute pénétrée, ce n'est pas seulement à une école qu'il la doit; c'est encore et plus peut-être à son temps et à son milieu.

(1) Macrobe, *Commentaire*, I, 17 : Haec de caelestis volubilitatis arcano pauca de multis, Plotino auctore reperta, sufficiant.

(2) Id., *ibid.* II, 3 : Hanc Platonicam persuasionem Porphyrius libris suis inseruit, quibus Timaei obscuritatibus nonnihil lucis infudit.

(3) Petit, *De Macrobio*, Introd., p. 1 : Alexandrinorum doctrina, a qua fere totus provenit Macrobius.

(4) On sait que Plotin et son disciple Porphyre enseignèrent à Rome dans la seconde moitié du III[e] siècle.

CHAPITRE V

Ammien Marcellin et le Christianisme

I

Une des premières questions que la critique se pose à propos d'un écrivain païen du IVe siècle est celle-ci : quelle fut son opinion sur les chrétiens ? quelle attitude prit-il en face d'eux.

Songeons qu'Ammien écrivait son histoire au temps de la grande activité littéraire de saint Jérome, à l'heure des éclatants débuts de saint Augustin, à l'époque de la lutte retentissante entre Symmaque et saint Ambroise à propos de l'autel de la Victoire. Vivant à Rome, racontant l'histoire contemporaine, il devait nécessairement ouvrir quelque peu son esprit aux questions passionnantes qui s'agitaient autour de lui.

Les deux partis en étaient à leur dernière lutte. Les païens ne désarmaient pas encore. Ils trouvèrent même un regain de faveur et de puissance sous la domination de l'usurpateur Eugène qui gouverna l'Italie deux ans (de 392 à 394).

La philosophie païenne, retrempée par le néo-platonisme, appuyée sur les traditions politiques et littéraires de la Grèce et de Rome, ranimée un moment par l'énergie vivace et entêtée de l'empereur Julien, refusait obstinément de céder la place aux doctrines nouvelles.

L'esprit ancien trouvait encore dans l'aristocratie romaine

une citadelle que des hommes distingués par leur talent et leur vertu croyaient ou affectaient de croire imprenable (1). Qu'on se reporte aux ouvrages de Macrobe, et l'on pourra presque s'imaginer qu'à la fin du IV[e] siècle le paganisme n'est pas près de mourir. Le *Commentaire sur le songe de Scipion* atteste une foi très vive dans les idées platoniciennes sur le monde, sur l'âme, sur la vie future, idées qui avaient enchanté et ravi Cicéron au point de lui inspirer ses plus nobles pages. Dans les *Saturnales*, rien n'est plus surprenant que le calme avec lequel les Prétextat, les Symmaque, les Flavien dissertent sur la religion, la poésie et la philosophie des ancêtres. On dirait que ces hommes d'État, ces hommes du monde très lettrés et très doux, ne soupçonnent pas l'existence du christianisme. Ils passent à côté de lui, tout pleins d'une dédaigneuse indifférence.

Mais cette indifférence même est un signe de faiblesse. On dédaigne souvent ses adversaires, faute de bonnes raisons pour les accabler.

De leur côté les chrétiens accomplissaient la transformation qui devait assurer leur triomphe définitif. Assez forts désormais pour emprunter à l'antiquité classique ce qu'elle a d'éternellement beau, sans se laisser troubler par ses dangereuses séductions, les grands génies de l'Église latine, saint Jérôme et saint Augustin, se déclaraient hardiment, en tant qu'écrivains et lettrés, les disciples de Cicéron et de Virgile. Littérairement, ils se rapprochaient du paganisme pour le mieux vaincre.

(1) Cf. Boissier : *La fin du paganisme*. Voir en particulier le chapitre sur Symmaque et la Société païenne.

II

Une vingtaine de passages d'importance inégale disséminés dans l'histoire d'Ammien nous font connaître ses sentiments sur le christianisme. Ce ne sont pas les sentiments d'un ennemi.

Un ennemi n'aurait pas écrit les lignes suivantes : « Il » (Constance) gâta la religion chrétienne, qui est claire et » simple, en y mêlant une superstition de vieille femme. Plus » porté aux interprétations subtiles que désireux d'empêcher » les différends par son autorité, il provoqua de nombreuses » scissions, qu'il laissa s'aggraver et qu'il entretint par des » discussions de mots. On vit des troupes d'évêques emprunter » les relais publics pour courir deci delà de synode en synode, » comme ils disent, et ainsi, en essayant (1) de ramener tout » le culte à sa propre opinion, il énervait le service public » des transports » (2).

Ainsi le christianisme lui paraît être une religion claire et simple, *absoluta* (3) *et simplex*. Ce texte est le premier que Claude Chifflet ait mis en avant afin de prouver qu'Ammien fut chrétien (4). D'autres encore sont allégués par lui à l'appui de son opinion, qui peuvent en effet à première vue faire hésiter le lecteur.

Ammien, très sévère pour l'évêque arien Georges, massacré par les habitants d'Alexandrie, lui reproche « d'avoir oublié

(1) Nous préférons, avec Valois et Wagner, la leçon *Conatur* à *Conantur* qu'admet l'édition de Gardthausen.

(2) Amm., 21, 16, 18.

(3) Le sens de *absolutus* est déterminé par la comparaison avec d'autres passages d'Ammien : 30, 2, 4, *responsum absolutum et unius modi;* 22, 5, 2, *planis absolutisque decretis*.

(4) Cl. Chifflet : *De vita Ammiani Marcellini,* dans l'édition d'Ammien de Wagner-Erfurdt, p. XCII, XCIII.

» les vertus de sa profession, qui ne conseille que justice et » douceur, pour s'emporter jusqu'aux sinistres audaces des » délateurs » (1). Il rend, quelques lignes plus loin (2), un beau témoignage à l'inébranlable fermeté des martyrs, « ces » hommes qui, poussés à renier leur religion, ont marché, » dans toute la pureté de leur foi, à une mort glorieuse, et » auxquels on donne maintenant le nom de martyrs. »

A deux reprises, tant la chose lui tient au cœur, Ammien blâme l'empereur Julien d'avoir interdit l'enseignement aux rhéteurs et aux grammairiens chrétiens (3). Il disculpe les chrétiens de l'accusation portée contre eux d'avoir incendié le temple d'Apollon à Daphné (4). Il ne fait aucune difficulté pour reconnaître la popularité du pape Libère (5).

Lors du siège de Bézabde, en 360, un évêque s'entremit entre le roi de Perse et les assiégés. Ceux ci l'accusèrent de trahison. Ammien s'inscrit en faux contre le bruit public (6).

Enfin un chrétien n'aurait pas rendu justice en termes plus chaleureux et plus édifiants, si l'on peut dire, à l'honnêteté, à la vertu de certains prélats de province, dont la simplicité faisait honte au luxe des évêques de Rome. Le passage est à citer en entier. L'historien vient de raconter les compétitions sanglantes entre Damase et Ursin pour le siège épiscopal, et il ajoute en manière de moralité : « J'avoue comprendre, lorsque je considère le train de la » vanité à Rome, que des hommes désireux de ce poste

(1) Amm., 22, 11, 5.

(2) Id., 22, 11, 10.

(3) Id., 22, 10, 7: Illud autem erat inclemens, obruendum perenni silentio, quod arcebat docere magistros rhetoricos et grammaticos ritus christiani cultores. Cf., 25, 4, 20.

(4) Id., 22, 13, 1 sqq.

(5) Id., 15, 7, 10 : (populus) ejus amore flagrabat.

(6) Id., 20, 7, 9 : Suspicio vana... ut opinor, licet adseveratione vulgata multorum.

» épuisent leurs poumons en disputes pour arriver au but de » leur ambition. Une fois qu'ils l'ont atteint, les voilà délivrés » de soucis. Ils s'enrichissent des cadeaux des matrones; ils » vont splendidement vêtus, installés sur des chars; leurs » tables sont servies avec une telle profusion que leurs repas » dépassent les festins des rois. Eux qui pourraient jouir du » bonheur véritable en méprisant la splendeur de la ville, » qu'ils donnent comme excuse à leurs vices, et en vivant à » l'imitation de quelques évêques de province, que leur » extrême sobriété dans le boire et dans le manger, que » leur simplicité dans le vêtement, et leurs regards tournés » vers la terre recommandent au dieu éternel et à ses vrais » adorateurs comme des hommes purs et dignes de tout » respect (1) ».

Ceux qui, comme Claude Chifflet, ont pensé, d'après ces quelques passages, qu'Ammien aurait bien pu être chrétien, se sont trop hâtés de conclure. Nous allons le montrer en mettant encore sous les yeux du lecteur quelques phrases de l'historien.

Commençons par celles qui regardent saint Athanase, le grand évêque d'Alexandrie, le défenseur jamais lassé de l'orthodoxie contre l'arianisme : « A cette époque (355) l'évêque » Athanase s'emportait à des actes qui dépassaient sa fonction, » et se mêlait de choses qui n'étaient point de son ressort, » ainsi que l'ont révélé des rumeurs incessantes. Une réunion » de nombreux personnages du même endroit, un synode,

(1) Amm., 27, 3, 14 et 15: Neque ego abnuo, ostentationem rerum considerans urbanarum, hujus rei cupidos, ob impetrandum quod appetunt, omni contentione laterum jurgari debere, cum id adepti, futuri sint ita securi ut ditentur oblationibus matronarum, procedantque vehiculis insidentes circumspecte vestiti, epulas curantes profusas adeo ut eorum convivia regales superent mensas. Qui esse poterant beati re vera, si, magnitudine urbis despecta, quam vitiis opponunt, ad imitationem antistitum quorumdam provincialium viverent, quos tenuitas edendi potandique parcissime, vilitas etiam indumentorum et supercilia humum spectantia perpetuo numini verisque ejus cultoribus ut puros commendant et verecundos.

» comme on l'appelle, le destitua. On racontait qu'il connais-
» sait à fond la divination par les sorts, la science augurale
» par l'observation des oiseaux, et qu'il avait quelquefois
» prédit l'avenir. On lui reprochait encore d'autres actes con-
» traires à la loi chrétienne dont il avait la garde » (1).

Ces quelques lignes indiquent qu'Ammien n'a pas sur Athanase d'opinion personnelle, puisqu'il rapporte des bruits, des on-dit, ce qui ne serait pas admissible de la part d'un chrétien. De plus, ces bruits sont malveillants, absurdes. Ils ne seraient mentionnés par un chrétien que pour être vigousement combattus. Ils représentent l'opinion vulgaire ayant cours parmi les païens ou les ariens.

Mais Ammien ne saurait être un arien. On a vu qu'il traitait de superstition sénile la religion de Constance, l'empereur le plus étroitement attaché à l'hérésie arienne. Il est donc païen ; cela seul explique un tel ton d'indifférence et d'irrespect à l'égard de saint Athanase.

Nous devons aussi remarquer qu'il prend soin de définir le genre de réunion que l'on appelle synode. Il est à croire qu'un chrétien n'aurait pas jugé nécessaire de donner le sens d'un mot couramment employé par ses coreligionnaires.

Quand l'empereur Julien recevait dans son palais des chrétiens d'opinions dissidentes, et conseillait à chacun de se livrer en paix à son culte particulier, il le faisait non par esprit de tolérance, mais par une singulière et perfide habileté. « Il agissait ainsi, dit Ammien, pour que, la liberté accrois-
» sant les dissensions, il n'eût plus à craindre désormais une
» foule unie dans un même effort, car il savait bien qu'aucune
» bête féroce n'est aussi acharnée contre l'homme que ne le
» sont la plupart des chrétiens les uns contre les autres » (2).

(1) Amm., 15, 7, 7 et 8.
(2) Id., 22, 5, 3 et 4.

L'historien partage l'opinion de l'empereur sur le manque d'accord qui trouble les chrétiens, la tournure de sa phrase ne permet pas d'en douter. Un chrétien aurait-il signalé ces dissensions de ce ton froid, sans les déplorer ?

Une famille chrétienne, considérable entre toutes à Rome, pendant la seconde moitié du IVe siècle, fut la famille des Anicius. Ammien, dans un passage altéré, mais dont le sens général est clair, leur reproche d'avoir mal acquis leurs immenses richesses (1).

Le représentant le plus illustre de cette famille, Probus, préfet du prétoire sous Valentinien, est maltraité par Ammien avec assez de verve caustique. S'est-il enrichi honnêtement ou non, *juste an secus*, Ammien n'ose en juger, *non judicioli est nostri;* il le représente comme hautain avec les timides, timide avec les audacieux; comme soupçonneux et implacable au point que ses oreilles paraissaient bouchées non avec de la cire, mais avec du plomb (2); avec cela poltron, et prêt à fuir dans les moments critiques (3). Cette opinion d'Ammien sur les Anicius a été reprise par un païen avéré, par Zosime (4).

Détracteur des Anicius, Ammien est bien un païen. Comme dernière preuve nous citerons certaines formes de langage qu'il a employées, et par lesquelles il se met expressément en dehors des chrétiens : « Un prêtre du rite chrétien, *comme ils disent eux-mêmes* »; « les synodes, *selon leur expression* »; « le jour de cette fête, *que les chrétiens célèbrent au mois de Janvier, et qu'ils appellent Épiphanie* (5) ».

(1) Amm., 16, 8, 13.

(2) Id., 27, 11, *passim*.

(3) Id , 29, 6, 9.

(4) Zosime, 6, 7 : « Seule, la maison des Anicius supportait avec peine les mesures que l'on croyait profitables à la chose publique. Comme ils étaient presque les seuls riches, la félicité publique leur portait ombrage. »

(5) Amm., 31, 12, 8; 21, 16, 18; 21, 2, 5.

En résumé, nous venons de constater que certains jugements d'Ammien Marcellin sont à ce point favorables aux chrétiens que sans aller plus loin on pourrait le prendre pour l'un d'entre eux; mais que, d'autre part, on rencontre chez lui des opinions qu'un païen seul pouvait exprimer. Il nous faut maintenant expliquer ces contradictions et chercher quelle fut sa véritable pensée.

Il est païen, cela est incontestable. Mais, à l'encontre de Macrobe et des personnages mis en scène par cet écrivain, qui ne disent pas un mot des chrétiens; à l'encontre de Libanius, son compatriote et son contemporain, et de l'historien Zosime, du Ve siècle, qui tous deux leur sont franchement hostiles, il parle des chrétiens en termes mesurés, et quelquefois même en termes très bienveillants. C'est que le paganisme d'Ammien est assez froid, comme nous l'avons vu, et que le christianisme ne lui fait pas peur. La question religieuse ne lui parut pas avoir l'importance qu'elle avait en réalité. Il n'a pas compris quelle était la portée de l'antagonisme qui jetait les deux religions l'une contre l'autre. Autrement comment s'expliquer que, dans un livre où il a la prétention de raconter son temps, il ait passé si légèrement sur des luttes décisives pour l'avenir de l'empire romain?

Dans ces conditions, il ne considère pas les chrétiens comme des ennemis. Il les juge avec un sincère esprit d'équité. D'un caractère modéré, ennemi des excès et du fanatisme, il ressemble à ces politiques qui, douze siècles plus tard, essayèrent par des conseils de sagesse d'établir la paix religieuse au royaume de France. Dans les chrétiens comme dans les païens, il ne voulait voir que des citoyens de l'empire. Fidèle au paganisme par tradition, il est indulgent aux chrétiens dont le mérite et les vertus frappent ses yeux de moraliste. Sans se demander si l'entente est utile et possible entre les deux religions, il la souhaite de tout son cœur, et sa pensée intime

se fait jour dans l'éloge qu'il accorde à la tolérance de Valentinien : « La modération de son principat éclata particulièrement en ce qu'il tint égale la balance entre les différentes religions. Il ne tourmenta personne, et n'imposa point tel ou tel culte. Il ne faisait point peser sur la tête de ses sujets d'édits menaçants pour les incliner au culte qu'il pratiquait lui-même. Mais en cette matière, il laissa les choses au point où il les avait trouvées, sans y toucher » (1).

Quelques-uns accuseront Ammien d'aveuglement et de faiblesse. A coup sûr il y avait plus d'énergie et de prévoyance chez ceux qui s'attachaient résolument à l'un des deux partis. Peut-on dire qu'il n'y avait pas autant de noblesse d'âme chez l'homme qui aurait voulu les voir vivre en paix l'un avec l'autre, et s'unir pour le grand profit de l'empire ?

Devons-nous ajouter que la modération d'Ammien à l'égard du christianisme peut venir en partie de ce qu'il écrivit son histoire sous Théodose, empereur tout dévoué à la nouvelle religion ? Peut-être. Mais, dans l'incertitude où nous sommes, il serait injuste d'attribuer aux calculs de sa prudence des sentiments qu'expliquent sans peine la sagesse de son caractère et l'équilibre de sa raison.

(1) Amm., 30, 9, 5 : Postremo hoc moderamine principatus inclaruit quod inter religionum diversitates medius stetit, nec quemquam inquietavit, neque ut hoc coleretur imperavit aut illud ; nec interdictis minacibus subjectorum cervicem ad id, quod ipse coluit, inclinabat, sed intemeratas reliquit has partes ut repperit.

CHAPITRE VI

La méthode historique d'Ammien. Ses idées sur la manière d'écrire l'histoire. Composition générale de son œuvre.

L'ouvrage d'Ammien trahit un effort de composition. L'auteur a réfléchi sur la manière d'écrire l'histoire, et il nous expose très volontiers ses idées sur ce sujet.

A plusieurs reprises il affirme son intention de ne jamais s'écarter à bon escient de la vérité, *nusquam a veritate sponte propria digressurus* (1). « Mon livre fait profession » de vérité, et jamais, je pense, je ne l'ai sciemment gâté par » le silence ou le mensonge (2). — Celui-là ne trompe pas » moins qui omet sciemment des faits, que celui qui en » invente (3). — Et puisque j'en suis arrivé à cette partie de » mon récit (l'invasion des Goths), je prie mes lecteurs, s'il » s'en trouve, de ne pas exiger de moi une narration scrupu- » leusement minutieuse, non plus qu'un dénombrement des » morts impossible à faire. Il me suffira, en effet, sans voiler » la vérité sous aucun mensonge, de mettre en ordre les faits

(1) Amm., 14, 6, 2.
(2) Id., 31, 16, 19.
(3) Id., 29, 1, 15.

» saillants. L'histoire doit toujours être écrite avec honnêteté » et bonne foi » (1).

Dans ce dernier passage une nouvelle préoccupation se fait jour. Il se garde d'étouffer son œuvre sous l'accumulation des détails. Son idéal serait de se tenir sagement entre une brièveté excessive et affectée, et une longueur qui pourrait être fastidieuse. « Je n'ai pas peur, dit-il, des reproches qu'on » pourra m'adresser sur la longueur de mon ouvrage. La » brièveté est louable quand elle évite les lenteurs inutiles, » mais aussi quand elle n'enlève rien à la claire connaissance » des faits ». Et ailleurs : « Si je m'étends un peu longuement » sur cette description (celle de la Perse), ce sera au profit de » la science. Tous ceux qui affectent une brièveté excessive dans » le récit de faits inconnus ne font pas effort pour expliquer » les choses avec plus de soin, mais pour savoir ce qu'ils » devront omettre » (2).

Cependant il insiste encore davantage sur la nécessité de ne pas faire trop long et de ne pas embarrasser l'histoire par des détails inutiles : « Passons, dit-il, sur les menus détails, » *praetereamus negotiorum minutias* » (3). Voici, à ce sujet, une déclaration formelle autant qu'importante : « Après avoir » mis tout mon soin à raconter la série des événements » accomplis jusqu'à la limite d'une époque toute proche, il » aurait mieux valu ne pas aborder des faits plus connus, afin » d'éviter les dangers qu'entraîne souvent avec elle la vérité, » et de ne pas avoir à subir les critiques intempestives de » gens qui crient qu'on leur a fait tort, si l'on oublie de » noter un propos tenu à table par l'empereur, si l'on omet » de dire pourquoi de simples soldats ont été châtiés en cam-

(1) Amm., 31, 5, 10.
(2) Id., 15, 1, 1; 23, 6, 1.
(3) Id., 23, 1, 1.

» pagne, si, négligence fâcheuse dans la description complète » d'une région, l'on a laissé de côté quelques petites forte» resses, si l'on a pas donné le nom de tous ceux qui assis» taient le préteur urbain le jour de son inauguration, et » autres choses semblables, qui n'ont rien à voir avec les » règles de l'histoire. L'histoire, en effet, parcourt les sommets » et ne descend pas jusqu'à la recherche minutieuse des petites » causes. Vouloir connaître ces dernières, c'est espérer que » l'on pourra dénombrer ces corpuscules invisibles volant dans » le vide, et que nous appelons atomes. De pareilles craintes » sont cause que certains parmi les anciens n'ont pas publié » de leur vivant des histoires longuement développées, comme » l'affirme Cicéron, ce témoin si respectable, dans une lettre à » Cornelius Nepos. Mais dédaignons l'ignorance du vulgaire, » et continuons notre récit » (1).

Il choisit donc, il ne raconte que ce qu'il juge digne de mémoire : « *ut quaeque memoria digna sunt, explanabo* » (2). « Outre ces combats, beaucoup d'autres ont été engagés dans » les différentes régions de la Gaule, qu'il est superflu de » conter avec détails, puisque leurs résultats ont été insigni-

(1) Amm., 26, 1, 1 et 2: Dictis impensiore cura rerum ordinibus ad usque memoriae confinia propioris, convenerat jam referre a notioribus pedem, ut et pericula declinentur veritati saepe contigua, et examinatores contexendi operis deinde non perferamus intempestivos, strepentes ut laesos, si praeteritum sit quod locutus est imperator in cena, vel omissum quam ob causam gregarii milites coerciti sunt apud signa, et quod non decuerat in descriptione multiplici regionum super exiguis silere castellis, quodque cunctorum nomina, qui ad urbani praetoris officium convenere, non sunt expressa, et similia plurima praeceptis historiae dissonantia, discurrere per negotiorum celsitudines adsuetae, non humilium minutias indagare causarum, quas si scitari voluerit quispiam, individua illa corpuscula volitantia per inane, ἀτόμους, ut nos appellamus, numerari posse sperabit. Haec quidam veterum formidantes, cognitiones actuum variorum stilis uberibus explicatas non edidere superstites, ut in quadam ad Cornelium Nepotem epistula Tullius quoque testis reverendus adfirmat. Proinde, inscitia vulgari contempta, ad residua narranda pergamus.

(2) Id., 28, 1, 2.

» fiants, et qu'il ne convient point que l'histoire se traîne » parmi des minuties sans valeur. — Comme je pense que » quelques lecteurs peut-être, en examinant de près mon » ouvrage, se plaindront tout haut que ceci a précédé cela, et » que des choses qu'ils ont vues ont été omises, je ne puis » les satisfaire que dans une certaine mesure, car tout ce » qui concerne des personnages sans conséquence ne mérite » pas d'être rapporté » (1).

Cette façon de voir est juste. Cependant la méthode est dangereuse et demande à être maniée avec délicatesse. Ammien saura-t-il toujours faire le départ entre ce qu'il convient de raconter et ce qu'il convient de taire? Prenons un exemple. Julien vient d'être malgré lui proclamé Auguste par ses troupes, à Paris. Il écrit à Constance, alors en Perse, pour lui rendre compte de ce qui s'est passé et lui exposer ce qu'il pense faire. Ammien analyse la lettre, qui est de première importance (2). Puis il ajoute : « A cette lettre il en » joignit une autre, confidentielle, pour être remise en parti- » culier à Constance; elle était injurieuse et mordante. Je n'ai » pu en examiner la teneur, et, quand je l'aurais pu, il » n'aurait pas été convenable de la produire en public ». La raison qu'il donne pour ne point analyser cette lettre est excellente. Il ne l'a pas lue. Mais s'il l'avait lue, il ne le ferait pas davantage, par convenance. C'est là une affirmation grave. La lecture de cette lettre, en effet, n'aurait pu manquer de nous éclairer sur les sentiments de Julien. Un historien qui, connaissant un document de cette importance, n'en donnerait pas le contenu, montrerait des scrupules exagérés et encourrait à bon droit le reproche de partialité. Ne pas tout dire est bien; encore faut-il dire tout le nécessaire. Il est donc

(1) Amm., 27, 2, 11; 28, 1, 15.

(2) Id., 20, 8 sqq.

à craindre qu'Ammien n'ait pas toujours tout dit, non sans doute dans le dessein de cacher la vérité, mais par excès de scrupule.

Il est plein de précaution. Il sait combien le rôle de l'historien est difficile, combien ses devoirs sont étroits. Aussi il craint d'exagérer, et il ne raconte rien qui ne soit fondé sur des témoignages authentiques : « Plein de précaution, ou pour » mieux dire de timidité, nous n'exagérons rien, mais nous ne » rapportons que des faits qu'ont prouvés des témoignages » sûrs et dignes de foi » (1). Il se compare, en parlant ainsi, aux historiens des guerres médiques, et sans doute il songe à Hérodote (2).

Ce qu'il a vu ou lu sur la Thrace, il va le signaler avec une éclatante bonne foi, *perspicua fide monstrare* (3). Il a soin de noter qu'il parle souvent de choses vues par lui-même. « Disons brièvement quelques mots de l'Égypte, dont » nous avons parlé longuement en racontant les règnes » d'Hadrien et de Sévère. Nous racontons presque toujours » des choses vues, *visa pleraque narrantes* » (4). Les fables des poètes et les opinions diverses des géographes *(fabulantes poetae variantesque geographi)* sur les sources cachées du Nil ne s'accordent pas ; il choisira celles de leurs opinions qui lui paraissent confiner à la vérité, « *opiniones eorum veritati confines, ut arbitror, expediam paucis* » (5). En présence de la variété des témoignages, il aime mieux quelquefois les passer sous silence que s'exposer à se tromper, se contentant d'indiquer ce qu'il se souvient d'avoir vu : « La description de la

(1) Amm., 18, 6, 2 et 3.

(2) Il est en effet question dans ce passage du dénombrement de l'armée de Xerxès.

(3) Amm., 22, 8, 1.

(4) Id., 22, 15, 1.

(5) Id., 22, 15, 4.

» Thrace serait facile si les écrits anciens concordaient; mais » leur obscure diversité n'étant d'aucun secours pour un » ouvrage qui fait profession de dire la vérité, il me suffira » d'exposer rapidement ce que je me souviens d'avoir vu » (1).

Un haut sentiment de la noble fonction de justice que remplit l'historien apaise dans certains cas ses scrupules et fixe ses hésitations. Dans le tableau qu'il trace des cruautés de Valentinien, il manifeste tout d'abord la crainte qu'on ne l'accuse d'avoir composé de propos délibéré un réquisitoire contre l'empereur. Mais la justice de l'histoire exige qu'on ne passe pas certaines choses, « *illud tamen nec praeteriri est aequum nec sileri quod...* » (2). Enfin il s'affermit dans son dessein d'être toujours véridique par la considération que la postérité qui lira son ouvrage est un juge qui ne se laisse point surprendre : « Je viens de passer rapidement en revue » les actions du prince. Maintenant, dans la confiance que j'ai » que la postérité ne se laisse enchaîner ni par la crainte ni » par la basse adulation, mais qu'elle est spectatrice incorrup- » tible du passé, je ferai en gros le compte de ses vices pour » raconter ensuite ce qu'il a fait de bien » (3).

C'est une joie pour lui que de démentir un conte imaginé pour flatter la vanité de Constance. Il s'agit de l'obélisque que ce prince fit ériger à Rome en 357. On prétendait, dans l'entourage de l'empereur, qu'à l'époque où Octave Auguste avait enlevé d'Héliopolis deux obélisques, il n'avait point osé toucher à celui-ci, tant il était énorme. La difficulté de transporter une pareille masse l'avait effrayé. « Je vais apprendre la vérité à » ceux qui l'ignorent, *discant qui ignorant* », s'écrie Ammien d'un ton impérieux qui prête à sourire. Auguste n'a pas touché

(1) Amm., 27, 4, 2.
(2) Id., 29, 3, 9.
(3) Id., 30, 8, 1.

à cet obélisque parce qu'il était spécialement dédié au Roi Soleil dans un temple magnifique, où il dominait tous les autres. C'est Constantin qui l'enleva de sa place, parce qu'il pensait « avec raison » (la remarque est curieuse et confirme ce que nous avons déjà dit de l'adoration d'Ammien pour Rome) « que l'on pouvait arracher une merveille à un temple » particulier, pour la consacrer dans la ville de Rome, c'est-à- » dire dans le temple de l'univers entier, *in templo mundi* » *totius* ». Constantin mourut lorsque cet obélisque était déjà transporté à Alexandrie. Donc Constance le fit seulement venir de cette dernière ville à Rome (1).

II

Parmi les difficultés que l'historien rencontre dans la composition de son ouvrage, une des plus grandes est peut-être d'y introduire de l'ordre, de débrouiller le chaos d'événements complexes ou simultanés. Ammien s'en est rendu compte. L'ordonnance de son œuvre est régulière et correcte dans ses grandes lignes. Il prend en général les événements année par année, et nous les fait passer devant les yeux dans l'ordre où ils se sont accomplis. C'est la manière la plus simple d'écrire l'histoire ; c'est la méthode par laquelle la vérité a le plus de chances d'être respectée. Cependant Ammien ne se fait point l'esclave de l'ordre chronologique, et avec raison. L'art de l'historien réclame une certaine indépendance. Il faut de temps en temps composer des ensembles, et réunir, pour en faire un tout, des événements qui ne sauraient sans grand dommage être racontés séparément.

Ammien, dont la timidité est grande en face de son lecteur, et qui prend soin d'expliquer tous ses procédés, nous demande

(1) Amm., 17, 4, 12 sqq.

la permission d'agir comme il le fait : « Comme des troubles » lamentables ont éclaté en même temps dans les deux parties » de l'empire, nous les raconterons tour à tour en place conve- » nable, nous occupant tout d'abord de ce qui se passa en » Orient, ensuite des guerres barbares. En effet, la plupart de » ces événements se sont accomplis dans le monde occidental » et oriental durant les mêmes mois ; or, nous ne voulons » pas, en passant par sauts brusques d'un endroit à l'autre, » mettre le tout dans une affreuse confusion, et brouiller » l'ordre du récit » (1). Et ailleurs : « Il m'a paru bon de » réunir ce qui suit dans une narration continue, de peur » qu'en interrompant, pour y intercaler des faits différents, le » récit d'événements accomplis au loin, le manque d'unité » n'amène nécessairement de la confusion » (2).

Il est fâcheux que la sûreté de l'exécution ne réponde pas toujours chez Ammien à la sagesse des résolutions. En effet, la composition de son œuvre est, à certains égards, défec- tueuse. Cette œuvre ne se développe pas avec l'impeccable facilité, avec la calme abondance de l'histoire de Tite-Live. Le récit ne va pas sans des heurts et des accrocs, représentés par des digressions à prétentions scientifiques, des anecdotes oiseuses, et un vain étalage d'érudition. Cependant chacun des différents livres, ou à peu près, emprunte une sorte d'unité à un fait principal qui le domine, à un récit plus important qui prime tous les autres. Ainsi le livre XIV, bien qu'il y soit question des incursions des brigands Isauriens, des ravages exercés par les Sarrasins, des mœurs du Sénat et du Peuple romains, et incidemment des Alamans, s'ouvre et se ferme sur les cruautés du gouvernement de Gallus César à Antioche, misères et cruautés qu'il paie de sa mort. C'est la Gaule qui

(1) Amm., 26, 5, 15.
(2) Id., 29, 5, 1.

fait presque tous les frais du livre XV, au moment où Julien en prend la direction avec le titre de César, et les deux suivants, XVI et XVII, nous content les efforts du jeune prince pour la pacification de ce pays, avec, comme point culminant, la bataille d'Argentoratum. Les livres XVIII et XIX nous conduisent et nous laissent en Perse jusqu'après le siège et la prise d'Amida. Le livre XX est dominé tout entier par le changement survenu dans la situation de Julien proclamé Auguste par ses troupes à Lutèce. D'où ses premiers démêlés avec Constance qui se transforment au livre XXI en hostilité déclarée. Ce livre se termine sur la mort subite et opportune de Constance. Des quatre suivants, qui nous conduisent jusqu'à la mort de Jovien, et qui sont, excepté les six derniers chapitres du livre XXV, remplis exclusivement par Julien, le XXII[e] rapporte les faits et gestes de cet empereur à Constantinople et à Antioche avant la guerre de Perse, le XXIII[e] les préparatifs et les débuts de cette guerre, le XXIV[e] la marche des Romains jusqu'au Tigre, le XXV[e] la mort de Julien et ses conséquences.

En abordant, au livre XXVI, l'histoire des règnes de Valentinien et de Valens, Ammien s'arrête un moment pour se recueillir. Il s'engage sur une route nouvelle; il va raconter des choses plus connues, *notiora*. Nous avons traduit plus haut cette espèce de préface.

A ce propos, il n'est pas inutile de remarquer qu'Ammien a, de lui-même, divisé ce qui nous reste de son œuvre en trois parties. La première, tronquée, se termine après le livre XIV. La seconde commence au livre XV; elle est précédée, comme la troisième, d'une préface intéressante. « Recherchant » la vérité du mieux que nous avons pu, nous avons rapporté » des choses qu'il nous a été permis de voir, en raison de » notre âge, ou d'apprendre, en interrogeant avec soin les » personnes qui avaient été mêlées aux événements. Nous

» avons exposé en ordre la diversité des faits. Je mettrai » plus de soin encore à raconter ce qui suit, selon mes forces, » sans craindre les critiques des gens qui pourront trouver » mon ouvrage trop long » (1). La troisième, dont le début est marqué par le premier chapitre du livre XXVI, comprend les règnes de Valentinien I[er], Valens, Gratien et Valentinien II jusqu'en 378.

Dans cette dernière partie l'auteur est moins à l'aise. Les événements sont encore trop récents; et, au point de vue particulier de la composition, la diversité plus grande des faits rend la tâche de l'historien plus difficile.

Au moment de l'avènement de Valentinien, qui, presque aussitôt, associe à l'empire son frère Valens, nous sommes en Orient, et nous y restons durant le livre XXVI tout entier. La tentative malheureuse de Procope pour détrôner Valens en occupe les deux tiers. Dans les deux livres suivants, XXVII et XXVIII, l'auteur a dû abandonner la pensée de mettre quelque unité dans le récit d'événements qui se déroulent à la fois d'une extrémité de l'empire romain à l'autre. La Bretagne, la Germanie, la Gaule, Rome, l'Afrique, les Goths, l'Arménie fournissent au livre XXVII une matière hachée, disparate; et le livre XXVIII présente à peu près le même aspect; seulement les affaires intérieures de Rome, et la campagne de Théodose en Bretagne sont un peu plus développées que le reste.

Bien qu'il ne soit pas aussi difficile de se reconnaître dans la composition des livres XXIX et XXX, cependant la continuité en est assez souvent rompue. Le XXIX[e] contient entre autres deux longs récits, la conspiration du notaire Théodore en Orient contre Valens, et la campagne de Théodose en Afrique contre Firmus; le XXX[e], la mort de Valentinien arrivée subitement au milieu de son expédition contre les Quades.

(1) Amm., 15, 1, 1.

Enfin le XXXI[e] livre clot magistralement l'ouvrage. C'est le plus long, et en même temps un des plus unis, des plus compacts. Il conte l'invasion des Goths, et la mort de Valens à la bataille d'Andrinople.

Nous venons de rechercher comment, d'une manière générale, Ammien envisage son rôle d'historien. Nous avons trouvé chez lui le souci de dire la vérité, le souci de tout dire sans surcharger inutilement le récit, le souci de mettre de l'ordre dans la composition. Que demander de plus? Si Ammien avait eu la force de suivre à la lettre le programme qu'il s'est lui-même tracé, ne serait-il pas un historien sans défauts? Il a eu la conscience nette, la vue juste de ce qu'il avait à faire. Comme il est très honnête homme, c'est là pour nous une garantie sérieuse de l'autorité de son témoignage.

CHAPITRE VII

La méthode historique d'Ammien (suite). Les récits militaires.

Une grande partie de l'œuvre d'Ammien est remplie par des récits militaires. C'est qu'aussi bien de 353 à 378 il n'est guère d'année durant laquelle la paix ait régné sur tous les points de l'empire.

Nous n'avons pas l'intention d'étudier de près tous ces récits. Nous voulons seulement donner une idée des procédés de l'historien au moyen de quelques exemples.

Deux campagnes sont racontées par Ammien avec de longs détails, et présentent un caractère particulier. Ce sont celles auxquelles il prit part en Orient, avec Ursicinus (359), puis avec l'empereur Julien (363). Nous avons déjà insisté longuement sur la première (1). Nous n'y reviendrons pas. Rappelons seulement qu'elle ne fait pas corps avec le reste de l'ouvrage. C'est un fragment, écrit dans la forme de mémoires, qu'on détacherait aisément de l'ensemble. Le plaisir de retracer des aventures personnelles a été plus fort que le souci de la méthode et de la composition. L'homme l'a emporté sur l'auteur.

Pour la campagne de 363, Ammien en raconte au jour le jour les moindres incidents, mais sans se mettre personnelle-

(1) Voir notre premier chapitre.

ment en scène. En a-t-il composé le récit à l'aide de notes prises au cours de l'expédition? Oui, selon toutes les apparences. Cependant un critique, Sudhaus (1), prétend qu'Ammien, qui ne paraît pas avoir exercé dans l'armée de Julien de fonctions importantes, n'était guère en situation de connaître aussi particulièrement les faits et gestes de l'empereur. D'où la conclusion, qu'il aurait emprunté en partie ses renseignements à Oribase, qui fit la campagne aux côtés de Julien, dont il était le médecin et l'ami. Cette conclusion lui a été suggérée par la comparaison, entre la relation d'Ammien et celle de Zosime (2). Les deux relations, dit-il en substance, ont entre elles des ressemblances frappantes. Zosime, postérieur à Ammien, ne l'a cependant pas copié. Il s'est servi d'Eunape (3), qui écrivit, entre 396 et 405 (4), une histoire des événements accomplis dans l'empire romain de 270 à 395, dont il ne nous reste que de rares fragments. Or, pour ce qui concerne la campagne de 363, Eunape a mis à profit un récit détaillé d'Oribase; il nous en avertit lui-même (5). Ammien ayant, selon toute vraisemblance, écrit avant Eunape, la conformité de sa relation avec celle de Zosime, vient de ce qu'il s'est directement servi d'Oribase, que Zosime a copié à travers Eunape. Quant aux différences, et il y en a, qui séparent

(1) Sudhaus: *De ratione quae intercedat inter Zosimi et Ammiani de bello a Juliano imperatore cum Persis gesto relationes*. Bonn, 1870.

(2) Sudhaus. *ibid.*, p. 99: Itaque, ut breviter dicam, judico et contendo Ammiani et Zosimi de expeditione Persica narrationes ab uno eodemque fonte, et ab Oribasio quidem pendere.

(3) Photius, *Biblioth.* (cité par Müller, *fragm. hist. graec.* t. IV, p. 9). Εἴποι δ'ἄν τις οὐ γράψαι αὐτὸν ἱστορίαν, ἀλλὰ μεταγράψαι τὴν Ἐυναπίου, τῷ συντόμῳ μόνον διαφέρουσαν...

(4) C'est l'opinion de Müller, *ibid.*, p. 8.

(5) Müller, *ibid.*, p. 15 : ὁ δὲ ἐς τὰ μάλιστα γεγονὼς αὐτῷ (Ἰουλιανῷ) γνώριμος, ὁ Περγαμηνὸς ἀνὴρ Ὀριβάσιος, ἐκ φυσικῆς φιλοσοφίας ἰατρικὴν ἐπιτάττειν ἄριστος καὶ δρᾶν ἔτι θειότερος, καὶ ἀσεβήσειν ἐβόα περιφανῶς, εἰ μὴ συγγράφοιμι· καὶ τῶν γε πράξεων (πάσας δὲ ἠπίστατο παρὼν ἁπάσαις) μάλα ἀκριβῶς ὑπόμνημα συνετέλει πρὸς τὴν γραφήν · ὥστε οὐκ ἦν ἀναβολὴ καὶ βουλομένῳ ῥαθύμειν.

Ammien de Zosime, elles s'expliquent par le fait qu'Ammien a introduit dans le récit d'Oribase ses propres souvenirs.

Le raisonnement est spécieux. Une difficulté cependant subsiste. C'est que, d'après les paroles mêmes d'Eunape, le document qui lui fut communiqué par Oribase paraît avoir eu le caractère d'un document écrit spécialement pour lui, Eunape. Comment, dès lors, Ammien aurait-il pu le connaître ?

Quoi qu'il en soit, que les souvenirs d'Ammien aient été ou non complétés par les notes d'Oribase, son récit, dans sa simplicité, mérite grande confiance. En général, ce récit n'a rien de littéraire. C'est la narration du soldat qui a vu les choses, et qui les raconte sans prétention. Çà et là seulement quelques éclats oratoires qui haussent le ton, quelques touches qui relèvent le coloris du style (1). On reconnaît le soldat à l'impassibilité qu'il conserve en rapportant les atrocités commises par les Romains ; comment, par exemple, ils enfumèrent un certain nombre de Perses réfugiés dans une caverne (2). Les massacres d'hommes, de femmes, d'enfants, tués pêle-mêle après la prise des villes, ne paraissent pas l'émouvoir. Il les signale froidement et passe. S'il s'émeut, c'est lorsqu'il peint la retraite lamentable qui suivit la mort de Julien. On sent passer là le souvenir des maux endurés, la famine, la misère, la honte de la défaite. L'émotion très simple, sans artifice, est portée à son comble quand il en arrive au douloureux exode des habitants de Nisibis, chassés de leur ville par le traité conclu entre Sapor et Jovien (3).

Les campagnes de Julien en Gaule sont traitées un peu moins longuement. Ammien n'a d'ailleurs assisté qu'à leur

(1) Par ex. 24, 6, 14, le passage dans lequel Ammien met le courage de Julien en parallèle avec les exploits guerriers célébrés par l'antiquité ; et 25, 9, 7, une apostrophe à la fortune du peuple romain.

(2) Amm., 24, 4, 30.

(3) Id., 25, 9, 1 à 7.

début (1). Il a pris part, avec son chef Ursicinus, à la première moitié de l'expédition qui se termina par la bataille d'Argentoratum. Il s'est attaché à étudier de près la personne de Julien César, dont il relate avec sympathie, souvent avec admiration, les occupations de tous les instants ; dont il note l'attitude, les propos (2). Il n'a pas assisté à la bataille d'Argentoratum, bien qu'il la raconte tout au long. Mais il en a vu une relation très complète, si l'on en juge par la connaissance qu'il possède des plus petites circonstances du combat (3). Il nous met en garde contre les récits officiels publiés par ordre de Constance, conservés dans les archives publiques, et qui étaient faussés, conçus dans un esprit de dénigrement à l'égard de Julien (4). On s'étonne seulement du petit nombre de Romains qu'il signale comme ayant péri dans la bataille, 243 hommes et 4 généraux, contre 6.000 Alamans. Est-ce parce qu'il n'a pas assisté au combat qu'Ammien a négligé un détail très curieux donné par Zosime (5)? Julien fit habiller en femmes et promener ainsi accoutrés, à travers le camp, six cents cavaliers qui avaient fui. Ammien dit seulement : « Nos cavaliers, qui tenaient l'aile droite, se dis» persèrent en désordre, contre toute attente » (6). Peut-être a-t-il trouvé par trop choquante, pour être racontée, la bizarrerie de cette punition, qui devait étonner la simplicité de son goût et la gravité ordinaire de son esprit.

L'historien s'attache visiblement à relever le mérite de Julien en montrant les difficultés de cette campagne, et quelle hardiesse il fallut au général romain pour livrer la bataille d'Argentoratum dans des conditions difficiles (7). Il compare

(1) Voir notre premier chapitre.
(2) Voir particulièrement 16, 5.
(3) Cf. 16, 12, 19.
(4) Cf. 16, 12, 70.
(5) Zosime, 3, 3.
(6) Amm., 16, 12, 37.
(7) Cf. 16, 12, 14 à 17.

les guerres de Gaule aux guerres Punique et Teutonique (1), et il en fait ressortir très justement les résultats considérables (2). Dans l'ensemble, il fait preuve de clarté, de justice et d'intelligence.

Les deux expéditions commandées par Constance lui-même contre les Quades et les Sarmates (3) sont racontées de manière à donner une excellente idée des procédés consciencieux d'Ammien. Tout d'abord, quelques mots sur la physionomie et les mœurs de ces peuples, sur leur armement, consistant en de longues lances, en des cuirasses imbriquées de corne polie, sur leur vie de nomades toujours à cheval (4). En passant, nous recueillons quelques indications géographiques sur le pays difficile et marécageux, compris entre le Danube et la Theiss (5).

Puis vient la narration proprement dite, avec ses détails vivants et pittoresques. Car Ammien, si courts que soient ses récits (or, ceux dont nous nous occupons n'ont pas, à eux deux, plus de quinze pages), aime à les traiter en artiste. Qu'on en juge par cette esquisse de l'entrevue du roi Sarmate Zizaïs avec Constance : « Au jour fixé pour le règlement » des conditions, Zizaïs vint de son côté. C'était un jeune » homme de race royale et de belle prestance. Bien que les » bataillons sarmates vinssent en suppliants, il les avait dis- » posés comme pour le combat. Lorsqu'il eut vu l'empereur, » il jeta ses armes et tomba tout de son long à terre, où il » resta couché, sans souffle. La peur lui ayant ôté l'usage de » la voix, quand vint le moment de parler, il excita une pitié

(1) Amm., 17, 1, 14.

(2) Id., 17, 10, 10 : Ita reges illi tumentes quondam immaniter rapinisque ditescere adsueti nostrorum Romanae potentiae jugo subdidere colla jam domita, et velut inter tributarios nati et educati obsecundabant imperiis ingravate.

(3) Id., 17, 12, 13 et 19, 11.

(4) Id., 17, 12, 2 et 3.

(5) Id., 17, 13, 4.

» plus grande encore par les efforts, entrecoupés de sanglots, » qu'il faisait de temps en temps pour s'expliquer, comme on » lui avait permis de le faire. Remis enfin, et prié de se » relever, il resta sur les genoux et, recouvrant l'usage de sa » langue, il demanda instamment qu'on lui accordât le pardon » de ses fautes. Puis la foule fut admise à supplier. Les » bouches étaient muettes de terreur, car on n'était pas encore » rassuré sur le compte du chef; mais dès que celui-ci, ayant » reçu l'ordre de se mettre debout, eut donné à la foule » anxieuse le signal de la supplication, tous jetèrent leurs » boucliers et leurs traits, et prièrent les mains étendues, » renchérissant sur l'humilité de leur chef » (1).

Veut-on un autre exemple de ces courtes narrations, vives et colorées? Il s'agit d'une traîtrise des Sarmates Limigantes, dont Constance, en personne, faillit être la victime : « Comme » ils (les Limigantes) voyaient que l'empereur, du haut d'une » tribune, se préparait à prononcer un discours conciliant, » et méditait de leur adresser la parole comme à des gens » déjà soumis, l'un d'eux, pris d'une violente fureur, lança son » soulier contre le tribunal, en criant : « marha, marha », ce » qui est leur cri de guerre. Il fut suivi d'une foule confuse, » qui, sous le drapeau barbare déployé tout à coup, marchait » en poussant des hurlements horribles contre l'empereur lui- » même. Constance, voyant d'en haut accourir cette masse » d'hommes armés de traits, de glaives et d'épieux, comprit » qu'il courait un grand danger. Il sauta sur un cheval rapide » et, à travers la foule confondue des barbares et de ses » propres troupes, sans qu'on pût discerner s'il était chef ou » soldat, il s'échappa à toute bride. Les soldats d'escorte » peu nombreux, en essayant d'arrêter l'irruption qui gagnait » comme un incendie, périrent sous les blessures ou sous le

(1) Amm , 17, 12, 9 et 10.

» seul poids de la masse qui tombait sur eux. Le siège impé-
» rial avec son coussin d'or fut enlevé sans être défendu » (1).

Grâce à des tableaux de ce genre, les récits militaires d'Ammien ne risquent point de tomber dans la sécheresse et dans la monotonie.

M. Gimazane a remarqué (2) que certains de ces récits diffèrent en longueur et en intérêt, sans que l'importance plus ou moins grande de la campagne racontée suffise à expliquer cette différence. Il met en parallèle les deux expéditions que dirigea Théodose, père de l'empereur du même nom, l'une en Bretagne (369), l'autre en Afrique (373). Le récit de la seconde (3) est sans conteste supérieur au récit de la première (4). Il a plus de développement, et aussi plus de caractère. C'est que sans doute Ammien a eu entre les mains, comme le pense justement M. Gimazane, des documents plus intéressants et plus complets.

Ce récit peut passer dans sa brièveté (il ne comprend guère qu'une douzaine de pages) pour un des meilleurs qu'Ammien ait écrits. Très simple, il ne manque pourtant pas de couleur. Il porte la marque d'un écrivain qui ne se contente pas de copier des documents, mais qui sait en tirer parti. En le lisant, on pense au Jugurtha de Salluste. Ce sont les mêmes luttes fratricides entre les enfants légitimes et illégitimes du roi africain Nubel. Firmus tue son frère, protégé des Romains, comme Jugurtha avait tué Adherbal, et, comme lui, se révolte.

Ammien analyse avec finesse les natures complexes de ces princes africains.

Insolent, faux et lâche, Firmus, en présence de Théodose,

(1) Amm., 19, 11, 10 sqq.
(2) Gimazane, ouvrage cité, p. 205.
(3) Amm., 29, 5.
(4) Id., 27, 8, 3 et 28, 3.

oublie toute dignité, se jette aux pieds du général romain avec des protestations serviles, s'accuse humblement de témérité. Il obtient ainsi la paix. Mais cette feinte humilité n'avait d'autre but que d'endormir la vigilance de Théodose. Firmus recommence la lutte jusqu'au jour où, sur le point de succomber, il termine du moins courageusement sa vie en se pendant. A côté de lui, sa sœur Cyria le soutient par ses intrigues, et met à son service ses grandes richesses et son obstination féminine.

Ammien a bien fait ressortir la magnifique insolence du roitelet barbare Igmazen, qui, s'avançant au-devant de Théodose, lui demande avec audace : « D'où es-tu, et qu'es-tu venu » faire ici ? » A quoi Théodose, sans s'émouvoir, répond en lui lançant un regard farouche : « Je suis comte de Valenti» nien, maître du monde, qui m'a envoyé pour écraser un » détestable brigand. Si tu ne me le livres immédiatement, » comme l'a décidé notre invincible empereur, vous serez » détruits de fond en comble, toi et la nation que tu gou» vernes ». Et Igmazen, furieux, se retire en jetant des injures à la face du général (1). C'est le même Igmazen pourtant qui offrira dans la suite à Théodose de lui livrer traîtreusement Firmus.

Quant à Théodose, on ne saurait mieux esquisser sa physionomie en quelques traits que ne l'a fait Ammien. Il est le chef qui sait mettre l'espoir au cœur des hommes par des paroles éloquentes et sages (2). Il rassure les populations des provinces, ne leur demandant même pas la nourriture de son armée, et il ajoute un de ces mots d'un grand effet sur les foules : « Les moissons et les récoltes des ennemis sont

(1) Amm., 29, 5, 46.

(2) Id., 29, 5, 9 : Magnificis verbis atque prudentibus spe cunctorum erecta.

» les greniers où se fournira notre courage (1) ». Général d'une habileté consommée, en présence d'ennemis si difficiles à atteindre, si alertes à lui échapper et si rusés, il ne s'avance qu'avec prudence, ne livre de combat qu'à coup sûr (2). Implacable à l'égard de ses propres soldats, il punit atrocement ceux qui ne font pas leur devoir, « sachant, dit Ammien, » qu'une rigueur salutaire vaut mieux qu'une vaine apparence » de clémence » (3).

Retenons que tout ce récit est d'une grande précision, d'un art très sobre. C'est de l'excellente narration historique.

D'un caractère plus large, moins minutieux, est le récit de la lutte vraiment épique que soutinrent les généraux de Valens et Valens lui-même contre les Goths, récit par lequel se termine l'œuvre d'Ammien. L'historien, qui comprend combien est grande la difficulté de sa tâche, prévient le lecteur qu'il ne saurait attendre de lui une narration circonstanciée, contenant tous les détails de cette lutte (4). Il ne dira que le principal, en s'efforçant d'être véridique. On ne saurait lui demander davantage. Les désordres furent tels pendant deux années (376 à 378) au sud du Danube, en Mésie, et en Thrace, qu'un historien composant comme Ammien une histoire générale ne pouvait que nous indiquer la marche et les plus importantes péripéties d'une guerre aussi confuse que continue et acharnée. Le passage des Goths en territoire romain, sous la poussée des Huns et des Alains ; l'avidité criminelle des généraux Lupicinus et Maximus, qui spéculent sur la détresse des Goths ; les dévastations ; les batailles sanglantes, à Marcianopolis, où Lupicinus est défait par Fritigern et Alavivus ;

(1) Amm., 29, 5, 10 : Messes et condita hostium virtutis nostrorum horrea esse memorans.

(2) Id., 29, 5, 32.

(3) Id., 29, 5, 24.

(4) Id., 31, 5, 10.

à Salices, où le résultat demeure indécis, et où les Goths résistent à trois généraux romains, Richomer, Profuturus et Trajan (1); sous Andrinople, où Sébastianus bat d'abord Fritigern (2), mais où les Goths reviennent en masse pour écraser l'armée de Valens dans un immense désastre où l'empereur lui-même disparut (3); tous ces faits se succèdent dans une composition régulière, et ne laissent pas d'être conformes aux témoignages qui nous sont venus d'autre part sur ces événements tragiques (4).

Pour nous résumer, une assez grande variété règne dans les récits militaires d'Ammien. Selon qu'il tire parti de ses propres souvenirs ou qu'il se sert de documents plus ou moins complets, ses narrations perdent ou gagnent en précision et en ampleur. Toutes cependant présentent des caractères communs. On y remarque le goût des choses de la guerre, la clarté dans l'exposition des faits, l'effort pour ne point altérer la vérité. Si, d'autre part, elles ne sont pas toujours exemptes d'enflure ni de rhétorique, nous le dirons dans notre étude littéraire.

(1) Amm., 31, 7, 6 sqq.

(2) Id., 31, 11, 2 sqq.

(3) Id., 31, 12 et 13.

(4) Cf. Zosime, IV, et les historiens ecclésiastiques Socrate, Théodoret, Zozomène.

CHAPITRE VIII

Les idées politiques et morales dans Ammien. Les empereurs jugés par Ammien. Ses opinions sur le souverain pouvoir.

Dans ces sortes d'enquêtes que les esprits curieux de recherches psychologiques et d'observations morales aiment à instituer sur les générations passées, le livre d'Ammien sera-t-il de quelque secours? L'historien a-t-il fait effort pour pénétrer dans les âmes de ses contemporains et en mettre à nu les ressorts?

C'est un des plus clairs bénéfices de l'histoire que cette connaissance qu'elle nous donne des âmes individuelles ou collectives, de l'âme d'un souverain ou de l'âme d'un peuple. Par là, elle satisfait notre éternel besoin de savoir ce que des êtres semblables à nous, et depuis longtemps disparus, ont pensé et senti, comment ils ont vécu, joui ou souffert.

Comme nous l'avons dit dans un précédent chapitre, Ammien a le caractère et les tendances d'un moraliste. Ce qui l'intéresse le plus en philosophie, c'est la morale. Non pas qu'il se laisse entraîner à de hautes spéculations sur ce sujet; nous avons bien plutôt affaire à une sorte de conseiller pratique, qui, dans certaines circonstances, à la fin d'un chapitre, ou en traçant un portrait, indique aux princes, aux magistrats, aux chefs d'armée, aux grands et au peuple ce qu'il faut faire et ce qu'il convient d'éviter. De plus, il a souvent cherché,

par des maximes qu'il emprunte à d'autres, ou qu'il tire de son propre fonds, à exprimer la formule du bien. Il se conforme en cela aux habitudes des grands historiens romains, dont les œuvres portent toujours le caractère d'un enseignement moral.

On pourrait extraire du livre d'Ammien un recueil de conseils à l'usage des souverains, tant les réflexions sur les difficultés et les dangers du pouvoir y abondent. Esprit sage, il professe pour l'autorité suprême et ses représentants le plus profond respect. « La vie du prince légitime, protecteur, tuteur » des honnêtes gens, de qui les autres hommes attendent leur » salut, doit être défendue par le concours zélé de tous. Pour » sauvegarder et protéger énergiquement le souverain, quand » sa majesté est attaquée, les lois Cornéliennes n'ont mis personne, si haut qu'il fût, à l'abri des poursuites, même sanglantes. Mais il ne convient pas de chercher dans des » circonstances affligeantes l'occasion de transports d'une joie » frénétique (1), de peur que les sujets ne se croient livrés » aux violences du caprice plutôt que gouvernés. Il faut » imiter Cicéron, qui, pouvant épargner ou nuire, comme il » l'affirme, cherchait des raisons de pardonner et non des » occasions de punir, ce qui est le propre d'un juge sage et » réfléchi » (2). Ammien se rend bien compte de l'importance qu'avait dans l'empire la personne même de l'empereur. Tous les pouvoirs étant, en fait, accumulés sur une seule tête,

(1) Ammien fait ici allusion à la joie indécente que goûtait Constance dans la répression de certains crimes de lèse-majesté.

(2) Amm., 19, 12, 17 et 18 : Nec enim abnuimus salutem legitimi principis, propugnatoris bonorum et defensoris, unde salus quaeritur aliis, consociato studio muniri debere cunctorum; cujus retinendae causa validius ubi majestas pulsata defenditur, a quaestionibus vel cruentis nullam Corneliae leges exemere fortunam. Sed exultare maestis casibus effrenate non decet, ne videantur licentia regi subjecti, non potestate. Imitandus sit Tullius, cum parcere vel laedere potuisset, ut ipse adfirmat, ignoscendi quaerens causas, non puniendi occasiones, quod judicis lenti et considerati est proprium.

il en résultait que le bonheur ou le malheur de l'empire dépendait en grande partie des vertus ou des vices de l'empereur, de la valeur intellectuelle et morale des conseillers dont il subissait l'influence. L'exercice d'une pareille autorité est difficile. Les abus de pouvoir sont tentants. Bien des princes se laissent aveugler par un fol et criminel orgueil; « ils » refusent à leurs amis la permission de corriger leurs mau- » vaises pensées et leurs mauvaises actions, et, d'un autre côté, » la terreur qu'inspire leur puissance empêche leurs ennemis » de parler » (1). La flatterie, qui est « une pernicieuse nour- » rice de vices », *perniciosa vitiorum altrix* (2), leur fausse l'esprit et le cœur. Le mensonge est autour d'eux (3).

Ammien s'exprime sur la cour de Constance en termes fort durs. « Il faut avouer que la plus grande partie des » officiers du palais ont entretenu à la cour une pépinière de » vices, et qu'ils ont corrompu la république par leur dépra- » vation, faisant plus de mal encore par l'exemple qu'ils don- » naient que par leurs fautes mêmes. Quelques-uns d'entre » eux, gorgés des dépouilles des temples, flairant toute occa- » sion de gain, élevés de la dernière pauvreté au comble de » la richesse, ne gardèrent plus aucune mesure dans leurs » largesses, leurs rapines, leurs vols, accoutumés qu'ils étaient » à mettre la main sur le bien d'autrui » (4). Que nous

(1) Amm., 27, 7, 9.

(2) Id., 15, 5, 38.

(3) Ammien raconte, avec d'assez longs détails (15, 5, 3 à 15), une histoire de lettres falsifiées, dans laquelle furent compromis Dynamius, employé aux écuries de l'empereur, Lampadius, préfet du prétoire, Eusèbe, chambellan, Aedesius, secrétaire privé. Il s'agissait de perdre Sylvanus, maître de l'infanterie en Gaule (année 355).

(4) Amm., 22, 4, 2 et 3 : Namque fatendum est pleramque eorum (palatinorum) partem vitiorum omnium seminarium effusius aluisse, ita ut rem publicam infecerint cupiditatibus pravis, plusque exemplis quam peccandi licentia laederent multos. Pasti enim ex his quidam templorum spoliis, et lucra ex omni odorantes occasione, ab egestate infima ad saltum sublati divitiarum ingentium, nec largiendi nec rapiendi nec absumendi tenuere aliquem modum, aliena invadere semper adsuefacti.

sommes loin de ces grands dont le rôle devrait être de modérer les colères des princes: *aliquoties celsae potestates iras principum molliverunt* (1).

On ne saurait dire à quel point Ammien a horreur de la cruauté et de l'injustice. Il les poursuit avec acharnement partout où il les découvre. Aucun des empereurs dont il raconte les faits et gestes n'est complètement exempt de l'une ou de l'autre. Julien lui-même, qu'il loue si sincèrement, lui paraît s'être montré parfois, sinon cruel, du moins injuste. Nous croyons utile de faire voir avec quelles couleurs il a peint ces physionomies impériales, dont quelques-unes, grâce à son souci de la vérité et du détail, ont un éclat saisissant.

Ammien n'est pas, de parti pris, défavorable à Constance, puisqu'il consacre une page et demie à l'examen de ses mérites (2). Aussi, pour si peu flatté que soit dans son ensemble le portrait qu'il en trace, devons-nous néanmoins le regarder comme véridique.

Ce qui domine en Constance, c'est l'orgueil, mais un orgueil insensé, hors de toute mesure. « Exalté par le zèle » d'adulateurs raffinés, et se croyant désormais à l'abri de » toutes les misères de la condition mortelle, il (Constance) » s'écarta tout d'un coup de la justice, et si follement, qu'en » dictant il se donnait lui-même le titre de « mon Éternité », » et qu'en écrivant il se qualifiait de maître de toute la terre. » De telles expressions n'auraient-elles pas dû l'indigner, même » dans la bouche des autres, lui qui, à l'entendre, mettait » toute son ardeur et tous ses soins à régler sa vie et ses » mœurs sur l'exemple des bons princes » (3). Un abîme est creusé, infranchissable, entre lui et les autres hommes. Il garde sur le trône la majesté raide et compassée d'une idole. Ses

(1) Amm., 14, 1, 10.
(2) Id., 21, 16, 1-8.
(3) Id., 15, 1, 3.

traits sont figés, ses regards fixes. Dans ce masque, soigneusement rasé (1), pas un pli, ni pour le sourire, ni pour la colère. « On ne le vit jamais ni se moucher en public, ni cracher, » ni tourner le visage d'un côté ou d'un autre » (2). En lui, l'empereur gâte l'homme. Il ne manque pas en effet de vertus privées. Sa façon de vivre est simple, sobre et chaste (3). Mais il défend sa majesté impériale avec une âpreté féroce. Y touche-t on, ou est-on seulement soupçonné d'y toucher, alors il devient plus cruel que Caligula, Domitien et Commode (4). C'est tout dire. S'il se montre à certains égards assez modéré, *medius princeps* (5), il poursuit avec acharnement les crimes de lèse-majesté, réels ou supposés. « Des plus petites causes, » il faisait sortir des amas de calamités, bien différent, s'écrie » douloureusement Ammien, de Marcus, ce prince si digne de » respect » (6), dont l'historien rapporte un trait de clémence envers les complices d'Avidius Cassius.

Non certes, Constance ne ressemble en rien à Marc-Aurèle, si plein de mépris pour le rang suprême, auquel il ne se résignait que par devoir. Si chez le fils de Constantin l'extérieur est impassible, le dedans est tourmenté, ravagé par la jalousie et les soupçons. Il déteste ceux qui font bien (7), sa vanité haïssable, *odiosa sui jactatio* (8), veut sans cesse être caressée. Il faut lui dire qu'il est presque un dieu, qu'il commande aux événements. Il n'admet à ses faveurs que ceux

(1) Amm., 21, 16, 19 : Rasis assidue genis lucentibus ad decorem.

(2) Id., 21, 16, 7.

(3) Id., 21, 16, 5 et 6 : In vita parca et sobria edendi potandique moderatione valetudinemita retinuit firmam ut, etc., perque spatia vitae longissima impendio castus.

(4) Id., 21, 16, 8 : Caligulae et Domitiani et Commodi immanitatem facile superabat.

(5) Id., 14, 9, 2.

(6) Id., 21, 16, 11.

(7) Id., 15, 5, 35 : Eo more quo semper oderat fortiter facientes.

(8) Id., 16, 12, 70.

qui rampent ; ceux qui se redressent sont ses ennemis, et il les abat. Ammien le compare aux tyrans les plus fous et les plus odieux, à Crésus, à Denys (1). Comme ce dernier, il se croit toujours près d'être frappé, *semper se feriri sperabat* (2). La même note revient constamment dans le récit de l'historien. L'âme étroite et faible de Constance est attentive à la moindre délation (3). Ses soupçons irrités s'entassent l'un sur l'autre (4). On trouverait difficilement sous son règne un accusé de lèse-majesté qui ait été absous (5). Qu'on s'étonne après cela qu'Ammien déplore l'amertume de ces temps, *amaritudinem temporum* (6).

L'empereur n'attend pas que les délations viennent à lui. Il va au-devant d'elles. Il a des recruteurs d'accusés, officiers subalternes de sa maison, d'un dévouement sans scrupule, louches physionomies, auxiliaires éhontés de son inquiète tyrannie. Ammien a tiré de l'ombre les deux plus infâmes, le secrétaire Paulus, et l'intendant Mercurius. L'opinion publique, moqueuse malgré la peur, les avait qualifiés de surnoms bizarres et caractéristiques. Paulus était appelé « La Chaîne », *Catena*, pour l'habileté qu'il mettait à serrer fortement les nœuds de la calomnie; Mercurius avait reçu l'appellation de « Comte des Songes », *Somniorum comes*, « parce que, sem- » blable à un chien qui mord traîtreusement, mais qui » cache sa cruauté intime en agitant sa queue avec soumission,

(1) Amm., 15, 5, 37 : Constantius ut jam caelo contiguus casibusque imperaturus humanis magniloquentia sufflabatur adulatorum, quos augebat ipse spernendo projiciendoque id genus parum callentes, ut Craesum legimus ideo regno suo Solonem expulisse praecipitem quia blandiri nesciebat, et Dionysium intentasse poetae Philoxeno mortem, etc..

(2) Id., 15, 8, 10.

(3) Id , 14, 4, 2 : Animus ejus angustus et tener quicquid increpuisset ad salutis suae dispendium existimans factum, etc.

(4) Id., 14, 4, 4 : Iracundae suspicionum quantitati....

(5) Id., 14, 5, 9 : Nec enim quisquam facile meminit sub Constantio, ubi susurro tenus haec movebantur, quemquam absolutum.

(6) Id., 21, 16, 17.

» il s'introduisait fréquemment dans les repas et dans les réu-
» nions ; et si un assistant racontait à un ami ce qu'il avait
» vu pendant le sommeil, alors que la nature se donne libre
» carrière, Mercurius, après avoir coloré le récit avec tout le
» venin de sa perfidie, le glissait dans l'oreille toujours ouverte
» de l'empereur ; et ainsi un homme voyait s'abattre sur lui
» la masse pesante des accusations, comme s'il eut été cou-
» pable d'un crime inexpiable » (1).

De semblables procédés de gouvernement permettent d'attendre de l'empereur qui les emploie les plus subtiles infamies. Aussi Ammien se fait-il l'écho de rumeurs assez vraisemblables, d'après lesquelles Constance aurait envoyé en Gaule Julien, son cousin-germain, non pas tant pour vaincre les barbares que pour se faire tuer dans ces guerres terribles (2).

Aurelius Victor, annaliste contemporain, plus favorable à Constance, fournit aux cruautés de ce prince une naïve excuse en disant : « Il veillait d'une manière toute spéciale à
» sa conservation, bien persuadé que de la vie des bons princes
» dépend la tranquillité des États » (3). Ammien pense que le salut de Constance fut payé quelquefois un peu cher.

Au début de son règne, il se débarrassa par le meurtre de presque toute sa famille. De ses deux cousins survivants, Gallus et Julien, ce dernier fut préservé par la faveur de la belle impératrice Eusébie (4), qui s'intéressa à lui presque comme une amante, à en juger par la haine dont elle poursuivit la femme de son protégé (5).

(1) Amm., 15, 3, 4-5.

(2) Id., 16, 11, 13 : Illud tamen rumore tenus jactabatur quod Julianus non levaturus incommoda Galliarum electus est, sed ut possit per bella deleri saevissima.

(3) Aur. Victor, *de Caesaribus*, 42.

(4) Amm., 21, 6, 4 : Eusebia... corporis morumque pulchritudine pluribus antistante et in culmine tam celso humana, cujus favore justissimo exemptum periculis declaratumque Caesarem rettulimus Julianum.

(5) Id., 16, 10, 18 : Helenae sorori Constanti, Juliani conjugi Caesaris, Romam adfectionis specie ductae, regina tunc insidiabatur Eusebia...

Gallus, César d'Orient, périt de la main du bourreau. Il est vrai que son supplice ne fut que la juste punition de ses méfaits. Chez ce César de la décadence Ammien ne trouve à louer que la beauté de sa taille bien prise, de ses cheveux blonds et souples, de sa barbe fine (1). Pour la cruauté et la perfidie, Gallus renchérissait encore sur Constance, dont il n'avait d'ailleurs ni la tenue, ni l'énergie. Il n'est qu'un jouet entre les mains de sa femme Constantina, véritable furie avide de sang (2). Antioche, sa résidence, vit sous le régime de la terreur. Des émissaires vont par la ville, écoutant et notant. Ils pénètrent dans les maisons, s'insinuent à la table des grands; puis, leur provision une fois faite, introduits par une porte dérobée, ils la versent dans l'oreille attentive du prince, en aggravant leurs rapports par les plus odieuses interprétations. Gallus ne fait pas fi des propos de commères. Il ne dédaigne pas de courir lui-même les rues et les tavernes, incognito, s'informant en langue grecque de ce qu'on pense de César (3). De là sortent des procès iniques qui se terminent dans le sang.

Constance se délivra sans peine de ce Néron au petit pied, inquiétant à cause du trouble que ses folies entretenaient en Orient. Du reste, le vainqueur de Magnence triompha toujours de ses ennemis intérieurs, et il s'en fit gloire indiscrètement, comme le remarque Ammien avec la tristesse d'un bon citoyen : « Cet empereur qui, dans les guerres » extérieures, fut toujours battu, s'enflait de ses succès dans » les luttes civiles, après s'être affreusement souillé du sang » qui coulait des intimes blessures de la république (4). Par

(1) Amm., 14, 11, 28.

(2) Id., 14, 1, 2 : Maegera quaedam mortalis, inflammatrix saevientis assidua, humani cruoris avida nihil mitius quam maritus.

(3) Cf. Amm., 14, 1, *passim*.

(4) Intestinis ulceribus reipublicae sanie perfusus horrenda.

» une inspiration mauvaise, contraire à l'honneur et à la » tradition, il fit élever à grands frais, en Gaule et en » Pannonie, des arcs de triomphe qui consacraient la défaite » de provinces romaines, et il y fit graver ses hauts faits, que » l'avenir lira, tant que ces monuments seront debout. » (1).

Ainsi donc, un empereur romain se consolait de ses défaites par la pensée qu'il avait du moins toujours vaincu ses propres sujets ! Quel symptôme de l'affaissement de l'esprit national ! Peut-être Constance se sentait-il bien peu Romain. Il semblait avoir peur de Rome. A peine vint-il faire dans cette ville une visite obligée, à grand fracas. Son séjour ordinaire était Milan. Les empereurs de la décadence n'aiment pas la vieille et glorieuse cité. Ils n'ont plus rien de commun avec elle. Ils seraient mal à l'aise en face des monuments du passé qui encombrent les carrefours et les places. La gloire des morts pourrait bien offusquer la vaine splendeur des vivants. Constance voulut cependant, lui aussi, déposer son offrande au musée des gloires romaines. Sur l'une des places de Rome il fit ériger un obélisque.

Son entrée solennelle à Rome, en 356, fut le triomphe de la représentation officielle (2). Quel éclat dans son cortège ! Quelle boufflissure de vanité satisfaite et méprisante dans son attitude ! Il est seul sur un char doré, éblouissant de pierres précieuses. Autour du char sont portés, claquant et sifflant au vent, les dragons de pourpre fixés à des hampes dorées. Devant, derrière, des troupes étincelantes. Sur de lourds chevaux, des cataphractes habillés de fer de la tête aux pieds. Est-ce là un empereur romain, ou un despote asiatique voulant ravir dans un surnaturel éblouissement un peuple à l'imagination chaude et vive ? Un monarque assyrien ou bien

(1) Amm., 21, 16, 15.

(2) Cf., dans Amm. tout le chapitre 10 du livre 16.

un pharaon ne porteraient pas empreinte sur leur visage plus de sérénité hautaine. Rien ne l'émeut en apparence, ni les clameurs de la foule immense et bigarrée, ni le prosternement des sénateurs accourus au devant de lui. Son corps est immobile. Le heurt des roues sur les pavés inégaux ne l'ébranle même pas. Aucun tressaillement du visage, aucun geste, ni de la tête, ni du cou, ni des mains. Seulement, au passage sous les hautes voûtes des portes ou sous les arcs de triomphe, il courbe sa petite taille d'un mouvement instinctif, automatique et ridicule.

Pendant son séjour dans la cité, le dieu pourtant daigna s'humaniser. Il fut content de Rome, de la ville elle-même, des monuments, et aussi de la plèbe, à laquelle il trouva de l'esprit (1), et avec laquelle il traita, pour ainsi dire, de puissance à puissance.

Ce simulacre de triomphe est sévèrement apprécié par Ammien. Il appuie sur cette idée déjà exprimée par lui que tout triomphe est vain qui n'a pas pour raison une victoire remportée sur les ennemis de la patrie. « Comme si le » temple de Janus eût été fermé, et que tous nos ennemis » eussent été battus, Constance, après la mort de Magnence, » désirait vivement visiter Rome, pour triompher, sans titre, » de victoires où le sang romain avait seul coulé. En effet, » il ne vainquit par lui-même aucune des nations qui nous » firent la guerre ; il ne reçut jamais la nouvelle d'un succès » dû à la bravoure de ses généraux ; il n'ajouta rien à l'em» pire ; nulle part dans les circonstances difficiles on ne le » trouva le premier ou parmi les premiers. Il voulait seule» ment montrer au peuple, qui vivait tranquille, et qui jamais » n'avait espéré ni désiré rien de pareil, l'étalage d'une pro-

(1) Amm., 16. 10, 13.... et saepe, cum equestres ederet ludos, dicacitate plebis oblectabatur nec superbae nec a libertate coalita desciscentis, reverenter modum ipse quoque debitum servans.

» cession pompeuse, ses enseignes toutes raides d'or, et la » beauté de sa suite. Il ignorait peut-être que certains parmi » les anciens empereurs, pendant la paix, se contentaient de » licteurs. Mais lorsque l'ardeur des combats ne souffrait pas » de relâche, l'un se confia sur la frêle barque d'un pêcheur » au souffle furieux de la tempête, un autre, à l'exemple des » Décius, dévoua sa vie à la république, un autre, suivi de » simples soldats, explora lui-même un camp ennemi, d'autres » enfin se distinguèrent par de grandes actions, afin de laisser » à la postérité le souvenir éclatant de leur gloire » (1).

Le mépris qui transparaît sous cette forme déclamatoire se double d'indignation, lorsque Constance pousse la mauvaise foi jusqu'à enlever à Julien, dans des actes officiels, le mérite de ses succès : « Bien qu'il fût, lors de la bataille d'Argen» toratum, éloigné de quarante étapes, il raconte faussement, » en décrivant le combat, qu'il a rangé l'armée, qu'il s'est tenu » parmi les porte-enseignes, qu'il a mis en fuite les barbares, » et que c'est à lui-même que Chnodomaire se rendit, sans » rien dire, ô indignité ! des actions d'éclat de Julien, qu'il » aurait ensevelies dans l'oubli, si la renommée savait taire » les grandes choses, quand même on s'efforcerait de faire le » silence autour d'elles » (2).

(1) Amm., 16, 10, 1 : Constantius, quasi recluso Jani templo stratisque hostibus cunctis, Romam visere gestiebat post Magnenti exitium, absque nomine ex sanguine romano triumphaturus Nec enim gentem ullam bella cientem per se superavit, aut victam fortitudine suorum comperit ducum, vel addidit quaedam imperio, aut usquam in necessitatibus summis primus vel inter primos est visus, sed ut pompam nimis extentam rigentiaque auro vexilla et pulchritudinem stipatorum ostenderet agenti tranquillius populo, haec vel simile quicquam videre nec speranti unquam nec optanti. Ignorans fortasse quosdam veterum principum in pace quidem lictoribus fuisse contentos; ubi vero proeliorum ardor nihil perpeti poterat segne, alium anhelante rabido flatu ventorum lenunculo se commisisse piscantis, alium hostilia castra per semet ipsum cum militibus infimis explorasse, diversos denique actibus inclaruisse magnificis, ut glorias suas posteritati celebri memoria commendarent.

(2) Id., 16, 12, 70.

Si, après avoir esquissé le portrait de Constance, nous marquons, toujours d'après Ammien, les principaux traits de celui de Julien, nous ne céderons pas au seul plaisir de mettre une fois de plus en lumière une figure bien connue, mais nous suivrons un plan conçu par l'historien lui-même, dont l'intention a été d'opposer l'un à l'autre ces deux empereurs, derniers rejetons du sang de Constantin. Il s'est donné la peine d'étudier, de fouiller leurs caractères et de les juger, nous laissant voir où vont ses préférences. Elles vont, malgré quelques restrictions, à Julien

Dès que Julien paraît sur la scène de l'histoire, Ammien Marcellin, dans un élan d'enthousiasme, s'écrie, en empruntant une expression de Virgile, que son œuvre s'élargit : « *Majus opus moveo ; major mihi rerum nascitur ordo* » (1).

Il est intéressant de remarquer qu'un historien chrétien, Socrate, en abordant le même sujet, croit devoir s'excuser de ne pas écrire sur le ton lyrique habituel aux amis du prince : « Comme je me suis proposé de donner ici quelques détails » sur l'empereur Julien, cet homme disert entre tous, je prie » ses amis de ne pas exiger de moi des ornements de » langage, comme s'il était nécessaire que le style répondît » au talent de celui dont on parle. J'ai entrepris d'écrire » l'histoire de la religion chrétienne, je m'attacherai à la » clarté, et je continuerai, selon mes déclarations du début, à » me servir d'un style simple et prosaïque » (2). Ammien doit être compté parmi ces panégyristes quelquefois emphatiques, auxquels Socrate fait allusion.

Julien monté sur le trône, c'en était fait du prestige extérieur de la dignité impériale auquel Constance tenait par dessus tout. Le nouvel empereur méprisait la représentation. Tandis que Constance soignait scrupuleusement sa personne, ne se

(1) Amm , 15, 9, 1.
(2) Socrate, *éd. de la Patrologie grecque de Migne*, p. 367.

montrait en public que rigoureusement rasé et revêtu de ses insignes, Julien étalait sur un manteau de philosophe une barbe longue et broussailleuse (1). Celui-ci, sans raideur en public, discourait volontiers avec une grâce et une abondance d'élocution qui séduisaient ses soldats (2). A la fois chef d'armée, philosophe, prêtre, écrivain, Julien affecte volontiers, semble-t-il, d'oublier qu'il est empereur. Un jour qu'il rendait solennellement la justice à Constantinople, on lui annonça l'arrivée du philosophe Maxime. Aussitôt il quitte son siège, se précipite hors du vestibule, et se jette dans les bras de son cher maître. Ammien blâme fort ce manque de tenue cette démonstration intempestive, *ostentationem intempestivam* (3). Lors de l'inauguration des consuls de l'année 362, Mamertin et Nevitta, l'empereur suivit à pied leur cortège. Mamertin admire ce trait de simplicité (4). Mais notre historien remarque que ce qui plut à quelques-uns fut sévèrement apprécié par d'autres. A Antioche, Julien remplissait les fonctions de prêtre, portait lui-même les objets sacrés, et officiait entouré de femmes (5). Les habitants se moquèrent de lui. Blessé, il répondit à leurs sarcasmes par le « Misopogon ». Susceptible à l'excès, il n'a pas le dédain suprême des petites attaques. Les moindres flèches de ses adversaires l'atteignent sur son trône, et il en descend pour se défendre. Il n'est plus alors un empereur, mais un simple mortel, irrité, aigrement ironique, qui rend coup pour coup, bles-

(1) Amm., 25, 4, 22 : Hirsuta barba in acutum desinente vestitus.

(2) Id., 17, 1, 2 : Facundia jucunditateque sermonum allectum (exercitum) in voluntatem traduxerat suam.

(3) Id., 22, 7, 3.

(4) Mamertin. *Remerciment pour son consulat*, XXX (Baehrens, *Panegyrici latini*, p. 268).

(5) Amm., 22, 14, 3 : Culpabatur hinc opportune, cum ostentationis gratia vehens licenter pro sacerdotibus sacra, stipatusque mulierculis litabat.

sure pour blessure. La popularité lui plaît. Les applaudissements des soldats, du peuple, chatouillent agréablement son oreille (1). Son âme, de trempe d'ailleurs vigoureuse, n'est point romaine. C'est un vrai Grec d'Asie, vif, enthousiaste, disputeur, ergoteur même, avec de l'esprit, et une moquerie souvent pleine de fiel. Sans compter le manque de franchise. Nous avons vu qu'il écrivait de Gaule à Constance une lettre pleine de soumission et de respect, et que, dans une autre qu'il ne signait pas, il le raillait impitoyablement. Actif sans relâche et sans fatigue, il ne tient pas à être servi. Les esclaves, les domestiques, le train de maison d'un empereur l'ennuient. Il se débarrasse de la nuée de serviteurs qui entouraient Constance, non par avarice, car il est volontiers prodigue, mais par simplicité réelle, parce qu'il n'a pas de besoins (2). Il se fait aimer de ses troupes en s'imposant toutes les peines des simples soldats, en partageant tous leurs dangers (3). Il dort quand il peut. Encore prend-il sur son sommeil le temps de s'occuper de philosophie et de belles-lettres. Il est chaste par tempérament et parce qu'il n'a pas le temps de ne pas l'être. Sa courte vie fut en effet bien remplie. Jusqu'à vingt-cinq ans, l'étude, à Nicomédie d'abord, dans la retraite où il est confiné, ensuite à Athènes, mais l'étude ardente, passionnée; puis jusqu'à trente et un ans, âge de sa mort, l'activité militaire la plus étonnante. César, il repousse les Barbares hors de la Gaule, et réorganise tout le pays. Puis c'est la marche contre Constance, et enfin l'audacieuse expédition en Perse, au milieu de laquelle une flèche ennemie l'arrêta en le tuant.

(1) Amm., 25, 4, 18 : Vulgi plausibus laetus, laudum etiam ex minimis rebus intemperans adpetitor, popularitatis cupiditate cum indignis saepe loqui adfectans.

(2) Id., 22, 4, 9-10.

(3) Id., 17, 1, 2 : Omnis operae conturmalem, auctoritate magnificum ducem, plus laboris indicere sibi quam militi, sicut perspicue contigit, adsuetum.

Naturellement l'entourage de Julien n'est plus celui de Constance. Le cortège de flatteurs, de délateurs, a disparu. Ils sont remplacés par des aruspices étrusques et des philosophes. Julien est superstitieux, ou du moins il feint de l'être pour les besoins de la cause qu'il défend. Les devins étrusques sont un débris de l'antique religion romaine. Ils rappellent les origines les plus lointaines et les plus sacrées de cette religion. L'Étrurie a été un peu l'initiatrice de Rome en matière religieuse. C'est une habileté de la part de l'empereur que de s'attacher des personnages dont le nom seul évoque comme un souvenir du temps de Numa, et de les entourer de prévenances et de respect. A côté des aruspices sont les philosophes, que le prince consulte en disciple affectueux. Le jour où il est blessé mortellement, aux confins de la Perse, il s'entretient des mystères de la mort et de la nature de l'âme avec Maxime et Priscus, qui reçoivent son dernier souffle.

Aruspices et philosophes ne s'accordaient pas toujours. Dans une page curieuse (1), Ammien a fait ressortir les dissentiments qui se produisirent entre eux à propos de présages, au début de l'expédition de Perse. Sur l'avis des devins étrusques qui possédaient la science des prodiges, *gnari prodigialium rerum*, ces présages devaient être considérés comme défavorables. « Mais leur opinion était battue en » brèche par l'opposition des philosophes, dont l'autorité était » alors très respectée, qui pourtant se trompaient quelquefois, » et qui s'attardaient à des questions qu'ils ne connaissaient » pas. » Ammien n'aime pas ce rationalisme qui prétendait ne voir dans l'apparition subite du feu céleste qu'un phénomène naturel, sans aucune signification, et facile à expliquer (2). Il

(1) Amm., 23, 5, 10-15.

(2) Id., 23, 5, 14 : Contra philosophi candorem ignis sacri repente conspecti nihil significare aiebant, sed esse acrioris spiritus cursum ex aethere aliqua vi ad inferiora detrusum.

est vrai que les événements donnèrent raison au pessimisme des aruspices contre l'optimisme des philosophes.

D'une manière générale, Ammien Marcellin admire beaucoup Julien. Il épuise en son honneur le magasin des comparaisons historiques. On dirait parfois qu'il se hâte d'accumuler les beaux traits que l'on pourrait opposer aux actions d'éclat de Julien, comme s'il craignait qu'un autre ne s'en servît pour diminuer la gloire du jeune empereur. Nous voulons bien, semble-t-il dire, qu'on cite tel ou tel exemple d'héroïsme, à condition toutefois qu'on reconnaisse que tel haut fait de Julien ne lui est en rien inférieur (1).

Les campagnes de Gaule et la bataille d'Argentoratum sont égalées par l'historien aux guerres puniques, à la guerre contre les Cimbres et les Teutons (2). Le courage personnel du prince qu'il appelle « *Martius juvenis* (3) » lui remet en mémoire T. Manlius Torquatus et M. Valerius Corvinus (4).

Dans un autre ordre d'idées, Ammien Marcellin représente Julien comme un strict observateur des traités (5); il cite volontiers ses belles paroles (6); il loue son affabilité naturelle. Enfin il aurait voulu le voir enseveli, non pas sur les bords du Cydnus, comme en une terre d'exil, mais près des flots du Tibre, qui arrosent les tombeaux de ses augustes prédécesseurs (7). Vœu singulièrement significatif, surtout si on

(1) Cf. Amm., 24, 4, 5 : Sustulit in hoste prostrato aureum colli monile Torquatus, fudit confidentissimum Gallum alitis propugnatione Valerius postea cognomento Corvinus, hacque gloria posteritati sunt commendati. *Non invidemus :* accedat hoc quoque monumentis veteribus facinus pulchrum. — Il s'agit d'une preuve de bravoure personnelle donnée par l'empereur.

(2) Id., 17, 1, 14.

(3) Id., 17, 1, 1.

(4) Cf. supra, note 1.

(5) Amm., 18, 2, 7.

(6) Id., 21, 5, 12; 21, 9, 8; 22, 9, 11; 22, 10, 5.

(7) Id., 25, 10, 5 : Cujus suprema et cineres, si qui tunc juste consuleret, non Cydnus videre deberet, quamvis gratissimus amnis et liquidus, sed ad perpetuandam gloriam recte factorum praeterlambere Tiberis, intersecans Urbem Aeternam divorumque veterum monumenta praestringens.

le compare à un souhait analogue exprimé par Libanius. Le rhéteur d'Antioche, compatriote d'Ammien, aurait désiré, lui aussi, que le corps de Julien fût enlevé de Tarse pour être déposé, non pas à Rome, mais à Athènes, dans l'Académie, auprès de Platon (1). Libanius prise donc avant tout chez Julien les qualités du philosophe et de l'écrivain. Ammien, au contraire, sans pour cela dédaigner le talent littéraire de l'empereur et son goût des études philosophiques, l'aime surtout parce qu'il s'est montré un souverain digne de Rome, comparable aux plus illustres de ses prédécesseurs. Par là se vérifie ce que nous avons déjà affirmé, qu'Ammien, Grec de naissance, est, par le caractère et l'éducation, un véritable Romain.

Des cinq souverains dont le livre d'Ammien fait encore mention, Jovien, Valentinien Ier, Valens, Gratien et Valentinien II, nous ne retiendrons que Valentinien Ier, et Valens. Des trois autres, Jovien n'a régné que huit mois, Gratien en 378 sortait à peine de l'adolescence, et Valentinien II n'était qu'un enfant à cette même date, qui est celle où l'historien s'arrête.

Valentinien Ier et son frère Valens, originaires de Pannonie, sont assez durement traités par Ammien, le dernier surtout. Valentinien possédait en effet certaines qualités séduisantes qui devaient plaire à l'historien. C'était un superbe soldat, grand, blond, aux yeux gris, aux regards durs, qui porta la pourpre avec majesté et défendit l'empire avec énergie (2). Il sut

(1) Libanius, édition Reiske, t. I, p. 625 : τοῦτον ἐδέξατο μὲν τὸ πρὸ Ταρσῶν τῆς Κιλικίας χωρίον. Εἶχε δ' ἂν δικαιότερον τὸ τῆς Ἀκαδημίας, πλησίον τοῦ Πλάτωνος· ὥστ' αὐτῷ παρὰ τῶν ἀεὶ νέων τε καὶ διδασκάλων ἃ καὶ τῷ Πλάτωνι τελεῖσθαι.

(2) Amm., 30, 9, 6 : Corpus ejus lacertosum et validum, capilli fulgor colorisque nitor, cum oculis caesiis semper obliquum intuentis et torvum, atque pulchritudo staturae lineamentorumque recta compago majestatis regiae decus implebat.

tenir tête aux Alamans sur les frontières des Gaules, tandis que ses lieutenants faisaient de belles campagnes en Bretagne, en Illyrie, en Afrique. D'allure audacieuse et de verbe haut, il méprisait les timides, et pourtant lui-même était moins brave au fond qu'en apparence (1). Artiste par certains côtés, il parlait presque avec éloquence, il écrivait bien, peignait et sculptait agréablement, inventait des armes nouvelles (2). Chrétien, il n'inquiéta personne pour cause de religion. L'éloge qu'Ammien fait de sa tolérance est demeuré célèbre (3).

Malheureusement il se laissait emporter à des actes d'une cruauté vraiment folle, tant elle dépassait toute mesure. Ammien en donne de nombreux exemples (4). A la chasse, un valet a lâché un chien trop tôt : l'empereur le fait périr sous le bâton. Un écuyer chargé d'aller chercher des chevaux en Sardaigne en a changé quelques-uns : il meurt lapidé. La férocité du prince est quelquefois assaisonnée de plaisanteries barbares. Un avocat, Africanus, après avoir administré une province, aspirait à en gouverner une autre : « Qu'on lui » change la tête, s'écria Valentinien, puisqu'il veut changer de » province ! » Et Africanus fut en effet décapité. Ammien ne dit même pas tout ce qu'il sait, de peur qu'on ne l'accuse de noircir l'empereur à plaisir (5). Cependant un dernier trait est curieux à enregistrer. Valentinien élevait dans son palais deux ourses privées, Mica et Innocentia, qu'on nourrissait de chair humaine. Il les aimait tant qu'il avait fait placer leur cage

(1) Amm , 30, 8, 11 : Arguebat hic idem princeps timidos saepius, maculosos tales appellans et sordidos et intra sortem humilem amendandos, ad pavores irritos aliquotiens abjectius pallens et quod nusquam erat ima mente formidans.

(2) Id., 30, 9, 4.

(3) Voir la citation en note, p. 104.

(4) Amm., 29, 3, 3.

(5) Id., 29. 3, 9 : Horrescit animus omnia recensere simulque reformidat ne ex professo quaesisse videamur in vitia principis, alia commodissimi.

près de sa chambre à coucher. Il y a dans cette nature quelque chose de Néron, avec un cerveau plus sain.

Valens, qui gouvernait l'Orient, égalait son frère en cruauté (1). Les deux princes avaient des vices communs. Féroces comme des barbares, ils étaient avares comme des parvenus (2). Les riches s'en aperçurent. Les accusations de magie, de sortilège, la répression de quelques complots servirent de prétexte à des morts et à des exils suivis de confiscation.

D'une façon générale, et comme il convenait à un empereur parti de très bas, Valentinien, qui n'était qu'un soldat de fortune, poursuivait de sa haine toutes les supériorités. Il détestait les nobles, les riches, les savants, voire même ceux qui s'habillaient trop luxueusement à son gré (3). Cette fâcheuse disposition d'esprit avait dans un sens une heureuse conséquence. L'empereur aimait mieux les provinces que leurs gouverneurs ; aussi prenait-il soin qu'elles fussent bien administrées et dégrevées des impôts excessifs (4). En quoi Valens ressemblait à son frère aîné (5). Ni l'un ni l'autre ne se laissa circonvenir par un entourage de courtisans. Le mépris du personnel de la cour qui, chez Julien, avait un air d'affectation, était chez eux le franc dédain de flatteries trop fades pour chatouiller leur rude épiderme de barbares.

Ammien semble poursuivre Valens d'une animosité particulière. Il ne lui pardonne pas d'avoir écrasé l'Orient sous un

(1) Amm., 31, 14, 5 : Immanem in crudelitatem proclivior.

(2) Id., 30, 8, 8 : Aviditas plus habendi sine honesti pravique differentia... exundavit in hoc principe (Valentiniano); 31, 14, 5 : Magnarum opum intemperans adpetitor (Valens).

(3) Id., 30, 8, 10 : Bene vestitos oderat et eruditos et opulentos et nobiles ; et fortibus detrahebat, ut solus videretur bonis artibus eminere...

(4) Id., 30, 9, 1 : In provinciales admodum parcus, tributorum ubique molliens sarcinas.

(5) Id., 31, 14, 2 : la même phrase est répétée : tributorum onera studio quodam molliens singulari.

régime de terreur, et d'avoir, par ses cruautés, ensanglanté Antioche (1). Se servant d'une métaphore hardie, il lui reproche « la maladie de sa sottise qui le ronge tout entier » (2). Enfin, il raille impitoyablement ce grossier Pannonien, dont l'oreille se faisait accessible aux plus épaisses flatteries (3). A certaines épithètes qui reviennent souvent, comme *subrusticus*, *rudis*, *inconsummatus*, on reconnaît que l'historien est indigné de voir à la tête de la civilisation romaine un barbare aussi peu cultivé.

Tels sont les jugements portés par Ammien sur les empereurs, ses contemporains. Afin de donner une conclusion à cet exposé, il nous faut rechercher quelle opinion l'historien se fait du souverain pouvoir et de la façon de le bien exercer.

II

Dans toute la série des empereurs romains, Ammien en choisit quatre, dont il exalte les mérites : Titus, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, et il est reconnaissant à Julien de s'être approché de ces modèles : « Il semble, » dit-il au livre XVI, chapitre Ier, en parlant du César des Gaules, « qu'une règle » de conduite supérieure ait guidé ce jeune homme depuis » son illustre berceau jusqu'à son dernier souffle. En effet, en » très peu de temps, ses vertus privées et publiques brillèrent » d'un tel éclat que, pour la sagesse, on le comparait à Titus ; » pour ses glorieuses expéditions, à Trajan ; pour sa clémence, » à Antonin. Enfin son souci de rechercher le bien et la

(1) Amm., 29, 1, *passim*.

(2) Id., 29, 2, 14 : Ibi tunc rectoris imperii caries tota stoliditatis est profanata (*est profanata* a le sens de *fut révélée*).

(3) Id., 29, 1, 11 : Modestus... Valentem, subrusticum hominem, sibi varie commulcebat, horridula ejus verba et rudia flosculos Tullianos appellans, et ad extollendam ejus vanitiem sidera quoque, si jussisset, exhiberi promittens.

» perfection le rapprochait de Marcus, à l'imitation duquel il » façonnait ses actes et ses mœurs. » Julien lui-même, dans une lettre à Thémistius (1), dit qu'il voudrait être l'émule d'Alexandre pour la gloire, de Marc-Aurèle pour la vertu.

Chacun de ces quatre empereurs est pris comme le type d'une vertu essentielle à un souverain : sagesse, science militaire, clémence, désir éclairé et passionné du bien. Il est en effet peu douteux que ces qualités réunies en un seul homme n'en fassent un prince accompli. Si Ammien pense que Julien a été tout près de cette perfection, il est obligé de reconnaître qu'il ne l'a pas atteinte. Nous avons vu de quelles restrictions il accompagne ses éloges. Du moins le place-t-il bien au-dessus de Constance, de Valentinien et de Valens. Il dit expressément de ces deux derniers qu'ils étaient loin de le rappeler et de l'égaler, « *nec similes ejus, nec suppares* » (2).

Si nous sommes déjà renseignés sur l'opinion d'Ammien par le choix des souverains qu'il signale à l'imitation de leurs successeurs, il ne s'est pas fait faute non plus d'exprimer cette opinion à l'aide de maximes parfois nobles et fortes, tirées de son propre fonds, ou empruntées à divers philosophes, et surtout à celui qu'il semble préférer à tous les autres, à Cicéron.

« L'exercice d'un grand pouvoir, dit-il avec finesse, met ordi» nairement à nu le fond des âmes (3) ». Il serait donc important que ces âmes fussent belles.

« Celui qui détient la puissance doit éviter les excès comme » de dangereux écueils (4) ». On ne saurait parler plus sagement. Si ce conseil est un peu banal, voici en revanche de très belles paroles, imitées d'Héraclite d'Ephèse : « Un des princi-

(1) Julien, *Œuvres*, trad. Talbot, p. 219.
(2) Amm., 26, 10, 8.
(3) Id., 30, 7, 1 : Potestatis amplitudo.... nudare solita semper animorum interna.
(4) Id., 30, 8, 2.

» paux mérites de l'homme arrivé au plus haut degré du » pouvoir est de mettre sous le joug la passion de nuire, la » cruauté et la colère, et d'en dresser comme un trophée glo» rieux dans la citadelle de son âme victorieuse » (1).

Cicéron est d'un grand secours pour Ammien. S'agit-il de blâmer les abus de pouvoir de Valentinien : « Il ignorait la » maxime de Cicéron, qui déclare que ceux-là sont malheureux » qui s'imaginent que tout leur est permis » (2) ; et ailleurs : « Je pense que Cicéron a parlé magnifiquement dans son » plaidoyer pour Oppius : pouvoir beaucoup pour le salut » d'autrui a été un honneur pour bien des hommes ; ne rien » pouvoir pour leur perte n'a jamais été un déshonneur pour » personne » (3). Est-il d'avis que Constance aurait mieux fait de descendre du trône que de verser tant de sang pour s'y maintenir, c'est encore Cicéron qui lui fournit le développement de sa pensée : « Ainsi pense Cicéron, lorsque, dans une lettre » à Cornélius Nepos, il invective contre la cruauté de César : « Le bonheur, dit-il, n'est autre chose que la prospérité dans » l'honneur ; ou bien encore : le bonheur, c'est la vertu aidée » par la fortune. Celui qui n'est pas vertueux ne peut d'au» cune manière être heureux. Donc, dans les desseins abomi» nables et impies de César, il ne put y avoir de bonheur. » Et, à mon avis, plus heureux fut Camille exilé que son » contemporain Manlius, même si ce dernier était arrivé au » but de ses désirs, c'est-à-dire au trône » (4). Après avoir lu cette phrase on ne sera point surpris de rencontrer chez Ammien un bel éloge de Pompée, « l'homme le plus courageux » et le plus soucieux des intérêts de sa patrie qui fût jamais,

(1) Amm., 21, 16, 14 : Illud vero eminere inter praecipuas laudes, cum potestas in gradu, velut sub jugum missa nocendi, saeviendi cupiditate et irascendi, in arce victoris animi tropaeum erexerit gloriosum.

(2) Id., 19, 12, 18.

(3) Id., 30, 8, 7.

(4) Id., 21, 16, 13.

» comme le prouvent des témoignages éclatants » (1). Il est pompéien avec Cicéron.

Rien ne permet mieux d'apprécier la sagesse et la clémence d'un souverain que d'observer comment il use de son pouvoir et de son influence en matière judiciaire. Sous Constance, Valentinien et Valens, la justice n'était pas toujours rendue avec intégrité. Les juges ne furent souvent que les instruments des cruautés et des vengeances des empereurs. En particulier, lorsque la tentative de Procope pour détrôner Valens eût avorté, les tribunaux à la dévotion du prince prononcèrent, sous prétexte de sévérité, un grand nombre de condamnations iniques. Ammien blâme avec énergie et en termes vraiment forts la pression exercée par la volonté impériale sur les décisions des juges. « Quand les lois et le droit, dit-il, ne » sont qu'un voile jeté sur des desseins impies, quand les juges » appelés à siéger prennent le masque des Caton et des » Cassius, mais qu'en réalité les causes sont jugées selon la » volonté d'un pouvoir irrité, et que la vie et la mort du » premier venu sont livrées au caprice de ce pouvoir, alors » on tombe d'un coup dans les pires maux » (2).

Comme il a la passion de la justice, Ammien a aussi la passion de l'honneur. Il ne saurait approuver les lâches procédés employés par des souverains peu scrupuleux pour se débarrasser de leurs ennemis. Le roi d'Arménie, Para, inquiétait Valens. L'empereur ordonna au commandant des troupes romaines en Arménie, Trajan, d'attirer chez lui le jeune prince, de l'inviter à sa table, et de le tuer. Cet assassinat fut exécuté au mépris des lois de l'hospitalité. La vertueuse indignation

(1) Amm., 17, 11, 4.

(2) Id., 26, 10, 10: Ubi vero consiliis impiis jura quidem praetenduntur et leges, et Catonianae vel Cassianae sententiae fuco perliti resident judices, agitur autem quod agitur ad voluntatem praetumidae potestatis, et ex ejus libidine incedentium vitae necisque momenta pensantur, ibi capitalis vertitur pernicies et abrupta.

de l'historien éclate dans un beau mouvement oratoire, à peine gâté par un peu d'emphase. Il en appelle aux mânes de ce Fabricius, qui, à l'offre qu'on lui faisait d'empoisonner Pyrrhus, répondit en écrivant au roi, son ennemi, de se tenir sur ses gardes (1).

Loin que le souverain doive s'efforcer d'inspirer la terreur, sa bonté devrait être le port accessible aux malheureux que la fortune trahit; « car la fin d'un pouvoir fondé sur la justice » est, comme nous l'apprennent les Sages, l'utilité et le salut » des sujets » (2). Par « les Sages », entendez Cicéron, à qui cette phrase est empruntée (3). Ammien, la trouvant fort belle, non sans raison, l'a placée ailleurs dans la bouche de Julien mourant.

Où maintenant le souverain apprendra-t-il ces difficiles et sublimes devoirs? Qui lui enseignera tant de hautes vertus? C'est la philosophie, science divine, véritable éducatrice des bons princes : « O connaissance admirable des doctrines philo- » sophiques, qu'une faveur céleste accorde à quelques privilégiés, » s'écrie Ammien avec un accent passionné, toi qui as souvent » amendé les natures les plus vicieuses, que de bien tu » aurais pu faire dans les ténèbres de ce temps, si Valens » avait su par toi que le pouvoir impérial n'est, selon la » définition des Sages, que le souci du salut des autres, et » qu'il est d'un bon prince de restreindre sa puissance, de » résister à ses passions et à ses haines implacables, sachant, » selon le mot du dictateur César, que le souvenir d'an-

(1) Amm., 30, 1, 22 : Ingemiscat, si quis e vita digressis est dolor, hujus adrogantiam facti Fabricius ille Luscinus...

(2) Id , 30, 8, 14 : Nec (il s'agit de Valentinien) adflictis, si fors ingruisset inferior, erat ullum in principis benignitate perfugium, quod semper ut agitato mari jactatis portus patuit exoptatus. Finis enim justi imperii, ut sapientes docent, utilitas oboedientium aestimatur et salus.

(3) Cic., *de Officiis*, I, 25, 85.

» ciennes cruautés est pour la vieillesse un bien misérable
» viatique » (1).

Ces paroles ramènent notre pensée vers Marc-Aurèle et vers Julien, les deux empereurs philosophes, les deux exemplaires vivants, l'un plus parfait, l'autre moins, de l'idéal qui est dans l'esprit d'Ammien. Soldat et philosophe, tel est pour lui l'homme complet, l'homme supérieur, digne du trône. D'où sa haine pour Valens, qui n'était ni l'un ni l'autre, et sa sympathie pour Julien, le véritable héros de son livre.

(1) Amm., 29, 2, 18 : O praeclara informatio doctrinarum, munere caelesti indulta felicibus quae vel vitiosas naturas saepe excoluisti, quanta in illa caligine temporum correxisses, si Valenti scire per te licuisset nihil aliud esse imperium, ut sapientes definiunt, nisi curam salutis alienae, bonique esse moderatoris restringere potestatem, resistere cupiditati omnium rerum et implacabilibus iracundiis, nosseque, ut Caesar dictator aiebat, miserum esse instrumentum senectuti recordationem crudelitatis!..

CHAPITRE IX

Les idées politiques et morales d'Ammien (Suite). Les conseillers des Empereurs. — Les fonctionnaires. — La justice. — Les grands procès.

Tout autant que les empereurs, les grands personnages qui les entouraient, et qui participaient par leurs conseils ou par leurs actes à l'administration de l'empire, ont été soumis à la critique du moraliste qu'est Ammien. Ce qu'ils ont fait de bien ou de mal est pesé dans une balance assez délicate par un homme qui ne sépare jamais la politique de la morale.

Durant la deuxième moitié du IVe siècle, on rencontre, parmi le haut personnel de l'administration impériale, des hommes qui ne sont ni de sang grec, ni de sang romain, proprement des barbares (1). Ammien les traite en général sévèrement.

Grecs et Romains demeuraient rivaux, sinon ennemis, les Romains méprisant volontiers les Grecs. L'empereur Julien s'entendit un jour traiter par des soldats mécontents de « méchant Grec menteur » (2). Ammien, tout plein d'admiration qu'il soit pour l'esprit latin, ne s'en montre pas moins quelquefois blessé par la morgue hautaine des Romains de race, si dédaigneux de l'étranger (3).

(1) Voir Léotard : *Les Barbares dans l'empire romain*. Paris 1873, ch. VII, p. 175-191.
(2) *Graeculus fallax*. Amm., 17, 9, 3.
(3) Cf. Amm., 14, 6, 22.

Mais, en présence des Barbares, les défenseurs des antiques traditions, qu'ils fussent des Grecs ou des Romains, s'accordaient le plus souvent dans leur mépris commun pour les nouveaux venus. Ils s'indignaient d'être gouvernés par un Valens, un Pannonien, auquel les habitants de Chalcédoine, qu'il assiégeait, lançaient du haut de leurs murailles l'injure caractéristique de « buveur de bière » (1).

Il entrait dans ce mépris, très sensible chez Ammien, une grande part d'injustice. En effet, un esprit sans préjugés et sans passion aurait pu remarquer que les Barbares commençaient à former la partie saine, forte et vivace de l'empire romain. Les chefs militaires se recrutaient de plus en plus dans leurs rangs. Dans l'entourage de Valentinien se trouvaient des hommes dont le parler énergique et franc contrastait heureusement avec les flatteries obséquieuses des courtisans de Constance. Témoin ce trait. Comme Valentinien, désireux de se choisir un collègue, avait réuni son conseil et demandait des avis, au milieu du silence général, le maître de la cavalerie, Dagalaïf, osa dire en face à l'empereur : « Si tu » aimes ta famille, tu as ton frère sous la main ; si tu » aimes la république, cherche un homme qui soit digne de » la pourpre ; *si tuos amas, habes fratrem, si rempublicam,* » *quaere quem vestias* » (2).

Ce fut grâce à l'élément barbare que l'esprit militaire, si engourdi sous Constance, se réveilla sous Valentinien. Julien lui-même, l'Hellène raffiné, comprit qu'il y avait là une source féconde d'énergie. Après avoir reproché à Constantin l'introduction de barbares dans les hautes fonctions civiles et militaires, il n'hésitait pas à créer consul pour l'année 362 un barbare, Nevitta, ce dont notre historien se montre très

(1) *Sabaiarius.* Amm., 26, 8, 3. La *sabaia* était une boisson fermentée, dans le genre de la bière.

(2) Amm., 26, 4, 1.

scandalisé : « C'est alors aussi que Julien attaqua la mémoire » de Constantin, le traitant de novateur, par qui avaient été » bouleversées les anciennes lois et les anciennes mœurs. Il » l'accusait ouvertement d'avoir, le premier de tous, élevé » des barbares jusqu'aux faisceaux et jusqu'à la toge consu- » laire. Reproche maladroit et inconséquent ; car lui-même, » qui aurait dû éviter ce qu'il attaquait si violemment, » donna peu après comme collègue à Mamertin dans le » consulat Névitta, qui n'était, ni par la naissance, ni par les » services rendus, ni par le renom, l'égal de ceux auxquels » Constantin avait conféré la magistrature suprême ; c'était au » contraire un homme peu cultivé, grossier et, vice intolérable » entre tous, cruel dans l'exercice de ses hautes fonctions » (1).

Il faut dire que le consulat, malgré le peu de pouvoir réel qu'il conférait, était cependant encore la première dignité de l'empire. Magistrature traditionnelle, elle n'allait d'ordinaire qu'à des personnages de grande famille, qui avaient un nom et des ancêtres. De là le mécontentement d'Ammien à propos de l'élévation au consulat d'un Névitta.

Mais Julien n'avait pas le respect superstitieux des grands souvenirs de Rome. A cet égard, c'est bien un Grec, et un Grec sceptique et malicieux. Il n'était pas d'un tempérament à faire montre d'une admiration de commande pour l'aristocratie romaine.

Pourtant les empereurs affectaient, en général, de témoigner les plus grands égards aux sénateurs et aux nobles Romains. Valentinien, à vrai dire, ne se fit pas faute d'abandonner aux vengeances du vice-préfet de Rome, Maximinus, les personnages les plus considérables. Mais lorsqu'une députation composée de Prétextat, de Venustus et de Minervius, vint le trouver de la part de la noblesse de Rome pour lui

(1) Amm., 21, 10, 8.

faire des remontrances, et se plaindre que des sénateurs étaient, contre tous les usages, exposés à subir la torture, Valentinien s'écria qu'il n'y était pour rien, qu'on le calomniait abominablement (1).

Ces sentiments, qui, chez les souverains, sont peut-être simulés par politique, ont chez l'historien un caractère d'absolue sincérité. Il déclare sérieusement que le Sénat est « le » sanctuaire du monde » (2), et dans le même passage, il parle des « vénérables figures de la race patricienne, *reve-» rendae patriciae stirpis effigies* ».

Ammien admire donc sans restriction les Symmaque, les Prétextat, ces illustres représentants du patriciat romain. Il les aime pour leur haute culture philosophique et littéraire, pour l'honnêteté et la gravité qu'ils apportent dans l'exercice des fonctions dont ils sont investis.

« Symmaque, qui succéda à Apronianus (à la préfecture de » Rome, en 367), doit être cité comme un exemple de science » et de modération. Grâce à lui, la ville très sainte, *urbs » sacratissima*, vécut plus qu'à l'ordinaire dans le calme et » dans l'abondance » (3).

Prétextat, cet homme dont Macrobe dit que pour les mœurs il égalait Socrate, et qu'il était plus capable que le philosophe de rendre des services efficaces à la république (4), « administra dans la perfection la préfecture de » la ville (en 368). Par de nombreux actes d'intégrité et de » probité, vertus qui le signalèrent dès son adolescence, il » parvint, chose rare, tout en se faisant craindre, à ne pas » perdre l'affection des citoyens, qui ne s'attache guère ordi-» nairement aux magistrats redoutés. » Il sut apaiser les luttes

(1) Amm., 28, 1, 24 et 25.
(2) Id., 16, 10, 5.
(3) Id., 17, 3, 3.
(4) Macrobe, *Saturn.*, II, 1 : Ipse, nec in moribus Socrate minor, et in republica philosopho efficacior.

intestines des chrétiens à propos du différend survenu entre Damase et Ursin, qui se disputaient l'épiscopat de Rome. Il imposa d'excellentes mesures d'utilité générale, « et, dans » l'examen des litiges, il mérita plus que personne cet éloge » que Cicéron accorde à Brutus : bien qu'il ne donnât rien à la » faveur, tout le monde pourtant se croyait favorisé par lui » (1).

Ammien exalte d'autant plus volontiers la probité d'administrateurs tels que ceux-là qu'elle contraste plus fortement avec la vénalité d'un grand nombre de fonctionnaires civils et militaires. L'historien se plaint amèrement de ce que, avec de l'argent, il soit souvent possible de se tirer d'affaire devant un tribunal : « Il arrivait parfois que les riches obtenaient, à » force d'instances, la protection des puissants, auxquels ils » s'attachaient comme le lierre aux grands arbres, et qu'ils » achetaient leur absolution en versant de grosses sommes ; » tandis que les pauvres, dont les ressources se trouvaient ou » nulles ou trop faibles pour payer leur salut, étaient con- » damnés brutalement. Ainsi la vérité se voilait de mensonges, » et plus d'une fois le faux prévalut sur le vrai » (2).

Ailleurs il précise ses accusations et nomme le fonctionnaire prévaricateur, par exemple Musonianus, préfet du prétoire en Orient : « Il était tout entier livré au désir sordide » de s'enrichir, comme il parut en maintes circonstances, et » en particulier dans les procès instruits au sujet de la mort » de Théophile, gouverneur consulaire de la Syrie, mis en » pièces par une foule furieuse, à laquelle Gallus l'avait traî- » treusement abandonné. Des pauvres qui, à l'époque de » l'accomplissement du crime, étaient notoirement absents, » furent condamnés, tandis que des riches, auteurs du forfait, » furent absous, après confiscation de leurs biens » (3). C'est

(1) Amm., 27, 9, 8 sqq.
(2) Id., 15, 2, 9.
(3) Id., 15, 13, 2.

du même Musonianus qu'Ammien dit encore : « Il était instruit, mais vénal, et prêt à se laisser détourner de la vérité pour de l'argent » (1).

Des généraux n'étaient pas exempts de ce vice. « Prosper, qui remplissait, en Gaule, les fonctions de maître de la cavalerie, se montrait honteusement inerte, et, comme dit le poète comique, dédaignant l'art de dérober, volait ouvertement » (2). A la fin du même chapitre, Ammien déclare que si les Perses ravageaient l'Arménie et la Mésopotamie, c'est que « les généraux romains étaient occupés à dépouiller les populations soumises à l'empire. »

Cette cupidité des fonctionnaires et des généraux n'était pas un mal nouveau dans l'empire. Les Annales de Tacite en relatent plus d'un exemple. Mais ces exemples devenaient plus nombreux à mesure que le recrutement du personnel était soumis à des règles moins sévères. La loyauté de ce recrutement fut une des préoccupations de Julien. Il s'en explique dans un discours adressé à ses soldats : « Afin de sauvegarder le bon ordre dans les affaires, afin que les récompenses dues aux hommes courageux leur soient réservées entièrement, afin que les honneurs ne soient pas la proie d'intrigues clandestines, voici l'engagement que je prends en présence de votre respectable assemblée. Aucun magistrat civil, aucun chef militaire ne sera promu à un grade supérieur sur une recommandation autre que celle de ses mérites ; et celui-là ne s'en tirera pas sans que son honneur en souffre qui essaiera d'intriguer en faveur de n'importe qui » (3).

(1) Amm., 16, 9, 2 : in totum lucrandi aviditate sordescens, etc.

(2) Id., 15, 13, 3.

(3) Id., 20, 5, 7 : Ut autem rerum integer ordo servetur, praemiaque virorum fortium maneant incorrupta, nec honores ambitio praeripiat clandestina, id sub reverenda consilii vestri facie statuo, ut neque civilis quisquam judex nec militiae rector, alio quodam praeter merita suffragante, ad potiorem veniat gradum, non sine detrimento pudoris eo, qui pro quolibet petere temptaverit, discessuro.

Il est vrai que les empereurs choisissaient encore assez souvent leurs fonctionnaires parmi les sénateurs, dans ce milieu instruit et honnête que représentent Symmaque et Prétextat (1). Cependant la lecture d'Ammien nous apprend qu'ils gouvernaient volontiers au moyen de leurs conseillers intimes, hommes sans naissance souvent, hommes nouveaux, mais par cela même plus énergiques que les autres, et plus utiles dans une époque de trouble et de transformation.

Les membres des vieilles familles qui ne demandaient qu'à remplir sagement et utilement le « *cursus honorum* » se voyaient peu à peu remplacés par des parvenus à la volonté plus docile et à l'échine plus flexible. Un despote aime que ses fonctionnaires soient ses créatures. Il a plus de confiance en des hommes de rien qui lui doivent tout qu'en des hommes qui ont conscience de leur dignité personnelle, et qui ne font pas facilement le sacrifice de leur indépendance.

Chaque souverain a près de lui un conseiller, un guide, dont l'influence, bonne ou mauvaise, est toujours considérable. Constance a l'eunuque Eusebius. Auprès de Julien se tient son chambellan Eutherius, un eunuque également. Valentinien demande des avis au questeur Eupraxius. Je ne parle pas des clarissimes, nobilissimes, et autres personnages de marque qui composent la cour, que les princes consultent souvent, et auxquels ils confient des missions importantes, foule considérable de courtisans avides, que Constance en particulier, selon la vigoureuse expression d'Ammien, « engraissa de la moelle des provinces » (2).

Ammien n'a pas manqué de peindre un certain nombre

(1) Cf. C. Lécrivain : *Le Sénat depuis Dioclétien.* Thèse de doctorat. Paris, 1888, p. 9.

(2) Amm., 16, 8, 12 : Ut documenta liquida prodiderunt, proximorum fauces aperuit primus omnium Constantinus, sed eos medullis provinciarum saginavit Constantius.

de ces personnages, et de tirer du récit de leurs méfaits ou de leurs bonnes actions quelques instructions morales à l'usage de ses auditeurs et de ses lecteurs.

La mort d'Eusebius, ordonnée par Julien au début de son règne, ne fut, selon l'historien, que le juste châtiment de ses crimes. « Eusebius, chambellan de Constance, homme rempli » d'orgueil et de cruauté, fut condamné à la peine capitale. » De la condition la plus basse, il s'était élevé au point » d'imposer presque sa volonté à l'empereur, et il en était » devenu intolérable. La divinité qui contemple les actions » humaines, Adrastia, après lui avoir, comme on dit, touché » l'oreille pour lui conseiller de mieux vivre, comme il résistait, » le précipita de sa grandeur comme du haut d'une roche » élevée » (1).

Eusebius, qui fut l'ennemi du général Ursicinus, le chef admiré et aimé d'Ammien, était un eunuque, c'est-à-dire ce que notre historien déteste le plus au monde. L'eunuque est le produit des vices et des superstitions de l'Asie, vices et superstitions fort goûtés, à la vérité, des Romains de la décadence, mais odieux à un homme qui, comme Ammien, avait, ou tout au moins essayait d'avoir une âme antique et vraiment romaine. Les eunuques font désormais partie intégrante de la société du bas-empire. Ils y ont leur place comme serviteurs et confidents dans les grandes maisons. Un riche propriétaire a ses eunuques. Les empereurs ont les leurs, dont ils font souvent leurs hommes de confiance. Eusebius fut chargé par Constance de plusieurs missions de grande importance. En 354, il est envoyé à l'armée de Gaule,

(1) Amm., 22, 3, 12: Eusebium super his, cui erat Constantiani thalami cura commissa, alte spirantem et dirum, addixere paenae letali. quem ab ima sorte ad usque jubendum imperatori paene elatum ideoque intolerabilem, humanorum spectatrix Adrastia aurem, quod dicitur, vellens monensque ut castigatius viveret, reluctantem praecipitem tanquam e rupe quadam egit excelsa.

à Châlons, pour apaiser les soldats mutinés à cause du manque de vivres et d'argent (1). C'est lui qui, accompagné de deux officiers, se rendit en Istrie au-devant de Gallus, César d'Orient, pour le juger sommairement, et procéder à son exécution (2). Constance lui donna la même année de pleins pouvoirs pour faire justice des complices de Gallus dans les troubles d'Antioche (3). Ces malheureux, que l'on traînait d'Orient vers l'Italie, rencontrèrent leur terrible juge près d'Aquilée. C'est là qu'ils furent suppliciés ou condamnés à l'exil. C'est de là qu'Eusebius et son acolyte Arboreus revinrent tout gonflés d'orgueil, « *velut ovantes* », pour rendre compte à l'empereur de leur sinistre besogne.

Lorsque, après la désastreuse campagne de Perse en 359, qui eut pour résultat la perte d'Amida, Constance eut ordonné une enquête et nommé pour la diriger Arbétion et le maître des offices Florentius, ceux-ci, dit l'historien, n'osèrent pas mettre en avant la vraie cause du désastre, c'est-à-dire l'incurie de Sabinianus, et cela par crainte d'offenser Eusebius, « *ne offenderetur Eusebius, cubiculi tunc praepositus* » (4). Ils cherchèrent des raisons futiles à côté de la vérité.

« Si Numa Pompilius ou Socrate disaient quelque bien d'un » eunuque, même sous la foi du serment », écrit quelque part l'historien, « on les accuserait d'avoir menti » (5). Aussi comprend-on qu'il ait considéré le supplice d'Eusebius, ordonné par Julien, comme un acte de nécessaire et malheureusement trop tardive justice.

Ammien a pourtant rencontré un eunuque exceptionnel, un modèle de droiture et de franchise, Eutherius, qui remplit

(1) Amm., 14, 10, 5.
(2) Id., 14, 11, 25.
(3) Id., 15, 3, 2.
(4) Id., 20, 2, 3.
(5) Id., 16, 7, 4.

auprès de Julien les mêmes fonctions qu'Eusebius auprès de Constance. Il en exprime son étonnement, qui est profond; « mais, remarque-t-il, on voit les roses naître au milieu des » ronces, et, parmi les bêtes féroces, il en est qui s'appri- » voisent. » Un chapitre tout entier (1) est consacré à célébrer les vertus de cet ancien esclave arménien, qui, devenu l'ami intime d'un empereur, sut lui rendre maint service et le corriger de quelques défauts. Sa vieillesse, passée à Rome, fut empreinte de cette grandeur calme que confèrent une bonne conscience et l'estime affectueuse de tous, au lieu que la plupart des hommes de son espèce mouraient dans l'obscurité et dans le mépris (2).

Avec sa manie habituelle d'érudition, l'historien cherche à qui pourrait bien être comparé cet eunuque extraordinaire. Tout son savoir ne lui fournit que le nom de Menophilus, eunuque de Mithridate, qui, après avoir tué la fille de son maître pour l'empêcher de tomber aux mains de Pompée, se poignarda sur le cadavre. Encore n'est-ce là qu'un acte d'héroïsme isolé, tandis que le grand mérite d'Eutherius est d'avoir vécu toute une existence d'honnêteté et de vertu.

C'est parce qu'il est un moraliste qu'Ammien insiste parfois longuement sur des personnages et sur des faits qui ne semblent pas mériter de tenir, dans une histoire générale, une place aussi considérable. Tel, par exemple, le procès dont les péripéties compliquées se déroulèrent à Rome de 366 à 368, et dont la conduite fut confiée par Valentinien au vice-préfet de la ville, Maximinus (3).

Ce Maximinus est un des hommes que l'historien a poursuivis de ses invectives les plus passionnées. Il en fait le type

(1) Amm., 16, 7.

(2) Voir plus haut la fin de notre chapitre II.

(3) Cf. Amm., 28, 1, 1, sqq.

du magistrat féroce et sans scrupules, c'est un vrai juge d'enfer, « *tartareus cognitor.* » Il était né à Sopianes, en Valérie, où son père occupait une petite place de greffier auprès du gouverneur de la province. La famille était d'origine barbare. Bien que son père fût déjà entré dans les cadres de l'administration romaine, et que lui-même eût reçu une éducation passable, cependant, sous une surface à peu près dégrossie, la barbarie native était demeurée. Brutal, envieux, avare, grossièrement superstitieux, il n'attend qu'une occasion pour s'abandonner à des instincts que l'éducation a mis à la gêne. Muni de pouvoirs extraordinaires, il en profita pour satisfaire sa férocité, et aussi sans doute ses rancunes et ses haines de parvenu. « Ayant reçu le pouvoir de nuire, » Maximinus donna carrière à la férocité naturelle qu'il portait » en son âme brutale, comme font les bêtes lâchées dans les » amphithéâtres, quand les portes de leurs cages sont brisées » (1). Ammien l'appelle un brigand à l'âme de fauve, « *spiritus ferini latronem* » ; il le compare à un serpent blessé qui se retourne pour mordre, « *velut serpens vulnere rotae cujusdam adtritus* ». Ce qui domine chez Maximinus, c'est l'orgueil de sa puissance. Un décret de l'empereur lui a permis, à lui, d'humble origine, de faire comparaître et de juger des patriciens, des sénateurs, de les faire trembler, de les condamner, de les envoyer à d'indignes supplices au mépris des lois. Aussi quelle exaltation de vanité méchante ! Il n'y a d'innocents, dit-il, qu'autant qu'il le veut bien, « *nullum se invito reperiri posse insontem* ». Sa personne, sa démarche crient l'orgueil. « Dans » son exaltation il semblait, à voir la façon dont il jetait les » pieds à droite et à gauche, qu'il ne marchait plus, mais qu'il » dansait. On eût dit qu'il essayait d'imiter les Brahmanes qui, » selon quelques traditions, ont la faculté de marcher en l'air

(1) Amm., 28, 1, 10 : Accepta igitur nocendi materia, Maximinus effudit genuinam ferociam pectori crudo adfixam, ut saepe faciunt amphitheatrales ferae, diffractis tandem solutae posticis.

» devant les autels » (1). On lui donna un acolyte, le notaire Léon, que l'historien ne ménage pas davantage, « un funèbre » brigand pannonien, soufflant la cruauté par son museau de » fauve, non moins avide de sang que Maximinus » (2). Tout en faisant la part de l'exagération habituelle à l'historien, il n'en reste pas moins que les enquêtes et les supplices ordonnés par Maximinus et Léon répandirent la terreur dans Rome, « *decolorabant speciem Urbis Aeternae* » ; à ce point qu'une mission, composée de trois sénateurs, fut envoyée à Valentinien pour protester contre les actes du vice-préfet (3).

Les affaires que Maximinus eut à examiner donnaient prise à la délation et à l'arbitraire. Il s'agissait, en effet, d'empoisonnements, de sortilèges, d'adultères, affaires délicates entre toutes. Maximinus ne vit dans la difficulté des enquêtes et dans le vague des accusations qu'une occasion de faire le plus de victimes possible. Des sénateurs, Cethegus, Paphius, Cornelius, furent mis à mort. Hymetius, ancien proconsul d'Afrique, fut condamné à l'exil. Des femmes, Claritas, Flaviana, subirent le dernier supplice. Le juge impitoyable devenu, en récompense de son zèle, préfet du prétoire, eut des successeurs qui, sous son influence, continuèrent son œuvre abominable, Simplicius d'Hémone, ancien grammairien, vicaire du préfet en 375, et le Gaulois Doryphorianus.

Le tableau de telles cruautés paraîtrait aux regards d'Ammien incomplet, peut-être inutile, s'il n'en tirait une leçon. Son âme honnête se soulage et se rassure à constater que la destinée ne laissa impuni aucun de ces bourreaux. « Les

(1) Amm., 28, 1, 13: Pedes huc et illuc exultando contorquens, saltare, non incedere videbatur, dum studebat inter altaria celsius gradientes, ut quidam memorant, imitari Brachmanas.

(2) Id., 28, 1, 12: Leonem notarium, bustuarium quemdam latronem Pannonium, efflantem ferino rictu crudelitatem, etiam ipsum nihilo minus sanguinis humani avidissimum.

(3) Id., 28, 1, 24 et 25.

» suprêmes malédictions des victimes ne tardèrent pas à » produire leur effet. Comme nous le dirons en temps et lieu, » le même Maximinus, pour son orgueilleuse et insupportable » conduite, fut condamné, sous Gratien, à mourir de la mort » des criminels. Simplicius fut tué en Illyrie. Doryphorianus, » sous le poids d'une accusation capitale, fut jeté dans le » Tullianum. Sur le conseil de la mère de l'empereur, il en » fut tiré pour périr, une fois revenu chez lui, dans les » pires tortures » (1).

Ces sanglants procès fournissent à l'histoire des mœurs au IVe siècle des documents de première importance. C'est pour cette raison sans doute qu'Ammien insiste encore plus longuement sur les poursuites exercées en 371 à Antioche contre Théodore et ses complices, accusés d'avoir conspiré contre l'empereur Valens (2).

Le procès d'Antioche est plus intéressant que ceux de Rome. Le récit d'Ammien est plus clair. L'historien semble avoir mieux connu les événements. Dans tous les cas, ses documents étaient très précis, car il cite textuellement le discours qu'un des accusés prononça devant le tribunal (3). En outre, tandis que les événements de Rome n'avaient intéressé Valentinien que de loin, ceux d'Antioche touchaient de très près Valens, dont la présence pesait fortement sur les décisions des juges.

Cette conspiration est curieuse à plus d'un titre, entre

(1) Amm., 28, 1, 57 : Sed accelerarunt ultimae dirae caesorum. Namque, ut postea tempestive dicetur, et idem Maximinus sub Gratiano intoleranter se efferens damnatorio jugulatus est ferro, et Simplicius in Illyrico trucidatus, et Doryphorianum pronuntiatum capitis reum, trusumque in carcerem Tullianum, matris consilio princeps exinde rapuit, reversumque ad lares per cruciatus oppressit immensos.

(2) Ammien consacre à ce procès deux longs chapitres, 29, 1 et 2.

(3) Amm , 29, 1, 29.

autres par la façon dont elle naquit, et par le jour dont elle éclaire la cruauté soupçonneuse de Valens.

La magie était au fond de l'affaire. On la trouve presque partout au IVe siècle. Un tireur d'horoscope, Héliodore, joue un des premiers rôles. Voici les faits. Plusieurs personnages, pour la plupart fonctionnaires ou anciens fonctionnaires, avaient cherché à savoir au moyen de sortilèges qui serait le successeur de Valens. L'oracle mystérieux avait désigné le notaire Théodore, qui eut la faiblesse de se laisser séduire par une si brillante perspective, et l'imprudence d'entretenir à ce sujet une correspondance compromettante. Le complot, dangereux ou non, existait donc. Il n'en fallait pas tant pour faire arrêter, condamner et supplicier un grand nombre de personnes, plus ou moins mêlées à la conspiration.

La succession à l'empire n'étant rien moins qu'assurée à la famille des empereurs régnants, des ambitieux pouvaient, sans trop d'outrecuidance, aspirer à devenir les maîtres de l'Occident ou de l'Orient. Dans une société très superstitieuse, on comprend que tous les moyens de connaître l'avenir aient été mis en jeu pour fortifier ces espérances, et que des charlatans aient tiré parti de cette situation pour s'enrichir, et se ménager du crédit auprès d'hommes qui, après tout, avaient des chances d'atteindre le but de leur ambition. De leur côté, les empereurs étaient intéressés à poursuivre activement de semblables manœuvres, et à se montrer impitoyables pour leurs auteurs. Valens, Ammien le reconnaît, avait des raisons pour se montrer particulièrement sévère. Deux fois il avait failli être massacré (1). Six ans à peine s'étaient écoulés depuis la tentative audacieuse de Procope, cet aventurier qui s'était rendu maître de Constantinople et d'une partie de l'Asie Mineure avec une facilité et une rapidité stupéfiantes (2). Il n'est pas

(1) Amm., 29, 1, 15 et 16.
(2) Id., 26, 5 et 6 sqq.

étonnant non plus qu'un barbare assez grossier, comme l'était Valens, se soit laissé échauffer l'imagination par les fonctionnaires qui l'entouraient, et qui pouvaient avoir intérêt à exciter sa colère; ni qu'il se soit pris d'une amitié passionnée pour Héliodore, ce charlatan impudent, devenu, en dévoilant la conspiration, peut-être son sauveur.

Au grand scandale de la population d'Antioche, Héliodore fut l'enfant gâté du palais. On le nomma chambellan, on le choya. On pourvut à ses besoins, à ses débauches même. Il était avocat : il devint le maître du prince dans l'art de la parole, donna des leçons de rhétorique au barbare couronné, maladroit et ignorant, et lui apprit à mettre de l'esprit dans ses discours (1). En récompense, lorsqu'il mourut, peu de temps après, probablement empoisonné par vengeance, Valens lui fit faire des funérailles princières. On eut toutes les peines du monde à empêcher l'empereur d'accompagner le corps de son favori. Du moins il obligea les personnages de marque à suivre le convoi, en grand deuil, nu-tête, avec tous leurs insignes (2). Le scandale ne l'émut pas. C'était une idée fixe, comme une idée d'enfant têtu. Deux célèbres consulaires, Eusebius et Hypatius, parents de l'empereur Constance, durent être de la cérémonie.

Le procès fit beaucoup de victimes. « On voyait de tous » côtés tuer les hommes, comme des bêtes, *ut pecudum ubique* » *trucidatio cernebatur* » (3). Maxime d'Ephèse, l'illustre précepteur de l'empereur Julien, périt. Un autre philosophe, un certain Simonide, dut à son héroïque résignation au milieu des tortures d'être brûlé vif, au lieu d'avoir la tête tranchée.

L'historien a l'âme désolée en racontant de pareilles horreurs. « La terreur avait envahi tout le monde. Pour

(1) Amm., 29, 2, 7.
(2) Id , 29, 2, 12 sqq.
(3) Id., 29, 1, 40.

» parler plus expressément, tous, à cette époque, nous ram» pions, pour ainsi dire, dans les ténèbres, à nous croire au » pays des Cimmériens, en proie à la même épouvante que » les convives de Denys de Sicile, qui, tandis qu'on les gorgeait » de festins plus tristes que toutes les famines, voyaient » pendre du plafond des salles où ils étaient attablés des épées » attachées à des crins de cheval et menaçant leurs têtes » (1). C'est dans le même chapitre qu'Ammien regrette éloquemment que les lumières de la philosophie n'aient pas jeté quelque clarté dans l'esprit ténébreux de Valens, dont l'ignorance orgueilleuse et les colères implacables ont accumulé tant de ruines. Il se console, comme il l'a déjà fait ailleurs, à la pensée que la justice divine ne ferme jamais les yeux sur les crimes des hommes. « Après tant d'iniquités commises, après » ces tortures, qui laissèrent sur des corps d'hommes libres, » pour ceux qui survécurent, des traces abominables, du » moins l'œil toujours ouvert de la Justice, cet œil, juge et » vengeur éternel, veilla attentivement. En effet, les suprêmes » malédictions des victimes émurent de leurs justes plaintes » la divinité éternelle; elles allumèrent les torches de Bel» lone, pour la confirmation de l'oracle qui avait prédit » qu'aucun de ces crimes ne serait commis impunément » (2). La tristesse d'Ammien en présence des calamités publiques est quelquefois bavarde et pédante. Elle est certes moins

(1) Amm., 29, 2, 4 : Universos invaserat terror. Namque, ut pressius loquar, omnes ea tempestate velut in Cimmeriis tenebris reptabamus, paria convivis Siculi Dionysii pavitantes, qui, cum epulis omni tristioribus fame saginarentur, ex summis domorum laqueariis, in quibus discumbebant, setis nexos equinis et occipitiis incumbentes gladios perhorrebant.

(2) Id., 29, 2, 20 : Post commissa iniquitatibus variis ante dicta, et impressas faede corporibus liberis, quae supervixerant, notas, inconnivens Justitiae oculus arbiter et vindex perpetuus rerum vigilavit attente. Namque caesorum ultimae dirae, perpetuum numen ratione querelarum justissima commoventes, Bellonae accenderant faces, ut fides oraculi firmaretur quod nihil impune praedixerat perpetrari. — Il s'agit d'un oracle qui annonçait la mort violente de Valens.

discrète et moins pénétrante que celle de Tacite. Elle a pourtant, malgré l'enflure de son expression, dans les deux chapitres que nous venons d'étudier, des accents énergiques et sincères. D'ailleurs, un Maximinus, un Héliodore et un Valens n'arrivaient pas à la taille d'un Tigellin, d'un Narcisse et d'un Néron.

C'est en moraliste surtout qu'Ammien jugeait les empereurs ; c'est en moraliste aussi, nous venons de le voir, qu'il apprécie le personnel de l'administration impériale. Toute sa politique consiste en définitive à demander que les souverains fassent un choix de fonctionnaires intègres, justes, exempts de cruauté. Il voudrait par-dessus tout que les fonctions judiciaires, dont son esprit droit se fait une si haute idée, ne fussent confiées qu'à des hommes d'une sagesse et d'une honnêteté éprouvées, tant c'est une chose grave et qui demande de la prudence « que de » prononcer une sentence d'où dépend la vie d'un homme, qui » est une partie du grand tout, et qui complète la série des » êtres animés, *de vita et spiritu hominis, qui pars mundi est » et animantium numerum complet, laturum sententiam diu » multumque cunctari oportere* » (1).

(1) Amm., 29, 2, 18.

CHAPITRE X

Les idées politiques et morales d'Ammien (SUITE). Rome et ses habitants. Les nobles et le peuple. — Opinion d'Ammien sur la décadence de l'empire.

Dans la décadence de la civilisation romaine, que sont devenus la ville de Rome et ses habitants? Sur ce point, le livre d'Ammien satisfait dans une certaine mesure notre curiosité. Dans deux importants chapitres (1), et çà et là, au cours de son récit, Ammien nous a donné des détails assez abondants sur les mœurs de la population de Rome, du Sénat et du Peuple, selon l'antique formule.

Rome, bien que délaissée par la plupart des empereurs, est demeurée pour Ammien le centre du monde. Quels que soient les événements qui agitent ou bouleversent la Gaule, l'Asie ou l'Afrique, l'écrivain, tout plein de l'idée et de l'image de la « Ville Éternelle », n'oublie pas que l'intérêt principal de son livre est qu'il continue à dérouler les destinées de Rome et de son peuple. Les armées, les généraux, les gouverneurs de provinces ne sont théoriquement que les humbles serviteurs des habitants des sept collines, de ceux qui composent ou qui s'imaginent composer la glorieuse descendance de Romulus. Cette population vaniteuse se croit encore vraiment la maîtresse

(1) Amm., 14, 6 et 28, 4.

de l'univers. Les empereurs ne font rien pour détruire cette illusion ; ils l'entretiennent plutôt.

Ammien serait heureux que Rome n'eût pas cessé de mériter, par le bon renom de ses vertus, de rester la tête et le cœur de l'empire. Il paraît penser qu'autour de Rome et de son prestige pourrait se reconstituer, dans l'empire trop vaste et trop dispersé, l'unité rompue. Volontiers dirait-il avec saint Jérôme : « Où sera le salut, si Rome périt ? *Quid salvum est, si Roma perit?* » (1) Aussi de quelle douleur n'est-il pas saisi quand il se trouve en face de la réalité ! Il est obligé de constater que la capitale du monde n'est plus peuplée de Regulus et de Catons ; c'est alors qu'il prend le ton d'un satirique morose pour s'élever, comme autrefois Juvénal, contre la corruption du Sénat et du Peuple (2).

Ce n'est pas sans dessein que nous rapprochons le nom de Juvénal du nom d'Ammien. En effet, dans les pages auxquelles nous faisons allusion, l'historien rappelle sans contredit le poète. Il se fait, comme lui, peintre satirique de mœurs.

Ammien Marcellin est-il un moraliste à l'esprit fin, au regard aiguisé ? D'après ce que nous savons déjà de lui, nous pouvons répondre que non. Cependant on rencontre chez lui un certain nombre de remarques justes et d'observations délicates. Est-il un de ces écrivains qui, dépassant leur temps, abondent, comme Tacite, en remarques d'une valeur universelle? Pour cela, il faut avoir, outre la finesse, de la profondeur. Ammien n'en manque pas absolument. On dirait plutôt qu'il n'ose pas en avoir. Ses maximes de philosophie générale sont presque toutes empruntées à ses auteurs favoris, à Cicéron principalement.

Juvénal, lui non plus, n'est pas un observateur à l'œil

(1) Saint Jérôme, *Lettre à Ageruchiam*, éd de la Patrologie de Migne, I, p. 1059.

(2) Cf. les deux chapitres indiqués page 168, note 1.

très exercé, ni un philosophe bien profond. Il a le goût de la rhétorique, comme Ammien. Mais c'est un metteur en scène incomparable, en définitive un artiste puissant. S'il a la vue épaisse et la main lourde, il possède des qualités de coloriste qui sont de premier ordre. Aimant l'effet, il a dû lui sacrifier sans grands scrupules un peu de la vérité. Du reste, son métier de satirique s'accommode, sinon de mensonge, du moins de quelque grossissement. Il est un mauvais modèle pour un véritable historien de mœurs. Or Ammien l'a imité, l'a même quelquefois suivi de près. On ne peut s'y tromper. Une première lecture suffit pour en être assuré.

Au milieu du IVe siècle, la ville de Rome semble s'être isolée de plus en plus du reste de l'empire. La cité glorieuse se complaisait dans l'abandon où la laissaient les empereurs, assez semblable à un illustre vieillard qui, pensant avoir assez fait pour sa renommée, ne songerait plus qu'à vivre pour lui-même, sans souci des autres, désormais dédaigneux de l'action.

Le peuple de Rome vivait tranquille, « *agebat tranquillius populus*, » selon l'expression d'Ammien (1). Si quelquefois des accès de mécontentement le poussaient jusqu'à l'émeute, c'est que les préfets chargés de sa subsistance ne lui avaient pas fourni suffisamment, à son gré, les moyens de goûter pleinement cette paix qu'il chérissait avant tout. Il oubliait volontiers l'existence des empereurs, ne désirant pas les connaître. Lorsqu'Ammien raconte l'entrée triomphale de Constance à Rome, il fait remarquer que les habitants n'avaient jamais espéré ni désiré pareil spectacle, « *populo haec vel simile quicquam videre nec speranti unquam nec optanti* (2) ».

Cette situation particulière, cette indifférence à l'égard du reste de l'univers, donnaient à la population de Rome un caractère froidement égoïste et dédaigneux. Cet égoïsme se

(1) Amm., 16, 10, 2.
(2) Id., *ibid*.

manifestait par un manque absolu de considération pour les étrangers (1). Ammien en fut choqué, en souffrit peut-être. Les reproches qu'il adresse à ce sujet aux riches Romains ont je ne sais quoi d'aigre et d'amer : « Ils s'imaginent avoir » comblé de politesses un étranger, même s'ils lui sont rede- » vables de quelque service, en lui demandant quels bains il » fréquente ou chez qui il prend son logement » (2).

Le petit peuple lui-même affectait de mépriser tout ce qui n'habitait pas la grande ville. « Le peuple, au théâtre, dans » le but de faire du vacarme, réclame quelquefois l'expulsion » des étrangers, de ces étrangers qui ont toujours été le plus » ferme soutien de Rome » (3). Il est possible qu'Ammien, en sa qualité d'étranger, ait eu à souffrir, à Rome, de cette impertinente vanité.

Les invectives d'Ammien Marcellin contre le luxe des Romains présentent naturellement des analogies avec certains passages des écrivains chrétiens. De même que le poète Prudence, l'historien reproche à ses contemporains de se couvrir d'étoffes somptueuses, aux couleurs vives, au tissu brodé de figures d'animaux (4). Il se rencontre avec saint Jérôme quand il s'emporte contre ces opulents patriciens qui encombrent les rues du cortège turbulent de leurs valets et de leurs eunuques (5). Pour lui comme pour les Pères de l'Église, la folie du luxe est la grande plaie de la société romaine.

(1) Amm., 14, 16, 22 : Vile esse quicquid extra urbis pomaerium nascitur aestimant praeter orbos et caelibes.

(2) Id., 28, 4, 10.

(3) Id., 28, 4, 32.

(4) Id., 14, 6, 9 : Tunicae effigiatae in species animalium multiformes. Cf. Prudence, *Hamartigenia*, v. 287 : Vellere non ovium, sed Eoo ex orbe petitis Ramorum spoliis fluitantes sumere amictus Gaudent, et durum scutulis perfundere corpus. Additur ars, ut fila herbis saturata recoctis Illudant varias distincto stamine formas.

(5) Amm., 14, 6, 16. Cf. saint Jérôme, *Epist. ad Furiam*, Migne, I, p. 556 : Noli in publicum subinde procedere, et spadonum exercitu praeeunte, viduarum circumferri libertate.

On trouverait des développements du même genre un peu partout dans Juvénal. Lui aussi nous met sous les yeux des patriciens dédaigneux d'autrui, efféminés, indolents, attifés comme des courtisanes. Seulement, le poète, plus pratique, plus spirituel et moins naïf que l'historien, ne fait pas, comme lui, profession de mépriser la richesse. Au contraire, il a sur la pauvreté ce mot ironique et amer que tout le monde connaît : « Le pire mal de la pauvreté, c'est de rendre les gens ridicules » ; et Juvénal a dû se soucier de ne point paraître ridicule. Les pensées d'Ammien ne sont pas si subtiles.

Les nobles Romains du IVe siècle, selon Ammien, font fi de la science, des lettres, de la philosophie. Les bibliothèques sont fermées. On chasse les philosophes et l'on entoure de prévenances les danseuses et les courtisanes. Ces reproches déclamatoires ne sentent-ils pas un peu le lieu commun ? L'activité littéraire était-elle si faible dans la ville où enseignaient les Donat et les Servius, dans le milieu où vivait un Symmaque ? La rhétorique n'était pas plus méprisée à Rome qu'à Constantinople, qu'à Nicomédie, qu'à Antioche, qu'à Athènes. L'observation d'Ammien est peut-être superficielle. Rome n'est plus la Rome de Caton le Censeur ; mais serait-elle devenue une ville inintelligente ? Nous ne le croyons pas (1). La situation des professeurs de rhétorique et de grammaire est meilleure dans tout l'empire qu'à l'époque où Juvénal écrivait sa septième satire ; car les sophistes, comme on les appelle maintenant, font assez de bruit et mènent assez grand train, témoin l'illustre Libanius.

Le luxe de la table égale le luxe des vêtements. La sobriété est une vertu de plus en plus rare. La conséquence est que les médecins deviennent de plus en plus nécessaires, remarque

(1) Cf. dans Boissier, *La fin du paganisme*, le chapitre sur Symmaque.

Ammien (1), qui paraît avoir regretté en toute sincérité la sobriété légendaire des premiers âges de Rome. Des amphitryons vaniteux font apporter sur la table des balances, afin de peser le poisson que l'on sert. Ce trait rappelle le turbot de Domitien.

Nous rencontrons également dans Ammien les captateurs de testaments, les gens qui font la chasse à la fortune des veuves avares, comme dit Juvénal. Ce ne sont pas là des traits de mœurs bien particuliers. Tous les moralistes de tous les temps ont dénoncé et flétri les basses manœuvres des coureurs d'héritages. Mais quand des empereurs romains, comme Néron ou Domitien, se livraient à ce genre de chasse, la chose avait un peu plus de saveur.

Cependant, ne soyons pas injustes pour Ammien Marcellin. Il n'est pas toujours si lourd ni si gauche dans son rôle de moraliste. En quelques traits sobres et justes il a bien fait ressortir l'immense vanité de la vie à Rome au IVe siècle (2).

Les contemporains d'Ammien furent atteints du vice commun à toutes les civilisations avancées. Ce vice, c'est le besoin impérieux de paraître, besoin qui fait les existences creuses et superficielles, comme un ver vide une noisette, laissant la coquille à peu près intacte. Les sentiments en sont frappés d'une incurable médiocrité. Les amitiés deviennent des associations d'intérêts (3), des liaisons nouées au jeu. Les plus cuisantes douleurs sont causées par des blessures d'amour-propre. C'est une souffrance que de n'avoir pas été invité à une fête, à un dîner, de n'avoir occupé dans une cérémonie que la seconde place. A ne plus aimer que soi, on devient

(1) Amm., 22, 16, 18 : Medicinae, cujus in hac vita nostra nec parca nec sobria desiderantur adminicula crebra.

(2) Cf. Amm., 28, 4, 21 et *passim*.

(3) A ce propos, Ammien cite une phrase de Cicéron, *de Amicitia*, 21 : Amicos tanquam pecudes eos potissimum diligunt ex quibus se sperant maximum fructum esse capturos. Cf. Amm., 28, 4, 26.

lâche. Sait-on son ami atteint d'une maladie contagieuse, on n'ose aller le voir. On envoie un esclave, auquel on fait soigneusement prendre un bain à son retour (1).

En rapportant avec une indignation non simulée ces traits où l'amertume d'un La Rochefoucauld aurait trouvé son compte, Ammien n'est plus un rhéteur ampoulé, un pâle imitateur de Juvénal, mais un moraliste à l'âme droite et au cœur chaud.

Frivoles sont les patriciens, frivole est le peuple. C'est toujours à peu près la même plèbe, qui n'a guère changé depuis Néron, sinon qu'elle est de plus en plus mélangée, de plus en plus paresseuse, de plus en plus livrée à de bas appétits (2). Comme au temps de Juvénal, le peuple de Rome remet à l'administration le soin de pourvoir à sa subsistance. Les distributions de blé, de vin, les brillants spectacles du cirque le nourrissent, l'amusent, le contentent. Mais les préfets doivent veiller à ce que les distributions se fassent régulièrement, les magistrats à ce que les jeux soient bien ordonnés et splendides. Sinon, l'émeute éclate, bruyante, parfois même terrible. La populace fit trembler bien des préfets de Rome. Symmaque vit incendier sa luxueuse propriété transtibérine pour un mot imprudent qu'on lui attribuait (3).

Tout a été dit sur la passion des Romains de la décadence pour les spectacles, pour les courses, pour les combats de gladiateurs. Acteurs et cochers sont les favoris que la foule adule, les souverains qu'elle honore. Elle exige pour eux une large part des libéralités que distribuent les magistrats entrant

(1) Amm., 14, 6, 23.

(2) Id., 28, 4, 29 : Hi (le peuple) omne quod vivunt, vino et tesseris impendunt et lustris et voluptatibus et spectaculis ; eisque templum et habitaculum et contio et cupitorum spes omnis Circus est Maximus.

(3) Id., 27, 3, 4 : Domum ejus in transtiberino tractu pulcherrimam incenderunt, ea re perciti quod vilis quidam plebeius finxerat illum dixisse, sine indice ullo vel teste, libenter se vino proprio calcarias exstincturum, quam id venditurum pretiis quibus sperabatur.

en charge (1). Elle les défend contre la justice au mépris des lois (2).

Tous les écrivains chrétiens ont flétri ces folies en de longues et énergiques invectives. Ammien n'a pas leur éloquence, mais il n'est pas moins sévère qu'eux (3).

Si cette population insoucieuse avait conservé une qualité, c'était une qualité toute superficielle, une ironie mordante et gaie dans les propos et dans l'attitude, qui amusa Constance lors de sa visite à Rome (4). Cette même liberté de langage et d'allures avait, selon Lactance, vivement déplu à Dioclétien (5). Ammien, avec son habituelle gravité, partageait, sans nul doute, l'opinion de ce dernier empereur.

Ammien Marcellin a résumé son impression sur Rome et sur les Romains dans une phrase significative : « On ne peut » plus rien faire à Rome de mémorable ni de sérieux » (6). La phrase est sévère. Elle nous paraît dépasser la vérité. N'est-ce pas en effet à Rome qu'Ammien lui-même a composé son histoire? N'est-ce pas à Rome qu'il en lut les principaux passages, et qu'il trouva des auditeurs pour l'écouter et pour l'applaudir ?

Il n'en reste pas moins vrai que la frivolité est désormais la loi commune de l'existence, non seulement à Rome, mais dans tout l'empire. La société païenne se meurt d'insouciance et de légèreté. N'était-ce pas pour échapper à la contagion

(1) Amm., 27, 3, 6.

(2) Id., 15, 7, 2.

(3) Cf. Tertullien, *de spectaculis*, 16 : Adspice populum ad id spectaculum cum furore venientem... — Amm., 14, 6, 26 : Et est admodum mirum videre plebem innumeram, mentibus ardore quodam infuso, cum dimicationum curulium eventu pendentem.

(4) Cf. supra, p. 135.

(5) Lactance, *De morte persecut.* 17 : Cum libertatem populi romani ferre non poterat (Diocletianus), impatiens et aeger animi prorupit ex urbe.

(6) Amm., 14, 6, 26 : Haec similiaque memorabile nihil vel serium agi Romae permittunt.

d'une vie toute de vanité que les chrétiens fervents émigrèrent en foule, dans cette seconde moitié du IVe siècle, vers les solitudes qui se peuplèrent de moines ?

II

Cependant, pour ceux-là surtout que ne soutenaient pas les espérances apportées par le christianisme, les temps étaient profondément tristes. Les Barbares franchissaient le Danube en masses compactes, et se répandaient sur le territoire de l'empire, multitude innombrable et affamée, comme une invasion dévorante. La catastrophe définitive approchait qui emporterait Rome et l'antique société païenne. Il est intéressant pour nous de savoir si Ammien a pressenti cette catastrophe.

Nous devons pour cela nous reporter au dernier livre de son histoire, dans lequel il raconte l'invasion des Goths, et la défaite d'Andrinople. Le récit est empreint d'une émotion douloureuse. L'historien s'y élève parfois jusqu'à un ton de poésie lugubre, à ce point qu'on croirait entendre une sibylle lancer de son trépied des prophéties de mort (1). Ce ton nous autorise déjà à penser qu'Ammien comprenait que cette victoire des barbares était le prélude de calamités irréparables. De plus, si l'on considère certaines de ses expressions, il paraît bien qu'il a senti que l'existence même de l'empire était mise en péril par la poussée des hordes barbares. De quelle ironie amère ne poursuit-il pas l'aveuglement des généraux romains (2), empressés à faire venir en deçà du Danube cette populace farouche, « *plebem truculentam* » ! « On mettait, dit-il, un soin » scrupuleux à ne laisser en arrière aucun de ces futurs des-

(1) Amm., 31, 1. Nous avons traduit tout ce passage dans notre chap. IV.

(2) Il les appelle les funestes agents du transport de la plèbe barbare, 31, 4, 6 : infaustos transvehendi barbaram plebem ministros.

» tructeurs de la puissance romaine, fût-il atteint d'une maladie » mortelle » (1). Et, quelques lignes plus loin, il ajoute, en manière de conclusion : « C'est ainsi qu'un zèle aveugle con» duisait le monde romain à sa perte » (2). Remarquons les mots *pernicies orbis romani*. Ne témoignent-ils pas qu'Ammien se rendait compte que le monde romain était menacé de la destruction totale?

Cependant il n'abandonne pas toute espérance. Dans son esprit, si un homme se rencontrait capable de réformer les mœurs, de s'entourer de généraux de valeur, d'être lui-même un empereur digne de ce nom, Rome serait pour longtemps sauvée. La tâche, bien que rude, pourrait être accomplie. Pour lui, cette invasion barbare n'est qu'un grave épisode de l'histoire romaine, rien de plus. Les Cimbres et les Teutons ont été vaincus autrefois; les Quades et les Sarmates ont été repoussés. Les Goths ne le seront peut-être point, parce qu'on n'a plus à leur opposer un Marius ou un Marc-Aurèle et parce que les citoyens romains ne sont plus capables de résistance. « Ceux qui ne savent pas l'histoire », dit-il dans une déclaration un peu déclamatoire, que nous allons traduire en entier, « prétendent que jamais la république ne fut plongée » dans un tel abîme de maux. Mais ils se trompent, éperdus » qu'ils sont de stupeur devant les calamités récentes (3). En » effet, si l'on remonte aux époques antérieures, ou même à » des temps assez proches de nous, on s'assurera que de » pareils et d'aussi tristes bouleversements se sont souvent » produits. Des régions ignorées que baigne l'Océan, les Teu-

(1) Amm., 31, 4, 5: Et navabatur opera diligens ne qui romanam rem eversurus relinqueretur, vel quassatus morbo letali.

(2) Id., 31, 4, 6: Ita turbido instantium studio orbis romani pernicies ducebatur.

(3) Id., 31, 5, 11 sqq : Negant antiquitatum ignari tantis malorum tenebris offusam aliquando fuisse rempublicam, sed falluntur malorum recentium stupore confixi, etc.

» tons, avec les Cimbres, ont tout à coup inondé l'Italie; » mais, après avoir infligé à la république romaine d'immenses » désastres, vaincus à la fin par des généraux éminents, et » extirpés du sol de l'Italie, ils connurent, au prix des » suprêmes défaites, ce que peut la valeur militaire mise au » service de l'habileté. Il en fut de même sous l'empereur » Marc-Aurèle. » Ici se place une phrase dont le texte est inexplicable, mais dont le sens n'est pas douteux : Les Barbares coalisés se levèrent, à cette époque, en masse, prirent et ravagèrent un grand nombre de villes; « mais bientôt, après des » pertes déplorables, nos affaires furent rétablies entièrement, » parce que la sobre antiquité n'avait pas encore été infectée » par le poison d'une vie molle et dissolue, parce qu'elle » n'était pas toute ardente au luxe de la table ou aux profits » criminels, et parce que tous, petits et grands, unis » entre eux, couraient d'une ardeur unanime à la gloire de » mourir pour la république, comme on court au calme d'un » port.

» Avec deux mille navires, des hordes de nations scythiques » forcèrent le Bosphore; elles envahirent les rivages de la » Propontide, et firent en vérité de grands massacres sur terre » et sur mer; mais après avoir perdu la plus grande partie » des leurs, elles retournèrent dans leur patrie. Les empereurs » Decius, le père et le fils, furent tués en combattant contre les » Barbares. Les villes de la Pamphylie furent investies, plu- » sieurs îles dévastées; toute la Macédoine fut incendiée. Une » multitude d'ennemis assiégèrent longtemps Thessalonique et » Cyzique. Anchialos fut prise, et, à la même époque, Nicopolis, » que l'empereur Trajan avait fondée pour être le témoignage » de sa victoire contre les Daces. Après des défaites nom- » breuses et terribles reçues et infligées, Philippopolis fut » détruite, et on égorgea, si les annales ne mentent pas, cent » mille hommes dans ses murs. Les ennemis se répandirent en

» toute liberté à travers l'Épire, la Thessalie et la Grèce » entière. Mais Claude (1), ce glorieux empereur, monta sur » le trône ; et, après sa mort héroïque, les envahisseurs, » chassés par Aurélien, cet homme énergique, ce justicier » sévère, se tinrent en repos pendant de longues années. » On ne vit plus dans la suite que quelques rares bandes » de brigands qui pillaient leurs voisins, non d'ailleurs sans » en pâtir. »

Si donc la fortune de l'empire paraît à Ammien très compromise, si les maux présents sont tels que, « lors même que » l'empereur serait un Marc-Aurèle, à peine pourrait-il adoucir » les misères de la république sans l'aide de collègues sem» blables à lui, et sans une grande sagesse dans les des» seins » (2), cependant il trouve encore dans le rappel du passé une raison d'espérer : c'est dire qu'il ne croit pas tout perdu. Il est vrai que, selon lui, les empereurs sont sans clairvoyance, les généraux sans habileté, les soldats sans courage, les citoyens sans énergie. Mais l'imitation des ancêtres, le relèvement moral des citoyens remédieraient peut-être à toutes ces insuffisances.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher du XXXIe livre d'Ammien le discours de Libanius adressé à Théodose en 379 sur la nécessité de venger Julien, περὶ τιμωρίας Ἰουλιανοῦ. Ce discours a été écrit sous l'impression du désastre d'Andrinople. Autant qu'Ammien, Libanius déplore les désordres qui sont la conséquence des invasions barbares, mais il ne partage pas son opinion sur les soldats et les généraux romains. Au contraire, il les défend et il répond par avance aux récriminations de l'historien. « Il en est qui accusent les généraux, d'autres

(1) Il s'agit de Claude II.

(2) Amm., 31, 10, 19 : Eo tempore quo, etiamsi imperium Marcus regeret Antoninus, aegre sine collegis similibus et magna sobrietate consiliorum lenire luctuosas reipublicae poterat casus.

» les soldats, reprochant à ceux-là de n'avoir pu instruire leurs » troupes, à ceux-ci d'être naturellement lâches...... Qu'on ne » me parle pas de lâcheté, de mollesse ni d'incurie; qu'on » ne prétende pas que les Barbares valent mieux que nous. » Les soldats et leurs chefs n'ont pas dégénéré. Pour l'habileté » et le zèle ceux d'aujourd'hui égalent ceux d'autrefois, et leur » amour de la gloire est tel qu'ayant à lutter contre la chaleur, » la soif, le feu et le fer, ils ont jugé la mort préférable à la » fuite. Pourquoi donc les Barbares nous ont-ils vaincus? » C'est qu'un dieu irrité contre nous me semble avoir com- » battu pour eux. Et je dirai la cause de cette colère » (1). La cause de cette colère, c'est que Julien a été tué non par un ennemi, par un Perse, mais par un traître, par un Romain, par un chrétien, et que Julien n'a pas été vengé. Il faut une expiation. Julien vengé, les dieux s'apaiseront. Tel est le remède aux misères présentes que Libanius propose avec éloquence à un empereur chrétien. C'est, de sa part, l'indice d'une conviction bien profonde, et d'une naïveté sans bornes. Du moins pense-t-il qu'il existe un moyen efficace de sauver l'empire. Au fond, l'idée de Libanius est non-seulement que Julien a été victime des chrétiens, mais aussi que tous les malheurs de l'État proviennent du christianisme, et qu'ils ne cesseront qu'avec la restauration du culte des dieux. C'est cette idée qui fut combattue avec tant de passion par les écrivains chrétiens, par saint Augustin, par Orose, par saint Jérôme, par Salvien.

La distance qui sépare Libanius, païen d'une foi vive, pur disciple de Julien, et Ammien Marcellin, est considérable. Le premier, se plaçant à un point de vue étroit et spécial, considère que le retour à une religion défaillante est nécessaire au salut de l'État. La raison qu'il donne de la décadence est

(1) Libanius, περὶ τιμωρίας Ἰουλιανοῦ, éd. Reiske, t. II, p. 29-31.

dans son esprit assez forte pour le dispenser d'en chercher d'autres. Sa conviction est faite ; elle est inébranlable. L'empire est perdu par le christianisme ; seule une renaissance du paganisme le sauvera.

Les sentiments d'Ammien ne sont pas aussi nets. Ce n'est pas à la nouvelle religion qu'il fait porter la responsabilité des malheurs publics, mais bien à l'affaissement moral de ses contemporains, devenus incapables de repousser les attaques des peuples barbares. Comme il n'est pas loin de penser que cet affaissement est irrémédiable, il comprend que la situation est grave. Plus observateur, plus réfléchi que le rhéteur, il paraît plus attristé devant l'avenir. Il pressent une catastrophe, mais son patriotisme romain répugne à la prévoir et à la prédire. Aussi cherche-t-il à s'aveugler lui-même, et l'histoire du passé lui en fournit le moyen. Le souvenir des malheurs évités, des défaites réparées par la force d'âme et par l'énergie des ancêtres l'anime, l'exalte, le rassure pour un moment. Que cette énergie, que cette force d'âme renaissent, et l'empire est encore sauvé. C'est alors qu'il s'emporte contre ces ignorants figés dans la stupeur, *stupore confixi*, qui, croyant que Rome n'a jamais couru de pareils dangers, demeurent plongés dans un morne désespoir, persuadés qu'ils sont de l'inutilité de tout effort.

Pourtant le sentiment public se montrait plus clairvoyant que l'érudition déclamatoire de l'historien. Les leçons du passé n'étaient pas applicables à la crise présente. Ammien ne le voit pas, ou ne veut pas le voir. Qu'importaient les exploits accomplis au temps de Marius, de Marc-Aurèle et d'Aurélien ? Les comparaisons ne sont pas valables entre des époques toutes dissemblables. L'historien fait preuve d'un jugement trop court. Il ne saisit qu'une petite portion de la vérité. Il regimbe en vain contre les nécessités historiques qui condamnent l'em-

pire. L'empire meurt d'avoir été trop vaste, trop difficile à faire durer. Il meurt d'avoir trop vécu, et non pas seulement du manque d'énergie de ses défenseurs. Les exemples qu'Ammien est allé chercher dans l'histoire ne lui ont offert que de vaines illusions, des espérances menteuses, mais aussi, et heureusement, quelques consolations.

CHAPITRE XI

La science d'Ammien Marcellin.

Ammien est avant tout un moraliste. Pourtant il se pique d'être aussi un savant. Rappelons-nous son dédain pour le vulgaire ignorant, dédain de pédant parfois. Rappelons-nous quel étalage il fait de ses souvenirs historiques. Sa science ou, si le mot paraît, dans la circonstance, exagéré, son savoir se manifeste encore plus expressément par des digressions sur des sujets variés. L'art militaire, l'astronomie, l'histoire naturelle et surtout la géographie en constituent la matière. Sur un peu plus de six cents pages que compte l'œuvre d'Ammien, ces digressions en remplissent environ quatre-vingts, dont une soixantaine sont attribuées à la géographie.

Nous ne pousserons pas à fond la critique de ces digressions. Cette critique a été faite, au moins pour les plus importantes. Mommsen, Gardthausen (1) ont étudié et apprécié les connaissances géographiques d'Ammien; ils en ont recherché les sources. M. Gimazane (2) a résumé très clairement leurs opinions et leurs conclusions, et il y a ajouté, de son fait, d'excellentes remarques (3).

(1) Th. Mommsen, *Ammian's geographica*, Hermès, t. XVI (1881). Gardthausen, *Conjectanea Ammianea*, Kiliae, 1869.— *Die geographischen Quellen des Amm. Marcell.*, Leipzig, 1873.

(2) Gimazane : *Ammien Marcellin, sa vie et son œuvre*, ch. IV, p. 210 sqq.

(3) Signalons également la thèse latine de M. Malotet, récemment parue : *De Ammiani Marcellini digressionibus quae ad externas gentes pertineant.* Paris, 1898.

Nous ne pouvons pas cependant les laisser complètement de côté. Elles contribuent pour leur part à nous faire connaître la personnalité littéraire d'Ammien, que nous nous sommes donné la tâche d'analyser. Il nous faut donc y chercher ce qu'elles contiennent d'indications sur ses habitudes de pensée, sur sa méthode de travail.

Nous commencerons par examiner celles de ces digressions qui n'ont pas pour objet la géographie. L'énoncé des sujets qui y sont traités laisserait croire qu'Ammien possède un savoir encyclopédique. Il y est question des obélisques et des hiéroglyphes, des tremblements de terre, des causes de la peste et de ses différentes formes, des éclipses de soleil et de lune, de l'arc-en-ciel, des machines de guerre, des palmiers, des comètes, des années bissextiles. On s'aperçoit d'ailleurs très vite qu'aucune de ces matières si diverses n'est approfondie. Ces digressions sont assez courtes, d'une science superficielle. Elles sont composées des notions communes que tout homme d'une instruction générale suffisante peut et doit posséder.

Les hasards du récit les amènent. L'historien rappelle-t-il l'érection d'un obélisque à Rome, ce lui est une occasion de nous apprendre ce qu'il sait des obélisques et de l'écriture hiéroglyphique qui en occupe les parois (1)? Il le fait en peu de mots. Il décrit la forme des obélisques, puis, après avoir dit en quoi consiste l'écriture hiéroglyphique, il en donne deux exemples : « Au moyen du vautour, les Égyptiens repré- » sentaient le mot « nature », parce que la science déclare » qu'on ne saurait trouver de mâles parmi ces oiseaux; par » l'image d'une abeille confectionnant le miel, ils désignent le » roi, montrant par là qu'un chef doit, avec la douceur, pos- » séder aussi l'aiguillon. » Nous ne nous portons pas garant de la justesse de ces explications. Ammien emprunte ensuite

(1) Amm., 17, 4, 6 sqq.

à Hermapion la traduction grecque des inscriptions taillées dans les faces de l'obélisque du Circus Maximus, et la transcrit sans commentaires.

Le récit d'un tremblement de terre à Nicomédie est suivi d'une dissertation sur ces phénomènes (1) : « Je pense que » c'est le moment d'indiquer en quelques mots les conjectures » que les anciens ont formées sur les tremblements de terre. » Après un bref exposé des opinions d'Aristote, d'Anaximène, d'Anaximandre, voici venir les mots techniques caractérisant les formes différentes que peut présenter la catastrophe : *brasmatiae*, bouillonnements ; *climatiae*, mouvements obliques ; *chasmatiae*, effondrements avec crevasses ; *mycematiae*, mugissements dans le sol.

La peste se déclare dans Amida. Ammien « exposera brièvement l'origine de ce genre de maladies (2) ». Il nomme ses autorités, Thucydide, Homère, et explique les trois mots grecs latinisés qui désignent les différentes sortes de peste : *pandemus*, *epidemus*, *loemodes*.

A propos d'une éclipse de soleil, l'historien ne se contente pas de parler, en termes d'ailleurs assez obscurs, des éclipses du soleil et de la lune, en invoquant le témoignage de Ptolémée (3); mais il ajoute quelques détails sur les phases de la lune. Le morceau est semé de mots techniques auxquels est conservée leur forme grecque. L'éclipse relatée comme totale par Ammien n'était que partielle. La confusion a été récemment signalée. La table des éclipses ne donne pour l'année 360 qu'une éclipse totale de soleil, visible seulement en Australie (4).

(1) Amm., 17, 7, 9-14.

(2) Id., 19, 4, 1.

(3) Id., 20, 3, 1-12.

(4) Max Büdinger : *Ammianus Marcellinus und die Eigenart seines Geschichtswerkes*, Vienne, 1895, p. 40.

Le morceau sur l'arc-en-ciel (1) contient l'explication de la forme et des couleurs de l'arc d'après les notions communes, *ut terrenae existimant mentes*.

Ammien est un soldat. L'art militaire l'intéresse. Aussi décrit-il assez longuement les machines de guerre, baliste, onagre, bélier, etc. (2).

Quelques phrases élégantes sur le mariage des palmiers agrémentent le récit de la marche de Julien à travers la Mésopotamie (3).

Sur la nature des comètes, Ammien résume ses lectures en une demi-page, dans laquelle sont notées les opinions divergentes des savants (4).

L'explication exacte, *notitia certa*, de ce qu'est l'année bissextile, et l'exposé des raisons qui l'ont fait adopter sont d'un style clair et aisé. Un court historique de la réforme du calendrier romain les accompagne (5).

Avons-nous besoin de dire que cette science superficielle est en général une science de manuel ? L'expression même n'appartient pas toujours à Ammien. Témoin quelques phrases sur l'histoire du calendrier romain que l'on retrouve textuellement chez Solin (6). Que l'on adopte ou non l'opinion de Mommsen, à savoir qu'Ammien n'a pas copié directement Solin, mais qu'il a puisé à la même source que lui (7), dans un manuel dont les œuvres de Pline l'Ancien auraient formé le fond, il n'en reste pas moins que rien n'est original dans ces quelques pages d'Ammien.

Quels motifs l'ont poussé à introduire dans son histoire

(1) Amm., 20, 11, 26-30.
(2) Id., 23, 4, 1-15.
(3) Id., 24, 3, 12-13.
(4) Id., 25, 10, 2-3.
(5) Id., 26, 1, 8-14.
(6) Id., 26, 1, 12. — Solin, éd. Mommsen, 1895, p. 11, 2-3 sqq.
(7) Solin, *ibid.*, p. XIX, sqq.

ces détails plus ou moins scientifiques ? A-t-il voulu faire parade de son savoir ? Oui, sans doute, mais ce ne fut pas son dessein unique. Il a cru aussi qu'il était de son devoir de ne rien omettre qui pût instruire ses auditeurs et ses lecteurs. Nous avons dit jusqu'à quel point la tournure de son esprit était didactique. Il n'est pas sans s'apercevoir qu'il sort de son rôle en s'attardant à des notions qui ne sont point du domaine de l'histoire. « Sur les comètes, dit-il, j'ai lu encore bien des choses » chez ceux qui connaissent la science de l'univers, mais je ne » puis les exposer ; mon but est autre » (1). Mais son tempérament est plus fort que sa raison. Il ressemble assez à un professeur qui, au cours d'une leçon, à propos d'un mot énoncé en passant, s'engage volontiers dans une courte digression, afin de ne rien laisser d'incertain dans l'esprit de ceux qui l'entendent.

Dans le cours de ces digressions, Ammien fait preuve d'un manque de goût qui se marque principalement par l'abus des mots techniques. On dirait qu'il a le dessein de faire valoir la sûreté et la précision de sa science, qu'il devrait reconnaître pour superficielle. Il ne sait pas faire le départ de ce qu'il faut dire et de ce qu'il faut taire. Il tend à devenir ce que sera le chroniqueur au moyen-âge, mêlant aux faits historiques le fatras de ses connaissances confuses. Ammien n'est pas encore descendu jusque-là. mais il est sur la pente.

Les digressions géographiques ont une tout autre importance. Elles ont été introduites dans son livre en vertu d'une idée juste, à savoir que la géographie, auxiliaire naturelle de l'histoire, n'est nulle part plus à sa place que dans une œuvre comme la sienne, remplie en majeure partie par le récit d'expéditions militaires. Elles sont au nombre de neuf, d'importance et de longueur inégales. Toutes sont intéressantes et méritent d'être lues avec attention.

(1) Amm., 25, 10, 3.

D'abord, une description des Sarrasins (1), très-courte. Elle rappelle et complète des détails donnés antérieurement, mais qui sont perdus (2). Ce « peuple dangereux, qu'il est à » souhaiter que les Romains n'aient ni pour ami, ni pour » ennemi », est peint vivement dans son existence nomade, dans ses habitudes d'oiseaux de proie, *miluorum rapacium similes*. Ammien s'est d'ailleurs trouvé en contact avec eux (3).

Les trois pages consacrées aux provinces d'Orient (4) forment un mélange curieusement composé de légende et d'histoire. Nous y lisons entre autres comment Tarse fut fondée par Persée, fils de Jupiter et de Danaé; comment Césarée de Palestine fut bâtie par Hérode, en l'honneur d'Octave Auguste; comment Chypre fut occupée par Caton dans des circonstances plutôt fâcheuses pour l'honnêteté romaine (5). La description géographique est courte, parfois assez caractéristique.

Nous ne mentionnons que pour mémoire les quelques lignes insignifiantes relatives au lac de Constance (6).

La Gaule est décrite en huit pages (7). Le morceau, d'un grand intérêt, est connu. Il est bien composé, comprend d'abord les origines légendaires des Gaulois, d'après l'historien Timagène, avec quelques remarques sur leurs croyances religieuses, sur les bardes, les eubages et les druides, puis la géographie proprement dite : les limites, avec une descrip-

(1) Amm., 14, 4.

(2) Id., *ibid.* : Super quorum moribus licet in actibus principis Marci et postea aliquotiens memini rettulisse.

(3) Id., *ibid.*: Plerosque *nos vidimus* frumenti usum et vini penitus ignorantes.

(4) Id., 14, 8.

(5) Id., *ibid.*: Nec piget dicere avide magis hanc insulam populum romanum invasisse quam juste.

(6) Id., 15, 4, 1-6.

(7) Id., 15, 9 sqq.

tion des Alpes et de leurs routes, qui est nette, circonstanciée, pittoresque; ensuite l'énumération rapide des diverses provinces et des villes principales, à laquelle Ammien pense qu'il est convenable de joindre une demi-page sur le Rhône (1). Le portrait des Gaulois est coloré. Quelques traits sont même poussés jusqu'à la caricature. Les femmes gauloises sont représentées comme de puissantes viragos, plus insolentes et plus batailleuses que leurs maris, et capables, dans les rixes, de jouer des pieds et des poings ; elles sont comparées à des catapultes (2). Mais lorsqu'Ammien rappelle le sonore et violent parler des Gaulois, leur propreté, leur résistance à la fatigue, leur goût de la guerre et du vin, il le fait en des termes simples et justes ; il rapporte des impressions personnelles, recueillies au cours de ses voyages. Quelques mots sur la conquête de la Gaule par les Romains lui servent de conclusion.

En abordant la description du littoral de la mer Égée et du Pont-Euxin (3), Ammien déclare qu'il va résumer ses souvenirs et ses lectures, *visa vel lecta*. A chaque pas, sur son parcours, se lèvent les souvenirs des temps héroïques. Le vaisseau des Argonautes a longé ces côtes. Les guerriers, au retour de Troie, ont erré sur ces rivages, y semant la légende. Nous sommes en pleine géographie mythologique et légendaire. L'auteur s'attarde aux récits fabuleux des vieux poètes. Il raconte les démêlés des Amazones avec les Athéniens. Arrivé à la Tauride, il rappelle les cruautés du culte de Diane. Parmi les renseignements géographiques intéressants, nous relevons ce qu'il dit des Scythes et de leurs mœurs, des bouches du Danube, du régime du Pont-Euxin. Cette digression

(1) Amm., 15, 11, 16: Silere super Rhodano, maximi fluminis nomine, incongruum est et absurdum.

(2) Id., 15, 12, 1.

(3) Id., 22, 8.

est longue, assez même pour que l'historien croie devoir s'en excuser (1).

Après quelques notions sur le bœuf Apis, Ammien se propose de nous faire part, au sujet de l'Égypte (2), de ce qu'il a vu, *visa pleraque narrantes;* car il renonce à se débrouiller dans les fables des poètes et les contradictions des géographes. Il détermine assez mal la position géographique de l'Égypte, disant, par exemple, qu'elle est bornée au sud par les Syrtes, et plaçant à l'est Éléphantine, Méroë et les Éthiopiens. Il s'étend longuement sur le Nil, le mystère de ses sources, son régime, la faune de l'Égypte, le crocodile, l'hippopotame, l'ibis, les serpents. Quelques-uns des détails qu'il donne se retrouvent textuellement chez Solin (3). C'est dans Hérodote qu'Ammien a lu combien fut difficile la construction des pyramides. Mais le morceau capital de sa digression sur l'Égypte est relatif à Alexandrie, la reine des cités, *vertex omnium civitatum.* L'éloge de la science alexandrine est magnifique et plein d'enthousiasme. Ammien a eu l'esprit remué et le cœur pris par cette admirable activité intellectuelle qui a régné à Alexandrie depuis sa fondation. Une demi-page lui suffit ensuite pour peindre la race égyptienne, et résumer son histoire.

La digression la plus considérable et la plus importante dans l'œuvre d'Ammien a pour objet la Perse (4). L'écrivain

(1) Amm., 22, 8, 48: Prolati aliquantorsum longius quam sperabamus.

(2) Id., 22, 14, 7 sqq.

(3) Prenons comme exemple une phrase sur le crocodile : Amm. 22, 15, 15 : Crocodilus... exitiale quadrupes malum, adsuetum elementis ambobus, lingua carens, maxillam superiorem commovens solum. ordine dentium pectinato, perniciosis morsibus quicquid contigerit pertinaciter petens, per ova edens fetus anserinis similia. Cf. Solin, éd. Mommsen, p. 143 : Crocodilus malum quadrupes et in terra et in flumine pariter valet. Linguam non habet. Maxillam movet superiorem. Morsus ejus horribili tenacitate conveniunt, stipante se pectinatim serie dentium..... qualia anseris edit ova.

(4) Amm., 23, 6.

est ici sur son terrain. La Perse est le pays qu'il connaît le mieux, où il a combattu. Aussi pourra-t-il faire œuvre de critique et corriger les erreurs des géographes, ses devanciers, *e quibus aegre vera dixere paucissimi*. S'il est un peu long, ce sera dans l'intérêt de la science : *quod autem erit paulo prolixior textus, ad scientiam proficiet plenam*.

Après un coup d'œil jeté sur l'histoire de la Perse, il fait une description complète du golfe persique, à laquelle succède l'énumération des provinces du royaume. Cette énumération n'est pas exempte de confusion. Il entremêle les renseignements sur les curiosités naturelles du pays, par exemple sur les sources à émanations, nombreuses en Assyrie, avec les souvenirs historiques, comme la lutte de Darius et d'Alexandre. Il rappelle volontiers par un mot qu'il a parcouru lui-même le pays ; c'est ainsi qu'il se souvient d'avoir traversé les fleuves de l'Adiabène, *fluvii quos ipsi transivimus*. Il a constaté *de visu* que l'élevage des chevaux est prospère en Médie, *ut scriptores antiqui docent, nosque vidimus*. En conformité avec Solin, il fournit des détails circonstanciés sur les Sères et sur le commerce de la soie.

Le portrait qu'il trace, en finissant, de la population, et en particulier de l'aristocratie persane, est excellent. Elles sont peintes d'après nature, minutieusement, dans leur tenue, dans leurs habitudes. Il est fâcheux qu'Ammien n'ait pas terminé cette digression sur ce portrait, plutôt que d'y avoir ajouté un paragraphe sur les perles et leur mode de formation, copié dans un manuel, et qui se trouve chez Solin (1).

« La description de la Thrace (2), dit Ammien, serait facile, » si les écrits des anciens concordaient ; mais ils sont remplis » d'obscures contradictions. » Aussi, ayant quelques mots à

(1) Amm., 23, 6, 85 sqq. Cf. Solin, éd. Mommsen, p. 199-200.
(2) Amm., 27, 4.

dire sur l'histoire et la géographie de ces régions, il se contentera de résumer rapidement ce qu'il se souvient d'avoir vu, *sufficiet ea quae vidisse meminimus expedire*. Ce qui ne l'empêchera point d'ailleurs, quand l'occasion s'en présentera, de faire appel à l'autorité d'Homère, *ut Homeri perennis auctoritas docet.*

La dernière de ces digressions est relative aux Huns et aux Halains (1). Comme le remarque M. Max Büdinger (2), aucune indication ne permet d'inférer que l'auteur ait eu une connaissance personnelle de ces peuples. Du moins la description qu'il en donne, très travaillée, très littéraire, fait honneur à l'habileté, au talent de l'écrivain.

Telles sont ces digressions. Ammien les a composées, comme nous l'avons vu, de deux éléments, ses lectures et ses souvenirs personnels.

Quelles sont ses lectures? Les historiens, les géographes et les poètes. Je ne crois pas qu'il soit téméraire d'affirmer que les poètes l'intéressent au moins autant que les géographes. Il n'a pas grande confiance dans ces derniers, et son esprit n'est pas suffisamment scientifique pour démêler la vérité parmi leurs contradictions. Aussi la partie proprement géographique des digressions est-elle en général sèche et faible. Pour ce qui est de l'histoire, ses renseignements sont presque toujours de bon aloi, d'ailleurs très succincts. Nous avons vu qu'il se complaisait aux récits légendaires qu'il a recueillis chez les poètes. Il est heureux de rencontrer sur son chemin un souvenir d'Homère. Ses descriptions géographiques sont souvent une occasion pour lui de montrer qu'il est un bon lettré, d'une culture assez étendue.

Mais les digressions empruntent le meilleur de leur valeur

(1) Amm., 31, 2.
(2) M. Büdinger : *Ouvrage cité*, p. 38.

aux souvenirs personnels d'Ammien. Il a voyagé à travers la Gaule, la Thrace, les provinces d'Orient, la Perse, et il raconte bien, dans des récits d'une allure vivante, ce qu'il a vu. Aussi la description pittoresque est-elle chez lui bien supérieure à la description géographique. De plus, la peinture des peuples et de leurs mœurs lui fournit la matière de développements soignés, écrits dans un latin qui rappelle parfois la langue classique.

On a relevé dans ces digressions quelques erreurs historiques. Ainsi, Ammien croit que la dynastie régnante en Perse de son temps est encore la dynastie des Arsacides (1), à laquelle avait succédé depuis déjà longtemps celle des Sassanides. Il fait d'Hystaspes, père de Darius, un roi (2). Ces erreurs graves témoignent d'une certaine légèreté. Les erreurs géographiques sont plus nombreuses. Nous n'en parlerons pas ; car elles ont été relevées avec soin dans l'ouvrage de M. l'abbé Gimazane, particulièrement en ce qui concerne la Gaule (3). Ce critique, cependant, a imputé à Ammien une erreur grossière qu'il ne nous paraît pas avoir commise. Il s'agit du passage des Alpes par Annibal, que notre auteur rappelle dans sa description des Alpes. M. Gimazane dit : « L'historien a tellement brouillé » les deux récits (de Tite-Live et de Polybe) qu'à la fin il nous » montre Annibal franchissant les monts, et puis s'élançant en » Italie le long de la Durance, comme si cette rivière était un » affluent du Pô et non du Rhône... per Druentiam flumen.... » regiones occupavit Etruscas » (4). Sans doute le texte d'Ammien manque de clarté et d'ordre, puisqu'il mentionne la Durance

(1) Amm., 23, 6, 6.

(2) Id., 23, 6, 32.

(3) Gimazane. *Amm Marc., sa vie et son œuvre*, p. 235 sqq.

(4) Id., *ibid.*, p. 244. Voici le passage d'Ammien : Excisaque rupe in immensum elata, quam cremando vi magna flammarum acetoque infuso in solidam solvit, per Druentiam flumen gurgitibus vagis intutum regiones occupavit Etruscas. Amm., 15, 10, 11.

après le passage de la montagne et non avant; mais y a-t-il là plus que de la confusion ? Nous ne croyons pas que ce texte suffise pour convaincre Ammien d'une erreur aussi invraisemblable que celle dont on l'accuse.

Pour nous résumer, ces digressions témoignent d'une grande bonne volonté scientifique de la part d'Ammien. Mais peut-être dirait-on avec raison qu'elles se recommandent plus par leurs qualités littéraires que par leurs qualités scientifiques. Du moins elles attestent un effort, un désir de faire œuvre utile et sérieuse. Si les renseignements qu'elles contiennent sont quelquefois sujets à caution, encore doit-on reconnaître qu'une bonne partie d'entre eux ont une grande valeur, puisqu'ils sont le fruit des remarques personnelles d'un observateur toujours sincère.

CHAPITRE XII

La langue et le style d'Ammien Marcellin. Remarques générales.

Ammien Marcellin est généralement considéré comme un écrivain à demi barbare, obscur et d'une lecture difficile. Nous verrons ce qu'il faut penser de cette barbarie et de cette obscurité. Ni l'une ni l'autre ne sont aussi grandes qu'on veut bien le dire. A propos de l'obscurité particulièrement, nous répéterions volontiers les paroles d'un ancien éditeur d'Ammien, Lindenbrog : « Si quelquefois il plaît moins, et s'il paraît obscur, mettons ces obscurités au compte, non pas de l'écrivain, mais de l'ignorance d'un lecteur incompétent. » Il faut aussi songer que le texte, en maint endroit, n'est pas sûr (1). Partout ailleurs, la pensée de l'écrivain est ordinairement facile à saisir. Qu'on réfléchisse aux difficultés que présente l'intelligence du texte de Tacite, et l'on conviendra qu'Ammien n'est guère plus malaisé à lire que le maître des historiens latins.

La langue d'un écrivain porte toujours la marque de l'époque à laquelle il appartient. Si original que soit un auteur, à moins de parti-pris ou d'affectation, son vocabulaire et sa grammaire ne différeront pas sensiblement du vocabulaire

(1) Voir dans l'ouvrage de M. Gimazane, p. 410, appendice C, un clair résumé de la question des manuscrits d'Ammien Marcellin.

et de la grammaire de ses contemporains. Il faut cependant reconnaître que tout écrivain se façonne, dans une certaine mesure, une langue qui lui est propre, d'après son éducation, ses études, ses lectures. Il est donc nécessaire que nous insistions, avant d'examiner la langue d'Ammien, sur son éducation d'écrivain, sur ses lectures, sur ses imitations des auteurs grecs et latins. Ce que nous dirons s'appliquera en grande partie à son style aussi bien qu'à sa langue. Les influences qui s'exercent sur l'une se font sentir également sur l'autre. La langue et le style, bien que choses très distinctes, sont pourtant, dans des études de ce genre, si difficiles à séparer absolument, que nous n'aurons aucun scrupule à les confondre quelquefois.

On ne trouverait pas un écrivain, même parmi les plus grands, qui ne doive beaucoup à ceux qui l'ont précédé. On a pu dresser de longues listes des emprunts et des imitations relevés dans l'œuvre de Virgile. Mais il y a plusieurs façons d'imiter. Celle qu'un auteur met en pratique à une époque où la littérature de son pays est neuve et pleine de sève ne saurait ressembler aux procédés dont se servira, au déclin d'une littérature, un écrivain, même vigoureux, alors qu'il a derrière lui une longue suite d'ouvrages consacrés par le temps, qu'il a lus et dont il a le cerveau comblé. Ce dernier conservera nécessairement moins d'indépendance à l'égard de ses modèles. Trop certain de ne pouvoir ni les surpasser, ni les égaler, il préférera souvent un simple emprunt à une libre imitation. En lisant Ammien, nous avons le sentiment très net que les grandes œuvres de la littérature latine pèsent lourdement sur son talent.

D'autre part, Ammien, dont l'adolescence et la jeunesse furent celles d'un soldat, n'apprit pas son métier d'écrivain. S'il ne sut pas bien faire un livre, c'est qu'il lui manqua le long

apprentissage nécessaire à cet art difficile. Il écrivit sans doute assez tard, sous l'influence de ses lectures, et peut-être (si, comme on le suppose, la lettre de Libanius s'adresse bien à lui) parce qu'il vécut à Rome dans un milieu littéraire, dans la familiarité de quelques rhéteurs qui le poussèrent à donner des séances publiques. Il composa pour ces séances des fragments d'histoire, qu'il réunit et rattacha les uns aux autres pour en former un livre.

Pourquoi, étant Grec, écrivit-il en latin ? A cette question Libanius fournit une réponse, lorsqu'il se plaint de la décadence et du discrédit des lettres grecques à la fin du IVe siècle. « Je souffris à cette époque (1) de la décadence de l'art auquel » je m'étais voué. Je vis déserter les écoles grecques ; on » allait en Italie chercher une autre langue et une autre élo- » quence. Les lettres latines semblaient l'emporter sur les lettres » grecques, et attirer à elles la richesse et la puissance, ne » laissant à ces dernières que les attraits qui leur étaient propres. » Je ne me laissai pas entraîner par les exhortations qui me » pressèrent alors d'abandonner ma profession. Je n'ignorais » pas dans quel discrédit était tombée l'éloquence grecque. » Je ne voulus néanmoins avoir rien à me rapprocher, et je » regardai comme un fait aussi honteux que l'abandon d'une » mère malheureuse la désertion, dans ces circonstances diffi- » ciles, d'un grand nombre de professeurs de rhétorique » (2). Et un peu plus loin, il ajoute : « A cette époque, plus encore » qu'auparavant, nous avons vu l'étude des lettres grecques » primée par d'autres études, et nous avons même pu craindre » de les voir anéanties complètement sous le coup d'un décret. » On ne vit toutefois paraître ni rescrit impérial, ni loi ayant » cet effet. Mais les honneurs et le crédit accordés à ceux

(1) Vers 382.

(2) Libanius, *De vita sua*, Ed. Reiske, I, p. 133, traduit par Petit : *Vie de Libanius*, Paris, 1866, p. 252.

» qui savaient la langue latine donnaient la supériorité à cette » langue » (1). C'était le temps où l'École d'Athènes, naguère encore si brillante, se mourait (2). Donc, en préférant le latin au grec, Ammien ne fit que s'abandonner au courant qui entraînait ses contemporains.

Nous devons ajouter que les qualités particulières de son esprit expliquent cette préférence. La littérature romaine, pauvre d'imagination et d'un ton généralement grave, convenait à sa nature sévère et pondérée. Cette littérature est incomparable pour communiquer aux âmes le respect de Rome et des Romains. Ammien Marcellin subit son influence. Cicéron, Virgile, Tite-Live le firent Romain tout autant que s'il était né à Rome. Il est un point par où presque tous les écrivains latins se ressemblent : ils ont le culte de leur cité. Les plus sceptiques, comme Lucrèce, Horace, Properce, Ovide, sont fiers de leur patrie. Tous l'exaltent avec orgueil. L'ensemble de leurs œuvres est comme un hymne à la grandeur de Rome. C'est par le patriotisme qu'ils se tiennent tous, que les plus différents se ressemblent, que les plus médiocres touchent aux plus grands. Ammien, lui aussi, a fait sa partie dans le concert de louanges adressées à la « Ville Éternelle » et au « Peuple-Roi », concert monotone à la vérité, mais puissant dans sa monotonie.

Il serait cependant faux de prétendre qu'Ammien a négligé tout à fait les Grecs. Nous verrons qu'il n'en est rien. Mais son esprit n'incline pas de leur côté. Il les trouve très grands, mais il n'en fait pas ses maîtres.

En aucun endroit des dix-huit livres qui nous restent d'Ammien il n'est question d'Athènes (3). Pourtant les occasions ne lui manquaient pas d'en parler, particulièrement à

(1) Libanius, *ibid.*, p. 142-143; traduit par Petit, *ibid.*, p. 258.

(2) Cf. Petit de Julleville, *L'École d'Athènes au IV[e] siècle*. Thèse de doctorat, Paris 1868, p. 108 sqq.

(3) On ne saurait compter deux mentions insignifiantes, 27, 9, 6; 28, 1, 4.

propos de l'éducation de Julien, « cet amoureux de la Grèce, » et principalement d'Athènes, l'œil de la Grèce », selon les expressions de Libanius (1). Peut-être l'a-t-il fait dans les livres que nous avons perdus. Mais Ammien ne craint pas les répétitions, et, si le génie d'Athènes l'avait ému autant que le génie de Rome, il n'est pas douteux que nous le saurions, ne fût-ce que par quelques mots.

Il est probable qu'il n'a pas vu Athènes. Quand même il l'aurait vue, aurait-il été vivement frappé des merveilles d'art qui s'y trouvaient encore accumulées ? (2). Ammien n'a pas l'âme d'un artiste. Il est insensible aux belles lignes et aux formes pures. Il cite une fois le nom de Praxitèle, mais de telle sorte qu'on crierait presque au sacrilège. De pesants guerriers cuirassés lui paraissent ressembler moins à des hommes qu'à des statues sculptées par Praxitèle (3). Il est plus accessible aux émotions un peu vulgaires que provoque la masse d'un énorme monument. Il est remué par l'idée d'une grosse difficulté vaincue. Il s'extasie devant la lourde majesté de l'architecture romaine. Le forum de Trajan est pour lui divin (4). Il admire « le prodige » des pyramides d'Égypte (5). Il s'intéresse à l'effort qu'il a fallu faire pour ériger sur une place de Rome un obélisque (6).

Devons-nous lui en faire un crime? Furent-ils donc nombreux, au IV[e] siècle, les hommes capables de goûter et d'apprécier le pur hellénisme? S'il y en eut, ils firent exception; ils ne furent pas de leur temps. Le génie grec, délicat, har-

(1) Ἐρῶντα τῆς Ἑλλάδος, καὶ μάλιστα δὴ τοῦ τῆς Ἑλλάδος ὀφθαλμοῦ, τῶν Ἀθηνῶν. Libanius, *Éloge funèbre de Julien*, éd. Reiske, I, p. 531.

(2) « Tu es heureux, écrit Libanius à Sopolis, de voir tous les jours l'acropole et la déesse. » *Lettres de Libanius*, éd. Wolf, lettre 881*, citée par Petit de Julleville, *L'École d'Athènes au IV[e] siècle*, p. 26.

(3) Amm., 16, 10, 8.

(4) Id., 16, 10, 14.

(5) Pyramides ad *miracula* septem provectae, 22, 15, 28.

(6) Amm., 17, 4, 15.

monieux et souple, n'avait point laissé de traces dans le composé bizarre, un peu brouillé, qui représentait alors l'esprit général de la civilisation gréco-romaine. La Grèce apportait sa facilité verbeuse, l'Asie sa subtilité, Rome son emphase, pour constituer l'esprit de ces écrivains, demi-philosophes, demi-orateurs, comme les Julien et les Libanius, qui soutenaient au IVe siècle le renom des lettres païennes. C'est de cet amalgame aussi qu'est fait le talent d'Ammien. Mais l'imitation directe des écrivains romains lui a imprimé une marque particulière. Elle l'a ramené, lui Grec, vers l'Occident, vers les pays de raison tempérée et sage plutôt que de science et d'imagination.

II

Ammien Marcellin a-t-il lu les auteurs dont il fait mention dans le cours de son ouvrage (1), ou bien a-t-il puisé ses connaissances dans des livres d'extraits, dans des recueils composés par des professeurs de rhétorique et de grammaire pour l'usage de l'enseignement ?

C'est un problème assez difficile à résoudre. Les similitudes d'expression, sur lesquelles on se fonde ordinairement pour montrer les rapports qu'ont entre eux deux écrivains, ne sauraient fournir des preuves suffisantes pour établir qu'Ammien a entretenu avec tel ou tel auteur un commerce assidu. Au contraire même, il est à remarquer qu'en beaucoup de cas on retient mieux les expressions d'un auteur quand on les a rencontrées dans des morceaux choisis, c'est-à-dire dans des morceaux assez courts, d'un grand effet, et capables de se fixer fortement dans la mémoire du lecteur.

Si nous avons la conviction qu'Ammien a pratiqué beau-

(1) Près de quarante, tant grecs que latins.

coup Cicéron, ce n'est pas seulement parce qu'il lui a emprunté un certain nombre de phrases (quoique, dans ce cas particulier, elles soient tellement nombreuses qu'on puisse en tirer un argument probant), mais encore parce que son livre est bien le livre d'un orateur et d'un moraliste, instruit à l'école de Cicéron. Dans d'autres cas, c'est une appréciation juste, un seul mot même qui nous renseignent. Par exemple, à propos de la Xe bucolique de Virgile, une impression personnelle, rendue par une épithète très juste, nous révèle combien l'historien a été séduit, charmé par la délicate mélancolie de ce doux poème, *carmen lene* (1).

Nous demeurons d'ailleurs persuadé qu'Ammien a eu entre les mains des morceaux choisis, surtout pour y puiser ses connaissances géographiques et scientifiques. Il a fait un usage fréquent d'un anecdotier du Ier siècle, Valère-Maxime (2), d'un compilateur du IIIe, Solin (3), d'Aulu-Gelle (4), et sans doute aussi d'auteurs du même genre que nous ne connaissons pas, et plus récents.

Le IVe siècle païen est moins un siècle d'invention que de compilation et d'enseignement. L'enseignement entraînait à cette époque, comme aujourd'hui, la mise en extraits des grands écrivains. Mais de même que, de nos jours, un homme cultivé ne croit pas connaître Racine parce qu'il sait par cœur le songe d'Athalie, de même, au IVe siècle, les vrais amoureux de lettres, parmi lesquels nous comptons Ammien, ne lisaient pas Tite-Live ou Virgile par fragments. Le supposer serait faire d'Ammien une sorte de charlatan de lettres, ce qui est démenti par la lecture de son livre.

(1) Amm., 17, 4, 5.
(2) Les notes de Valois à son édition d'Ammien ne laissent aucun doute à cet égard.
(3) Voir notre précédent chapitre, p. 186.
(4) Cf. M. Hertz, *Aulu-Gelle et Ammien Marcellin*. Hermès, t VIII, p. 259 sqq.

Ainsi donc, quand même il serait vrai qu'Ammien s'est servi quelquefois, pour y chercher des renseignements et des anecdotes, ou pour rafraîchir sa mémoire, de recueils et d'extraits (et il l'a fait malheureusement avec une grande gaucherie), cependant la sincérité et la vivacité de ses admirations, et par-dessus tout le fond et la forme de son œuvre, qui trahissent, malgré des imperfections, un esprit solidement nourri aux bonnes lettres, sont là pour attester que c'est une exception et non une règle.

III

Insistons un peu, pour donner des exemples, sur les rapports d'Ammien avec Homère, Virgile, les principaux historiens latins, Cicéron.

Dans les écoles romaines, la lecture et le commentaire des poètes formaient le fond de l'enseignement des grammairiens, aussi bien au IVe siècle qu'au temps d'Auguste. Deux poètes entre tous, Homère et Virgile, nourrissaient de leur substance les esprits des jeunes gens. De cette instruction première, des traces subsistent dans l'œuvre d'Ammien. D'ailleurs, sa naturelle vivacité d'imagination, son esprit brillant et ardent le poussaient à la lecture des poètes. On n'aura donc pas lieu de s'étonner de la couleur poétique dont son style est souvent revêtu, ni de son goût pour certains poètes, parmi lesquels Homère est au premier rang.

L'historien invoque l'autorité du poète « dont les vers sont » immortels » (1). Ce n'est pas qu'il fasse à Homère de longs emprunts qui seraient hors de saison. Mais le souvenir des personnages et des événements de l'Iliade et de l'Odyssée traverse souvent sa mémoire. On sent qu'ils lui sont à ce point

(1) Amm., 21, 14, 5 : Ex sempiternis Homeri carminibus intellegi datur. Id., 27, 4, 3 : Homeri perennis auctoritas docet.

familiers qu'ils se présentent sans effort, spontanément, sous sa plume. Il salue au passage, dans une description géographique, « Ilion célèbre par ses malheurs épiques » (1), la ville d'Aenus, fondée par Énée, l'emplacement présumé des tombeaux d'Hécube, d'Achille et d'Ajax (2). Vient-il à mentionner l'île de Pharos, il se souvient que c'est là qu'Homère place Protée avec ses troupeaux de phoques (3). Les épisodes homériques lui fournissent des comparaisons. Des hommes assemblés écoutent en silence un récit : on dirait les Phéaciens d'Homère écoutant Ulysse (4). Une sortie nocturne, durant le siège d'Amida, évoque le massacre de Rhésus et des Thraces sous les murs de Troie (5). Ailleurs, c'est une lutte acharnée qui rappelle le combat livré autour du corps de Patrocle (6).

Nous pourrions relever une vingtaine d'exemples analogues (7). C'est beaucoup pour un ouvrage historique, et nous avons le droit d'en conclure que la part qui revient à Homère dans l'imagination et dans le style d'Ammien n'est pas à négliger.

Ammien est aussi un sincère admirateur de Virgile. Il le nomme moins souvent qu'Homère, mais il ajoute toujours à son nom des épithètes élogieuses, qui montrent quels sont ses sentiments à l'égard du poète de Mantoue. Virgile est pour lui le poète très illustre, *poeta praeclarus* (8), le haut poète, *vates excelsus* (9), le poète très éminent, *vates eminentissimus* (10). Nous avons dit plus haut comment il parle en

(1) Amm., 22, 8, 3 : Ilium, heroicis casibus claram.
(2) Id., 22, 8, 4.
(3) Id., 22, 16, 10 : Insula Pharos, ubi Protea cum phocarum gregibus diversatum Homerus fabulatur inflatius.
(4) Id., 18, 5, 7 : Auditorum... secundum homericos Phaeacas admirantium.
(5) Id., 19, 6, 11.
(6) Id., 19, 1, 9.
(7) Voir l'Index de l'édition Gartdhausen au mot *Homerus*.
(8) Amm., 19, 9, 7.
(9) Id., 15, 9, 1.
(10) Id., 31, 4, 6.

connaisseur de la X[e] bucolique, et comment il semble s'être inspiré, au début du livre XXXI de son histoire, d'un passage célèbre des Géorgiques. Nous croyons qu'il a lu Virgile, et que, si sa langue et son style sont, comme nous le remarquerons, parfois poétiques, c'est qu'il n'a pas toujours résisté à l'influence exercée sur lui par cette lecture (1).

En admirant ainsi Homère et Virgile, Ammien n'a fait que se conformer au goût de ses contemporains. Qu'on ouvre les *Saturnales* de Macrobe, on constatera qu'une bonne partie de cet ouvrage est consacrée à un parallèle entre les deux poètes. En outre, le commentaire de Servius sur Virgile est à peu près du temps d'Ammien.

Il est curieux de constater que la place donnée par Ammien dans son œuvre à Homère et à Virgile est, en apparence au moins, plus considérable que celle accordée par lui aux historiens. Et je ne parle pas seulement des historiens grecs qui, comme Hérodote, Thucydide, Théopompe et Polybe, sont rappelés incidemment, mais aussi des historiens latins. Ammien ne fait presque jamais expressément allusion à ces derniers. Salluste et Cornelius Nepos sont nommés par lui chacun une fois. Il n'est question dans son livre ni de César (2), ni de Tite-Live, ni de Tacite. Ce silence étonne de la part d'un auteur qui fait volontiers parade de ses lectures et de son érudition. Aurait-il donc négligé d'étudier ses devanciers?

Cela est peu vraisemblable. A l'époque d'Ammien, les grands historiens latins n'étaient pas oubliés. Les historiens chrétiens eux-mêmes les prenaient pour modèles; par exemple,

(1) Voici un rapprochement curieux donné par M. Hertz : (*Hermès*, t. VIII, p 259, note 2) :

Amm., 30, 6, 6 : Jam superatus liventibusque maculis interfusus animam diu conluctatam efflavit.

Virg. *Æn.*, IV, 643 : Maculisque trementes Interfusa genas et pallida morte futura.

(2) Au moins comme historien.

Sulpice Sévère et Orose, de très peu postérieurs à Ammien (1). Vers le même temps, des personnages importants, Nicomachus Flavianus, proconsul d'Asie en 383, préfet du prétoire en 431; Nicomachus Dexter, préfet de la ville en 431; Victorianus, ami du célèbre orateur Q. Aurelius Symmachus, et ce dernier lui-même, travaillaient à amender le texte de Tite-Live (2). Et Ammien Marcellin, qui s'est fait le continuateur de ces grands historiens, ne les aurait pas pratiqués assidûment! S'il ne les a pas nommés, n'est-ce point qu'il craignait d'amener son lecteur à faire entre leurs œuvres et la sienne une comparaison qu'il redoutait à bon droit?

Nous avouons de bonne foi que ce silence étrange nous trouble un peu, et qu'il n'est pas facile de donner à notre conviction la valeur d'une certitude. Par exemple, pour ce qui regarde Salluste, si on le met en parallèle avec Ammien, on s'aperçoit sans peine que ces deux écrivains sont, par la nature de leur talent, tout à fait dissemblables. Tandis que le style de Salluste est sec, concis, énergique, le style d'Ammien est redondant, lâche et généralement mou. Des tournures de phrase, habituelles chez Salluste, comme l'infinitif de narration, se retrouvent à peine chez Ammien. Il est donc à peu près évident qu'au point de vue du style, Ammien a pris peu de chose à Salluste.

Mais, d'autre part, l'éditeur d'Ammien, Gardthausen, en étudiant les digressions géographiques, a reconnu qu'elles contenaient des imitations de Salluste. N'en découvrant pas dans

(1) Cf. Ebert, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, trad. fr., I, p. 352. « Sulpice Sévère s'appliquait à soigner son style en s'efforçant de surprendre l'art d'un Salluste, dont les *Histoires* étaient très aimées à cette époque, d'un Tacite et d'un Velleius; » id., p. 367: « Le style d'Orose s'inspire de Tite-Live, César, Tacite, Suétone. »

(2) Cf. Weissenborn, *De Titi Livii vita et scriptis* (introduction à l'édition Teubner de T.-L), p. LXXIII et LXXIV, et la note où W. cite la phrase de Symmaque, ep. IX), 13. « Munus totius Liviani operis, quod spopondi, etiam nunc diligentia emendationis moratur. »

le reste du livre, il en a conclu qu'Ammien ne connaissait que Salluste géographe, sans doute par l'intermédiaire d'un manuel de géographie, compilation tirée des auteurs anciens (1). Un autre philologue, Martin Hertz, a entrepris de montrer dans une courte étude que cette conclusion n'était pas juste. Il a relevé chez les deux écrivains des analogies d'expressions, ailleurs que dans les digressions géographiques (2). Nous pensons, comme M. Hertz, qu'Ammien a lu complètement Salluste, et nous ajouterons qu'il lui a peut-être emprunté le procédé de composition qui consiste à intercaler dans le récit des morceaux détachés, réflexions morales et philosophiques, digressions géographiques, procédé sensible dans le *Jugurtha*, et même dans ce qui nous reste des *Histoires*.

Il n'est pas non plus facile d'indiquer dans quelle mesure Ammien a profité de Tite-Live. Sans doute il connaît l'histoire de la république romaine ; bien des passages de son livre le prouvent. Mais cette connaissance, il a pu la puiser dans des abrégés, comme celui d'Eutrope, son contemporain, ou dans des ouvrages plus anciens, comme celui de Valère-Maxime, où il prend beaucoup de ses anecdotes. Cependant, il nous paraîtrait bien téméraire de supposer qu'un liseur comme lui, qui fréquentait assidûment les bibliothèques publiques, n'a pas lu Tite-Live, à une époque où, comme nous l'avons vu, cet historien était en grand honneur. Ce qui fortifie notre opinion, c'est que les anciens éditeurs d'Ammien

(1) Cf. Gardthausen, *Conjectanea Ammianea*, Kiel, 1869. p. 36; id. *Die geographischen Quellen des Amm. Marc.* Ann. Fleckeisen, suppl. t. VI, 1873, p. 549 sqq.

(2) M. Hertz : *De Ammiani studiis Sallustianis*, Index Schol. Univ., Breslau, avril 1874. Ces analogies ne sont pas toujours très frappantes. En voici une cependant qui me paraît certaine : Sall. hist., I, 41, éd. Dietsch. (oratio Lepidi) ; Fufidius, ancilla turpis, honorum omnium dehonestamentum. Amm., 26, 6, 16. Ad hoc igitur dehonestamentum honorum omnium ludibriose sublatus et ancillari adulatione beneficii adlocutus auctores.

ont trouvé que certaines de ses phrases présentaient des analogies curieuses avec des phrases de Tive-Live (1).

Ammien Marcellin ne nomme pas plus Tacite que Tite-Live, au moins dans la partie de son œuvre qui nous a été conservée. Mais comment croire qu'il n'a pas lu l'historien dont il continue l'œuvre (2) ? Peintre d'un temps qui offrait, à quelques égards, des ressemblances avec l'époque des premiers successeurs d'Auguste; historien des Constance, des Gallus, des Valens, dont la vie intime et les cruautés rappelaient parfois Néron ou Domitien, Ammien aurait pu prendre à son compte cette phrase des Annales : « Le tissu de notre » histoire est fait d'ordres cruels, d'accusations incessantes, » d'amitiés trompeuses, de malheurs d'innocents » (3).

Du reste son œuvre offre des traces reconnaissables d'une étude de Tacite. Bien que nous hésitions à croire, avec M. Max Büdinger, que la répartition chronologique de son ouvrage ait été faite sur le modèle des *Histoires*, nous admettons volontiers qu'on affirme, avec le même philologue, que le début et la fin de ses livres sont parfois des imitations de son grand devancier (4). Il est bon de remarquer aussi

(1) Par exemple : Liv. 25, 18, 3 : Sed in bello nihil tam leve est quod non magnum interdum rei momentum faciat.

Amm., 24, 4, 19 : Sed in destrictis necessitatibus nihil tam leve est quod non interdum etiam contra sperata rerum afferat momenta magnarum.

Liv. 30, 18, 6 : Ni Mago... elephantos extemplo in praelium induxisset, ad quorum stridorem odoremque et adspectum perterriti equi...

Amm., 25, 1, 14 : Elephantorum... ad quorum stridorem odoremque et insuetum adspectum magis equi terrebantur.

Liv. 29, 3. 13 : Afris, gente ad omnem auram spei mobili atque infida.

Amm., 31, 2, 11: Hunni ad omnem auram incidentis spei novae perquam mobiles.

(2) Amm., 31, 16, 9: A principatu Caesaris Nervae exorsus...

(3) Tac. *Ann.*, 4, 34 : Nos saeva jussa, continuas accusationes, fallaces amicitias, perniciem innocentium... conjungimus.

(4) M. Büdinger, *Ammianus Marcellinus, und die Eigenart seines Geschichtswerkes*, p. 3 et 4. Ex. : Amm., début du livre 22 : Dum haec in diversa parte terrarum fortunae struunt. — Tac. *Hist.*, début du livre 2 : Struebat jam fortuna in diversa parte terrarum...

qu'à l'exemple de Tacite, Ammien, après qu'il a raconté la mort d'un empereur, aime à rassembler en un court morceau les traits principaux de sa physionomie, et à mettre en balance ses bonnes et mauvaises qualités (1). Enfin on a pu relever chez ces deux historiens un certain nombre d'expressions qui se ressemblent (2).

Ammien a donc étudié les trois principaux historiens latins, Salluste, Tite-Live, Tacite, et s'il n'est pas trop indigne d'eux, c'est en partie, je pense, à la pratique de leurs œuvres qu'il le doit. Cependant son auteur préféré, son véritable modèle, surtout pour ce qui concerne le style, n'est pas un historien : c'est Cicéron.

La prédilection d'Ammien pour les orateurs est fortement marquée. Dans un chapitre ou il déplore la décadence du barreau au IV[e] siècle, il exalte en style pompeux les mérites des anciens orateurs grecs et latins. « Dans les tribunaux florissait autre- » fois l'élégance des plaidoiries, alors que des orateurs d'une » éloquence ardente, zélés pour l'étude, se distinguaient par le » talent, la sincérité, l'abondance et les grâces de la parole; » ainsi Démosthène, que l'on venait en foule entendre de toute » la Grèce, comme le témoignent les annales d'Athènes; ainsi » Callistrate, qui plaida dans la célèbre affaire d'Oropos, et que » Démosthène prit pour modèle, abandonnant pour lui Platon et » l'Académie; ainsi Hypéride, Eschine, Andocide, Dinarque et » Antiphon de Rhamnonte, celui-là même qui, dit-on, reçut le » premier des honoraires, comme avocat défenseur. De même, chez » les Romains, les Rutilius, les Galba, les Scaurus, ces hommes

(1) Büdinger, *ibid.*, p. 33.

(2) Cf. dans le *Philologus*, t. 29, p. 558-560, l'article de Wölfflin. Ex. entre autres : Amm. 15, 12, 4 adfectans ad vini similitudinem multiplices potus; Tac. *Germ.*, 23 potui humor in quamdam similitudinem vini corruptus. — Amm. 18, 2, 18 ut sunt fluxioris fidei barbari; Tac. *Hist.*, 3, 48 fluxa, ut est barbaris. fide. — Amm. 27, 10, 14 haud parva mole certatum est ; Tac. *Hist.* 3, 77 haud parva mole certatum foret, etc.

» dont la vie, les mœurs et les vertus furent admirables, » puis, dans les âges suivants, des censeurs, des consuls, des » triomphateurs, les Crassus, les Antoine, les Philippe, les » Scévola, et bien d'autres, après avoir conduit des armées » à la victoire, chargés de trophées, brillèrent dans les car- » rières civiles, méritèrent, dans des luttes fameuses, les lauriers » du forum, et s'acquirent la plus haute renommée. Après eux, » le plus grand de tous, Cicéron, grâce aux flots de son élo- » quence dominatrice, arracha bien des accusés aux flammes » des jugements, lui qui affirmait que si l'on peut sans blâme » ne point défendre les hommes, du moins ne saurait-on sans » crime les défendre avec négligence » (1).

En louant Cicéron comme il le fait, Ammien est bien de son temps. Tous les écrivains latins du IVe siècle sont des Cicéroniens, les païens, comme Macrobe, les chrétiens, comme saint Jérôme et saint Augustin (2). C'est un véritable culte que l'historien professe pour l'orateur et le philosophe ; je dis le philosophe, car Ammien a demandé à Cicéron des leçons de morale aussi bien que des leçons de style (3). D'ailleurs, Cicéron est, à son avis, un maître dans toutes les matières (4).

Nous n'en sommes plus réduits à rechercher à grand peine si la lecture de Cicéron n'a pas laissé des traces plus ou moins vagues dans l'œuvre d'Ammien. Nous rencontrons son nom cité plus de vingt fois. Des phrases entières de ses livres sont reproduites textuellement, comme si Ammien, en écrivant, tenait constamment à sa portée les ouvrages de son maître préféré (5).

(1) Amm., 30, 4, 5-8.

(2) Cf. R. Thamin, *Saint Ambroise et la morale chrétienne au IVe siècle*, chap. IV : Le cicéronianisme au IVe siècle, p. 135 sqq.

(3) Les rapports de Cicéron et d'Ammien ont fait l'objet d'une étude très complète et très claire de M. H. Michaël : *De Ammiani Marcellini studiis Ciceronianis*. Breslau, 1874.

(4) Amm., 21, 1, 14 : Praeclare hoc quoque, *ut alia*, Tullius.

(5) Cf. entre autres. 21, 16, 13 ; 22, 7, 3-4 ; 28, 1, 40 ; 30, 4, 10.

Et ce n'est pas tel ouvrage plutôt que tel autre qu'Ammien met à contribution. Ses citations et ses souvenirs sont extraits des Discours, des Lettres à Brutus et à Quintus Cicéron, du *de Officiis*, de l'*Orateur*, des *Académiques*, des *Tusculanes* (1). La sagesse tempérée, la morale saine et pratique, l'honnêteté politique de Cicéron sont faites pour plaire au bon sens d'Ammien. Il abonde en maximes de morale qui paraissent à son admirateur sortir des entrailles mêmes de la vérité (2). Enfin aucun écrivain n'était plus capable que lui de fortifier chez Ammien le respect du nom romain, de la majesté romaine, du Sénat romain, de ce Sénat qu'il appelle « le port et le refuge des rois, des peuples et des nations », et Ammien, après lui et d'après lui, « l'asile de l'univers entier » (3).

Quant au style, il était naturel qu'Ammien imitât la période oratoire de Cicéron. N'oublions pas que son livre a été composé pour être lu en public, qu'il désirait, par conséquent, donner à sa phrase du nombre et de l'ampleur. Nous verrons aussi par la suite qu'il a décoré son style d'ornements qu'il prenait sans doute de bonne foi pour des fleurs cicéroniennes, *flosculi Tulliani*, selon son expression (4).

Quelle conclusion tirerons-nous des remarques précédentes? Que l'œuvre d'Ammien, considérée dans sa forme, est une œuvre d'imitation, la résultante d'influences diverses, un mélange parfois trouble, parce que la personnalité de l'écrivain n'est pas assez forte pour donner de la cohésion et de l'unité à des éléments empruntés de côté et d'autre. Mais ce n'est point l'œuvre d'un barbare. La langue d'Ammien, qui est une

(1) Cf. H. Michaël, *loc. cit.*, p. 6 et 7.

(2) Amm., 15, 3, 3 : Illam sententiam Tullianam ex internis veritatis ipsius promulgatam.

(3) Cic. *de Off.*, 2, 8. Amm., 16, 10, 5.

(4) Amm., 29, 1, 11.

langue apprise, artificielle, compliquée, quelquefois bizarre, est au moins la langue d'un écrivain de bonne volonté, soucieux de se mettre à bonne école. Si, en dépit qu'il en ait eu, son latin reste si éloigné de la perfection classique, acceptons de bon gré les deux excuses qu'il nous donne, et rappelons-nous, en le lisant, qu'il fut « un Grec et un soldat ».

CHAPITRE XIII

La langue et le style d'Ammien Marcellin (SUITE). Remarques particulières.

Les particularités les plus remarquables de la langue d'Ammien nous semblent pouvoir être groupées sous les titres suivants : 1° Emploi des substantifs abstraits ; 2° Modification du sens de certains mots ; 3° Expressions figurées et poétiques. Nous réunirons sous ces titres un certain nombre d'exemples choisis parmi les plus caractéristiques. Nous y joindrons quelques remarques sur la syntaxe. Notre dessein est seulement de motiver par des exemples le jugement que nous portons sur la manière d'écrire d'Ammien (1).

1° *Emploi des substantifs abstraits.*

Les substantifs abstraits abondent dans la langue d'Ammien Marcellin. C'est une remarque souvent faite que le nombre en devient de plus en plus considérable dans la langue latine, à mesure qu'on avance vers la décadence. Les écrivains en font un usage de plus en plus hardi, en particulier au pluriel (2). Ammien les emploiera volontiers dans le sens concret. Par exemple :

(1) Cf. Liesenberg, *Die Sprache des Ammianus Marcellinus* (Gymn. Progr., Blankenburg-am-Harz 1888-89-90). — Hassenstein, *De Syntaxi Ammianea*, Königsberg. 1877. — Ehrismann, *De temporum et modorum usu Ammianeo*, Strasbourg, 1886.

(2) Sur ce dernier point, cf. Gœlzer, *Étude de la latinité de saint Jérôme*, p. 301. Paris, 1884.

15, 8, 21 *Omnis* **aetas** *concurrebat et* **dignitas** (c'était un concours de tous les âges, de toutes les dignités) ; de même 30, 5, 14 *jugulata aetate promiscua* (on tua pêle-mêle des gens de tout âge). *Omnis aetas* se rencontre dans Tite-Live, Tacite, Suétone ; c'est l'expression *aetas promiscua* qui nous paraît surtout intéressante et hardie.

Avec les mots *res*, *dignitates*, *honores*, Ammien compose des locutions abstraites employées dans le sens concret, analogues aux précédentes et très éloignées de l'usage classique ; 29, 2, 15, *rerum apices* signifie des personnages d'un rang élevé ; 30, 8, 10, *dignitatum apices maximi* offre le même sens, un peu plus fort ; de même 15, 3, 3, *honorum vertices*. — Comparez 18, 6, 2, *civitatum ordines* (les magistrats des cités) ; 31, 8, 8, *adulta virginitas castitasque nuptarum ore abjecto flens ultima ducebatur* (au dernier rang marchaient les vierges adultes et les chastes épouses, la tête basse et pleurant) ; et encore 15, 7, 3, *ab omni toga apparitioneque rogabatur (praefectus)* ; *toga* et *apparitio* désignent ici les personnages importants et les appariteurs qui accompagnaient le préfet de la ville.

Antiquitates (les livres ou monuments de l'antiquité) : 22, 4, 6, *quum scriptum sit antiquitatibus*.

Caritates (les personnes chères) : 22, 8, 42, *eisque... caritates plaustris impositae sunt* ; 18, 5, 2 *(profectus) cum conjuge, liberis et omni vinculo caritatum*. Dans cette dernière phrase, l'ensemble de l'expression est plus remarquable encore que l'emploi de *caritatum*.

Commilitium : 15, 8, 4, *advocato omni quod aderat commilitio* (ayant appelé tous ses compagnons d'armes qui étaient présents).

Geographia (les géographes) : 22, 8, 10, *geographiae totius adsensione*.

Ministerium : 14, 6, 17, *atratum coquinae ministerium* (la

gent barbouillée du service de la cuisine). De même *(ibid.)* *Textrinum omne* (tous les esclaves tisserands).

Mortalitas (les hommes) : 14, 11, 26, *mortalitatis fastus* (l'orgueil des hommes).

Speculationes est employé dans le sens de *speculatores :* 14, 2, 15, *praedocti speculationibus fidis* (avertis par des espions sûrs).

Universitas (l'univers): 15, 1, 14, *magnitudo universitatis.*

Vicinitas, qui, au singulier, dans le sens de « les gens du voisinage », est classique, se trouve dans Ammien au pluriel avec le sens de *regiones vicinae :* 16, 8, 11, *materia* (prétexte) *per vicinitates eorum late grassandi.*

Ammien Marcellin remplace volontiers un adjectif par un substantif abstrait. Il dira, par exemple : 16, 7, 10, *vexatam asperitate morborum* pour *asperis morbis*. Comparez 14, 8, 14, *Cyprus abundat fertilitate omnium rerum;* 16, 11, 9, *opimitate praedarum onusti*; 18, 5, 2 *(profectus) cum omni penatum dulcedine*, c'est-à-dire « avec tout ce qu'il avait de cher dans sa maison »; 15, 4, 4, *Rhenus.... undarum quietem permeans*; 14, 11, 20. *Jurandi crebritate confirmans* (affirmant par des serments répétés); 14, 5, 2, *injecto onere catenarum*, etc., etc.

Voici encore quelques substantifs abstraits dont l'emploi nous paraît mériter d'être signalé :

Falsitas: 15, 5, 12, *longe alia quam dictarat Silvanus, ex libidine consarcinatae falsitatis adscripta* (on avait, par des mensonges cousus à plaisir, altéré grandement le texte de la lettre de Silvanus.)

Potestates (les hautes charges) : 18, 6, 22, *duces eminentes auctoritate et potestatibus;* 30, 9, 3, *scrupulosus in deferendis potestatibus celsis.*

Pulchritudo *Isocratis,* 30, 8, 6 (le beau talent d'Isocrate). Cf. 30, 4, 3, *amplitudo Platonis.*

Quantitas (quantité) : 14, 5, 4, *accedebant... iracundae suspicionum quantitati....* (à la quantité de soupçons qu'il

concevait dans sa colère s'ajoutaient...) L'accouplement insolite des mots *iracunda quantitas* témoigne d'une singulière recherche de style, encore attestée par des expressions comme les suivantes : 14, 5, 1, *exsulari maerore multavit ;* 14, 5, 3, *insulari solitudine damnabatur*, et beaucoup d'autres du même genre (1).

Virtutes : 26, 2, 6, *exulto... moderamina orbis romani mihi vestras detulisse virtutes* (je suis fier de ce que vos courages ont mis entre mes mains la conduite du monde romain). *Virtutes* est employé ici à peu près de la même façon que les appellations honorifiques usitées à la cour impériale au IVe siècle, *Aeternitas tua*, *Majestas tua*, *Eminentia tua*, etc...

2° *Modification du sens de certains mots.*

Le sens des mots dans Ammien n'est pas toujours conforme à l'usage classique. On s'en rendra compte par les quelques exemples que nous allons donner.

Absolvere : 16, 11, 6, *barbari innoxii absoluti sunt* (on laissa les barbares s'échapper sans dommage). Le sens de *absolvere* dans cette phrase se rapproche du sens étymologique *délivrer*, *délier*, admis plusieurs fois par Ammien, ainsi que par quelques écrivains dont la latinité n'est pas très pure, comme Apulée, Pline l'Ancien, Martial (cf. le dictionnaire de Forcellini). Ex. d'Ammien : 29, 3, 3, *adultus quidam... spartanum canem retinere dispositus, ante praedictum tempus absolvit.*

Adulabilis avec le sens actif : 14, 11, 11, *sermo adulabilis* (un discours flatteur) ; 31, 12, 7, *adulabilis sententia*. Les adjectifs verbaux en — *bilis* sont très nombreux chez Ammien. comme chez saint Jérôme et en général chez les auteurs ecclésiastiques du IVe et du Ve siècle (2). Il leur donne souvent une signification active.

(1) Cf. Hassenstein, *loc. cit.*, p. 21.
(2) Cf. Gœlzer, *loc. cit.*, p. 138.

Anhelare : 26, 6, 1, *velut imperatoris cognatus*, *altius anhelabat* (en sa qualité de parent de l'empereur, il avait de hautes aspirations). Cet emploi singulier de *anhelare*, d'une langue si peu naturelle, n'est pas rare dans Ammien.

Aventer remplace *avide*, dont il a le sens : 18, 5, 6, *aventer suscipitur* (il est reçu avec empressement), et d'autres phrases analogues, 19, 9, 7 ; 29, 2, 10, etc.

Bellator est devenu absolument synonyme de *miles*, qui sans doute paraissait à Ammien trop simple et trop peu ronflant : 16, 12, 37, *peritissimi bellatores*.

Captus. Par analogie avec une expression très classique : *ut est captus servorum*, *hominum* (selon la manière d'être des esclaves, des hommes), Ammien a composé une expression originale, dont il use très volontiers : 16, 10, 1, *pro captu temporum* (étant données les circonstances) et très souvent.

Circumspecte *vestiti*, 27, 3, 14 (vêtus magnifiquement, de façon à attirer les regards). On trouve 14, 6, 6, *circumspectus* employé dans le même sens : *populi romani nomen circumspectum et verecundum* (le nom admiré et vénérable du peuple romain). *Circumspectus* a ici la signification du grec περίβλεπτος. Dans une note à propos de cette dernière phrase, Adrien Valois s'exprime ainsi : « *Hic aperte graecissat Marcellinus; est enim graece* τὸ περίβλεπτον ὄνομα καὶ αἰδέσιμον ». Il est naturel que l'on rencontre des grécismes chez Ammien, qui était d'origine grecque. C'est également en rapprochant le latin du grec que l'on s'explique une expression comme la suivante : 16, 1, 2, *res magnae quas per Gallias virtute felicitateque correxit (Julianus)*. *Corrigere* correspond ici au verbe grec κατορθοῦν, dont le sens est « mener une chose à bonne fin » ; Ammien a donc donné au mot latin le sens d'un mot grec de forme analogue, ce qui prouve qu'en écrivant en latin il pensait quelquefois en grec.

Citerior vita (la vie intime) : 16, 10, 11 et assez fréquemment. Cet emploi de *citerior* semble être particulier à Ammien.

Diuturnus : 16, 2, 2, *velut dux diuturnus viribus eminens et consiliis*, c'est-à-dire comme un chef rompu à son métier. Ammien explique lui-même cette acception : 30, 7, 11, *usu castrensis negotii diuturno firmatus*.

Erga. Ammien se sert de cette préposition très souvent et très librement avec les sens fort peu classiques de *à propos de*, *à l'égard de*, *quand il s'agissait de* : 31, 14, 2, *erga deferendas potestates nimium tardus* (très circonspect quand il s'agissait de conférer les charges); 14, 1, 8, *adulescebat autem obstinatum propositum erga haec et similia scrutanda* (son obstination à s'enquérir des faits de cette nature grandissait).

Latera (les quartiers d'une ville) : 14, 1, 6, *per Antiochiae latera cuncta*; 14, 9, 16, *per latera civitatis cuncta discurrunt*.

Laxare : 27, 9, 7, *cum eis nec quiescendi nec inveniendi ad victum utilia copia laxaretur* (comme on ne leur laissait la possibilité ni de se reposer ni de trouver des vivres) ; 16, 12, 19, *cum nullae laxarentur induciae* (sans laisser aucun répit). Comme on le voit, ce verbe a perdu son sens propre pour prendre ici la signification très affaiblie de *laisser*. Cet emploi très intéressant est l'indice de la transformation qui menait le latin aux langues romanes.

Miles. Voici deux exemples très hardis de l'emploi de *miles* avec le sens collectif : 16, 11, 14, *militis pars* (une partie des soldats) ; 19, 11, 2, *coacta undique multitudine militis ad bella promptissimi* (une multitude de soldats.)

Mundus (le monde, les hommes), comme chez les écrivains chrétiens : 14, 8, 8, *Antiochia mundo cognita civitas*.

Ordinare se rencontre dans Ammien avec le sens de *ordonner*, *donner l'ordre de* : 17, 2, 3, *lusoriis navibus discur-*

rere flumen ultro citroque milites ordinavit (il ordonna aux soldats, etc.)

Pervius signifie ordinairement « par où il est possible de passer ». Ammien dit : 14, 11, 13, *civitates perviae* (les villes qui se trouvaient sur la route, que l'on devait traverser).

Pulsare est synonyme de *laedere* dans l'expression suivante : 14, 7, 7, *pulsatae majestatis imperii reus* (accusé de lèse-majesté).

Sperare a souvent, dans Ammien, le sens de *attendre :* 16, 12, 24, *ubi ardor praelii sperabatur immanis ;* 14, 7, 5, *inedia.... quae per multas difficilesque causas jam adfore sperabatur*, etc... Ce sens, qui correspond à un des sens du verbe grec ἐλπίζειν, n'est, à l'époque classique, qu'une exception assez rare.

Ammien reprend à l'ancienne langue latine certaines acceptions qu'avaient abandonnées les écrivains classiques. Par exemple, *impetrabilis*. employé plusieurs fois dans le sens de *actif, énergique, capable de réussir :* 14, 8, 5, *efficaciae impetrabilis rex*; 15, 8, 21 *(Julianum), optatum quidem et impetrabilem;* 31, 11, 5, *dux impetrabilis*. Ce sens se retrouve dans Plaute. Forcellini en donne plusieurs exemples.

On peut en dire autant de *nimius* et *nimium*, employés dans le sens de *grand* et *grandement*, qui sont d'un usage constant chez Ammien.

3° Expressions figurées et poétiques.

Ammien Marcellin ne fait guère de distinction entre la langue de la poésie et la langue de la prose. Son livre fourmille d'expressions que l'on est accoutumé à rencontrer chez les poètes plutôt que chez les historiens. Par exemple :

15, 12, 1, *niveae ulnae*, des bras blancs; 16, 12, 15, *sidere*

urente brumali, pendant l'hiver; 28, 4, 31, *nondum solis puro jubare;* 15, 5, 31, *solis ortu jam rutilo;* 30, 7, 7, *adolescentem in primo flore genarum;* 14, 8, 3, *cespite punico tecti manes;* 26, 8, 11, *hoc Marte Cyzico reserata* (la ville de Cyzique ayant été ouverte par cette ruse de guerre); 16, 12, 61, *cineribus Galliarum insultans*, etc...

Voulant signifier « des tragédies terribles », Ammien se sert de cette périphrase, qui serait, du reste, aussi bizarre en poésie qu'en prose : *cothurni terribilis fabulae* 28, 6, 29. Il emploie l'abverbe *cothurnate* (d'une façon tragique) : 28, 1, 4, *cum cothurnatius stilus procederet lacrimosus* (comme le ton plaintif de la tragédie s'élevait davantage). Sa manière ampoulée s'accommode de ce mot *cothurnus*, qu'il répète à plusieurs reprises : 20, 1, 2, *Lupicinum... bellicosum sane, sed supercilia erigentem ut cornua, et de tragico, quod aiunt, cothurno strepentem;* 21, 16, 1, *imperatoriae auctoritatis cothurnum ubique custodiens* (gardant partout la majesté de l'autorité impériale); 27, 11, 2, *Probus videbatur, cum sibi fideret, de cothurno strepere tragico, et, ubi paveret, omni humilior socco.*

Des constructions poétiques comme *strepens immania*, 16, 6, 1, comme *durare* avec l'accusatif, dans le sens de supporter, 16, 11, 13, *ne sonitum quidem duraturus armorum*, ne sont pas rares dans Ammien.

Nombre de phrases indiquent chez l'auteur une tendance au style poétique :

14, 1, 10, *velut contumaciae quoddam vexillum altius erigens* 16, 8, 11, *inflabant has malorum civilium buccinas potentes*, (les puissants sonnaient de toute leur force la trompette des malheurs civils).

20, 4, 1 *(fama)*, *magnorum ejus laborum factorumque vehens adoreas celsas* (la renommée répandant la gloire sublime de ses grands travaux et de ses hauts faits).

26, 10, 10, *Catonianae vel Cassianae sententiae fuco perliti*

judices (des juges se couvrant du masque de la sévérité des Caton et des Cassius). Cette phrase est d'une langue tout à fait bizarre et maladroite.

28, 1, 1 : *saeviens per Urbem Æternam urebat cuncta Bellona ;* 29, 2, 14, *ut videretur aures occlusisse ceris quasi scopulos Sirenios transgressurus* (on aurait dit qu'il avait bouché ses oreilles avec de la cire comme pour passer devant les rochers des Sirènes).

Ammien, pour désigner les rives d'un fleuve, dit volontiers *supercilia fluvii* (cf. 14, 2, 9 ; 14, 8, 5 ; 16, 12, 10, etc.), expression imitée du grec, ὀφρὺς τοῦ ποταμοῦ, et rare dans la prose latine. Il semble d'ailleurs avoir eu une véritable prédilection pour le mot *supercilium*. Il l'emploie à plusieurs reprises d'une façon très singulière : 16, 10, 12 *(Constantius) elatus in arduum supercilium* « (Constance) élevé au pouvoir suprême » ; de même 29, 2, 12, *ad ardua imperii supercilia.* Voulant parler d'un homme à l'attitude hautaine, il dira : *ardua subrigit supercilia :* 16, 12, 4, *princeps audendi periculosa rex Chnodomarius ardua subrigens supercilia.* Je ne pas parle pas des phrases où *supercilium* est employé avec une épithète comme *grave, triste,* dans le sens de *front sévère, sévérité,* ce sens, d'ailleurs poétique, étant très classique.

Lorsqu'un écrivain se plaît à s'exprimer en style imagé, il doit prendre garde à ce que ses images ne soient pas incohérentes. Notre historien n'est pas toujours, à cet égard, très attentif. Je relève, par exemple, cette expression : 14, 10, 9, *sententiarum via concinens.* On dirait très bien *sententiae concinentes*, tandis que la tournure employée par Ammien est d'une langue impropre.

Qu'on lise les trois citations suivantes, et l'on saura jusqu'à quel point Ammien peut perdre le sens délicat de la simplicité et de la justesse dans la langue :

14, 1, 1, *Fortunae saevientis procellae tempestates alias rebus infudere communibus* (les ouragans de la fortune introduisirent d'autres bouleversements dans l'État).

14, 11, 3, *spadones per arcanos susurros nutrimenta criminibus subserentes* (les eunuques fournissant, par de secrètes insinuations, de nouveaux aliments à des accusations fictives).

31, 1, 1, *interea et Fortunae volucris rota.... Bellonam, Furiis in societatem adscitis, armabat* (la roue ailée de la Fortune armait Bellone avec l'aide des Furies).

Peut-on rien imaginer de plus étrangement malhabile que cette dernière phrase? Et que penser de *procellae infudere tempestates*, et de *subserentes nutrimenta per arcanos susurros?*

Cependant, si nous notons le mal, nous devons signaler le bien. Les expressions figurées heureuses, brillantes, ne sont pas rares chez Ammien. Par exemple, une métaphore hardie nous peint avec bonheur la méchanceté agressive des hommes d'affaires sans foi ni loi, toujours prêts à « dégaîner leur rouerie comme un poignard », *sicam ingenii destringentes*, 30, 4, 9. Ailleurs, les amis de l'opulent sénateur Probus, désireux de tirer profit de son crédit, « le plongeaient malgré lui dans les affaires publiques », dit Ammien, *mergebant in rempublicam*, 27, 11, 3. L'image prête ici à l'idée une grande force.

Mais nous aurons à revenir sur ces qualités du style d'Ammien dans le prochain chapitre.

4° Quelques remarques sur la syntaxe

Dans son ensemble, la syntaxe d'Ammien Marcellin n'est pas aussi barbare qu'on pourrait se le figurer. Sans doute, si on la compare à la syntaxe de Cicéron ou de César, elle paraîtra très incorrecte. Mais ne peut-on pas en dire presque autant de la syntaxe de Tacite? Justement, un certain nombre des incorrections d'Ammien viennent de l'usage moins discret

et plus étendu qu'il fait des irrégularités déjà introduites dans la langue par le grand historien du Ier siècle. Ajoutez à cela une certaine quantité de tours empruntés au grec et à la langue populaire, quelques bizarreries spéciales, et vous aurez une syntaxe de décadence assez semblable à celle de saint Jérôme, par exemple, mais qui, dans ses grandes lignes, demeure encore fidèle au génie de la langue latine.

Ceci dit, nous allons relever et mettre en ordre quelques-unes des irrégularités qui contribuent à donner à la syntaxe d'Ammien une physionomie particulière.

LES CAS

Signalons l'*accusatif* de limitation comme *caput incurvi* 26, 10, 13, qui n'est pas non plus sans exemples dans Tacite.

Contrairement à l'usage classique, certains verbes de mouvement sont construits sans préposition : 23, 2, 7, *Mesopotamiam signa commovit;* 27, 13, 34, *destinatas remearunt sedes;* 29, 5, 55, *cum tentoria exercitus adventaret.* En revanche *petere* est quelquefois construit avec *ad* et l'acc. : 16, 12, 54, *ad subsidia fluminis petivere* (ils cherchèrent leur salut vers le fleuve) ; 28, 8, 47, *constat ad hunc secessum pariendi causa petere pisces.*

— Ammien ne va guère plus loin que Tacite dans l'emploi du *génitif* avec certains adjectifs comme *capax*, *securus*, *prudens*, etc. On peut citer : 22, 8, 47, *securi voracium belluarum* (à l'abri des monstres voraces) ; 16, 12, 57, *nandi strenui*, etc.

La construction du génitif avec des adjectifs neutres pris comme substantifs se rencontre dans la prose de Tite-Live et de Tacite. Mais Ammien les dépasse en hardiesse dans l'emploi de cette construction. Par exemple : *cruciabilia mortis*, (les affres de la mort); 29, 5, 54, *animam absque mortis*

cruciabilibus exhalavit ; cetera aequorum (les autres mers) ; 22, 8, 46, *Pontus... dulcior aequorum ceteris ;* 27, 10, 7, *cuncta satorum et tectorum* (tous les champs ensemencés et toutes les maisons) ; 14, 6, 25, *praecipua aurigarum equorumque*, les principales qualités des cochers et des chevaux, etc.

Notons encore cette phrase 16, 12, 11, *post cibi refectionem et potus* (après s'être refaits en mangeant et en buvant), dans laquelle le génitif ressemble fort à un complément circonstanciel, et rappelle certains génitifs grecs.

— Pour le *datif*, nous remarquerons seulement qu'Ammien l'emploie assez souvent comme complément d'un verbe passif, au lieu de l'ablatif avec *ab*.

— De même nous avons peu de chose à dire de *l'ablatif*. Nous citerons cependant un exemple d'ablatif de manière employé avec une très grande hardiesse : 24, 2, 8, *quos... auxiliares... fugientium cervicibus insistentes, laniatu avium prostraverunt*, les auxiliaires, tombant sur le dos des fuyards, les accablèrent et les déchirèrent comme font les oiseaux de proie.

ADJECTIFS

La fréquence des adjectifs et des participes neutres pris substantivement dans la prose latine est une marque de décadence, qui, à partir de Tacite, ne fait que s'accentuer. Chez les écrivains classiques, cet emploi est ordinairement restreint aux cas où le genre neutre est indiqué par la forme, c'est-à-dire au nominatif et à l'accusatif. Il n'en est pas de même dans Ammien. Il écrit, en effet, sans scrupule : 20, 6, 1, *usui congruis omnibus ;* 16, 10, 17, *multis visis ;* 18, 5, 8, *in multis ac necessariis*, etc., et, au singulier, 14, 1, 4, *nullo sibi relicto*; 17, 5, 15, *nullo impetrato*.

Il remplace volontiers des adverbes par des adjectifs attributs, comme 16, 2, 1, *rumores qui volitabant assidui*, etc.

— Ammien supprime souvent *magis* ou *potius* avant *quam*. Exemple : 16, 12, 36, *properantes cito quam considerato gradu;* 26, 4, 1, *tuta consilia quam sibi placentia secuturus ;* 30, 2, 4. *Imperator eligere consilia quam invenire sufficiens*, etc.

Voici un exemple où le positif, pris au sens du comparatif, est suivi non pas de *quam*, mais de la tournure par l'ablatif : 19, 11, 7, *aurum quippe gratanter provinciales corporibus dabunt* (les habitants des provinces fourniront plus volontiers de l'or que des hommes).

Nous relevons encore le comparatif et le superlatif après *adeo*, *ita*, au lieu du positif : 25, 4, 9, *ita mitissime;* 28, 4, 5, *ita effrenatius;* puis des tournures comme 16, 12, 23, *excelsior ante alios;* 23, 6, 8, *praeter alios frugalissimi*, qui sont plutôt poétiques.

Enfin, on peut affirmer qu'Ammien a une prédilection pour le comparatif. Il s'en sert constamment au lieu du positif; par exemple : *acrius exsurgens in calumniatores*, *loquebatur asperius*, etc... Les exemples de cette façon d'écrire sont innombrables.

LE VERBE

Voix moyenne. — Ammien emploie très franchement la voix moyenne. Exemple : 22, 16, 3, *lustrari deorum monitu jussus in lacu* (ayant reçu l'ordre de *se purifier*). Riemann fait d'ailleurs remarquer dans sa *Syntaxe latine*, page 193, que la voix moyenne est d'un usage plus fréquent qu'on ne pense en latin, dans la langue courante.

Emploi des temps. — Une certaine confusion règne visiblement chez Ammien dans l'emploi des temps. Ce qui frappe le plus le lecteur, c'est peut-être la fréquente substitution du parfait au plus-que-parfait. Exemple : 14, 3, 4, *suorum indicio proditus qui... ad praesidia descivere romana... tabescebat immobilis* (trahi par les rapports de quelques-uns des siens,

qui s'étaient joints aux garnisons romaines, il languissait dans l'inaction) ; 14, 11, 24, *non diu postea ambo cruciabili morte absumpti sunt, qui eum... ad usque plagas perduxere mortales...* (peu de temps après moururent dans les supplices *ceux qui l'avaient conduit* aux rivages de la mort).

Sans doute est-ce là un souvenir de l'aoriste grec, qui sert à rendre le plus-que-parfait d'antériorité.

Ammien paraît attacher peu d'importance aux règles de la concordance des temps. Hassenstein (loc. cit. p. 52, 53) a rassemblé un grand nombre de phrases où ces règles sont violées sans raison sérieuse. En voici quelques-unes : 18, 8. 5, *quum quid agi oporteat cunctaremur*; 27, 11, 5, *suspiciosus fuit... blandiensque interdum, ut noceat* (il était soupçonneux,... et flattait parfois pour nuire) ; 27, 12, 8, *ad deliberandum, quid capessere debeant... traduxerunt* ; 15, 5, 21, *monetur.... ut rediret*, etc ..

Emploi des modes. — *Conditionnel.* On sait que dans certains cas la proposition qui exprime le fait soumis à la condition se met à l'indicatif, par exemple, avec les verbes *posse, oportere, debere.* Ainsi, la phrase suivante d'Ammien est très-correcte : 15, 4, 2, *et navigari Rhenus ab ortu poterat... ni ruenti curreret similis.*

D'autre part, on rencontre chez certains auteurs des phrases conditionnelles d'une nature particulière, dans lesquelles la construction est en apparence identique à la précédente, mais seulement en apparence. Exemple : Tac. *Ann.* 1, 23, *legiones octava et quinta decima ferrum parabant.... ni miles romanus preces interjecisset.* Comme le remarque très bien Hassenstein (loc. cit. p. 39), *parabant* ne fait pas partie en réalité de la phrase conditionnelle. Celle-ci est tronquée. Pour la compléter, il faudrait ajouter, par exemple : *et pugnatum esset, ni miles, etc.*

Ammien a étendu inconsidérément cet emploi à des phrases conditionnelles ordinaires. Exemple : 19, 6, 11, *Persarum regem,*

ni obstitisset violentior casus... obtruncarant; 30, 5, 10, *praefecturam si adeptus rexisset (Leo), prae his quae erat ausurus, administratio Probi ferebatur in caelum* (si Léon avait obtenu la préfecture, quand on songe aux méfaits qu'il aurait commis, l'administration de Probus aurait en comparaison été portée aux nues), etc.

Ammien met quelquefois à l'indicatif, d'une manière tout à fait incorrecte, le verbe qui exprime la condition. Exemple : 15, 5, 1, *Exoritur... calamitatum turbo novarum, extincturus omnia simul, ni fortuna... motum eventu celeri consummavit impendio formidatum* (voici que s'élève une tempête de calamités nouvelles, où tout aurait sombré, si la fortune n'avait bien vite mis fin à ces agitations redoutables) ; 22, 11, 10, *poterant miserandi homines defendi, ni Georgii odio omnes flagrabant.* La conjonction *ni* perd dans ces phrases toute sa valeur.

Subjonctif. — Les règles de l'emploi du subjonctif étant parmi les plus délicates de la langue latine, il n'est pas étonnant qu'elles aient été souvent méconnues à l'époque de la décadence.

Après *quanquam* ou *dum* signifiant *tandis que* Ammien met le subjonctif, contrairement à l'usage classique. Exemple : 15, 5, 8, *et quanquam utilia moneret;* ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs de se servir de l'indicatif dans une phrase analogue : 22, 5, 1, *et quanquam inclinatior erat erga numinum cultum ;* 17, 13, 27, *dum Italos tueremur* et *Gallos.*

Dum, signifiant *jusqu'à ce que*, est suivi, dans Ammien, tantôt du subjonctif, tantôt de l'indicatif. Exemple : 14, 11, 5, *vicarius ejus, dum redit, Prosper missus est comes ;* 17, 4, 13, *jacere diu perpessus est, dum translationi pararentur utilia.*

Il ressort, semble-t-il, de ces exemples, que l'écrivain ne s'astreint pas à l'application de règles positives.

Infinitif. — La proposition infinitive est souvent remplacée,

chez les auteurs de la décadence, par *quod*, suivi tantôt de l'indicatif, tantôt du subjonctif.

Par une bizarrerie que l'on relève également chez saint Jérôme (cf. Gœlzer, loc. cit., p. 370 sqq), Ammien, qui supprime la proposition infinitive après des verbes qui la comportent ordinairement, la rétablit après des verbes signifiant *demander*, *prier*, *enjoindre*, ce qui est tout à fait contraire à l'usage classique. Exemple : 15, 5, 6, *Mallobaudem orabat properare permitti ;* 25, 2, 8, *orabant profectionem differri ;* 17, 12, 19, *eos... imperator nulli nisi sibi ducibusque romanis parere praecepit.*

Lorsqu'Ammien conserve la proposition infinitive, il la simplifie souvent en supprimant le sujet à l'accusatif. Exemple : 14, 2, 9, *arbitrabantur adposita quaeque vastare ;* 15, 5, 10, *Nec enim intellexisse firmabat.*

On peut dire qu'en général Ammien fait de l'infinitif un usage très libre. Qu'on en juge par les citations suivantes : 15, 5, 36, *tantumque abfuit laudare* (et il fut si loin de louer) ; 16, 11, 11, *quo aedificato munimento, constabat ad intima Gallarium, ut consueverant, adire Germanos arceri*, mot à mot (on constatait que les Germains étaient empêchés de pénétrer, etc.); 21, 6, 7, *monituri cunctos*, et *hortaturi nostra sentire* (afin de les avertir tous, et de les engager à se mettre de notre parti).

Monere est construit tantôt avec l'infinitif, tantôt avec *ut* et le subjonctif. Exemple : 15, 5, 8, *nec Silvano... ut veniret admonito ;* 15, 5, 9, *monebatur parare propere cuncta.* Le fait que ces deux exemples sont tirés du même chapitre indique bien qu'il paraît indifférent à Ammien d'employer l'une ou l'autre construction.

Facere est suivi ordinairement de l'infinitif au lieu de *ut* ; il est même construit dans certains cas exactement comme notre verbe français *faire :* 15, 6, 1, *reos... citari faceret multos* ; 27, 7, 3, *remitti fecit ;* 28, 1, 55, *introire fecit.*

Après certains adjectifs, Ammien fait un emploi très libre de l'infinitif : 14, 2, 13, *commeatus distribui militibus assueti* (les vivres que l'on a l'habitude de distribuer aux soldats) ; 14, 3, 2, *Mesopotamiae tractus omnes crebro inquietari sueti* ; 14, 3, 3, *alia plurima vehi terra marique assueta ;* 26, 8, 14 *provincias... avidas novitatem quamdam visere*, etc.

Cette grande liberté dans l'emploi de l'infinitif nous fait souvenir que la langue maternelle d'Ammien Marcellin est le grec.

Ces irrégularités, ces incorrections, ont de quoi nous surprendre sous la plume d'un admirateur passionné de Cicéron. Mais Ammien n'aurait pu les éviter, au moins en partie, qu'en s'astreignant à une délicate recherche de la correction qui ne convenait guère à sa nature un peu lourde et déclamatoire.

D'ailleurs il semble bien que son effort d'écrivain a porté beaucoup plus sur le style que sur la langue.

CHAPITRE XIV

Le talent d'Ammien Marcellin (1).

L'œuvre d'Ammien Marcellin représente un effort littéraire considérable. Le lecteur s'en aperçoit bien, trop bien même, s'il est vrai que c'est un mal que le travail opiniâtre d'un auteur paraisse au travers de ses écrits. Nous devons dire, pour être juste, que ce travail atteste chez l'écrivain l'énergie, la vitalité, la passion de briller ; et qu'est-ce que cela, sinon les principaux éléments du talent ?

Le talent d'Ammien est oratoire avant tout. Cela devait être, puisqu'il a composé son histoire pour la déclamer en public. Il n'a ni une sérénité assez grande, ni une conception de l'art assez forte pour produire une œuvre belle uniquement de sa beauté propre, de la beauté un peu sévère qui convient à une œuvre historique, sans souci de ceux qui auront à l'apprécier. Il appartient à un temps où l'on parle beaucoup, où l'on déclame, où les panégyristes et les sophistes sont les rois de la littérature. Lui aussi parle, déclame, se fait panégyriste et sophiste dans son histoire. Il ne compte point parmi ces écrivains, d'ailleurs très rares, qui résistent à leur temps, et qui préparent les voies de l'avenir, mais parmi ceux que leur temps façonne à son image. Donc, en écrivant, il songeait à son public ; il se voyait sur l'estrade, son manuscrit à la main, devant une salle comble, et il écrivait pour ce public.

Les discours proprement dits, peu nombreux dans Ammien, méritent de retenir un instant notre attention.

(1) Voir dans Ed. Norden, *Die antike Kunstprosa* (Leipsig 1898, 2 vol. 8°), t. II, p. 646 sqq., quelques remarques sur l'art d'écrire dans Ammien, remarques qui confirment les nôtres.

Mis dans la bouche de Constance, de Julien, de Valentinien, il semble bien que ce soient, selon l'habitude des historiens romains, des discours remaniés, dont le fond seul serait officiel. Le style en est conforme au style de tout l'ouvrage. Cependant Ammien a conservé à chacun d'eux sa physionomie propre, correspondant au caractère du personnage qui l'a prononcé.

Que Constance présente Julien à l'armée, qu'il remercie ses soldats vainqueurs des Sarmates, ou qu'il les exhorte à marcher contre le César révolté (1), ses paroles graves, mesurées, ont un accent compassé et sentencieux, comme il convient à un prince qui, dans les conjonctures les plus difficiles, sait se composer un visage de sérénité et de confiance (2). Qu'on en juge par ses exordes : « Le souvenir des hauts faits accomplis, » le plus doux des plaisirs pour les braves, m'engage à récapituler devant vous, en toute modestie, ce que, vainqueurs » par la grâce de la divinité, nous avons réussi à faire, » d'abord avant les combats, puis au milieu même du bruit » des batailles, ô très fidèles défenseurs de l'empire romain. » Est-il rien d'aussi beau, et d'aussi digne d'être transmis à » la postérité que la fierté du soldat pour ses actions d'éclat, » du chef pour ses plans habiles ? etc. » Et ceci, non moins solennel : « Soucieux toujours de ne rien faire qui ne » s'accorde pas avec une irréprochable honnêteté, soit en » agissant, soit en parlant à la légère ; pareil à un pilote » prudent, qui, selon les mouvements des flots, élève ou » abaisse la barre de son gouvernail, je suis amené, ô soldats » qui m'êtes si chers, à vous avouer mes erreurs, ou, à vrai » dire, un acte d'humanité que je croyais qui serait profitable » à la république... (3) » Beaucoup plus simple et plus net

(1) Amm., 15, 8, 5; 17, 13, 26; 21, 13, 10.
(2) 21, 13, 9 : Ad serenitatis speciem et fiduciae vultu formato.
(3) Il veut parler de l'élévation de Julien à la dignité de César.

est le langage de Valentinien, quand il demande à son armée de conférer le titre d'Auguste à son fils Gratien (1).

Les discours de Julien le peignent assez bien. Ils sont empreints d'une modestie un peu voulue (2), et aussi de quelque pédanterie. Comme il connaît l'antiquité (il s'en vante) (3), il fait à ses troupes un petit cours d'histoire sur les relations des Romains et des Perses depuis Lucullus. Il n'a garde de cacher son dédain philosophique, d'ailleurs sincère, pour le commandement : « si vous m'abandonnez, dit-il » à ses soldats, je mourrai debout, plein de mépris pour une » vie que la moindre fièvre peut m'enlever ; ou bien je me » retirerai ; car je n'ai pas vécu de telle façon que je ne puisse » un jour revenir à la vie privée. » (4).

Il faut mettre à part, et au-dessus de tout le reste, les sereines paroles d'adieu qu'il adresse à ses amis sous la tente où, blessé, il allait mourir (5). C'est la plus belle page d'Ammien ; soit que l'historien ait reproduit assez fidèlement les paroles de l'empereur, soit que son admiration affectueuse pour Julien, et les circonstances tragiques de cette mort aient haussé son talent, en touchant son âme. Aussi la traduirons-nous tout entière :

« Voici qu'elle est venue, ô mes compagnons, l'heure bien » opportune de quitter une vie que je vais, ainsi qu'un débiteur » de bonne foi, rendre à la nature qui me la redemande, plein » d'allégresse, et non, comme quelques-uns pourraient le croire, » affligé ni même attristé. Car j'ai appris par l'opinion générale » des philosophes combien l'âme a plus de félicité que le corps ; » et je considère que, toutes les fois que l'on quitte une con- » dition pire pour une meilleure, il est plus naturel de se réjouir

(1) Cf. Amm., 27, 6, 6.
(2) Amm., 24, 3, 8 : Hac modesta imperatoris oratione, etc.
(3) Id., 23, 5, 21 : Haec ut antiquitatum peritus exposui.
(4) Id., 24, 3, 7.
(5) Id., 25, 3, 15 sqq.

» que de s'affliger. Je remarque aussi que les dieux du ciel ont » accordé la mort à quelques hommes très pieux comme la » plus haute des récompenses. Je sais très bien que ce bienfait » m'est octroyé afin que je ne succombe pas sous le poids des » difficultés, et aussi afin que je ne vienne pas un jour à tré» bucher et à tomber, moi qui ai prouvé par mon expérience » que si toutes les douleurs assaillent insolemment les lâches, » elles cèdent devant l'énergie persistante.

» Je n'ai pas à me repentir de mes actes. Le souvenir » d'aucun crime commis ne n'oppresse, soit quand je vivais » écarté dans l'ombre et dans la retraite, soit après que j'eus » obtenu le principat. Ce principat, qui me vint comme d'une » parenté avec les Immortels, je l'ai conservé, je crois, sans » tache, dirigeant d'une main modérée les affaires civiles, » engageant et repoussant la guerre par mûre réflexion. Et si » la prospérité n'accompagne pas toujours la sagesse des réso» lutions, c'est que les puissances supérieures revendiquent » pour elles l'issue des entreprises. Comme je pense que la » fin d'un pouvoir équitable est le bien et le salut des sujets, » j'ai toujours été enclin à la modération, vous le savez. J'ai » banni de mes actes l'arbitraire dissolvant et corrupteur. Je » m'en vais joyeux et fier de ce que, partout où la république » m'a jeté, comme une mère impérieuse, à la rencontre de » périls que j'ai pu regarder en face, j'ai résisté sans » broncher ; quant aux tempêtes du hasard, je me suis habitué » à les mépriser.

» Je l'avoue, depuis longtemps je savais, sur la foi de la » divination, que je mourrais par le fer. Je vénère la divinité » éternelle qui ne veut pas que je succombe à des attaques » traîtresses, ni aux longues douleurs de la maladie, ni que » je meure de la mort des condamnés, mais qui me juge digne » de sortir si bien de ce monde, dans le plein épanouissement » de ma gloire. A bon droit celui-là est tenu pour timide et

» pour lâche qui désire la mort, quand il ne le faut pas, et » celui-là aussi qui la repousse, quand elle est opportune.

» J'en ai dit assez ; les forces me manquent. Sur la nomi- » nation d'un empereur, je me tais prudemment, de peur de » ne pas désigner le plus digne, par ignorance ; de peur aussi » qu'ayant nommé celui que je crois le plus capable, si on lui » préfère un autre, je ne le jette dans les plus extrêmes » périls. Comme un fils dévoué à la république, je souhaite » qu'on trouve après moi un bon chef. »

Si intéressants que soient ces quelques discours, ce n'est pas à eux que l'histoire d'Ammien doit son caractère oratoire, mais bien au ton et au style de l'œuvre entière. Ce style est éclatant, emphatique, toujours un peu soufflé et tendu. Il abonde en figures de rhétorique retentissantes, exclamations, apostrophes, prosopopées. Ammien interpelle la fortune du peuple romain (1) ; il prend vivement à partie les poètes, chantres des exploits d'Hector, la magniloquente antiquité, la Grèce et ses légendes fabuleuses (2). Il aime les lieux communs très oratoires, les antithèses un peu grosses que fournissent abondamment les revirements de fortune. La phrase qui clot le récit de la mort lamentable du César Gallus retentit aux oreilles, avec le mot si plein et si sonore qui la termine, comme un terrible avertissement que donnerait quelque prédicateur aux princes de la terre : « *In modum noxii cujusdam » latronis cervice abscisa, ereptaque vultus et capitis dignitate, » cadaver est relictum informe, paulo ante urbibus et provin- » ciis formidatum* » (3).

Mais cette phrase ne lui suffit pas. L'antithèse qu'elle con-

(1) Amm., 25, 9, 7.

(2) Id. 24, 6, 14 : Sonent Hectoreas poetae veteres pugnas !.. non minus illo die quorumdam ex nostris inclaruisse virtutem monstratur. — 25, 3, 13 : Obstupescat magniloquentia vetustatis ! — 18, 6, 23 : Quousque nobis Doriscum Thraciae oppidum... Graecia fabulosa, narrabis ?...

(3) Id., 14, 11, 23.

tient lui fournit l'occasion, avidement saisie, d'un développement qui terminera pompeusement le livre XIV : « Porté » jusqu'au faîte suprême de la fortune, Gallus connut combien » elle est versatile, comme elle se joue de l'humanité, plongeant au gouffre du Cocyte des hommes qu'elle avait élevés » jusqu'aux astres. Les exemples sont innombrables : J'en don-» nerai en passant quelques-uns. C'est cette fortune changeante » et inconstante qui du potier Agathocle de Sicile fit un roi, » qui mit à la tête d'une école, à Corinthe, Denys, jadis la » terreur des peuples. C'est elle qui haussa Andriscus d'Adra-» mytte, né dans un atelier de foulon, jusqu'au titre de » pseudo-Philippe, et qui enseigna le métier de forgeron au » fils légitime de Persée, afin qu'il pût gagner sa vie. C'est la » même fortune qui livra le consul Maximus aux Numantins, » Veturius à la férocité des Samnites, Claudius aux Corses; » qui jeta Regulus en proie à la cruauté de Carthage. C'est » par l'iniquité de la fortune que Pompée, après que la gran-» deur de ses exploits lui eût valu le surnom de Grand, fut » abandonné sans défense, en Égypte, aux eunuques qui le » tuèrent. Un Eunus, esclave de prison, commanda aux fugitifs, » en Sicile. Combien d'hommes de la plus haute naissance, » que la fortune, maîtresse des événements, a obligés d'em-» brasser les genoux d'un Viriathe ou d'un Spartacus! Com-» bien de têtes que les nations considéraient avec épouvante » sont tombées sous la main fatale du bourreau! L'un est » conduit en prison, l'autre obtient une dignité inespérée; tel » autre est précipité du comble des honneurs. Et les faits de » cette nature sont si nombreux et si constants qu'il serait » aussi fou de vouloir les connaître tous que de vouloir » compter les grains de sable du rivage, et savoir ce que » pèsent les montagnes (1). »

(1) Amm., 14, 11, 29 sqq.

Cette éloquence est un peu facile. C'est de l'éloquence d'un bon élève des rhéteurs. Mais ce qui manque le plus à Ammien, malgré ses grandes qualités, n'est-ce pas la maîtrise, et ne conserve-t-il pas, quoi qu'il écrive, je ne sais quel air assez naïf et lourd d'excellent écolier ?

Style oratoire, le style d'Ammien est périodique. Ses phrases, si elles ne se déroulent pas toutes avec l'aisance des périodes cicéroniennes, n'en sont pas moins en général assez bien construites, laissant deviner le souci de l'ordre et de la clarté. Celle-ci, par exemple, dont l'idée et le mouvement rappellent la page que nous venons de citer : « *Cum belluae ritu* » *traheretur ingenuus paulo ante dives et liber, de te, For-* » *tuna, ut inclementi querebatur et caeca, quae eum, puncto* » *temporis brevi opibus exutum et dulcedine caritatum,* » *domoque extorrem, quam concidisse vidit in cinerem et* » *ruinas, aut lacerandum membratim, aut serviturum sub* » *verberibus et tormentis crudo devovisti victori* » (1).

Nous avons déjà dit qu'il ne fallait pas considérer Ammien comme un écrivain barbare, bien qu'il se serve d'une langue qui n'est point très pure. Il connaît tout le prix d'une phrase bien faite. Nous citerons encore une période qui confirme notre opinion. Elle se rapporte à la jeunesse de l'empereur Julien (2) : « *Et quoniam, ut Tulliana docet auctoritas, omnium magna-* » *rum artium sicut arborum altitudo nos delectat, radices* » *stirpesque non item, sic praeclarae hujus indolis rudimenta* » *tunc multis obnubilantibus tegebantur, quae anteferri gestis* » *ejus postea multis et miris hac ratione deberent, quod ado-* » *lescens primaevus, ut Erechteus in secessu Minervae nutritus,* » *ex Academiae quietis umbraculis non e militari taberna-*

(1) Amm., 31, 8, 8. Il s'agit des déprédations exercées par les Goths en Thrace.

(2) Id., 16, 1, 5.

» *culo in pulverem Martium tractus, strata Germania paca-* » *tisque rigentis Rheni meatibus, cruenta spirantium regum* » *hic sanguinem fudit, alibi manus catenis adflixit.* »

Cette phrase claire, simple, n'est pas classique dans tous ses détails, nous le savons, mais sa construction harmonieuse atteste une habileté qui n'est point tant à dédaigner. Soutenue par le souvenir de Cicéron, et empreinte dès le début d'une majesté de bon aloi, elle se développe ensuite avec une logique aisée, sans heurts, pour se relever sur la mise en valeur des exploits de Julien, par une fin un peu sèche peut-être, mais nette et énergique.

Ammien, comme Cicéron, son maître admiré, est sensible à la cadence des périodes. Considérez cette fin de phrase : « *quivis in hac natione..... inclinatus cervici angustae jumenti* » *in altum soporem ad usque varietatem effunditur somnio-* » *rum* (1) ». L'idée de la variété des songes, inutile ici, et l'expression *varietatem somniorum* pour *varia somnia* ne paraissent-elles pas amenées uniquement par le désir de nourrir la fin de la phrase, et de rendre moins rude la chute de la période, en la faisant retomber sur des consonnances plus molles ?

Quand on cherche à qui l'on pourrait comparer Ammien, un nom vient tout de suite à l'esprit, Lucain, de qui Quintilien disait qu'il était plutôt un orateur qu'un poète. En effet, Lucain et Ammien nous paraissent être des esprits du même ordre, et cela est surtout sensible si l'on considère leurs récits de batailles.

Que l'historien raconte la victoire de Julien sur les Alamans à Argentoratum, le siège d'Amida, les combats des Romains contre les Perses, la défaite de Valens à Andrinople,

(1) Amm., 31, 2, 6. Il est question des Huns qui vivent à cheval, y dorment et y rêvent même.

il se sert de procédés qui sont moins d'un historien que d'un poète.

Ses récits sont le plus souvent des récits à grand fracas, violents, ampoulés. Tout y est poussé à l'effet. Par exemple, la bataille d'Argentoratum (1). Nous assistons aux péripéties de la lutte, lutte corps à corps, acharnée de part et d'autre. Les Alamans, d'aspect sauvage, la chevelure hérissée, ont mis pied à terre pour mieux combattre. La bataille est surhumaine, comme une bataille homérique. Ammien étourdit nos oreilles du retentissement des javelots qui s'émoussent en vibrant sur les boucliers, du fracas des casques de métal qui roulent sous les pieds des combattants. Le fleuve, ainsi que le fabuleux Xanthe, voit son écume rougie du sang barbare, et s'étonne du grossissement inaccoutumé de ses flots (2). Le soir, le spectacle est terrifiant. Les javelots au large fer, les courtes épées ont fait d'affreuses blessures saignantes. Les Romains vainqueurs insultent aux morts en frappant de leurs armes les boucliers encore attachés aux bras des cadavres ennemis.

Ces descriptions pompeuses, chargées de couleurs, sentent le déclamateur qui cherche à s'assurer le succès d'une lecture publique. Elles seraient plus à leur place chez un poète comme Lucain que chez un historien. Comment, en général, un historien raconte-t-il une bataille ? Il l'explique plutôt qu'il ne la peint. Le pittoresque n'est pour lui que l'accessoire. S'il s'en sert, ce doit être avec discrétion. Indiquer l'aspect du terrain, la disposition des armées, la direction des mouvements, les préoccupations et les sentiments des chefs et des soldats, tel est son devoir. Quant aux détails plus particuliers de la lutte, à la vie intérieure de la bataille, si l'on peut dire, il lui est permis d'en rendre compte en quelques mots ; mais là ne réside

(1) Amm., 16, 12, 18 sqq.

(2) Id., 16, 12, 57 : Spumans denique cruore barbarico decolor alveus insueta stupebat augmenta.

pas l'intérêt de l'histoire. Ainsi ont fait Tite-Live et Tacite. Qu'on lise leurs récits des batailles de Cannes et de Bédriac.

Pour un historien, une bataille est un événement moins important par lui-même que par ses conséquences. Pour un poète, elle vaut par ce qu'elle est ; elle vaut comme spectacle dramatique, poignant ; elle vaut par l'émotion qui s'en peut dégager. Simple accident dans la suite d'une histoire, elle est dans un poème un élément de premier ordre.

Dans la Pharsale, le récit du combat naval devant Marseille occupe une place plus importante que l'énumération des causes de la guerre civile. Pourtant ces causes ont une valeur historique bien supérieure au récit d'un beau combat. Mais le poète a trouvé là une occasion légitime de donner libre carrière à son imagination et d'exercer sa virtuosité. Les menus détails, les mille petits drames que l'historien ne connaît pas ou qu'il néglige, le poète les recueille, et au besoin les invente. Il en a le droit. Les morts tragiques, les épouvantes, les désespoirs, les dévouements que recèle toute bataille, il les tire de l'ombre, les jette en pleine lumière. Il en émeut, il en secoue les âmes de ses auditeurs ou de ses lecteurs.

La monotonie est l'écueil d'un semblable récit. Lucain l'évite au moyen de l'invention qui diversifie et qui précise ses peintures. Les soldats, Marseillais ou Romains, dont le poète nous conte les exploits, sont désignés par leurs noms. Ils s'appellent Gyarée, Lygdamus, Argus, etc. Nous connaissons leur âge, leurs traits. La fantaisie du poète les a tirés de la foule anonyme, imprimant ainsi à la description un caractère de vivante réalité.

Un historien déclamateur, comme Ammien, n'ayant point, par le fait qu'il est historien, la même liberté, ni les mêmes ressources que le poète, lui sera, dans de semblables descriptions, nécessairement inférieur. Plus monotone, plus vague, il n'obtiendra souvent ses effets qu'à force de lieux communs, de

redondances et de boursoufflures. Ammien n'égale le poète que dans le récit des combats auxquels il a assisté. Car ici ses souvenirs personnels lui fournissent les détails que le poète demandait à l'invention. Les faits rapportés prennent alors l'intérêt de choses vues, comme dans sa narration de la campagne d'Ursicinus en Perse. S'il nous met devant les yeux une affreuse blessure, une tête fendue en deux, nous partageons le frisson d'horreur qu'il a éprouvé réellement lui-même, devant un spectacle si atroce.

Ammien a l'âme épique. Par l'abondance de la narration, par l'éclat de la mise en scène, par un certain grossissement des faits et des personnages, par l'ampleur du style, par les comparaisons empruntées à Homère, le récit de la campagne de 359 en Perse, que nous avons analysé dans notre premier chapitre, a vraiment les allures d'une épopée historique. Qu'on se rappelle la mission d'Ammien auprès du satrape du Corduène, l'arrivée de Sapor devant Amida, les funérailles du fils de Grumbates, roi des Chionites, enfin tout le siège d'Amida.

Nous avons déjà fait remarquer que le dernier livre d'Ammien commençait sur le ton d'une épopée. Ce livre est consacré entièrement à l'établissement des Barbares dans les provinces en-deçà du Danube. N'était-ce pas une matière épique que l'envahissement de ces hordes farouches et affamées, se déversant sur l'Empire en cascades tumultueuses et jamais épuisées ?

Ce sont les Huns, les plus effrayants de tous, vrais monstres, dont la férocité dépasse toute mesure. « Dès la plus tendre » enfance, leurs joues sont labourées à coups de couteau, afin » que les coutures des cicatrices arrêtent, quand le temps » viendra, la poussée du poil. Aussi vieillissent-ils imberbes, » laids, pareils à des eunuques, les membres ramassés et vigou» reux, la nuque épaisse ; figures prodigieuses et terrifiantes. » On dirait des bêtes à deux pieds, ou ces figures de bois

» grossièrement sculptées sur les parapets des ponts » (1). Ils poussent devant eux les Halains, les Goths, fouillis de peuples que la barrière du Danube ne contient plus, et qui écrasent l'armée romaine à Andrinople.

C'est sur ce désastre que se termine l'œuvre d'Ammien (2). L'occasion était belle à hausser encore le ton, car jamais, selon son expression, « Bellone n'avait sonné plus furieusement » la perte des Romains dans sa trompette de mort » (3). Aussi, ses dernières pages sont-elles remplies du tumulte des armées qui se ruent l'une contre l'autre, comme des navires armés d'éperons, et dont les mouvements sont semblables au remous de la mer, « *conlisae in modum rostratarum navium acies tru-* » *dentesque se vicissim, undarum specie, motibus sunt recipro-* » *cis jactitatae.* » Ce ne sont que clameurs, cris des blessés, rage des mourants qui menacent encore (4). Certains détails sont atroces : l'armée romaine comptait dans ses rangs une troupe auxiliaire de Sarrasins; « l'un d'entre eux, hérissé, presque » nu, poussant des cris rauques et lugubres, se jeta au milieu » des Goths, un poignard à la main, égorgea un ennemi, et, » collant ses lèvres à la blessure, en suça le sang » (5).

On sort d'une pareille lecture un peu las, étourdi. L'impression est bien celle que l'on emporte d'un livre de Lucain.

A la rhétorique, à la déclamation que nous avons rencontrées dans le style d'Ammien, nous ajouterons une certaine coquetterie. Ce mot surprend tout d'abord, appliqué à un auteur que l'on est habitué, non sans quelque raison, à considérer comme un historien très intéressant, mais assez gauche

(1) Amm., 31, 2, 2.
(2) Cf. Amm., 31, 13 sqq.
(3) Lituos Bellona luctuosos in clades Romanas solito immanius furens.
(4) ... Caelum clamoribus resultans horrificis.
Videreque licebat celsum ferocia barbarum, genis stridore constrictis, succiso poplite, aut abscisa ferro dextra, vel confosso latere inter ipsa quoque mortis continia minaciter circumferentem oculos truces, etc...
(5) 31, 16, 6.

et lourd. D'autre part, si l'on veut bien réfléchir que la coquetterie est le plus joli défaut des rhéteurs, on conviendra qu'il serait surprenant de n'en point découvrir chez un écrivain qui, ainsi que nous l'avons montré, avait du goût et des dispositions pour la rhétorique.

Dans nos remarques sur la langue d'Ammien, nous avons déjà signalé une tendance à la recherche et même à l'afféterie. Rappelons-nous aussi qu'Ammien n'est pas un écrivain profond, au talent fortifié par de larges et hautes idées générales, un de ces écrivains qui n'ont que dédain pour les petits effets de style. Bien au contraire, il ne fait pas fi des comparaisons recherchées, des expressions fleuries.

Il lui semblerait bien nu de dire « pendant la guerre de Troie » ; il dit : « Quand la Grèce s'exténuait dans une guerre » de dix ans, afin qu'un étranger n'échappât point à la peine » méritée pour avoir brisé un mariage royal » (1). « Pendant » les trêves que laisse la nature qui se repose (2) ; entendez : « pendant le repos du sommeil » ; « comme pensent les esprits » terrestres » (3) : il était trop simple sans doute de dire « comme pensent les hommes », etc.

Les comparaisons abondent dans le style d'Ammien. En général banales, quelques-unes au moins témoignent d'une recherche d'élégance.

Avant de commencer le récit des campagnes de Julien en Gaule, l'historien donne tout de suite, d'un seul coup, l'ensemble des notions géographiques nécessaires. Il ne voudrait pas, dit-il, en interrompre le cours de sa narration, de peur de ressembler aux matelots négligents qui, faute d'avoir réparé en temps utile leurs voiles et leurs câbles, sont obligés de le

(1) Amm., 19, 4, 3 : Cum decennali bello Graecia desudaret, ne peregrinus paenas dissociati regalis matrimonii lucraretur.

(2) Id., 14, 11, 17 : Per inducias naturae quiescentis.

(3) Id., 20, 11, 28 : Ut terrenae existimant mentes.

faire pendant la tempête; *ne inter procinctus ardentes prae-*
» *liorumque varios casus, ignota quibusdam expediens, imitari*
» *videar desides nauticos, attrita lintea cum rudentibus, quae*
» *licuit parari securius, inter fluctus resarcire coactos et tempes-*
» *tates* (1). La comparaison, tirée d'assez loin, a un air artificiel et apprêté qui n'est pas sans grâce, et la phrase une certaine souplesse qui n'a pas été obtenue sans intention ni sans effort. Le défaut d'une semblable comparaison est d'être plutôt trop jolie et parfaitement inutile pour éclairer une de ces idées très claires par elles-mêmes, qui gagnent à rester simplement exprimées.

N'en peut-on pas dire autant de celle-ci : « Comme des
» étincelles, s'envolant d'une forêt en flammes, sont poussées,
» sans qu'on puisse les arrêter, par le souffle tranquille du
» vent jusqu'aux villages qu'elles mettent en danger, ainsi
» l'empereur faisait sortir des causes les plus minimes des
» quantités de maux ». *Tanquam ex arida silva volantes scintillae flatu leni ventorum ad usque discrimina vicorum agrestium incohibili cursu perveniunt, ita ille quoque ex minimis causis malorum congeries excitabat* (2).

Ce sont, qu'on nous pardonne le mot, de minces fioritures, que se permet la gravité de l'historien, dans l'unique dessein de se rendre plus aimable.

Dans cet apprêt de son style, Ammien n'a pas laissé de rencontrer quelques expressions heureuses, par exemple ce jeu de mots plein de sens et de nerf : *tot calentibus malis... cum justitium esse quod timebatur, non judicium aperte constaret* (3) ; il est impossible de rendre en français l'opposition entre *justitium* et *judicium*. Le sens est celui-ci : « Dans

(1) Amm., 15, 9, 1.

(2) Id., 21, 16, 11.

(3) Id., 28, 1, 15. Il est fait allusion au régime de terreur établi à Rome par le vice-préfet Maximinus.

ce temps d'affreuses calamités, on ne pouvait pas dire que l'on craignait la justice, car la justice n'existait vraiment plus. » Telle encore cette phrase vigoureusement frappée : *ut, dum adhuc dubitaretur de crimine, imperatore non dubitante de paena, damnatos se quidam prius discerent quam suspectos* (1). Pourquoi faut-il que les traits brillants ne soient pas assez nombreux pour compenser les lourdes banalités de rhétorique?

La rhétorique a gâté Ammien. Elle est en partie responsable de cette pédanterie que nous avons déjà signalée comme un des plus graves défauts de notre historien. Cette pédanterie arrête l'essor libre de son esprit, gêne ses allures, raccourcit ses idées. Elle donne à son talent, à sa pensée, à son style, des formes raides et compassées, contraires à la franche et vivante liberté de l'art.

Nous devons le regretter d'autant plus qu'Ammien s'est montré parfois un véritable artiste, qu'il a su composer des tableaux historiques d'un coloris à la fois vif, sobre et ferme, et qu'il a rencontré çà et là l'accent ému qui communique à l'histoire la chaleur et la vie.

La révolution que tenta Procope, à Constantinople, pour renverser Valens, en 365, est peinte de main d'artiste (2). En deux pages est traité avec finesse, avec éclat, avec force, un très curieux tableau d'histoire byzantine.

Ammien, homme d'ordre, professe, pour cet ambitieux de mince étoffe et de nul talent, un absolu mépris. En quelques traits d'une énergique ironie, il l'anéantit, il le réduit à rien. Voici Procope aux bains d'Anastasie, où, pendant une expédition de Valens, quelques conspirateurs sans autorité le proclament empereur. Comme on n'a pas eu le temps de se

(1) Amm., 29, 1, 18.
(2) Id., 26, 6, 14 sqq.

procurer le vêtement militaire, insigne de l'autorité, le *paludamentum*, le souverain d'un jour est affublé d'oripeaux disparates, tunique de serviteur impérial, habillement de page, chaussures écarlates. Tenant de la main droite une lance, de la gauche il agite un haillon de pourpre. On dirait un de ces fantoches grotesques dont s'égaie la bouffonnerie des mimes. Son visage est tout pâle, comme le visage d'un mort : *excitum putares ab inferis*. C'est dans cet équipage qu'une troupe d'émeutiers le traîne à travers les rues de Constantinople, des boucliers tendus au-dessus des têtes, par crainte des tuiles et des pierres. Dans la rue, les premières acclamations sont poussées par des marchands de gâteaux en plein vent, *cuppediarum mercatores*.

Mais il faut que Procope harangue la foule, qu'il prononce un discours d'avènement. Il monte sur une estrade : « Au milieu » de la stupeur générale, un morne silence régnait. Procope, » comprenant qu'il descendait la pente qui mène à la mort, » un tremblement dans tous les membres, ne pouvait parler. » Il resta longtemps debout, silencieux. Cependant, comme il » était parvenu à prononcer, d'une voix entrecoupée et mou- » rante, quelques mots, dans lesquels il vantait sa parenté » avec la race impériale, un murmure flatteur l'accueillit, » venant de quelques gens payés ; puis la foule, en des accla- » mations tumultueuses, l'ayant déclaré empereur, il gagna » la curie » (1).

Combien ce court récit nous éloigne de la mauvaise rhétorique ! Il se distingue en effet par de précieuses qualités que cette rhétorique a toujours ignorées, le réalisme et la vie.

L'émotion vraie aussi est rare chez les rhéteurs. Elle n'est pas absente de l'œuvre d'Ammien, surtout si l'on considère la partie de cette œuvre qui est consacrée à l'empereur Julien.

(1) Amm., 26, 6, 18.

Les cinq premiers chapitres du livre XXIII, dans lesquels est racontée la mise en marche de la désastreuse expédition contre les Perses, sont comme pénétrés de douleur. L'historien semble hésiter à faire le triste récit de cette expédition. Pas à pas, jour par jour, il rapporte les présages qui auraient dû arrêter l'empereur. Des avertissements viennent de tout l'empire, des Gaules, d'où le préfet, Salluste, envoie une lettre pleine d'angoisse; de Rome, d'où l'on écrit à Julien que les livres sibyllins sont contre lui. Et cependant, poussé à sa perte par une force fatale, Julien avance toujours; il marche en aveugle au-devant de la mort. Dans ces pages d'Ammien flottent des pressentiments, de la mélancolie, une tristesse sourde et vague. L'effet est puissant. C'est que l'art est ici réchauffé par le sentiment.

Cette sincérité, ce sens artistique placent Ammien, malgré ses défauts, bien au-dessus des rhéteurs. Pourquoi faut-il que les beautés de son œuvre ne soient que des beautés de détail? Pour le littérateur, en effet, l'impression d'ensemble est trouble. Le livre fermé, on ressent une lassitude un peu pénible. Il semble bien que le voyage a été long, que l'on a eu à gravir de rudes montées sous le soleil, à traverser de mouvantes fondrières. On garde malgré tout le souvenir de quelques marches faciles sur un sol uni, de quelques bonnes haltes sous une ombre fraîche; et, en définitive, ce souvenir persiste, dans l'oubli progressif des peines endurées.

CONCLUSION

Si Ammien Marcellin s'était contenté d'écrire ses mémoires, peut-être aurait-il composé un livre moins imparfait, et la critique serait-elle pour lui plus indulgente. Homme d'action passé dans la littérature, il possédait les dons que ce genre d'écrits demande : l'imagination qui anime les souvenirs, la vie, la sincérité, et, dans le style, la couleur.

Il eut des ambitions plus hautes, dont il faut le louer, mais qu'il n'était pas capable de satisfaire complètement. Il voulut introduire de nouveau dans l'histoire la pensée et l'art, qui en étaient depuis longtemps bannis.

Malheureusement sa pensée est faible, hésitante. Il avait le choix pour la soutenir entre deux philosophies, ou plutôt deux doctrines : le christianisme, et le paganisme transformé par les philosophes néo-platoniciens. Son éducation, son admiration pour l'empereur Julien l'ont porté à choisir la dernière. Mais cette philosophie était trop subtile et trop savante pour lui. Elle ne pénétra pas jusqu'en son fond, jusqu'en ses moelles. Elle déposa seulement à la surface de son cerveau des notions théologiques et scientifiques, par lesquelles l'horizon de sa pensée se trouva rétréci plutôt qu'étendu. Cependant il en sentit le fier idéalisme. Son caractère s'éleva à une hauteur où ne pouvait atteindre sa raison. S'il manqua parfois de finesse, du moins fut-il un moraliste à l'âme droite et honnête. Son livre professe le bien, la croyance en une justice supérieure et définitive, l'amour de la patrie, et par là contribue à parer de noblesse la mort de la littérature latine.

Son art n'est pas sûr. Il est faussé par les procédés de la rhétorique à outrance et de la déclamation. Ammien s'était pourtant mis à l'école des classiques latins, et nous avons reconnu qu'il sait parfois appliquer les règles de la composition historique, et donner à ses récits de l'intérêt et de l'éclat. Mais, s'il s'efforça d'imiter les modèles qu'il admirait, il les imita sans discernement. Orateurs, poètes, historiens, tous lui furent bons. Il ne distingua pas. C'est pourquoi la confusion est dans son style. De plus, son imitation est proprement un esclavage. Trop littérale pour être féconde, elle est d'un écolier plutôt que d'un maître. L'œuvre entière est le produit d'un grand effort, non pas inutile certainement, mais sans lendemain, d'un effort dont l'avenir ne profitera pas.

Quant à sa langue, originale surtout pour ses défauts, elle suffirait seule à montrer combien la plus tenace volonté est impuissante à arrêter sur sa pente une décadence irrémédiable.

C'est pourtant aux auteurs qu'il a lus et imités qu'Ammien doit d'avoir écrit une œuvre que le temps a conservée. Quand on constate l'influence qu'ils ont exercée sur lui, on se demande ce qu'il aurait fait sans eux. Ils lui ont donné le goût et la force de devenir un historien. On peut même dire qu'ils l'ont fait Romain, de Grec qu'il était, par l'admiration qu'ils lui ont inspirée pour cette Rome dont il se plaît, comme eux, à annoncer l'immortalité, *victura, dum erunt homines, Roma* (1).

(1) Amm., 14, 6, 3.

TABLE DES MATIÈRES

LILLE. — IMPRIMERIE LE BIGOT FRÈRES

TRAVAUX ET MÉMOIRES DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE

Tome I

N° 1. — P. Painlevé : *Transformations des fonctions* V (x, y, z) qui *satisfont à l'équation* $\Delta V = 0$. 1 fr. 75

N° 2. — P. Duhem : *Des corps diamagnétiques.* 3 fr. 50

N° 3. — P. Fabre : Le Polyptyque du chanoine Benoit — *Étude sur un Manuscrit de la Bibliothèque de Cambrai* — avec une reproduction en phototypie sur papier de Hollande. 3 fr. 50

N° 4. — A. et P. Buisine : *La Cire des Abeilles* (Analyse et falsifications). 4 fr.

N° 5. — P. Duhem : *Sur la continuité de l'état liquide et de l'état gazeux* (avec figures). 3 fr. 50

Tome II

N° 6. — C. Eg. Bertrand : *Remarques sur le Lépidodendron Hartcourtii de Witham* (avec 10 planches). 10 fr.

N° 7. — E. Bartin : *Etudes sur le régime dotal.* 3 fr.

N° 8. — P. Duhem : *Sur la dissociation dans les systèmes qui renferment un mélange de gaz parfaits.* 6 fr.

N° 9. — P. Hallez : *Morphogénie générale et affinités des Turbellariés.* 2 fr.

Tome III

N° 10. — M. Dufour : *Étude sur la constitution rythmique et métrique du drame grec* (1re Série). 4 fr.

N° 11. — P. Duhem : *Dissolutions et mélanges.* 1er Mémoire : *Équilibre et mouvement des fluides mélangés.* 4 fr. 50

N° 12. — P. Duhem : *Dissolutions et mélanges.* 2e Mémoire : *Propriétés physiques des dissolutions.* 4 fr. 50

N° 13. — P. Duhem : *Dissolutions et mélanges.* 3e Mémoire : *Les mélanges doubles.* 4 fr. 50

N° 14. — M. Dufour : *Étude sur la constitution rythmique et métrique du drame grec* (2e Série). 2 fr. 50

Tome IV

N° 15. — A. Pinloche : *Principales œuvres pédagogiques de* Herbart. *Pédagogie générale — Esquisse de leçons pédagogiques — (aphorismes et extraits divers).* 7 fr. 50

N° 16. — B. Brunhes : *Sur le principe de Huygens et sur quelques conséquences du théorème de Kirchhoff.* 3 fr. 50

N° 17. — M. Dufour : *Étude sur la constitution rythmique et métrique du drame grec* (3e Série). 2 fr. 50

Tome V

N° 18. — A. Penjon : *Pensée et réalité d'A. Spir,* traduit sur la 3e édition. 10 fr.

Tome VI

N° 19. — R. Swyngedauw : *Étude expérimentale et théorique de la décharge dérivée d'un condensateur.* 2 fr.

N° 20. — G. Lefèvre : *Les variations de Guillaume de Champeaux et la question des Universaux : Etude suivie de documents originaux.* 3 fr.

N° 21. — C. Eg. Bertrand : *Les Charbons humiques et les Charbons de purins.* 15 fr.

Tome VII

N° 22. — C. Queva : *Contributions à l'anatomie des Monocotylédonées.* I. *Les Uvulariées tubéreuses (avec 11 planches).* 10 fr.

Atlas N° 1. — F. Tourneux : *Album d'embryologie. Développement des organes génito-urinaires chez l'homme.* 40 fr.

Atlas N° 2. — J. Flammermont : *Album paléographique du Nord de la France.* 20 fr.


DEC 8 1902
JUN 4 1903
DEC 5
JUN 5
NOV 16 1967
CANCELLED
DUE MAY 31 1932
1-21-49


Widener Library
3 2044 090 848 466